10508

# ŒUVRES
# DE PLUTARQUE.

---

## TOME DIX-HUITIEME.

# ŒUVRES
# DE PLUTARQUE.

---

## TOME DIX-HUITIEME.

# ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

*Traduites du Grec par* JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS de M. l'Abbé BROTIER, *Neveu.*

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAPOLI

*A PARIS,*

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

*M. DCC. LXXXVI.*

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

# AVERTISSEMENT.

Les Œuvres mêlées de Plutarque ſont la ſuite de ſes Œuvres Morales, & en font, ſous différens points de vue, une partie très intéreſſante. Dans celles-ci on a vu ce philoſophe expoſer tous les principes qui peuvent le plus contribuer au bonheur & aux agrémens de la vie civile & privée : dans celles-là on le verra prendre un eſſor utile aux ſciences. Il y développe, d'après les ſyſtêmes des anciens philoſophes, les cauſes des divers phénomènes phyſiques & moraux qu'offre ce vaſte univers. Cette derniere partie des Œuvres philoſophiques de Plutarque, a un mérite qui doit la faire rechercher des ſavans, c'eſt d'offrir un apperçu de toutes les connoiſſances des anciens ſur des matieres, pour la plupart ſi peu approfondies par nous-mêmes. On y re-

marquera les progrès qu'ont fait les ſciences depuis le temps où vivoit Plutarque, & on en retirera le même plaiſir & la même utilité que de la lecture des autres ouvrages de cet eſtimable auteur : par-tout il ſait attacher ſon lecteur ; il le met toujours à la portée des matieres qu'il traite, & toujours il le porte à l'amour du bien, en lui préſentant des leçons de vertu à côté des exemples les plus faits pour la faire aimer.

Ce premier volume des Œuvres mêlées contient les neuf livres des Sympoſiaques. Cette nouvelle édition offre la traduction d'Amyot corrigée en quantité d'endroits [1], d'après le texte, & d'après les notes des plus ſavans éditeurs de Plutarque. Ces corrections tombent ſur

[1] Voyez ſur-tout les notes aux pages 23, 62, 126, 146, 170, 196, 219, 221, 282, 285, 358, 368, 474, 475, &c.

le ſens de l'original très vicié, & ſouvent inintelligible, & non ſur l'orthographe & le ſtyle du traducteur. On ſuit toujours l'édition de Vaſcoſan avec le plus grand ſcrupule : les ſavans regrettoient de voir que dans la *derniere queſtion* du *neuvieme livre*, Amyot eut rendu en françois les exemples d'harmonie imitative, tirés de la langue grecque, en ſupprimant le texte grec ; on le retrouvera en notes dans cette nouvelle édition, pour ſe conformer au vœu de Plutarque lui-même, qui ne s'adreſſoit en cet endroit qu'aux vrais appréciateurs de la langue dans laquelle il écrivoit. En général les citations grecques ſeront aſſez fréquentes dans ces Œuvres mêlées : ce ſera une nouvelle occaſion d'applaudir aux ſoins qu'on ſe donne pour la perfection de l'exécution typographique de ce précieux ouvrage.

Voyez à la fin de ce volume des obſervations ſur ce qui fait l'objet des Sympoſiaques.

SOMMAIRES

# SOMMAIRES

## DU PREMIER LIVRE

## DES SYMPOSIAQUES

### OU PROPOS DE TABLE.

QUESTION I. *S'il faut parler de propos de lettres à la table.*

QUESTION II. *Si le feſtoiant doit luy-meſme faire l'aſſiette des conviez, ou s'il s'en doit remettre à leur diſcretion.*

QUESTION III. *Pourquoy eſt-ce que la place que lon appelle conſulaire, à la table, eſt tenue pour honorable.*

QUESTION IV. *Quel doit eſtre celuy qui eſt eſleu pour maiſtre du feſtin.*

QUESTION V. *Comment ſe doit entendre ce commun dire, l'amour enſeigne la muſique.*

QUESTION VI. *Si le roy Alexandre de Macedoine eſtoit grand beuveur.*

QUESTION VII. *Pourquoy eſt-ce que les vieilles gens aiment mieux le vin pur.*

QUESTION VIII. *Pourquoy eſt-ce que les vieilles gens liſent mieux de loin que de près.*

QUESTION IX. *Pourquoy eſt-ce que les habillemens ſe lavent mieux avec de l'eau douce, qu'avec de l'eau de la mer.*

QUESTION X. *Pourquoy eſt-ce qu'à Athenes la danſe de la lignée Æantide n'eſt jamais jugée la derniere.*

LES

# ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

## LES PROPOS DE TABLE, OU SYMPOSIAQUES[1].

### LIVRE PREMIER.

#### QUESTION PREMIERE.

*S'il faut parler de propos de lettres à la table.*

IL y en a, ſeigneur Socius Senecion, qui diſent que ce proverbe ancien,

Je ne veulx point pour compagnon à boire
Un qui après en ait bonne memoire,

[1] Ce volume renferme les neuf livres des ſympoſiaques ou propos de table. Il eſt peu d'ouvrages plus variés, plus intéreſſans, traités avec plus de fineſſe & d'eſprit que celui-ci, que nous offrons aujourd'hui au Public, & qui forme le premier volume des Œuvres mêlées de Plutarque.

a premierement eſté dict pour les hoſtelliers, leſquels ſont ordinairement faſcheux & mal-plaiſans quand ils ſe vienent mettre à la table avec leurs hoſtes, pour ce que les Doriens qui habitoient ancienement en la Sicile, appelloient, ce ſemble, un hoſtellier Mnamon. Les autres eſtiment que ce commun proverbe nous admoneſte, de mettre en oubliance tout ce qui ſe fait & qui ſe dit à la table, en faiſant bonne chere. C'eſt pourquoy lon tient en noſtre païs que l'oubliance & la ferule ſont conſacrées & dediées à Bacchus : ce qui nous donne à entendre, que ou lon ne doit aucunement ſe ſouvenir des faultes qui ont eſté faictes à la table, ou bien qu'elles ne meritent que bien legere & puerile punition. Mais eſtant ainſi qu'il te ſemble, auſſi bien qu'à Euripides que

Mettre en oubly le mal eſt grand' ſageſſe :

mais auſſi que d'oublier generalement tout ce que lon dit à la table, non ſeulement eſt repugnant à ce commun dire, « que la table fait les » amis » : & a les plus grands & plus excellents philoſophes qui portent teſmoignage au contraire, comme Platon, Xenophon, Ariſtote, Speuſippus, Epicurus, Prytanis, Hyeronymus, & Dion l'academique, qui tous ont eſtimé & réputé choſe digne d'eux de coucher par eſcript les devis qui auroient

eſté tenus en leur preſence à table : tu as penſé qu'il falloit auſſi que je recueilliſſe les principaux & plus dignes poincts des propos de lettres que nous avons autrefois tenus & diſcourus par cy par là, tant à Rome chez vous, que chez nous en la Grece, en beuvant & mangeant avec noz amis : à quoy je me ſuis volontiers employé & t'en ay desjà envoyé trois livres, contenans chaſcun dix queſtions, & t'envoyeray le reſte bien toſt, ſi je m'apperçoy que tu n'ayes pas trouvé les premiers impertinents, & ſans aucune doctrine.

La premiere queſtion doncques que j'ay mis en avant eſt, à ſçavoir, s'il eſt bien ſeant de philoſopher, c'eſt à dire, de parler & traitter de propos de lettres, quand on eſt à table. Car il te peult ſouvenir que ceſte queſtion fut propoſée à Athenes après un ſoupper, « s'il eſtoit bien » ſéant de tenir des propos, & faire des diſcours » de philoſophie, lors que lon eſt à table pour » faire bonne chere : & s'il en falloit uſer, juſ- » ques à quelle borne il eſtoit raiſonnable d'en » uſer ». Et lors Ariſton, qui eſtoit un de la compagnie : comment, dit-il, y a il doncques, je vous prie au nom des Dieux, des perſonnes qui refuſent lieu aux devis & propos de la philoſophie à la table ? Ouy, dis-je, il y en a qui non ſeulement le refuſent, mais qui s'en mocquent à bon eſcient & à certes, & diſent

qu'il ne faut pas que la philoſophie ( laquelle eſt comme la maiſtreſſe de la maiſon ) parle à la table, où l'on vient pour faire bonne chere : & que les Perſes faiſoient bien & ſagement, de ne vouloir pas banqueter ny baller & jouer avec leurs femmes eſpouſées, ains ſeulement avec leurs concubines : auſſi veulent ils ſemblablement que nous introduiſions en noz feſtins la muſique, les danſes, les farces, & plaiſanteries, & que nous ne touchions point à la philoſophie, comme n'eſtant pas elle jamais propre à jouer, ny nous lors diſpoſez à eſtudier : non plus que l'orateur Iſocrates ne voulut oncques reſpondre à ceulx qui le preſſoient de leur dire quelque choſe de beau en banquetant, leſquels ne peurent jamais tirer de luy autre choſe ſinon, « Il n'eſt pas mainte-» nant le temps de ce que je ſçay faire : & ce de » quoy il eſt maintenant le temps, je ne le ſçay » pas faire [1] ». Alors Craton s'eſcriant à haute voix, & par le bon dieu Bacchus, il feit très bien, dit il, de refuſer à parler, s'il euſt voulu uſer de ſes longues clauſes & faſcheuſes trainnées de paroles, leſquelles euſſent chaſſé & banny du feſtin toute grace & tout plaiſir. Mais ce n'eſt pas tout un, à mon advis, que d'oſter

[1] Macrobe rend ainſi ce propos d'Iſocrate : « Je ne ſais pas » faire ce que le lieu & la circonſtance exigent : & ce que » je ſais faire, ne convient ni à » l'un, ni à l'autre ».

d'un feſtin le langage affetté de rhetorique, & les propos de philoſophie, parce que c'eſt toute autre choſe que la philoſopie, laquelle eſtant l'art qui nous monſtre comment il fault vivre, il n'eſt pas raiſonnable de luy fermer la porte de jeu ny de volupté & paſſetemps quelconque, ains faut qu'elle y aſſiſte & ſoit préſente à tout, pour nous enſeigner le temps, le moyen & la meſure qu'il y convient obſerver, ſi nous ne voulons dire par meſme moyen, qu'il ne faudra recevoir en noz feſtins ny la juſtice, ny la temperance, ny les autres vertus, en nous mocquant de leur venerable gravité. Or ſi nous devions ſoupper au palais de la Juſtice, ſans parler, ne dire mot, comme lon fait au bancquet du ſacrifice d'Oreſtes, cela ſeroit à l'adventure une peu heureuſe couverture & excuſe de noſtre ignorance : mais s'il eſt ainſi que le dieu Bacchus ſoit à bon droit ſurnommé Lyſius ou Lydius, c'eſt à dire, deſlieur de toutes choſes, & principalement de la langue, à qui il oſte le mors & la bride, & donne toute liberté à la voix & à la parole, je penſe que ce ſeroit une grande ſottiſe de priver le temps, auquel on eſt plus emparlé [1] & plus abondant en paroles, de bons propos & de fructueux devis, & de diſputer aux eſcholes du devoir qu'il fault obſerver

[1] Être emparlé, être diſpoſé à parler : c'eſt de-là ſans doute que vient le vieux mot *emparlier* pour déſigner un avocat.

ès feſtins, & de l'office du feſtoyant, comment il ſe fault comporter à la table, & vouloir puis après oſter de tout poinct la philoſophie des bancquets & feſtins, comme ne pouvant confirmer de faict ce qu'elle enſeigne de paroles.

Et comme tu euſſes alors dit, qu'il ne falloit point s'amuſer à contredire en cela à Craton, mais qu'il falloit chercher à mettre quelque borne, & donner quelque forme aux propos de philoſophie que lon devroit tenir à la table, pour éviter ce que lon a accouſtumé de dire plaiſamment à ceulx qui ont envie d'arguer & de diſputer quand il fault manger, pris des vers d'Homere,

> Allez vous en pour ceſte heure manger,
> Et puis venez au combat vous ranger [1] :

& m'euſſes admoneſté d'en dire mon advis, je me pris à deduire, qu'il me ſembloit que lon devoit premierement conſiderer, quelle eſtoit la compagnie du feſtin. Car s'il y avoit plus de gens de lettres que d'autres, comme fut celuy d'Agathon, où eſtoient un Socrates, un Phedrus, un Pauſanias, un Eryximachus, un Callias, un Charondas, un Antiſthenes, un Hermogenes, & autres ſemblables à ceux là, nous les laiſſerons philoſopher en leur propos, meſlant & trempant

[1] Iliad. II, 381.

Bacchus, non moins avec les Muſes, qu'avec les Nymphes, qui ſont les eaux, par ce que celles cy le font entrer doulx & gracieux au corps, & celles là non moins courtois & agreable à l'ame.

Car s'il y a quelque peu d'ignorans entre pluſieurs doctes & ſçavans, comme des lettres muettes parmy des voyelles, encore participeront ils à quelque voix qui ne ſera pas du tout inarticulée pour eulx, & y pourront apprendre quelque choſe: & ſi d'adventure il y a grand nombre de ces hommes qui aiment mieulx ouïr le chant d'un oiſeau quel qu'il ſoit, ou le ſon d'une chorde ou d'un bois, que non pas la voix d'un philoſophe, alors l'exemple de Piſiſtratus ſera bon à praticquer, lequel ayant quelque debat & different à l'encontre de ſes enfans, & s'appercevant que ſes ennemis en eſtoient bien aiſes, il feit une aſſemblée de ville, en laquelle il dit au peuple, qu'il eut bien deſiré pouvoir tirer à ſoy & gaigner ſes enfans, mais puis qu'ils ny vouloient entendre, que luy meſme ſe laiſſeroit gaigner & mener à eulx. Auſſi l'homme docte & philoſophe parmy des autres convives qui ne voudront point preſter l'oreille à ſes propos de lettres & de philoſophie, ſe rengera de leur coſté, & monſtrera de prendre plaiſir à leur paſſetemps, en tant qu'ils ſe pourront comporter,

& qu'ils ne paſſeront point les limites d'honeſteté, ſçachant bien que les hommes ne peuvent monſtrer & exercer leur eloquence qu'en parlant, mais qu'ils monſtrent & exercent leur philoſophie en ſe taiſant meſme, voire & en ſe jouant, & en ſe gaudiſſant des autres, & endurant d'eſtre gaudis [1]. Car ce n'eſt pas ſeulement une injuſtice extreme, comme diſoit Platon, que n'eſtant pas juſte faire ſemblant de l'eſtre : mais eſt une prudence ſouveraine de philoſopher, & ne ſembler pas philoſopher, & en jouant faire tous offices de ceulx qui font à bon eſcient. Car ainſi comme les Bacchantes en Euripide, ſans armes & ſans ferrement aucun, frappans avec leurs petits javelots ceulx qui s'addreſſent à elles, les bleſſent : auſſi les rencontres, les mots de riſée, & les jeux des ſages & vrais philoſophes eſmeuvent & corrigent aucunement ceulx qui ne ſont pas du tout incorrigibles, ne ſi durs que rien ne les puiſſe entamer.

Et puis il y a des contes propres à faire en une aſſemblée de feſtin, les uns que lon peult

[1] La vraie philoſophie conſiſte donc moins à fronder les opinions des autres, qu'à ſavoir s'y accommoder & ſe faire tout à tous, ſuivant cette belle maxime de Shaftesbury : « Whilſt philoſophy is taken (as in its prime ſenſe it ought) for *maſter ship* in *life* and *manners*, 'tis like to make no ill figure in the world, whatever impertinencys may reign, or however extravagant the times may prove ».

tirer des hiſtoires eſcrittes, les autres des affaires que lon a en main, contenans des exemples pour inciter les hommes, les uns à l'eſtude de la philoſophie, les autres à la piété & dévotion envers les dieux, aucuns à imiter des actes genereux & magnanimes, autres à faire œuvres de bonté & d'humanité, par leſquels exemples qui pourroit ſecrettement & dextrement inſtruire ceulx qui boivent, ſans ce qu'ils s'en apperceuſſent, deſchargeroit le vin d'une grande charge de pluſieurs vices qu'on lui impute : Or y en a il qui mettent des feuilles de bourache dedans le vin, & arroſent les planchez des ſales où lon mange, d'eau là où aient trempé les herbes de la verveine, & du capilli veneris [1], ayans opinion que cela apporte quelque resjouiſſance, & quelque gayeté aux cœurs de ceulx qui ſont au feſtin, pour imiter Heleine, laquelle ainſi que dit Homere, charmoit avec quelques drogues le vin de ceulx qui beuvoient & mangeoient avec elle, mais ils ne s'appercevoient pas que ceſte fable amenée depuis l'Ægypte par un grand circuit de long chemin, ſe va terminant à la fin en propos honeſtes & bien accommodez au temps & au lieu, parce que Heleine leur raconte à table les travaux d'Ulyſſes,

[1] Grec : adiante, eſpece de capillaire.

Ce qu'il a fait & ſouffert conſtamment
En ſe battant luy meſme rudement [1].

Car c'eſt cela que le poëte appelle Nepenthes; drogue qui garde de ſentir mal, & qui charme la douleur, c'eſt à ſçavoir un parler diſcret qui ſe ſçait bien accommoder aux affections, aux temps, & aux affaires qui ſe preſentent: mais les hommes adviſez & de bon jugement, encore que directement ils parlent de philoſophie, conduiſent leurs propos par voye doulce & aimable de perſuaſion, plus toſt que par force & contrainte de demonſtration.

Voyez vous comment Platon en ſon Convive, diſcourant de la fin derniere des actions humaines, & du ſouverain bien de l'homme, & bref faiſant du theologien, il ne roidit point la preuve de ſa demonſtration, ny ne ſaupoudre point ſa priſe, en maniere de parler, comme il a accouſtumé de faire ailleurs, la rendant inevitable, ains induit les perſonnes avec des argumens plus laſches & plus mols, par certains exemples, & certaines fictions: & ſi fault davantage que les matieres meſmes, non ſeulement les raiſons ſoient un peu plus familieres, & les queſtions plus aiſées, à fin qu'elles ne ſerrent & n'eſtraignent par trop ceulx qui n'auront pas l'eſprit trop aigu ne trop vif, &

[1] Odyſ. IV, 242.

qu'elles ne les dégouſtent ny ne deſtournent point. Car tout ainſi que lon a accouſtumé quand on veult eſgayer & remuer un peu les conviez en un feſtin, de les faire danſer & baller ſeulement: mais qui voudroit les faire lever de table pour eſcrimer à oultrance, ou pour jetter la barre [1], & pour ſaulter, il rendroit ſon feſtin non ſeulement mal agreable aux conviez, mais auſſi nuiſible & dommageable : Auſſi les queſtions faciles & légeres exercent les eſprits commodément & utilement, mais il ſe faut abſtenir & garder de diſputes enveloppées & impliquées, qui eſtraignent comme couroyes, ainſi que parle Democritus, c'eſt à dire de queſtions noueuſes, eſpineuſes, difficiles à ſoudre & à deſnouer, leſquelles travaillent ceux qui les propoſent & faſchent ceux qui les eſcoutent.

Car il faut que comme le vin eſt commun en un bancquet, auſſi les propos & matieres dont on parle ſoient intelligibles à tous, autrement ceux qui mettroient en avant des matieres ainſi ſcabreuſes, ſeroient auſſi deraiſonnables, & auroient auſſi peu d'eſgard à leur compagnie que la grue & le renard d'Æſope : parce que le

[1] Grec : *ou pour lancer le diſque.* Le jeu du diſque ſe pratiquoit chez les Grecs dans les ſolemnités des jeux publics. Les Romains eurent auſſi le jeu du diſque. Voyez la deſcription qu'en fait Ovide, L. X, *Metamorph.*

renard ayant convié à diſner la grue, luy preſenta un potage lié de febves paſſées, qu'il reſpandit deſſus une pierre platte & liſſée, de ſorte que la pauvre grue n'en eut que l'ennuy de la honte & mocquerie, d'autant qu'elle ne pouvoit humer ce potage lié avec ſon bec qui eſtoit trop long & trop menu. Mais en revanche la grue l'ayant auſſi convié à ſon tour à diſner, lui preſenta la viande dedans une bouteille qui avoit le goullet long & eſtroit, par lequel elle pouvoit facilement deſcendre ſon bec juſques au fond, & en faire bonne chere, mais le renard n'y pouvoit atteindre pour en avoir ſa part. Auſſi depuis que les hommes doctes à la table ſe fondent en diſputes eſpineuſes, & queſtions entrelaſſées de dialectique, que les vulgaires ne peuvent comprendre, ils s'en faſchent : & eux de leur coſté ſe mettent ou à dire des chanſons, ou à faire des contes de la cigoigne, & à tenir propos de leurs traficques & marchandiſes : alors tout le fruict & la fin de l'aſſemblée du feſtin ſe perd, & faict on injure au dieu Bacchus.

Tout ainſi donc comme quand Phrynicus & Æſchylus deſtournerent premierement la tragedie, qui eſtoit à dire la chanſon du bouc faitte à l'honneur de Bacchus, en des fables, & à eſmouvoir des affections paſſionnées, on commença à leur dire : A quel propos cela,

quand il eſt queſtion de Bacchus ? auſſi m'eſt il venu ſouvent en penſée de dire à ceux qui attirent en un feſtin le ſophiſme, qu'ils appellent le Maiſtre, mes amis à quel ptopos de Bacchus cela ?

Car à l'adventute que chanter meſme les chanſons ordinaires des feſtins, que lon appelle Scolia, comme qui diroit, les tortues, eſtant encore la table au milieu, & la couppe deſſus, les chappeaux de fleurs que le dieu Bacchus nous met deſſus les teſtes, pour ſignifier qu'il nous donne toute liberté, n'eſt ny beau, ny honneſte, ny bien ſéant à l'entiere franchiſe qui doit eſtre aux feſtins, combien que lon die que ces chanſons là ne ſont pas des carmes obſcurs, ainſi qu'il ſemble que le nom de Scolia, qui ſignifie obliques & tortues, le veuille donner à entendre : mais c'eſt pour ce que jadis tous les conviez chantoient premierement enſemble d'une voix, la chanſon à la louange de Bacchus, & puis chaſcun à ſon tour chantoit à part : & bailloit on de main en main une branche de meurthe [1] de reng à chaſcun, que lon appelloit Æſacos [2], pour ce qu'il touchoit, à mon advis, à celuy qui la recevoit de chanter à tour de roolle. Et pour ce meſme effect portoit on auſſi de reng tout à l'entour une lyre, & qui en ſçavoit jouer la ptenoit & chantoit deſſus : mais ceux qui n'enten-

[1] Myrte. [2] Ὅτι ἰδὴ ἅπαν ἴχουσα. *Amyot.*

doient rien en la muſique, la refuſoient. Auſſi pour ce que ceſte maniere de chanter n'eſtoit pas commune ny facile à tous, elle en fut appellée Scolion. Les autres diſent que la branche de meurthe n'alloit pas de reng tout à l'entour, mais qu'elle eſtoit portée de lict en lict, par ce que après, que le premier du premier lict avoit chanté, il l'envoyoit au premier du ſecond, & celuy là au premier du troiſieme, & puis conſéquemment le ſecond au ſecond : au moyen dequoy, pour ceſte variété & obliquité tortue de telle revolution, la chanſon fut appellée Scolion.

## QUESTION II.

*Si le feſtoyant doit luy meſme faire l'aſſiette des conviez, ou s'il s'en doit remettre à leur diſcretion.*

MON frere Timon, ayant un jour convié bon nombre de perſonnes, leur dit que chaſcun à meſure qu'ils entreroient priſt place, & s'aſſiſt là où il voudroit & comme bon luy ſembleroit, parce qu'il y avoit des eſtrangers, & des citoyens de la ville, des voiſins, des familiers, des parens & amis, & bref de toute ſorte de gens qui avoient eſté ſemonds [1] : & comme desjà pour la plus part ils fuſſent arrivez & placez, il y eut

[1] Invitez.

un

un certain eſtranger bien en poinct, comme l'amoureux d'une comédie, un peu trop exceſſif en curioſité de veſtemens, & ſuitte de vallets qu'il trainnoit après luy, lequel vint juſques à la porte de la ſalle : & après avoir jetté ſa veuë tout à l'entour ſur ceux qui eſtoient à table, il ne voulut pas entrer dedans, ains s'en retourna tout court : pluſieurs coururent après luy pour le prier de revenir & d'entrer en la compagnie, mais il reſpondit, qu'il ne voioit point qu'on luy euſt gardé place digne de luy. Ce qu'entendans ceux qui eſtoient à table, dont pluſieurs avoient desjà un peu chargé, ſe prirent à dire avec grandes riſées, qu'il le falloit

A la bonne heure en lieſſe & en joye,
Hors la maiſon remettre ſur ſa voye.

Mais après que le ſoupper fut achevé, mon pere dreſſant ſa parole à moy qui eſtois aſſis bien loing de luy tout au bout : Timon, dit-il, & moy, t'avons eſleu pour juge d'un different que nous avons enſemble. C'eſt que je le blaſme pieça & reprens à cauſe de ce ſeigneur eſtranger, par ce que ſi dès le commancement il euſt ordonné de l'aſſiette [1], ainſique je luy avois conſeillé, nous n'euſſions pas eſté condamnez

[1] Ordonner de l'aſſiette, faire l'aſſiette, c'eſt aſſigner la placé à quelqu'un dans un repas.

d'eſtre peu entendus à donner bon ordre par tout meſmement par un perſonnage qui ſçait

Gens de cheval en battaille ordonner,
Et gens de pied à la guerre mener.

Car on dit que Paulus Æmilius, celuy qui desfit le Roi de Macedoine, Perſeus, après ſa victoire feit de beaux & magnifiques feſtins, eſquels il obſerva en toutes choſes un ordre & diſpoſition merveilleuſe, diſant que d'une meſme ſuffiſance d'entendement dependoit & procedoit le ſçavoir ordonner une bataille bien formidable aux ennemis, & un feſtin bien agreable aux amis : car l'un & l'autre depend d'un bon jugement, de ſçavoir bien ordonner. C'eſt pourquoy Homere a accouſtumé de nommer les plus vaillans & plus royaux hommes meritans mieux de commander, ordonneurs de peuple. Et vous autres philoſophes dites, que le grand dieu ne feit que changer le deſordre en bon ordre, quand il créa le monde, ſans y oſter ny adjouter, ains colloqua ſeulement chaſque choſe en lieu & place qui luy eſtoit convenable, donnant à la nature, qui paravant eſtoit ſans forme quelconque, une très belle forme. Et quant à ces doctrines là, dignes veritablement & grandes, nous les apprenons de vous : mais de nous meſmes nous voyons bien, que toute la deſpenſe que lon fait en un feſtin

n'a rien de delectable ny de gentil, s'il n'y a bon ordre. Et pourtant eſt-ce une vraye mocquerie que les cuiſiniers & maiſtres d'hoſtel prennent garde ſoigneuſement, quels mets ils doivent ſervir les premiers, quels au milieu, & quels à la fin, & qu'il y ait temps ordonné pour les parfums & ſenteurs quand il les faut apporter, & pour les chappeaux de fleurs quand il les faut diſtribuer, & pour ouïr chanter & baller la balladine s'il y en a : Et cependant que lon mette à la table peſle-meſle ceux qui y ſont conviez, à l'adventure, ainſi comme ils vienent, pour les ſaouller & engraiſſer ſeulement, ſans rendre ny à l'aage, ny à la dignité, ny à autre telle qualité le reng qui luy appartient : combien que par diſcrette diſtinction de rengs, celuy que lon préfere ſoit honoré, & celuy qui eſt mis au ſecond lieu après s'accouſtume par là à ſe contenter de raiſon, & celuy qui en fait l'ordonnance & la diſtinction s'exerce à diſtinguer & à juger ce qui eſt bien ſeant à un chaſcun ſelon ſon eſtat & degré. Car on ne ſçauroit ſouſtenir avec raiſon, qu'il doive avoir reng à ſe ſeoir en un conſeil, ou à ſe tenir debout, plus ou moins honorable, ſelon l'eſtat & la dignité des perſonnes : & que pour ſe mettre à table il n'y en doive point avoir, ny que le feſtoyant doive boire à l'un premier qu'à l'autre : & que quant à l'aſſiette de

table il ny doive faire difference, ny obſerver diſtinction quelconque, faiſant d'un feſtin dès le commancement une mycone, comme lon dit en commun proverbe, c'eſt à dire, une meſlange confuſe.

Voilà les raiſons que mon pere alleguoit. Mon frere à l'oppoſite reſpondoit, qu'il n'eſtoit pas plus ſage que Bias, qui ne voulut oncques ſe conſtituer arbitre entre deux ſiens amis, encore qu'ils l'en requiſſent, pour ſe faire & commettre luy meſme juge entre tant de parens, d'amis & d'autres, meſmement où il eſt queſtion non pas d'argent, mais de preferance & precedence, comme s'il les avoit envoyé ſemondre, non pour leur faire bonne chere, mais pour les faſcher. Et ſi Menelaus feit jadis une impertinence grande, tellement qu'il en eſt venu en commun proverbe quand il s'ingera ſans eſtre mandé au conſeil d'Agamemnon : à plus forte raiſon devra bien eſtre jugé plus impertinent celuy, qui au lieu de feſtoyant ſe conſtituera juge & cenſeur de ceux qui ne l'en requierent point, & qui ne veulent pas que lon juge d'eux s'ils ſont pires ou meilleurs les uns que les autres, parce qu'ils ne vienent pas en jugement pour eſtre à droit, ains au feſtin pour diſner [1] : oultre ce que la diſ-

[1] Grec : parce qu'ils ne viennent pas pour diſputer, mais pour manger.

tinction n'en eſt pas aiſée à faire, par ce que les uns precedent en aage, les autres en degré de parenté, les autres en amitié. Et faudra comme ſi lon eſtudioit une leçon de comparaiſon, avoir tousjours le livre des Lieux d'Ariſtote, ou celuy des Precedences de Thraſymachus en la main, ſans faire en cela rien qui ſoit utile ny profitable, ſinon au contraire de transferer une vaine gloire touchant la preſeance du theatre où lon ſied à regarder les jeux, & de la place où lon ſe promene en l'aſſiette des feſtins, là où on taſche d'abattre & reprimer les autres paſſions de l'ame par la privauté de la compagnie, remettre ſus en ce faiſant l'arrogance & l'orgueil, duquel à mon advis on devroit pluſtot eſtudier & taſcher à laver ſon ame, que non pas ſes pieds de la fange & de l'ordure, pour converſer privement & joyeuſement enſemble à la table: là où maintenant nous taſchons à oſter aux conviez quelque vieille dent d'inimitié pour quelque couroux, ou pour quelques affaires qu'ils auroient eu enſemble, en les faiſant manger en une meſme table: & au contraire, nous l'allons reſveiller & rallumer par ambition, en abaiſſant les uns & exaltant les autres. Et ſi ſuivant la preference que nous avons faite en l'aſſiette, nous beuvons plus ſouvent aux uns que non pas aux autres, & les faiſons ſervir de plus de viande ou de meilleures,

ſi nous les careſſons & parlons plus familiere-ment & plus ſouvent à eux, ce ſera lors un ban-quet de Seigneur, & non pas de pareils amis. Mais ſi en toutes autres choſes nous leur gardons & maintenons égalité, pourquoy eſt-ce que nous ne commançons dès l'aſſiette incontinent à les accouſtumer de ſe ranger & aſſeoir ſimplement & familierement les uns avec les autres, quand ils verront dès l'entrée de la ſalle qu'ils ſeront appellez democratiquement & populairement à un ſoupper, & non pas ariſtocratiquement & ſeigneu-rialement à un Senat, eſtans les plus pauvres aſſis parmy les plus riches?

Après que ces raiſons oppoſites eurent eſté déduittes, & que toute l'aſſiſtance m'en eut de-mandé ma ſentence, je dis qu'ayant eſté eſleu pour arbitre, & non pas pour juge, je paſſerois entre deux par le milieu. Car ceux qui feſtoient de jeunes gens leurs egaux, tous amis & fami-liers, il les fauſt accouſtumer, comme dit Timon, à ſe porter ſimplement & rondement en quelque place que lon les mette, prenans ceſte facilité pour un entretien bien propre & convenable à nourrir l'amitié. Mais s'il eſt queſtion de traicter des eſtrangers, ou des perſonnes conſtituées en dignité, ou des vieillards, j'ai peur qu'en fermant la porte de devant à la fierté & arrogance, nous ne luy ouvrions la porte de derriére avec noſtre

indifference : & ſi faut encore conceder en cela quelque choſe à l'uſage & à la couſtume, ou bien il faut que nous oſtions toutes les careſſes de parler aux conviez, de les appeller & de boire à eux, deſquelles façons nous uſons, non ſans jugement, à la volée, envers les premiers venus, ains avec le plus de diſcretion que nous pouvons, en les honorant,

D'aſſiette honneſte, & de plus de viande,
De couppe pleine & tousjours la plus grande [1],

comme dit le Roi des Grecs [2] en Homere, mettant la ſeance en premier degré d'honneur : auſſi louons nous Alcynoüs de ce qu'il fait ſeoir ſon hoſte auprès de luy en faiſant lever ſon propre fils.

Laodamas aſſis auprès de luy,
Quoy que rien plus il n'aimaſt qu'iceluy [3].

Car de colloquer un eſtranger ſuppliant en la

[1] Iliad. XII, 311.

[2] Xilander remarque avec raiſon qu'il y a ici une faute de libraire. Car Homere met ce vers dans la bouche de Sarpedon, roi de Lycie, qui exhorte Glaucus à combattre vaillamment contre les Grecs.

[3] Odyſ. VII, 170. Il faut lire dans Homere même la maniere diſtinguée dont Ulyſſe eſt reçu par Alcinoüs. La peinture des ſoins, des égards & des attentions de celui-ci pour ſon hôte, eſt des plus gracieuſes, & fait regretter ces temps heureux où les hommes s'aimoient, s'eſtimoient mutuellement, & ſaiſiſſoient toutes les occaſions de s'en donner des preuves.

place de ſon fils mieux aimé, c'eſt un acte de courtoiſie, d'humanité & honeſteté ſinguliere, & meſme parmy les dieux eſt obſervée celle diſtinction de la ſeance. Car Neptune, quoy qu'il fuſt le dernier venu en l'aſſemblée, ſi prit il ſa place au milieu du conſeil [1], comme eſtant le lieu d'aſſiette qui lui appartenoit : & Minerve ſemble tousjours avoir de propre ſur tous les autres le lieu proche de Jupiter, ce que le poëte nous monſtre en paſſant, quand il dit, parlant de Thetis,

Elle s'aſſit près Jupiter, de grace
Pallas cedé lui avoit telle place [2].

Mais Pindare encore plus expreſſément :

Eſtant aſſiſe tout joignant
De Jupiter en main tenant
La foudre dont ſort feu & flamme.

Toutefois Timon dit, qu'il ne faut pas oſter ce qui appartient aux autres, mais c'eſt luy meſme qui le fait : car celuy l'oſte, qui rend commun ce qui eſt propre. Or n'eſt il rien ſi propre à chaſcun que le merite de ſa dignité, & en donnant à la viteſſe, & à celuy qui ſe haſte le plus, la preſeance qui eſt duë à la vertu, à l'aage, à la parenté, à l'office & magiſtrat, ou autres telles qualitez, en cuidant fuir d'eſtre faſcheux à ceux

[1] Iliad. XX. 15. [2] Iliad. XXIV. 100.

qu'il a conviez, il attire d'autant plus la faſcherie ſur luy : car il les faſche en privant chaſcun d'eux de l'honneur qu'il a merité ou accouſtumé d'avoir.

Et quant à moy, il ne me ſemble pas qu'il ſoit ſi fort difficile qu'il dit, de faire ceſte diſtinction : car premierement il ne ſe rencontre pas ſouvent que pluſieurs, en pareil degré de dignité, ſoient conviez en un meſme feſtin : & puis y ayant pluſieurs lieux honorables, il y a moyen d'en departir à pluſieurs, qui a bon jugement [1] : l'un poutce qu'il eſt le premier, l'autre pource qu'il eſt au milieu, un autre pource qu'il l'aura mis auprès de luy, ou bien d'un ſien amy, ou d'un ſien familier, diſtribuant ainſi les lieux à chaſcune des perſonnes colloquées en quelque dignité : aux autres je laiſſe le moyen de les contenter de quelques preſens, & de quelques privautez & careſſes plus que d'honneur. Mais ſi les merites & dignitez ſont ſi malaiſez à diſtinguer, & les perſonnes difficiles à contenter, regarde de quel engin je me ſers en tel cas. S'il y a un pere, je le vous vay prendre par la main & le couche au plus honorable lieu, ou s'il y a un grand pere, ou un beau pere, ou un oncle, ou quelqu'un qui ſoit ſenateur au meſme ſenat,

[1] Il y a moyen pour celui qui a bon jugement, d'en départir à pluſieurs.

conſeiller au meſme conſeil, ou qui ait pareille prerogative d'honneur, que celuy qui fait le feſtin, prenant ceſte reigle là de juger des offices ès livres d'Homere, au lieu où Achilles voyant Menelaus en diſpute du ſecond pris de la courſe des chevaux à l'encontre d'Antilochus, & craignant que leur courroux & leur debat ne paſſaſt plus oultre, il veut donnet le pris à un tiers, faiſant ſemblant de parole d'avoir pitié de Eumelus, & de l'en vouloir honoter : mais en effet c'eſtoit pour oſter la cauſe du different des deux autres.

Comme j'achevois de dire ces paroles, mon frere commença à crier tout haut ſuivant ſa couſtume, de deſſus un petit lict bas, où il eſtoit aſſis, demandant à l'aſſiſtence qu'ils luy donnaſſent congé de bailler un peu de reprimende à ce beau juge qui reſvoit : & comme chaſcun luy dit qu'il poulſaſt hardiment, & qu'il n'eſpargnaſt perſonne : Et qui ſeroit celuy là, dit-il, qui eſpargneroit un philoſophe, lequel diſtribue les lieux d'aſſiette en un feſtin, comme il feroit en un thearre, pour veoir les jeux, ſelon les parentez, les alliances, les richeſſes, les eſtats, ne plus ne moins que s'il ordonnoit les ſeances, pour opiner en l'aſſemblée des eſtats des Amphictyons, à fin que non pas à la table meſme en beuvant nous ne nous peuſſions depeſtrer de

l'ambition, & de la folle convoitiſe d'honneur : Car il ne faut diſtribuer les places à la table ſelon les degrez d'honneur, mais ſelon ce qui eſt plus au gré des ſeans, ny regarder à la dignité de chaſcun, mais à l'affection, l'habitude & convenance de l'un envers l'autre, comme lon fait ès autres choſes que lon aſſemble en une commune conjonction. Car le bon architecte ne met pas le marbre Attique, ou le Lacedemonien le premier en œuvre, & devant le barbareſque, pource qu'il eſt le plus noble : ny le bon peintre ne donne pas la principale place de ſa peinture à la couleur qui eſt la plus riche, ou qui couſte le plus : ny le charpentier & maiſtre ouvrier de navires n'employe pas devant tous autres bois, en la fabricque d'une navire, le pin de Peloponeſe, ou le cyprès de la Candie : mais ils diſtribuent chaſcune matiere ſelon qu'eſtant aſſemblée & joincte l'une à l'autre, elle doibt rendre le commun ouvrage plus beau, plus fort & plus utile : ne plus ne moins que tu vois que dieu, lequel noſtre Pindare appelle maiſtre ouvrier, ne met pas tousjours le feu au deſſus, ny la terre au deſſoubs, mais ainſi & ſelon que l'uſage des corps le requiert, comme dit Empedocles en ces vers,

Conques de mer & coquilles voultées
De doz peſans, & tortues crouſtées

De teſts maſſifs auſſi durs comme pierre,
Deſſus leurs corps monſtrent avoir la terre :

non pas au lieu ny en la place que la nature leur a ordonnée en la conſtitution de l'univers, mais celuy que requiert l'ouvrage commun, auquel elle eſt employée. Or eſt le deſordre & la confuſion par tout fort mauvaiſe, mais quand elle ſe met parmi les hommes, meſmement qui boivent enſemble, elle fait veoir ſa mauvaiſtié par inſolences, outrages, & autres maux que lon ne ſçauroit ny compter ny eſtimer, leſquels prevoir & y remedier eſt office d'homme entendu en matiere de police, d'ordre & d'harmonie.

Nous reſpondiſmes adoncques tous : mais pourquoy, envies tu à la compagnie ceſte ſcience d'ordre de proportion & d'harmonie, que tu ne la nous communiques? Il n'y a, dit il, point d'envie qui m'en engarde, prouveu que vous me vouliez croire, & obeir en ce que je remueray & changeray en l'ordre du feſtin, ne plus ne moins que feroit un Epaminondas, qui redreſſeroit l'ordonnance d'une bataille mal ordonnée. Nous luy permiſmes adonc tous de le faire ainſi. Et luy ayant premierement fait ſortir tous les vallets & eſclaves de la ſalle, regardant un chaſcun de nous au viſage : Eſcoutez, dit il, comment je vous veux renger & ordonner les uns avec les autres, car je vous en veux devant advertir, pour

ce qu'il me ſemble que le Thebain Pammenes reprenoit Homere juſtement & avec bonne raiſon, diſant qu'il n'entendoit rien à ordonner gens en battaille, parce qu'il met & renge enſemble ceux de meſme nation, de meſme race, & de meſme ſang, là où il ne falloit que joindre enſemble l'amant avec l'aimé, à fin que toute la battaille fuſt incitée & pouſſée d'un meſme eſprit, eſtant attachée d'un lien vif & animé. Et c'eſt ce que je veux faire tout de meſme en voſtre feſtin, non pas accoupler à la table un riche avec un autre riche, ny un jeune avec un autre jeune, ou un officier auprès d'un officier, & un amy joingnant un amy, parce que telle ordonnance eſt morte, en maniere de dire, & n'a vigueur ny vivacité quelconque, pour imprimer & augmenter une ardeur de bienveuillance des uns envers les autres : mais accommodant celuy qui a beſoing avec celuy qui a ce qu'il luy faut, je veux aſſeoir auprès d'un homme ſçavant un autre ſtudieux, auprès d'un faſcheux & malaiſé un doux & patient, auprès d'un vieillard grand conteur un jeune homme deſireux d'ouir, auprès d'un grand venteur un flattant mocqueur, auprès d'un cholerique vehement un taciturne & peu parlant : ſi je voy quelque riche & puiſſant homme libéral à donner, je feray lever de quelque coing un bon pauvre homme pour l'approcher de luy à fin qu'il ſe face comme quelque deſluxion

d'une couppe pleine en une vuide : mais je me donneray bien garde de mettre auprès d'un ſophiſte un autre ſophiſte, ou un poëte & retoricien auprès d'un autre : car comme dit le vieux proverbe d'Heſiode,

> Tousjours un pauvre eſt de l'autre envieux,
> Un chantre voit l'autre de mauvais yeux [1].

Combien que ces deux icy Soſicles & Modeſtus, confirmans [2] alternativement les propos l'un de l'autre,

> Ne ſoufflent pas la flamme languiſſante,

ains s'accordent très bien enſemble. Je ſepare auſſi ceux qui prennent les gens à la gorge, les injurieux, ceux qui ſont prompts & ſoudains en leurs choleres, mettant tousjours quelqu'un de gracieuſe humeur entre eux deux, pour les amollir, & les engarder que de leur dureté ils ne s'entrefroiſſent : au contraire je mets enſemble & approche les uns des autres ceux qui aiment la lutte, & les autres exercices du corps, ceux qui aiment la chaſſe ou l'agriculture. Car il y a deux ſortes de ſimilitude, l'une qui eſt hargneuſe & querelleuſe, comme celle des coqs : l'autre amiable, comme celle des geais : auſſi mets je les uns auprès des

[1] *Opera & Dies*, 26.
[2] Grec : comparans leurs vers & confimans...

autres les bons compagnons qui boivent volontiers, les amoureux, non ſeulement ceux

Qui ont d'amour l'aiguillon maſculin,

comme parle Sophocle, mais auſſi ceux qui ſont ſaiſis de l'amour de filles ou de femmes, d'autant qu'eſtans eſchauffez d'un meſme feu, ils s'attacheront & ſe prendront plus aiſeement les uns aux autres, ne plus ne moins que le fer que lon ſoulde, j'entends prouveu qu'ils n'aiment point en meſme lieu.

## Question III.

*Pourquoy eſt-ce que la place que lon appelle conſulaire, à la table, eſt tenue pour honorable.*

Après cela on commança à deviſer des lieux & places de l'aſſiette, comme les uns ſont tenus pour honorables en un païs, & les autres en autres. Entre les Perſes le plus honorable eſt celuy du milieu, auquel ſe ſied le roy : entre les Grecs, le premier : & entre les Romains le dernier du lict du milieu, que lon nomme communément le lieu conſulaire : comme au contraire, entre quelques Grecs habitans au païs de Pont, nommeement entre ceux d'Heraclée, le premier lieu du lict qui eſt au milieu, eſt le lieu d'honneur.

Mais nous fuſmes principalement en doute touchant le lieu que lon appelle conſulaire : car c'eſtoit de noſtre temps celuy que lon tenoit pour le plus honorable : ce qui n'eſtoit ny pour eſtre le premier, ny pour eſtre le milieu, comme les autres. Et davantage des qualitez que lon remarquoit en iceluy, les unes ou ne ſont pas propres à luy ſeul, ou ne me ſembloient pas eſtre d'aucune importance, toutefois il y avoit trois raiſons, entre celles que lon alléguoit, auſquelles nous nous arreſtions le plus. La premiere eſtoit que les conſuls ayans deffaict & chaſſé les roys de Rome, & changeans toutes choſes en façon plus populaire, ſe retiroient de la place royale du milieu vers le bas, à fin que juſques à ce regard de ſe demettre de la place qui leur appartenoit, ils evitaſſent toute occaſion de rendre leur authorité & puiſſance odieuſe, à ceux qui converſoient avec eux. La ſeconde raiſon eſtoit, que les deux premiers licts eſtans deſtinez pour les conviez au feſtin, le troiſieme & le premier lieu d'iceluy appartient proprement à celuy qui fait le feſtin. Car il eſt placé en lieu fort à propos, comme un charton[a] en un chariot, ou un pilote en une navire, pour voir tout l'ordre du ſervice, & n'eſt pas trop loing des autres licts pour pouvoir entretenir & careſſer la compagnie : car des lieux

[a] Un cocher.

plus

plus prochains de luy, celuy d'au deſſoubs eſt couſtumierement ou pour ſa femme ou pour ſes enfans, & celuy d'au deſſus eſt ordinairement deſtiné au plus honorable perſonnage de ceulx qui ſont conviez, à fin qu'il ſoit auprès du feſtoyant. La troiſieme raiſon & proprieté que ſembloit avoir ce lieu là eſt, que lon le trouvoit bien à propos & commode pour ceulx qui ont des affaires: car le conſul des Romains ne fait pas comme jadis Archias le capitaine des Thebains, ſi on luy apporte ou lettres ou nouvelles & advertiſſement d'importance, fuſt ce au milieu du ſoupper, il ne crie pas tout haut, à demain matin les affaires: & ne rejette pas le pacquet de lettres pour prendre la couppe de vin. Car non ſeulement ce que l'on dit en commun proverbe,

La nuict apporte à tout pilote ſage,
Tousjours la peur de tourmente & orage:

mais auſſi tout plaiſir de feſtin & d'autres paſſetemps à un ſage capitaine & homme de gouvernement requiert qu'il ait tousjours l'œil au guet. A celle fin doncques qu'il puiſſe tousjours entendre ce qu'il faut commander & ſigner, ou ſoubſcrire, s'il eſt beſoing, on luy a attribué ce lieu là, auquel eſtant le ſecond lict joinct d'un tenant au premier, l'encoignure laiſſant une eſpace ouverte en tournant, donne moyen & à un ſecretaire,

& à un ſergent, & à un garde-corps, & à un meſſager venant du camp de s'approcher pour parler à luy, & pour l'interroguer ſans que perſonne l'empeſche, ne que luy auſſi empeſche perſonne des conviez, ains a & la voix & la main fort libre à ſon commandement.

## QUESTION IV.

*Quel doit eſtre celuy qui eſt eſleu pour maiſtre du feſtin.*

MON gendre Craton & Theon mon familier eſtoient avec nous en un feſtin, auquel il ſe commança à faire quelque inſolence d'yvrognerie, laquelle toutefois fut incontinent appaiſée, mais cela leur donna matiere & occaſion de parler de la preſidence & maiſtriſe des feſtins, dont on uſoit anciennement, diſans qu'il fallait que je meiſſe ſur ma teſte la couronne, & ne ſouffriſſe point que l'anciene couſtume de creer un roy ou gouverneur du feſtin pour y donner l'ordre en toutes choſes, & empeſcher que nul deſordre ne s'y meiſt, s'en allaſt par deſaccouſtumance faillir de tout poinct, & qu'il falloit que je la remeiſſe ſus, & la feiſſe revenir en uſage. Autant en ſembla il à tous ceulx de la compagnie, de maniere qu'il ſe leva un bruit de toute la trouppe,

qu'ils me prioient bien fort de le vouloir ainſi faire. Puis doncques, dis-je lors, que vous eſtes tous de ceſte opinion, je m'eſlis moy meſme preſident & maiſtre de ce feſtin, & ordonne à tous autres, que pour le preſent ils boivent à leur diſcretion, ainſi comme il leur plaira : Mais quant à Craton & à Theon, qui ont les premiers mis en avant ce propos, je leur enjoins de nous eſbaucher ſommairement en peu de paroles quel doit eſtre celuy que lon eſlit pour preſider en un feſtin, & à quelle fin il doit viſer, & comment il s'y doit comporter envers ceulx qui l'ont eſleu, & leur permets de diviſer entre eulx deux la charge à leur diſcretion.

Si en feirent les ſuſdits un peu de refus du commancement, prians qu'on les en excuſaſt, toutefois voyans que tous les aſſiſtans leur crioient qu'ils obéiſſent au maiſtre, Craton le premier ſe priſt à dire, qu'il faut que celuy qui commande aux gardes ſoit luy meſme de bien ſoigneuſe & diligente garde, ainſi que dit Platon : auſſi faut-il que celuy qui commande à ceulx qui ſont conviez pour faire bonne chere, ſoit luy meſme homme de fort bonne chere. Or ſera il tel, prouveu qu'il ne ſoit point ny facile à ſe prendre de vin, ny difficile auſſi à boire : ains comme Cyrus eſcrivoit jadis aux Lacedemoniens, que en toutes autres choſes il eſtoit plus digne d'eſtre roy que ſon

frere, & meſmement en ce qu'il portoit mieulx grande quantité de vin que luy ne faiſoit. Car celuy qui s'enyvre devient inſolent & oulttageux en ſon yvrognerie, & auſſi celuy qui ne boit point du tout, & eſt trop ſobre, n'eſt point joyeux, & eſt plus apte à ſervir de pedagogue que de maiſtre de beuveurs. Or Pericles toutes les fois qu'il ſortoit de ſa maiſon, ayant eſté eſleu capitaine general d'Athenes, en prenant ſon manteau ducal, devant que le veſtir il diſoit ainſi en ſoy meſme, pour refraiſchir ſa mémoire : Pren garde à toy, Pericles, tu commandes à des hommes libres, tu commandes à des Grecs, tu commandes à des Atheniens : auſſi faut-il que noſtre maiſtre de feſtin die ainſi en ſoy meſme, tu commandes à des amis, à fin qu'il ne leur permette ny de faire aucune choſe deshoneſte, ny auſſi il ne leur oſte point leur plaiſir : car il faut qu'il ſoit & amy de leurs ſerieuſes vacations, & non ennemy de leurs jeux & plaiſirs, ains bien temperé & pour l'un & pour l'autre : bien faut il que de ſon naturel, comme le bon vin, il ſoit un peu plus enclin à l'auſterité, d'autant que par ce moyen le vin réduira & ramenera ſes meurs au milieu de la mediocrité en le deſtrempant & le rendant un peu plus joyeux & plus facile. Car comme Xenophon diſoit, que la triſte ſeverite de Clearchus & ſon aſpreté ſem-

bloit plus gaye & plus gracieuſe quand il falloit combattre, à cauſe de ſon aſſeurance : auſſi celuy qui n'eſt point de nature aigre ny maling, mais ſeulement grave & ſevere, en beuvant s'eſgaye, & ſe relaſche un peu tellement qu'il en devient plus amiable : davantage il faut qu'il ait ſur-tout par experience cogneu quel eſt chaſcun des conviez, quel changement il prent en beuvant, en quel accident ou paſſion il eſt enclin à tomber, & comment il porte ſon vin. Car s'il y a temperature propre de chaſque ſorte de vin avec l'eau, laquelle les ſommeliers des princes & des roys ſçavent bien diſcerner, & à ceſte cauſe en verſent dedans le vin tanſtoſt plus & tanſtoſt moins d'eau : par plus forte raiſon y doit il avoir meſlange de l'homme avec le vin, laquelle il faut que le maiſtre du feſtin cognoiſſe, & la cognoiſſant qu'il l'obſerve, afin que comme le bon Muſicien roidiſſant l'un & le faiſant boire davantage, & laſchant l'autre en l'eſpargnant, il amene & reduiſe les natures differentes en une meſme egalité & conſonnance, ne meſurant pas l'égalité à la couppe ny au verre, ains à la meſure de l'aage & à la force du corps, ſelon ce qui ſera propre & convenable à un chaſcun. Et ſi d'aventure cela eſt trop malaiſé à ſçavoir, de cognoiſtre toutes ces particularitez là, pour le moins eſt il convenable qu'il ſache les choſes generalles

des complexions & des aages : comme, pour exemple, que les vieillards s'enyvrent plus toſt & plus facilement que ne font les jeunes, ceulx qui ſont en mouvement continuel que ceulx qui ſont repoſez & raſſis, les triſtes & chagrins que les gays & joyeux, ceulx qui ſobrement uſent des femmes que ceulx qui exceſſivement y ſont diſſolus. Car celuy qui cognoiſtra cela, ſera certainement plus idoine à maintenir honeſteté, ordre & concorde en un feſtin, que celuy qui n'y entendra rien. Outre plus il n'y a perſonne qui n'entende très bien qu'il faut que le maiſtre du feſtin ſoit bien affectionné, & porte bonne volonté à tous les conviez, & qu'il n'ait ny haine deſcouverte ny ſecrette malveuillance contre pas un, autrement il ne ſera ny ſupportable s'il commande, ny equitable s'il diſtribue, ny agreable s'il ſe jouë.

Voylà, ce dit Craton, ſeigneur Theon, mon maiſtre de feſtin, que je te livre formé de paroles comme de cire. Et je le reçoy vrayment, reſpondit Theon pour beau & bien formé ainſi qu'il appartient pour gouverner un feſtin, mais je ne ſçay ſi j'en uſeray à tout faire, & ſi en ce faiſant je gaſteray point ſon eſtat. Toutefois je m'aſſeure que s'il eſt tel que tu l'as deſcrit, il ſçaura bien ordonner & gouverner un feſtin, & ne ſouffrira point qu'on en face tantoſt une aſſemblée de ville, tantoſt une eſcole de retorique,

tantoſt un berland à jouër aux dets, tantoſt un eſchaffaut à voir jouër comedies, ou à ouir chanter & baller. Ce que je dis parce que vous en voyez ordinairement qui en un feſtin font des harengues, comme s'ils eſtoient en une aſſemblée de peuple pour preſcher, les autres qui plaident comme s'ils eſtoient devant des juges, les autres s'exercent pour parler en public, ou bien recitent leurs compoſitions pendant que l'on eſt à table : les autres entreprennent de juger quels farceurs auront le mieulx joué, comme s'ils en eſtoient eſleus juges pour en ſentencier. Qui pis eſt, Alcibiades & Theodorus feirent du feſtin de Polytion un myſtere, y repreſentant par mocquerie les torches & cierges que lon porte quand lon monſtre les ſaincts ſecrets des myſteres, dont un bon maiſtre de feſtin n'endurera rien par nonchalance, ains donnera lieu ſeulement aux propos, aux ſpectacles, aux jeux & aux paſſe-temps qui tendent à la fin, pour laquelle on doit faire les feſtins, qui eſt d'engendrer ou augmenter amitié entre les conviez par le moyen du plaiſir de manger enſemble, parce que le feſtin n'eſt autre choſe qu'une resjouiſſance de table, tendant à fin de contracter amitié, par le moyen du plaiſir que lon a de boire & manger en compagnie.

Mais pour autant qu'en toutes choſes la

varieté plaiſt, & la nature s'esjouit en la diverſité, & au contraire la ſimple uniformité tousjours meſme, ſaoule & faſche incontinent, comme à l'oppoſite, la meſlange de varieté appliquée opportunément en temps & lieu oſte ce qui offenſe le plaiſir, & qui contriſte le profit : à ceſte cauſe le maiſtre du feſtin cherchera de donner aux conviez quelque paſſe-temps & deduict meſlé parmy le boire & le manger. Or entens je dire à tout le monde que le pourmener au long de l'eau, & le naviger au long de la terre ſont les plus plaiſans : auſſi conjoindra il tousjours l'affaire avec le jeu, & le profit avec le plaiſir, afin que & en jouant ils facent aucunement à bon eſcient, & en faiſant à bon eſcient ils ſe recreent de voir le jeu : ne plus ne moins que ceulx qui ſont malades, & rendent leur gorge ſur la mer, reprennent leurs eſprits quand ils voient de près la terre, auſſi peult on bien profiter en riant, & rire en profitant, & rendre un affaire plaiſant. Car comme dit le commun proverbe,

Parmy chardons & eſpineux halliers
Naiſſent les fleurs des tendres violiers.

Mais toutes ces autres manieres de jeux, qui ſans aucun profit ſe ruent inſolentement à travers les feſtins, il commandera bien expreſſément aux conviez de s'en abſtenir, de peur que

ſans s'en prendre garde ils ne devienent furieux & outrageux, comme ceulx qui ont pris du jus de l'herbe nommée febve de porc [1], autrement hyuſcyame, avec leurs beaux commandemens que lon appelle commandemens de vin : comme, pour exemple, quand on commande à des begues de chanter, ou à des chauves de ſe peigner, ou à des boiteux de ſaulter ſur un pied : comme lon commanda quelquefois par mocquerie en un feſtin où eſtoit Agameſtor philoſophe academique, lequel avoit une cuiſſe toute eticque & pourrie, que tous ceux de la compagnie ſe tenans debout ſur le pied droit beuſſent chaſcun un pot de vin, autrement qu'ils payeroient certaine ſomme d'argent pour l'amende. Mais quand le droit de commander à tour de roolle fut venu à luy, il feit commandement que tous euſſent à boire en la meſme ſorte & maniere qu'ils le verroient boire. Si feit apporter un vaiſſeau de terre qui avoit le goulet fort eſtroict, & mettant ſa jambe eticque & diminuée de maladie dedans, il beut :

[1] Grec : ὑοσκύαμον, de la juſquiame, appellée fève de porc ; parce qu'au rapport d'Elien, l. I, lorſque les ſangliers ont mangé de cette herbe, ils tombent dans des eſpeces de convulſions ſi violentes, qu'ils en périroient, s'ils ne ſe jettoient dans l'eau pour y boire & pour s'y baigner. Il y a pluſieurs eſpèces de juſquiame. Voyez Pline, XXV, 17. Les juſquiames ſont en général ſtupéfiantes & narcotiques. En Turquie on traite de débauchés ceux qui en uſent, & l'uſage en eſt preſque auſſi défendu que celui du vin.

& tous les autres, après avoir eſſayé, cognoiſſant qu'ils ne pouvoient faire comme luy, furent tous contraints de payer l'amende. En quoy ceſt Agameſtor fut gentil, car il faut ainſi faire ſes revanches joyeuſes & faciles à accomplir, & s'accouſtumer à uſer de commandemens qui tendent à plaiſir & à profit tout enſemble, en commandant à chaſcun ce qui luy eſt propre & facile, & meſme qui eſt pour luy faire honneur : comme à ceulx qui ont bonne voix & ſont muſiciens leur commandant de chanter, aux rhetoriciens de declamer, aux philoſophes de ſouldre quelque difficulté, aux Poëtes de monſtrer quelques vers ſiens : car un chaſcun prend plaiſir à ſe laiſſer mener, & va volontiers à ce en quoy il ſe ſent plus excellent.

Or le roy des Aſſyriens propoſa jadis, à ſon de trompe par la voix du herault, un pris à qui pourroit inventer quelque nouvelle ſorte de volupté : mais le roy & gouverneur d'un feſtin feroit gentiment, s'il propoſoit un pris & loyer à qui pourroit inventer quelque nouveau jeu honneſte où il n'y euſt point d'inſolence, quelque delectation profitable, & un ris qui n'approchaſt point de petulance ny de villenie, ains qui euſt grace & plaiſir : car c'eſt là où ſe perdent la pluſpart des feſtins, & y font naufrage, n'eſtans pas regis & gouvernez ainſi qu'il appartient. Mais c'eſt

faict en homme prudent & ſage de ſçavoir bien eviter la male-grace & le mauvais bruit que lon acquiert aux marchez par avarice, aux jeux des exercices du corps par opiniaſtreté, aux brigues des offices par ambition, & ès feſtins par telles manieres de jeux.

## Question V.

*Comment ſe doit entendre ce commun dire, l'amour enſeigne la muſique.*

On meit un jour en diſpute chez Soſſius Senecion, comment ſe devoit entendre ce commun dire d'Euripide [1],

Amour enſeigne à l'homme la muſique,
Quoy qu'il n'en euſt devant nulle prattique [2]:

après que lon eut chanté quelques vers Sapphicques, eſquels le poëte Philoxenus [3] dit [4], que le Cyclops geant Polyphemus conſoloit [5] ſon amour avec les

[1] Ce mot n'eſt pas dans le grec.

[2] Le bon la Fontaine a dit :

« Maître ne ſais, meilleur pour enſeigner,
» Que Cupidon : l'âme, la moins ſubtile,
» Sous ſa férule apprend plus en un jour,
» Qu'un maître-ès-arts en dix ans aux écoles :
» Aux plus groſſiers, par un chemin bien court,
» Il ſait montrer les tours & les paroles ».

[3] Voyez T. II des Morales, p. 388.

[4] Grec : dit au contraire...

[5] Grec : ſe guériſſoit de ſon amour... & c'eſt-là le ſens de la traduction anglaiſe où on lit :

« With ſweet tongu'd muſes cur'd his love ».

muſes aux belles voix. Si fut allegué que l'amour eſt habile & apte à rendre l'homme hardy, aventureux, & prompt à entreprendre toutes nouvelletez, ainſi comme Platon meſme l'appelle entrepreneur de toutes choſes : Car il rend babillard celuy qui paravant eſtoit morne & taciturne, grand courtiſan & pourſuivant celuy qui paravant eſtoit honteux, diligent celuy qui eſtoit pareſſeux & negligent : &, qui encore fait plus à eſmerveiller, un chiche, tacquin & mecanique, depuis qu'il vient à donner dedans l'amour, s'amollit, ne plus ne moins que le fer dedans le feu, & devient plus liberal, plus courtois, & plus gracieux que de couſtume : de maniere que ce commun dire ne ſemble pas impertinent, « Que » la bourſe d'un amoureux ne ferme que avec des » feuilles de poireaux ». On allegua auſſi que l'amour reſſemble à l'yvreſſe, d'autant que l'un & l'autre rend les perſonnes chaudes, gayes, resjouyes & ouvertes, & depuis que les hommes ſont devenus tels, ils ſe laiſſent facilement aller à chanter, à rythmer, & à faire des vers[1]. Auſſi dit on, que

[1] « Love was the mother of » poetry, and ſtill produces, » among the moſt ignorant and » barbarous, a thouſand imagi- » nary diſtren and poetical com- » plaints ». « L'amour eſt le vrai » dieu de la poéſie : il exagere aux » yeux des amans, même les plus » ineptes & les plus groſſiers, leurs » maux & leurs malheurs, & leur » inſpire les plus tendres élégies ». Il faut lire dans le *Spectateur* le développement de cette idée, n° 377.

le poëte Æſchylus compoſoit ſes tragædies en beuvant, quand il eſtoit bien eſchauffé du vin. Et Lamprias noſtre grand pere ſe monſtroit plus docte, plus aigu, & plus riche en inventions quand il avoit beu, qu'il ne faiſoit en tout autre temps, diſant qu'il reſſembloit à l'encens, à qui la chaleur fait rendre ce qu'il a de bonne odeur.

Et s'ils prennent grand plaiſir à voir leurs amours, ils n'en prennent pas moins à les louer qu'à les regarder : car l'amour de ſoymeſme eſtant babillard en toutes choſes, il l'eſt encore plus à louer ce qu'il aime, d'autant qu'ils veulent perſuader aux autres ce qu'ils ſe perſuadent premierement à eulx meſmes, qu'ils n'aiment rien qui ne ſoit parfaict en beauté & en bonté, & veulent que d'autres leur en portent teſmoignage. Ce fut ce qui induiſit le Lydien Candaules à tirer Giges juſques dedans ſa chambre, pour luy faire voir la beauté de ſa femme nuë [1]. Voylà pourquoy s'ils eſcrivent les louanges de ce qu'ils aiment, ils les accouſtrent & embelliſſent encore de vers, de chants & de meſures, à fin qu'elles en ſoient plus volontiers ouyes & mieux retenues de plus de gens. Car s'ils donnent un cheval, ou un coq, ou autre choſe quelle

[1] « Toutes les paſſions nous » font faire des fautes ; mais » l'amour nous en fait faire de » plus ridicules ». Penſées de M. de la Rochefoucauld.

que ce ſoit, ils veulent premierement que leur preſent ſoit beau de ſoy, & puis bien proprement & exquiſement accouſtré : mais ſur-tout s'ils vienent à les flatter par eſcript ou de paroles, ils veulent qu'elles coullent doulcement, qu'elles ſoient braves & relevées de figures, comme eſt ordinairement le ſtile des poëtes.

Soſſius approuvant toutes ces raiſons y adjouſta, qu'à l'adventure ne le prendroit il pas mal, qui tireroit ces raiſons de ce que Theophraſtus a laiſſé par eſcript touchant la muſique. Car il n'y a gueres que j'en ay leu le livre, là où il dit qu'il y a trois principes de la muſique, la douleur, la volupté, & le raviſſement d'eſprit: deſquelles trois cauſes chaſcune plie & deſtourne un peu la voix de ſon ordinaire, par ce que les douleurs apportent couſtumierement quant & elles des plaintes, qui facilement ſe gliſſent en chant. C'eſt pourquoy nous voions que les orateurs en leurs perorations & concluſions de leurs harengues, & les joueurs de comædies & tragædies, quand ils vienent à faire des regrets, approchent leur voix peu à peu de la façon de chanter, & la renforcent: & les grandes & vehementes joyes de l'ame ſoulevent tout le corps, meſme de ceulx qui ſont un peu legers de leur nature, & les provoquent comme inſenſez à ſaulter & danſer, & plaudir des mains s'ils ne peuvent baller,

En ſe ſecouant de furie,
Avec forcenée crierie,
Le col & la teſte croſlans,

comme dit Pindare. Mais ceulx qui ſont un peu plus graves & plus raſſis, ſe trouvans eſpris de telle joye, laiſſent ſeulement aller leur voix juſques à parler hault, & dire des chanſons. Et ſur tout le raviſſement d'eſprit ou inſpiration divine, qui s'appelle Enthuſiaſme, jette & le corps, & l'ame, & la voix hors de ſon ordinaire. C'eſt pourquoy les Bacchantes eſpriſes du raviſſement de Bacchus uſent de cadences meſurées en leurs mouvements, & ceulx qui par inſpiration prophetique rendent les oracles, reſpondent en carmes, & voit on peu de perſonnes furieuſes & maniaques, qui parmy les follaſtreries qu'ils font, ne chantent & ne diſent des vers.

Cela eſtant ainſi, ſi vous voulez maintenant deſployer l'amour, & le conſiderer un peu de près à deſcouvert, à peine trouverez vous une autre paſſion qui ait ny les douleurs plus aiguës, ny les joyes plus vehementes, ny de plus grandes extaſes & raviſſements d'eſprit hors de ſoy meſme, ains deſcouvrirez que l'ame d'un amoureux eſt comme la ville que deſcrit Sophocles en ſon Oedipus [1],

[1] Œdip. tyran, v. 6.

Pleine de pleurs & de gemiſſemens,
De chants de joye, avec encenſemens.

Parquoy ce n'eſt pas de merveille ny choſe eſtrange, ſi l'amour contenant & comprenant en ſoy toutes les cauſes primitives de la muſique, la douleur, la joye & le raviſſement d'eſprit, il eſt en toutes autres choſes diligent, grand cauſeur, & meſmement enclin à faire vers, & chanter chanſons, autant ou plus que nulle autre paſſion qui puiſſe entrer dedans le cœur de l'homme.

## QUESTION VI.

*Si le roy Alexandre de Macédoine eſtoit grand beuveur.*

LON tenoit un jour propos d'Alexandre le grand, qu'il ne beuvoit pas beaucoup, mais qu'il demouroit longuement à table, & paſſoit le temps à deviſer avec ſes amis : mais Philinus monſtroit par eſcrouës de ſa deſpenſe, & papiers journaux de ſa maiſon, que ceux qui l'aſſeuroient ainſi ne ſçavoient pas bien ce qu'ils diſoient, par ce que ſouvent & ordinairement on y trouve, « Ce » jour là fut le roy emporté dormant de la table, » & quelquefois le jour enſuyvant encore auſſi ». C'eſt pourquoy il n'eſtoit pas ſi chaud ne ſi aſpre après les femmes, mais bien eſtoit il prompt à la main

main & courageux, qui ſont indices de chaleur interieure : & trouve lon eſcrit que ſa chair rendoit une odeur fort ſouëfve, de maniere que ſes chemiſes [1] & veſtemens meſmes en eſtoient remplis de bonne odeur, comme s'ils euſſent eſté parfumez. Ce qui ſemble auſſi eſtre argument & ſigne de chaleur, comme nous voions que les plus chaudes & ſeiches regions ſont celles qui portent la cynamome & l'encens, ſuivant ce que dit Theophraſte, que la ſouëfve odeur procede de la parfaicte concoction & digeſtion de l'humidité, quand par la chaleur l'humeur ſuperflue en eſt de tout poinct chaſſée. Si ſemble que ç'ait eſté la premiere cauſe pour laquelle Calliſthenes fut en ſa male grace, pour ce qu'il alloit enuis ſoupper chez luy, à cauſe qu'il luy falloit boire d'autant : Car on dit qu'une fois la grande couppe, que lon ſurnommoit la couppe d'Alexandre, eſtant venue par tour juſques à luy, il la repoulſa, & ne la voulut point boire, diſant, « Je ne veulx point » pour boire en Alexandre avoir beſoing d'un » Æſculapius ». Voilà ce qui fut dit alors du beaucoup boire d'Alexandre.

Au demourant Mithridates, celuy qui feit la guerre aux Romains, entre autres jeux de pris qu'il ordonna, en feit un de ceux qui beuvroient

[1] Grec : ſes petites tuniques, Etoffes de laine.

le mieulx, & qui mangeroient le plus, & dit on qu'il gaigna le pris de l'un & de l'autre, tellement qu'il beut & mangea plus qu'homme qui fuſt de ſon temps, à l'occaſion dequoy il fut publicquement ſurnommé Dionyſius [1]. Mais nous diſons que cela eſt une des choſes que lon a creuës temerairement, j'entens de la cauſe de ce ſurnom, par ce qu'eſtant enfant au berceau la foudre bruſla ſes langes par deſſus, & ne toucha point à ſon corps, ſinon entant qu'il luy en demoura une petite marque de feu ſur le front que ſes cheveux luy couvroient tant qu'il fut enfant : mais depuis eſtant jà tout homme, la foudre tomba derechef en ſa chambre ainſi qu'il dormoit, & ne l'attaignit point quant à luy, mais paſſant à travers ſa trouſſe de fleſches qui eſtoit pendue au chevet de ſon lict, elle bruſla les fleſches qui eſtoient dedans : ce que les devins interpreterent ſignifier qu'il ſeroit un jour puiſſant de gens de traict, armez à la legere : mais depuis la commune le ſurnomma Dionyſius, à cauſe de la ſimilitude de pareils accidents de foudre dont il avoit eſté frappé.

Après cela on commança à entrer en propos de ceulx qui avoient eſté grands beuveurs, & allegua lon un [2] eſcrimeur de poings, que

[1] Surnom de Bacchus. [2] Grec : un certain Héraclide.

ceulx d'Alexandrie appelloient [1] le petit Hercules du temps de noz peres. Ceſtuy ne pouvant trouver beuveur qui luy tint pied continuellement, en appelloit les uns à desjeuner dès le matin, les autres à diſner, les autres à ſoupper, & les derniers à la collation : & quand les premiers s'en alloient, les ſeconds ſuccedoient tout d'un tenant, & puis après les troiſiemes, & à la fin les quatriemes, ſans aucune interruption : & luy ſans bouger ne faire intermiſſion quelconque, fourniſſoit à tous, & continuoit tout de reng les quatre repas.

Et entre ceulx qui eſtoient familiers de Druſus, fils de l'empereur Tybere, il y avoit un medecin qui deffioit tout le monde à boire [2], mais eſtant eſpié de près, on trouva que devant boire, à tous coups il prenoit cinq amendes ameres, à fin qu'il ne s'enyvraſt point : ce qu'aiant eſté obſervé, & luy eſtant defendu de ce faire, il ne peut pas depuis tant ſoit peu durer ne reſiſter, & dit on que ces amendes là ont une proprieté mordante, abſterſive & eſſuyante la chair, tellement qu'elles oſtent meſmes les taches & lentilles du viſage : au moyen dequoy, quand on les prend avant boire, elles raclent par leur amertume les

[1] Appelloient Héraclès.

[2] Qui remportoit la palme ſur tous les buveurs. Ce fait ſe trouve cité d'après Plutarque, dans Athénée, l. II.

pores & petits pertuis du cuir, & y impriment une morſure, par laquelle elles rabattent les vapeurs du vin qu'elles ne montent à la teſte, & les font evaporer par ces petits trous : mais quant à moy il me ſemble plus toſt, que l'amertume a force de deſeicher & de conſumer l'humidité. C'eſt pourquoy la ſaveur amere eſt la plus deſagreable qui ſoit au gouſt, par ce qu'elle eſtraincт & reſerre contre nature les petites veines de la langue, qui d'elles meſmes ſont molles, rares & ſpongieuſes [1], ainſi que dit Platon, en conſumant l'humidité par ſa ſeichereſſe : Auſſi reſerre lon les playes avec medicamens compoſez de drogues ameres, ainſi que le poëte meſme teſmoigne,

Deſſus luy meit d'une amere racine,
Qu'il luy broya de ſa main, medecine
Qui la douleur toute luy emporta,
Seicha la playe, & le ſang arreſta [2].

Il a bien dit, que ce qui eſt amer au gouſt a proprieté & puiſſance de deſeicher : auſſi ſemble il que les pouldres dont les femmes ſe ſaulpoudrent pour reprimer les ſueurs, ſont ameres de nature & aſtringentes, tant l'amertume a force de reſtraindre. Cela doncques eſtant ainſi, il y

[1] Grec : parce qu'elle reſſerre contre nature le tiſſu ſpongieux & tendre de la langue.
[2] Iliad. XI, 844.

a, dis-je, grande raiſon que les amendes ameres aient force & vertu à l'encontre du vin pur, attendu qu'elles deſeichent le dedans du corps, & ne permettent que les veines s'en rempliſſent, de la repletion, tenſion & commotion deſquelles on dit que l'yvreſſe procede : à quoy peut auſſi ſervir de grand & apparent argument ce qui advient aux regnards, leſquels aiants mangé des amendes ameres, s'ils ne boivent incontinent après, meurent, par ce que ſoudain toute humeur, defaut & ſe tarit en eux.

## Question VII.

*Pourquoy eſt-ce que les vieilles gens aiment mieux le vin pur.*

On demandoit pour quelle cauſe les vieilles gens aiment mieux le vin ſans eau, & mettent moins d'eau dedans leur vin : les uns alleguoient la temperature de leurs corps qui eſt toute refroidie, & difficile à eſchauffer, au moyen dequoy le vin fort leur eſt plus convenable. Ceſte raiſon là eſt toute commune, & qui ſe preſente la premiere à la main, mais elle n'eſt pas ſuffiſante pour rendre la cauſe de ceſt effect, ny meſme n'eſt pas en tout veritable. Car autant leur en advient il ès autres ſentimens qui ſont en eux difficiles à

eſmouvoir, & mal-aiſez à exciter pour apprehender les qualitez, ſi elles ne ſont bien fortes & bien vehementes, dont la cauſe veritable eſt, que leur temperature eſtant devenue foible & debile, elle veut eſtre frappée & ferüe à bon eſcient. C'eſt pourquoy quant au gouſt ils aiment plus les ſaveurs qui piquent, & leur odorement au cas pareil ne s'eſmeut que d'odeurs fortes & vehementes, & leur attouchement ne ſent pas grande douleur des bleſſures, car quand ils viennent aucunefois à eſtre navrez, ilz n'en endurent pas beaucoup de mal : & quant à l'ouïe, il leur en advient tout de meſme : au moyen dequoy les muſiciens à meſure qu'ils vieilliſſent entonnent plus haut & plus durement leur chant, comme excitans leurs ſentimens par la force & vehemence du ſon, d'autant que ce que fait le fil & la trempe au fer pour coupper, le meſme fait l'eſprit au corps pour ſentir : & depuis qu'il s'affoiblit & ſe laſche, le ſentiment en devient auſſi mouſſe, peſant & terreſtre, & a beſoing d'un fort aiguillon qui le poingne à bon eſcient, comme fait le vin pur.

## Question VIII.

*Pourquoy eſt-ce que les vieilles gens liſent mieux de loing que de près* [1].

A l'encontre de ces raiſons que nous alleguions ſur le ſubject qui ſe preſentoit, il ſembla qu'il y euſt oppoſition de la part de la veuë, par ce que les vieilles gens pour mieux lire eſloingnent un peu les lettres de leurs yeux, & de près ne les peuvent lire, ce qu'en paſſant nous monſtre Æſchylus quand il dit,

> Ne l'ayant peu de loing appercevoir
> Tu ne pourras de près rien qui ſoit voir,
> Car tu es comme un vieillard ſecretaire.

Et Sophocles declare cela des vieilles gens encore plus manifeſtement par ces vers,

[1] Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cet ouvrage une phyſique bien ſaine ſur quantité de points de cette ſcience, qui ne reçoit ſon développement que de la ſucceſſion du temps. Ce grand maître accumule les faits, conſtate les expériences, & met ſeul en état de tirer des conſéquences juſtes & conformes aux loix de la nature. La vraie raiſon pour laquelle les vieilles gens liſent mieux de loin que de près, c'eſt que l'âge fait perdre aux humeurs leur convexité, en relâchant les fibres & les muſcles de l'œil. Ce défaut de convexité fait que les rayons réfléchis par un objet trop voiſin, parviennent à la rétine avant leur réunion, & les repréſente confuſément. Les jeunes gens éprouvent le même effet, parce que les humeurs n'ont point encore acquis la convexité ſuffiſante.

Tardivement de la voix l'efficace
Par le pertuis de leur aureille paſſe,
Leurs yeux de loing voient bien troublement,
De près ils ont preſque un aveuglement.

S'il eſt doncques ainſi que les ſentimens des vieilles gens n'obeiſſent à leurs objects, ſinon qu'ils ſoient forts & vehemens, pourquoy eſt-ce qu'ils n'endurent en liſant de près le rejailliſſement de la lumiere des lettres, ains les reculant plus arriere de leurs yeux affoibliſſent ceſte lumiere, d'autant qu'elle ſe reſpand & eſvanouit parmy l'air, comme l'eau parmy le vin ? A cela y en eut qui reſpondirent, que les vieilles gens reculent arriere de leurs yeux les lettres, non pour rendre la lumiere plus doulce, ne plus foible, mais plus toſt au contraire pour ambraſſer de la lumiere davantage, & pour emplir d'air lumineux l'intervalle qu'il y a entre les yeux & les lettres. Les autres s'accordoient avec ceux qui tiennent que les yeux jettent des rayons, car pourautant que de l'un & de l'autre œil ſort une pyramide, dont la pointe eſt en la prunelle, & la baze ambraſſe l'object de la choſe veuë, il eſt vrayſemblable que l'une & l'autre pyramide va ſeparément juſques à quelque eſpace de diſtance, mais quand elles ſont plus eſloingnées, venans à s'entrerencontrer & confondre l'une avec l'autre, elles ne font plus qu'une lumiere des deux. C'eſt

pourquoy chaſque choſe que lon voit apparoit une & non pas deux, encore qu'elle apparoiſſe à touſ les deux yeux enſemble, à cauſe que les deux pyramides aſſemblées eſclairent en commun, faiſant de deux une ſeule veuë. Cela ſuppoſé les vieillards approchans les lettres de près les ambraſſent plus foiblement, d'autant que les pyramides des rayons de leurs yeux ne ſont pas encore joinctes enſemble, & touchent à leur object chaſcune à part : mais ceux qui les eſloignent plus loing eſtans desjà les deux pyramides meſlées, ils en voient plus parfaictement, tout ainſi que ceux qui empoingnent quelque choſe avec toutes les deux mains & la tiennent, ce qu'ils ne pourroient pas faire avec une ſeule.

Mais mon frere Lamprias donna incontinent à travers, & recita, preſque comme s'il l'euſt leuë dedans un livre, l'opinion de Hieronymus, maintenant que nous voions, & que la veuë ſe fait par le moyen des images & eſpeces qui ſortent des choſes viſibles, leſquelles ſortent premierement grandes & groſſes, & à ceſte cauſe troublent la veuë des vieilles gens quand ils les regardent de près ; pour ce qu'elle eſt tardive & dure : mais quand elles ſont plus avant ſorties & eſpandues en l'air, & qu'elles ont pris quelque diſtance, les plus terreſtres ſe briſent & tombent à bas, mais les deliées s'approchent des yeux ſans leur

donner peine, & s'accommodent uniement à leurs pertuis, ainſi les yeux en eſtans moins travaillez, & troublez les apprehendent & reçoivent mieux : ne plus ne moins que les odeurs meſmes des fleurs ſont plus ſouëfves à ſentir un peu de loing, là où ſi on les approche de trop près elles ne rendent pas une ſi doulce ny ſi naïfve ſenteur, dequoy la raiſon eſt, qu'avec l'odeur il ſort de la fleur beaucoup de fluxion terreſtre, trouble & eſpeſſe, qui corrompt & altere la ſouëfveté de l'odeur quand on la ſent de près : mais ſi on les ſent un peu de loing, ce qu'il y a d'evaporation terreſtre ſe perd & difflue à l'environ, & ce qu'il y a de pur & de chaud demeure & penetre plus pour ſa ſubtilité, tant qu'il arrive juſques au ſentiment du nez.

Mais nous recevans le principe Platonique diſons, qu'il ſort des yeux un eſprit lumineux, lequel ſe meſle avec la clarté & lumiere qui eſt à l'entour des corps & objects viſibles, dont il prent une compoſition, tellement qu'il ſe fait des deux un ſeul corps, s'accordans en tout & par tout l'un avec l'autre, mais ils ſe meſlent l'un avec l'autre par meſure & proportion : car il ne faut pas que l'nn ou l'autre periſſe, eſtant ſurmonté par ſon compagnon, ains faut que des deux meſlez & contemperez enſemble par proportion, il ſe face une puiſſance & faculté moyenne.

Eſtant doncques ce qui ſort de la prunelle des yeux des hommes ſuraagez, ſoit qu'on l'appelle fluxion d'eſprit, ou rayon lumineux, foible & debile : il ne ſe peut faire une meſlange ny une compoſition de luy avec l'air lumineux de dehors, ains plus toſt une extinction & ſuffocation, ſi ce n'eſt qu'en eſloignant les lettres un peu arriere de leurs yeux, ils ne deſtrempent la trop vehemente clarté de la lumiere, en ſorte qu'elle ne rencontre pas leur veuë eſtant trop forte & trop brillante, ains meſurée & proportionnée à la foibleſſe de leur œil : ce qui eſt la cauſe de ce qui advient aux animaux qui vont en tenebres, & ſe paiſſent la nuict, car leur veuë eſtant naturellement foible eſt offuſquée de la grande lumiere du jour tellement qu'elle ne ſe peut pas meſler avec ſi forte & ſi puiſſante lumiere, d'autant qu'elle ſort d'une ſi petite & ſi debile ſource, mais bien jettent leurs yeux des rayons, qui ſont aſſez forts & bien proportionnez, pour ſe meſler avec une lueur plus morne & plus ternie, comme eſt celle d'une eſtoille la nuict, tellement qu'elle s'incorpore avec elle, & parfaict l'operation du ſentiment.

## QUESTION IX.

*Pourquoy eſt-ce que les habillemens ſe lavent mieux avec de l'eau douce, qu'avec de l'eau de la mer.*

THEON le grammairien un jour que nous ſouppions chez Metrius Florus, demanda à Themiſtocles philoſophe ſtoïque, pourquoy c'eſtoit que Chryſippus aiant fait mention en pluſieurs lieux de queſtions eſtranges, & qui ſemblent contre toute raiſon, comme ſont celles cy : « Pourquoy c'eſt que le poiſſon ou la chair » ſallée, ſi on les lave avec de la ſaulmure, ils » en devienent plus doulx : Pourquoy les pelot- » tons de laine ſe laiſſent moins aller ſi on les » deſchire à force, que ſi on les tire doucement » petit à petit : Pourquoy c'eſt que ceux qui ont » longuement jeuſné, maſchent plus laſchement » au commancement, que quand ils ont un peu » mangé : il n'en rend la raiſon de pas une ». Il luy reſpondit, que Chryſippus les propoſe en paſſant ſeulement, comme par maniere d'exemple, pour nous advertir, que nous nous laiſſons trop facilement aller, & ſans propos ſurprendre à croire les choſes où il y a ſi peu d'apparence : & auſſi au contraire à deſcroire celles qui nous ſemblent de premier front contre l'apparence : mais qu'as-tu affaire, dit-il, mon bel amy, d'aller

enquerir de cela? Car ſi tu es tant enquerant, & ſi fort contemplatif à rechercher les cauſes des choſes naturelles, il n'eſt pas beſoing que tu t'eſloignes beaucoup de ce qui eſt de ta profeſſion: mais dy moy, pourquoy c'eſt qu'Homere fait, que Nauſicaa lave ſes habillemens en la riviere [1], & non pas en la mer qui eſtoit toute prochaine, combien que l'eau de la mer, eſtant plus chaude & plus claire que l'eau douce de la riviere, il y auroit apparence qu'elle deuſt eſtre auſſi meilleure pour laver.

Quant à cela, reſpondit Theon, que tu as propoſé, il y a long temps qu'Ariſtote meſme le nous a reſolu en le referant à la terreſtreité de la mer, d'autant que parmy l'eau de la mer il y a beaucoup d'aſpreté terreſtre meſlé, & eſt ce qui la rend ſallée, à raiſon dequoy elle ſouſtient mieux ceux qui nagent dedans, & porte plus gros fardeaux que ne fait l'eau douce, laquelle obéit & cede plus d'autant qu'elle eſt plus deliée & plus legere & moins forte, d'autant qu'elle eſt plus ſimple & plus pure, à raiſon dequoy elle perce plus toſt, & en penetrant plus facilement, elle efface mieux & fait plus toſt en aller les taches que ne fait celle de la mer. Ne vous ſemble il pas qu'en ceſte raiſon d'Ariſtote il y ait grande apparence? Ouy certainement,

[1] Odyſ. VI, 137 & ſuiv.

dis-je, il y a de l'apparence voirement, mais non pas pourtant de la vérité : car je voy que bien ſouvent lon groſſit & eſpeſſit de l'eau douce avec de la cendre ou avec des pierres, voire s'il n'y en a avec de la pouldre meſme, comme eſtant l'aſpreté de la ſubſtance terreſtre plus apte à nettoyer toute ordure. Ce que l'eau ſimple & toute pure ne peut pas ſi bien faire, à cauſe de ſa ſubtilité deliée, & qu'elle eſt trop foible.

Parquoy il n'a pas bien dit, que l'eſpeſſeur de l'eau de la mer empeſche ceſt effect de nettoyer : mais la cauſe veritable eſt, pource qu'elle eſt penetrante & perçante : car ceſte acuité desbouche & ouvre les petits pertuis, & en attire dehors l'ordure [1] : au contraire, ce qui eſt gras n'eſt jamais propre ny bon à laver, ains plus toſt fait tache & macule. Or eſt-il que la mer eſt graſſe, & eſt à l'adventure cela pourquoy elle n'eſt pas bonne à laver : & qu'il ſoit vray que l'eau de mer ſoit graſſe, Ariſtote meſme le teſmoigne : & le ſel eſt gras auſſi, au moyen de quoy il fait que

[1] Il y a ici une lacune dans le texte : Amyot a cherché à la faire diſparoître ; mais il ne préſente pas un ſens fort clair. Le traducteur Anglais eſt plus heureux dans ſa maniere de ſuppléer notre auteur en cet endroit. Il dit : « par conſéquent il s'eſt » trompé en diſant que l'épaiſ- » ſeur de l'eau de la mer em- » pêche cet effet de nettoyer, » puiſque le tranchant & l'âpreté » du mélange des parties procure » efficacement cet effet en dé- » bouchant & ouvrant les pores, » & en chaſſant toutes les or- » dures. Mais au contraire ce » qui eſt gras.... »

les lampes bruſlent & eſclairent mieux quand on en met dedans : & l'eau de la mer quand on la diſtille ſur la flamme s'allume, & n'y a point d'eau qui bruſle comme fait la marine, & eſt à mon advis la cauſe pourquoy elle eſt auſſi la plus chaude. Toutefois encore y a il une autre raiſon, c'eſt que la fin du laver eſt le ſeicher, & eſt le plus net ce qui eſt le plus ſec. Parquoy il faut que l'humidité qui lave ſorte quant & l'ordure, ne plus ne moins que l'humeur melancholique quant & l'hellebore. Or eſt-il que le ſoleil ravit & enleve facilement l'humeur qui eſt doulce, à cauſe de ſa legereté, là où la ſallure de l'eau marine s'attachant aux petits pertuis, à cauſe de ſa dureté & aſpreté eſt malaiſée à deſeicher.

Alors Theon prenant la parole : Cela que tu dis eſt faux, dit-il, car Ariſtote au meſme livre dit, que ceux qui ſe lavent dedans la mer ſont plus toſt ſecs, que ceux qui ſe lavent dedans l'eau douce, s'ils ſe mettent au ſoleil : il le dit voirement, reſpondis-je, mais je penſois que tu deuſſes plus toſt croire à Homere, qui dit l'oppoſite : car Ulyſſes après ſon naufrage ſe rencontre devant Nauſicaa,

Terriblement deffaict de la marine.

Et luy meſme dit aux ſervantes & femmes d'icelle,

Retirez vous, filles, un peu arriere,
Juſques à tant que dedans la riviere
J'aye lavé les ordures que l'eau
De la marine a miſes ſur ma peau.

Et après leur avoir dit cela, deſcendant en la riviere,

Il nettoya toute la villenie
Sallée, dont ſa teſte eſtoit honnie.

Auquel endroit le Poëte a ſingulierement bien entendu, & proprement exprimé ce qui ſe fait: parce que quand ceux qui ſortent de la mer ſe tienent au ſoleil, la chaleur d'iceluy diſſipe incontinent la partie la plus ſubtile & la plus legere de l'humidité, & ce qui eſt plus ord & plus ſalle demourant, s'attache à la peau comme une crouſte de ſel, juſqu'à ce qu'on l'ait lavée en eau douce & bonne à boire.

## QUESTION X.

*Pourquoy eſt-ce qu'à Athenes la danſe de la lignée Æantide n'eſt jamais jugée la derniere.*

Au feſtin que Serapion faiſoit pour la victoire de la danſe que la lignée Leontide avoit obtenue & gaignée par ſa conduite, auquel feſtin nous eſtions conviez comme eſtans d'icelle lignée, parce que le peuple nous avoit donné privilege

&

& droit de bourgeoiſie en icelle : on tint pluſieurs propos de la grand'brigue qui avoit eſté en ce jeu là des danſes, qui fut pourſuivy & brigué fort chaudement & de grande affection, à cauſe que le Roy Philopappus en perſonne y preſidoit fort honorablement & magnifiquement, ayant fait les frais des danſes de toutes les lignées enſemble, & eſtoit à ce feſtin avec nous enquerant & alleguant luy meſme pluſieurs antiquirez, plus à mon advis, par courtoiſie pour entretenir la compagnie, que pour envie qu'il euſt d'apprendre. Si fut là allegué par le Grammairien Marcus, que Neanthes Cyzicenien eſcrit en ſes narrations fabuleuſes qu'il fait de ceſte ville, que la lignée Æantide avoit par honneur preciput ce privilege là, que ſa danſe n'eſtoit jamais jugée la derniere. L'autheur, dit le Roy, n'eſt pas gueres ſuffiſant pour authoriſer une hiſtoire : mais ſi cela d'adventute n'eſt point faulx, prenons le pour un ſubject & matiere propre à diſcourir entre nous, & en recherchons la cauſe. Mais ſi la ſuppoſition eſt faulſe, dit notre amy Milon. Il n'y a point de danger, reſpondit il, s'il nous en prend pour l'amour des lettres, comme il feit jadis au ſage Democritus, lequel un jour mangeant d'une figue, trouva qu'elle avoit le gouſt de miel. Si demanda à ſa ſervante, où elle l'avoit achettée. Elle luy nomma un certain ver-

ger. Et luy ſe levant, luy commanda de le mener tout de ce pas ſur le lieu. De quoy la ſervante s'esbahiſſant, luy demanda pourquoy il y vouloit ainſi chaudement aller. Il faut, dit-il, que je trouve la cauſe de cette douceur : & je la trouveray, quand j'auray veu & bien conſideré le lieu. Dequoy la ſervante ſe prenant à rire, Raſſeiez vous, dit elle, hardiment quant à cela, car n'y penſant pas j'avois mis ces figues en un vaiſſeau où il y avoit eu du miel. Et luy comme en eſtant marry, Tu me faſches, dit-il, de me dire cela : car nonobſtant je ſuivray ma deliberation, & chercheray la cauſe, comme ſi ceſte douceur venoit de la figue meſme. Auſſi nous ne prendrons point occaſion de fuir ceſte diſpute ſur la trop grande facilité de Neanthes à eſcrire certaines choſes non recevables : car quand cela ne ſervira d'autre choſe, pour le moins ſera ce un ſubject à nous exerciter.

Si ſe prirent egallement tous alors à louer la lignée Æantide, & n'y furent pas oubliez les hauts & glorieux faicts d'armes qu'elle avoit autrefois faicts. Car on ne faillit pas d'amener en jeu la bataille de Marathon, qui eſt un des bouts d'icelle lignée : & allegua lon auſſi que Harmodius & Ariſtogiton eſtoient Æantides, natifs du bourg d'Aphidnes, lequel eſt en icelle lignée : & l'orateur Glaucias afferma que la poincte

droicte de la bataille avoit eſté donnée à ceux de celle lignée, prouvant par les elegies que le poëte Æſchylus en avoit compoſées à la louange d'icelle contrée, y ayant luy meſme en perſonne fort vaillamment combattu. D'avantage il montra que Callimachus le mareſchal du camp en eſtoit, qui ſe porta fort vaillamment au combar, & fut l'un des principaux autheurs de la battaille, ayant au conſeil conclud à icelle après le capitaine Miltiades : & je confirmay le dire de Glaucias, alleguant que le decret, par lequel l'armée d'Athenes ſortit en campagne, fut arreſté lors que la lignée Æantide eſtoit en ſon reng de preſider au conſeil, que la meſme lignée, en la bataille de Platæes, emporta le pris d'avoir mieux fait. A l'occaſion de quoy les Æantides vont encore tous les ans faire un ſacrifice pour la victoire, commandé & ordonné par l'oracle d'Apollo, ſur le mont de Cithæron, aux nymphes Sphragitiennes : à quoy la ville leur fournit les victimes, & autres choſes neceſſaires pour le ſacrifice.

Mais vous ſçavez, dis-je, que toutes les autres lignées peuvent auſſi bien alleguer beaucoup de telles vaillances, meſmement la Leontide, qui eſt la mienne, ne cedant en gloire à nulle des autres qui qu'elle ſoit : conſiderez doncques s'il ſeroit point plus vrayſemblable de dire, que cela fuſt comme un excuſe & un reconfort envers

le demy-dieu Ajax Telamonien, lequel ne fut pas fort patient à ſupporter ſa perte au jugement des armes d'Achilles, ains fut ſi enflammé de jalouſie & de courroux, qu'il ne voulut pardonner à perſonne. De peur doncques qu'il n'en devint encore un autrefois furieux, & n'en fuſt implacable, il a eſté ordonné de luy oſter ce qui le pourroit plus aigrir en ſa defaveur, c'eſt que jamais la lignée qui porte ſon nom ne ſeroit reculée juſques au dernier lieu [r].

[r] Lucien, dans ſon Traité de la Danſe, parle de la danſe æantide ou ajacide. Ajax, fils de Télamon & d'Héſionne, fille de Laomédon, entra dans une ſi grande fureur, quand il vit que les Grecs lui préféroient Ulyſſe, en lui donnant les armes d'Achille, qu'il ſe jetta ſur un troupeau, & le tua, croyant immoler les Alcides & Ulyſſe à ſa fureur. Ainſi *danſer l'ajax* chez les Grecs, c'étoit imiter dans une danſe furieuſe, les fureurs d'Ajax.

# SOMMAIRES

## DU LIVRE SECOND.

QUESTION I. *Quelles ſont les choſes dont Xenophon dit, que l'on eſt bien aiſe d'eſtre interrogué & gaudy à la table.*

QUESTION II. *Pourquoy eſt-ce que les hommes mangent plus en automne qu'en autre ſaiſon.*

QUESTION III. *Lequel a eſté le premier, la poule ou l'œuf.*

QUESTION IV. *Si la luicte eſt le plus ancien des combats & jeux de prix ſacrez.*

QUESTION V. *Pourquoy eſt-ce qu'Homere entre les combats de prix, met touſjours en premier lieu l'eſcrime des poings, & puis la luicte, & le dernier la courſe.*

QUESTION VI. *Pourquoy eſt-ce que le pin, le ſapin, & autres ſemblables arbres jettans reſine, ne ſe peuvent enter en eſcuſſon.*

QUESTION VII. *Du poiſſon qui s'appelle Remora, à cauſe qu'il arreſte les navires.*

QUESTION VIII. *Pourquoy eſt-ce que lon dit que les chevaux lycoſpades, c'eſt à dire, qui ont eſté tirez ou reſcous du loup, ſont plus courageux que les autres.*

QUESTION IX. *Pourquoy eſt-ce que les moutons qui ont eſté mords du loup, en ont la chair plus tendre, mais la laine plus ſubjette à engendrer des pouls.*

QUESTION X. *Si les anciens faiſoient mieux ſervans à table chaſcun à part, que maintenant que lon mange de communes viandes tous enſemble.*

# LIVRE SECOND.

## QUESTION PREMIERE[1].

*Quelles ſont les choſes dont Xenophon dit, que lon eſt bien aiſe d'eſtre interrogué & gaudy à la table.*

ENTRE les choſes dont on fait proviſion pour un feſtin, Soſſius Senecion, les unes ſont du tout néceſſaires, comme le pain, le vin, & les viandes, les licts auſſi & les tables : les autres ſont acceſſoires, & ſans aucune neceſſité urgente, comme ſont les paſſe-temps que lon y introduit pour veoir ou pour ouir après ſoupper, comme ſont les farces, le bal, les jeux, les maſques, quelques plaiſans boufons pour faire rire, ainſi que pourroit eſtre un Philippus de chez Callias : leſquels paſſe-temps resjouiſſent bien quelquefois la compagnie quand il y en a, mais quand il n'y en a point, on ne s'en ſoucie pas beaucoup, ny n'en treuve lon pas le feſtin defectueux pour cela. Autant en peut on dire des propos de table, parce que les uns concernent proprement l'uſage

[1] Cette queſtion renferme d'excellens préceptes ſur la maniere d'interroger, ſur la nature des queſtions que l'on peut faire, & ſur l'uſage & le genre de raillerie que l'on peut ſe permettre.

des feſtins, les autres contiennent bien quelque gentille ſpeculation, mais qui convient plus proprement au temps que lon employe à ouir la muſique des fluſtes, des aubois, de la lyre ou des violes [1] : dequoy le premier livre nous peut fournir quelques monſtres & eſchantillons meſlez les uns parmy les autres. Comme, pour exemple de la premiere ſorte, ſoit la queſtion, « S'il » eſt bon de traicter & diſputer de la philoſophie » à table » : & ceſte autre, « s'il eſt meilleur » que le feſtoiant diſtribue luy meſme les lieux » de l'aſſiette, ou qu'il les laiſſe à la diſcretion » des conviez ». De la ſeconde ſorte ſont telles queſtions « Pourquoy c'eſt que lon dit, que » l'amour fait les hommes muſiciens & poëtes », & la queſtion touchant la prerogative de la lignée Æantide & autres ſemblables. Et quant à moi j'appelle proprement les premieres, « propos de » table » : & les ſecondes, « propos après la » table ». Si les ay couchez par eſcript peſle-meſle non pas diſtinctement, ains ſelon que chaſcune me venoit en la mémoire. Et ne faut pas que les lecteurs s'esbahiſſent, ſi je vais recueillant pour te dedier quelques propos que toy meſme

[1] Grec : αὐλῶ καὶ βαρβίτῳ. Amyot a multiplié les noms des inſtrumens. Le grec, comme l'on voit, n'en nomme que deux. Le traducteur Anglais les déſigne par les mots de *a fiddle and a pipe* : la flûte & le nable ou pſalterion antique.

par cy devant as tenu : car encore que noſtre apprendre ne ſoit pas un reſouvenir, ſi eſt-ce que le reſouvenir & l'apprendre ſe rencontrent bien ſouvent enſemble en meſme ſubject.

Au demourant ayant mis dix queſtions en chaſque livre, la premiere de ce ſecond eſt une que Xenophon diſciple de Socrates nous a aucunement propoſée, quand il dit que Gobrias ſouppant avec Cyrus louoit grandement les façons de faire des Perſes meſmement en ce qu'ils ſe faiſoient des interrogatoires [1] l'un à l'autre, dont ils eſtoient bien-aiſes, & s'entrediſoient des traicts de riſée, dont ils eſtoient plus joyeux que ſi on ne leur en euſt point dit. Car s'il eſt ainſi que les autres en nous louant meſmes, bien ſouvent nous faſchent, comment ne ſeroit grandement à louer & priſer la gentille grace & honneſteté de ceux là, dont les traicts meſmes de riſée & de mocquerie donnoient plaiſir & joie à ceux à qui ils eſtoient dicts ? C'eſt pourquoy Sopater nous feſtoyant un jour, propoſa, qu'il ſçauroit volontiers de quelle ſorte eſtoient ces interrogatoires là, & quelle en eſtoit la façon. Car ce n'eſt pas une petite partie de l'entre-gens [2], que ſçavoir dextrement obſerver la bienſeance en telles demandes, tels jeux & telles facecies. Non

[1] Des queſtions. | [2] Du ſçavoir-vivre.

certainement, dis-je alors : mais regardez ſi Xenophon luy meſme, tant au feſtin de Socrates qu'en ceux des Perſes, ne donne point à entendre quelle en eſtoit la façon, & s'il vous ſemble bon que nous entrions en ce diſcours.

Premierement il m'eſt advis que les hommes ſont bien-aiſes qu'on leur demande les choſes que facilement ils peuvent reſpondre, & ces choſes là ſont celles dont ils ont plus de cognoiſſance & d'expérience. Car ſi on les interrogue de choſes qu'ils ne ſavent pas, ou ils s'en faſchent, ne plus ne moins que qui leur demanderoit ce qu'ils ne pourroient pas payer, ou faiſant des reſponſes de travers, & non pertinentes, ils ſe troublent & ſe mettent en danger de faillir, là où ſi la reſponſe leur eſt non ſeulement facile, mais auſſi aiguë & ſubtile, elle en eſt tant plus agreable & plaiſante à celuy qui la fait. Or eſt elle aiguë & ſubtile quand ils ſçavent quelque choſe de ce que lon ne ſçait pas communement, & que peu de gens entendent ordinairement, comme ſont des poincts d'aſtrologie, ou bien de la dialectique, ſi eux y ſont bien verſez : car non ſeulement ce que dit Euripides eſt vray, que

Chaſcun ſe plaiſt où il ſe treuve mieux,

mais auſſi chaſcun deviſe & parle plus volontiers

de ce qu'il ſçait & entend le mieux, & ſont tous hommes bien-aiſes quand on les interrogue de ce qu'ils ſçavent bien, & qu'ils ne veulent pas que lon l'ignore, & que lon ne le ſache. Voylà pourquoy ceux qui ont beaucoup voyagé ou navigué par le monde, ſont bien-aiſes quand on les interrogue des païs lointains, des mers eſtrangeres, des mœurs, façons & couſtumes des barbares, & volontiers le racontent, & deſcrivent ſur une table les lieux, les deſtroicts & les golfes par où ils ont paſſé, reputans que cela ſoit par maniere de dire le fruict & le reconfort des travaux qu'ils y ont endurez. Brief tout ce que de nous meſmes, ſans que perſonne nous en demande, nous avons accouſtumé de dire & de raconter volontiers, nous ſommes plus aiſes d'en eſtre interroguez, par ce qu'il ſemble que nous façions plaiſir à la compagnie en les diſant, là où nous avons grande peine à nous abſtenir & garder de les dire: ceſte ſorte de maladie prend volontiers aux gens de marine: mais ceulx qui ſont plus honeſtes & plus modeſtes entre eulx ſont fort aiſes qu'on leur demande ce qu'ils voudroient bien dire, mais ils en ont honte, & n'oſent reprendre ceulx qui paſſent ſoubs ſilence les choſes que par le paſſé ils ont faictes eulx meſmes heureuſement & honorablement. Parquoy le bon Neſtor en Homere fait ſagement,

lequel cognoiſſant la convoitiſe de gloire qui eſtoit en Ulyſſes luy dit,

> Dy moy très ſage Ulyſſes, je te prie,
> Le grand honneur de la chevalerie
> Des Grecs, comment vous priſtes les chevaux [1].

Car on oit mal volontiers ceulx qui ſe louent eulx meſmes, & qui racontent leurs beaux faicts, s'il n'y a quelqu'un de la compagnie qui le leur face faire, & que par contrainte ils le facent. Pourtant ſont-ils bien joyeux qu'on les interrogue des ambaſſades qu'ils ont faictes, des actes de gouvernement, meſmement s'il y a eu quelque choſe de grand & honorable, quand ils ſentent que ce n'eſt point par envie ne par malignité que lon les interrogue : & autrement auſſi ceulx qui ſont envieux & malings deſtournent tels propos, ne voulans donner de lieu à telles narrations, ny bailler occaſion ou matiere de devis qui tourne à l'honneur & à la louange de celuy qui le dit.

C'eſt doncques encore un autre moyen de gratifier à ceulx qui ont à reſpondre, de leur demander choſes que l'on ſçait bien que leurs ennemis & malveuillans ne veulent pas ouir, combien qu'Ulyſſes dit à Alcinoüs,

[1] Iliad. X, 544.

Tu veux ouir mes plorables malheurs,
Pour rengreger de rechef mes douleurs
En gemiſſant ma dure deſtinée [1].

Auſſi reſpond Œdipus en Sophocles en la compagnie du chorus,

Il griefve, amy, bien fort quand on reſveille
Une douleur qui de long temps ſommeille.

Au contraire Euripide eſcrit ainſi,

Combien en ſoy a de ſuavité
Le ſouvenir d'un danger evité?
Mais non pour ceulx qui en mer importune
Courent encor' incertaine fortune.

Parquoy il ſe fault bien garder de demander de mauvaiſes nouvelles, par ce que les hommes ſe faſchent quand on leur fait raconter comment ils ont mis en terre leurs enfans, comment ils ont eſté condamnez, & comment ils ont perdu leur procès, ou comment ils ont eſté malheureux en quelque trafficque par terre ou par mer: & au contraire, ils ſont bien-aiſes de repeter ſouvent quand on leur demande comment ils ont eu bonne audience, comment ils ont obtenu ce qu'ils demandoient en quelque harengue publicque, comment ils ont eſté bien recueillis du roy, comment leurs autres compagnons, eſtans demourez au danger de la tourmente, ou des

[1] Odyſ. IX, 12. . . .

larrons, ils en ſont tous ſeuls eſchappez. Et pource qu'en le racontant il leur eſt advis qu'ils jouiſſent de la choſe meſme, ils ne ſe peuvent ſaouler de la raconter & rememorer : auſſi ſont ils bien-aiſes quand on leur demande de leurs amis qui font bien leurs beſongnes, ou de leurs enfans qui profitent bien aux lettres, ou à plaider au Palais, ou qui ont credit aux cours des princes. Ils ſont auſſi bien-aiſes & content volontiers quand on leur demande les pertes ou hontes de leurs malveuillans & ennemis qu'ils ont convaincus & fait condamner, ou autrement qui ſont tombez en quelque deſaſtre : car ils craignent de le raconter d'eulx meſmes ſans en eſtre enquis, pour ne donner opinion d'eulx, qu'ils ſoient gens de maligne nature s'esjouiſſans du mal d'autruy.

C'eſt auſſi grand plaiſir à un chaſſeur quand on l'interrogue de chiens, & à un qui aime les exercices de la perſonne quand on luy demande des jeux où lon s'exerce à nud, & à un de complexion amoureuſe quand on luy parle des belles creatures: comme auſſi un devot & religieux ne fait ordinairement que raconter des ſonges & viſions qu'il a euës, & combien de choſes luy ſeront heureuſement ſuccedées pour avoir bien obſervé quelques preſages & augures, fait des ſacrifices, & conſulté les oracles par la faveur des

dieux : auſſi ſont ils bien joyeux quand on leur en demande : mais quant aux vieilles gens, quoy que la narration ne ſoit point à propos, toutefois ceulx qui les interroguent de quelque choſe que ce ſoit, leur font preſque tousjours plaiſir, & les grattent, comme lon dit, où il leur demange.

O Neſtor, fils de Neleus, beau ſire,
Je te ſupply la verité me dire,
Comment eſt mort Agamemnon l'aiſné
Fils d'Atreus, & où eſt ſon puiſné
Menelaus, s'il eſt en Achaie
Ou en Argos, encore plein de vie [1].

Il luy demande pluſieurs choſes à la fois : & luy donne matiere de beaucoup parler, non pas comme font aucuns, qui eſtraignans les perſonnes à ne reſpondre que ce qui eſt neceſſaire, & preſſans ainſi les reſponſes, oſtent aux vieillards cela où ils prennent plus de plaiſir.

En ſomme ceulx qui veulent plaire plus toſt que faſcher & deſplaire, propoſent de telles queſtions, que les reſponſes d'icelles ſoient plus toſt ſuyvies & accompagnées de louange que de blaſme, d'amitié & de bienveuillance plutoſt que de haine & de malveuillance des eſcoutans [2]. Voylà ce

[1] Odyſ. III, 247.

[2] C'eſt une regle générale qu'on ne devroit jamais perdre de vue dans les ſociétés où il eſt ſi eſſentiel de conſerver cette bonne harmonie, qui en fait toutes les délices.

qui me ſemble quant aux interrogatoires & demandes.

Au demourant quant aux brocards & traicts de riſée, le meilleur eſt de s'en abſtenir de tout poinct[1] qui n'en ſçait uſer dextrement, & y eſtre retenu avec artifice en temps & en lieu oportun. Car tout ainſi que ceulx qui ſont en lieu fort gliſſant & penchant, pour peu qu'on les touche en courant au long d'eux, on les porte & renverſe par terre : auſſi à la table en beuvant nous ſommes en danger de broncher en cholere à la moindre occaſion du monde pour aucune parole dite mal à propos, & bien ſouvent ſommes plus eſmeus pour un traict de mocquerie que non pas d'une injure, par ce que nous voyons que l'injure ſe dit bien ſouvent par une impetuoſité de ſoudaine cholere contre la volonté meſme de celuy qui la dit : mais nous prenons à cœur plus aigrement la mocquerie, comme procedant de volonté propenſée d'outrager, & d'une malignité volontaire ſans aucune neceſſité : & brief par tout le parler nous nous offenſons plus, & ſçavons plus mauvais gré à ceulx qui parlent à certes gravement, qu'à ceulx qui parlent à la volée legerement.

[1] « Le ridicule déshonore plus » que le déshonneur », dit M. de la Rochefoucauld. Plutarque dans toute la ſuite de cette queſtion donne des regles très-précieuſes ſur l'uſage de la raillerie. Elles méritent d'être lues avec la plus grande attention.

Or

Or eſt il certain, qu'en tout brocard de mocquerie il y a tousjours quelque figure, & quelque parole dicte de biais, tellement que c'eſt comme une artificielle injure de longue main propenſée : comme, pour exemple, celuy qui appelle un autre « chaircuitier », il l'injurie tout ouvertement : mais celuy qui luy dit, « Il » me ſouvient que tu te ſoulois moucher du » coude », il ſe mocque de luy couvertement : & ce que dit Ciceron à un Octavius que lon ſoupçonnoit eſtre Africain, & qui s'excuſoit de n'ouir pas ce que Ciceron luy diſoit, « Si eſt » ce que tu as l'aureille percée » : & Melanthius eſtant brocardé & mocqué par un joueur de farces, « Tu me rens, dit-il, une aumoſne que je » n'ay pas meritée » Les mocqueries doncques poingnent & picquent davantage, ne plus ne moins que les traicts barbelez qui demeurent plus long temps dedans la playe, & faſchent plus ceulx qui ſont mocquez, d'autant que pour eſtre ingenieuſes elles delectent davantage les aſſiſtans, qui pour le plaiſir qu'ils prennent à l'arguce ingenieuſe de la mocquerie ſemblent adjouſter foy à celuy qui l'a ditte : Car à dire vray, mocquerie n'eſt autre choſe, qu'un reproche couvert & figuré de quelque faulte, ainſi que Theophraſtus meſme le dit : tellement que l'auditeur qui l'eſcoute, adjouſte de luy meſme par conjecture ce

qui demeure à dire, comme le ſachant bien & le croiant. Car celuy qui ſe prit à rire & monſtra d'avoir trouvé bon, quand il entendit que Theocritus reſpondit à un, qui avoit le bruict de deſtrouſſer & oſter les robbes de ceulx qui alloient la nuict par la ville, & luy demandoit s'il alloit ſoupper en ville: « Ouy, dit il, j'y vais, mais » je coucheray là »: Celuy là, dis-je, ſembloit confirmer le crime dont l'autre eſtoit ſouſpeçonné: tellement que le mocqueur qui ſe mocque mal à propos & de mauvaiſe grace, remplit les aſſiſtans meſmes & eſcoutans de malignité, comme eſtans bien aiſes de l'injure qui eſt faitte au mocqué, & comme aidans eux meſmes à l'injurier.

C'eſtoit une des choſes que lon apprenoit jadis en la belle Lacedæmone, que ſe mocquer & gaudir ſans faſcher, & ne ſe faſcher point auſſi quand on eſtoit gaudy & mocqué: & ſi d'adventure lon ſe faſchoit de s'ouir brocarder, le mocqueur incontinent s'en deportoit.

Comment doncques ne ſeroit difficile de trouver une mocquerie qui fuſt agreable au mocqué, veu qu'il faut avoir l'entendement bien vif & aigu pour ſçavoir juger & diſcerner que c'eſt qui ne faſche pas en un traict de mocquerie? Toutefois pour en ouvrir un peu les moyens, il me ſemble en premier lieu que comme les mocqueries faſchent plus ceux qui ſe ſentent ſubjects

aux vices & imperfections dont ils ſont mocquez : auſſi celles qui ſemblent mettre ſus des faultes dont lon eſt notoirement fort eſloigné, ſont celles qui donnent quelque plaiſir & quelque grace aux mocquez, comme Xenophon [1] dit plaiſamment d'un homme qui eſtoit extremement laid & velu comme un ours, « que » c'eſtoit les amours de Sambaulas ». Il vous peult ſouvenir auſſi de noſtre bon amy Lucius Quintius, qui eſtant au lict malade ſe plaignoit d'avoir les mains froides, & Aufidius Modeſtus luy reſpondit, « Si les as tu nagueres rapportées » bien chaudes de la Province de ton gouver- » nement ». Ce mot luy donna à luy Preteur, qui eſtoit homme de bien, occaſion de rire & matiere de plaiſir, mais ce fut un reproche & une injure bien picquante au Proconſul qui eſtoit larron. C'eſt pourquoy quand Socrates provoquoit Critobulus qui eſtoit un fort beau jeune homme, à faire comparaiſon de leurs beautez, il ſe jouoit & ne ſe mocquoit pas. Et Alcibiades de meſme ſe jouoit à Socrates en luy diſant qu'il eſtoit jaloux du bel Agathon.

Les Rois meſmes quelquefois prennent à plaiſir quand on parle à eulx, comme s'ilz eſtoient pauvres, ou hommes privez, ainſi comme un bouffon, duquel Philippus ſe gaudiſſoit, luy dit,

[1] Lib. II, Cyripoed.

« Et quoy, ne te nourris-je pas » ? Car en leur reprochant des maux ou imperfections que notoirement ils n'ont pas, on donne à entendre obliquement les biens qu'ils ont : mais auſſi faut-il bien prendre garde, que ces biens là certainement & ſans aucune doute ſoient en eulx, car autrement ce que lon diroit au contraire les mettroit en ſouſpeçon douteuſe. Car celuy qui dit à un homme fort riche qu'il luy amenera ſes creanciers & uſuriers qui luy preſtent à uſure : ou qui dit à un beuveur d'eau fort ſobre, qu'il eſt yvre, & qu'il a trop beu : ou qui appelle un perſonnage liberal, & qui deſpend magnifiquement, & fait volontiers plaiſir, chiche, tacquin & mechanique : ou qui menace un qui a la vogue au Palais en matiere d'eſtre excellent advocat, qui a grande authorité au gouvernement, qu'il le fera adjourner : celuy là, dis je, donne occaſion de riſée & de resjouiſſance à celuy à qui il le dit. Ainſi ſe rendit Cyrus agreable par ceſte courtoiſie de provocquer ſes familiers à faire à l'envy les choſes eſquelles il ſçavoit bien qu'il eſtoit inferieur à eulx. Et Iſmenias jouant un jour de ſes fleuſtes durant un ſacrifice, comme les ſignes & pronoſticques des hoſties ne ſe monſtraſſent point propices, celuy qui l'avoit loué pour jouër, luy oſtant les fleuſtes des mains s'en prit à flageoller lourdement & ridiculement : de quoy

toute l'aſſiſtance le reprenant, « Ce n'eſt pas tout, » dit-il, de bien jouër aux gré des dieux. Adonc » Iſmenias ſe prenant à rire, luy reſpondit, mais » c'eſt l'oppoſite de ce que tu penſes, car cepen- » dant que je jouois, les dieux y prenoient ſi » grand plaiſir qu'ils en differoient à recevoir le » ſacrifice : & quand tu t'es meſlé de jouër, » ils l'ont incontinent receu, à fin de tant plus » toſt ſe delivrer de toy ».

Davantage ceulx qui appellent les choſes notoirement bonnes par des noms injurieux avec riſée, s'ils le font de bonne grace, ils plaiſent plus que ceulx qui louënt de droit fil à deſcouvert : comme auſſi poingnent & picquent plus aſprement ceulx qui injurient ſoubs de beaux & louables noms, comme ceulx qui appelleroient des meſchans hommes des Ariſtides, ou des laſches & couards des Achilles : Oedipus en Sophocles quand il dit,

Creon qui d'elle
Avoit eſté tousjours amy fidele.

Il y a une autre ſorte de mocquerie oppoſite à celle louange ſimulée, quand on fait ſemblant de blaſmer : de laquelle ſorte de louër Socrates a ſouvent uſé, comme quand il appelloit la façon de faire qu'avoit Antiſthenes de concilier amitié entre les hommes & les aſſembler enſem-

ble, macquerellage & courretage : comme auſſi pour la bon e grace qu'avoir le Philoſophe Crates, & pour ce qu'il eſtoir bien venu & receu en toutes maiſons, on l'appelloit ancienement Thyrepanoictes, comme qui diroit, crocheteur de portes. Auſſi eſt plaiſante la mocquerie qui ſemble eſtre une plainɛte, mais accompagnée de graritude comme Diogenes diſoit de ſon maiſtre Antiſthenes, « Celuy qui m'a veſtu de haillons » & de lambeaux, qui m'a contrainɛt de men- » dier, qui m'a chaſſé de ma maiſon » : Il n'euſt pas eu ſi bonne grace s'il euſt dit, Celuy qui m'a fait ſage, conreur & bien heureux. Et un Laconien faiſant ſemblant de ſe plaindre d'un maiſtre d'eſtuves, qui leur bailloit le bois ſi ſec qu'il ne faiſoit aucune fumée, « Celuy par lequel on » ne peult pas plorer ». Et comme qui appelleroit celuy qui tiendroit fort bonne table, & donneroit tous les jours très-bien à diſner, un tyran & un preneur d'hommes à force, qu'il ne luy auroit pas ſouffert de manger chez luy, ny de voir une ſeule fois la table de ſa maiſon depuis tant d'années. Et comme celuy qui diſoit que le roi l'avoit attrapé, & lui avoit joué un mauvais tour, de luy avoir oſté tout ſon repos & loiſir, & le moien de dormir à ſon aiſe, l'aiant rendu de pauvre riche. Et ſi quelqu'un aiant recueilly de fort bon vin, accuſoit les dieux Ca-

bires d'Æſchylus, d'avoir fait faillir le vinaigre en ſa maiſon, ainſi comme eulx meſmes par jeu l'en avoient menacé. Car ces façons là de louanges couvertes & ſimulées touchent au cœur, & agréent de tant plus qu'elles ont la grace plus aiguë, tellement que ceulx qui ſe ſentent ainſi louez n'y reſiſtent pas, & n'en ſont pas mal contents.

Mais il faut que celuy qui veut gentiment & dextrement uſer d'une mocquerie cognoiſſe bien la difference des vices & imperfections dont les perſonnes ſeront tarées, comme d'avarice & d'opiniaſtreté, & des vacations auſquelles elles ſeront adonnées, comme aux lettres ou à la chaſſe: car on eſt marry à bon eſcient de ſe ſentir attaint de ces imperfections, & bien aiſe d'eſtre gaudy des autres, comme Demoſthenes le Mitilenien dit plaiſamment, eſtant allé voir un ſien familier qui aimoit fort la muſique & le jeu de la cithre, après qu'il eut frappé à la porte, & que l'autre luy eut reſpondu de dedans qu'il entraſt: « mais que tu aies attaché ta cithre », dit-il. Mais le bouffon de Lyſimachus au contraire rencontra mal plaiſamment, car le roy ſe jouant à luy, luy meit un ſcorpion contrefait de bois ſur ſa robbe, de quoy il s'effroya, & en treſſaillit de peur: mais s'eſtant incontinent apperceu que le roy ſe jouoit: « Je te vais dit-il, ſire,

» faire belle peur auſſi, donne moy un talent ». Autant faut il avoir d'eſgard & faire pareille difference quant aux defectuoſitez & imperfections corporelles des perſonnes, au moins en la plus part. Car ſi on les moque pour ce qu'ils ont le nez long ou court, ils ne s'en font que rire: comme un mignon de Caſſander ne ſe courrouça point de ce que Theophraſtus luy dit, « Je » m'esbahis comment tes yeux ne chantent de » joye, veu que le nez leur cede ». Voulant dire qu'il avoit le nez plus enfoncé que les yeux. Et Cyrus qui dit à un qui avoit le nez grand & aquilin, qu'il eſpouſaſt une femme camuſe, par ce qu'ainſi ils ſeroient bien appariez. Mais ſi on les picque d'avoir ou le nez punais, ou l'aleine puante, ils s'en offenſent: & derechef ſi on les gaudit d'eſtre chauves, ils le paſſent aiſement, mais ſi on les mocque d'eſtre borgnes ou aveugles, ils s'en fachent. Car Antigonus ſe gaudiſſoit bien luy meſme de ſon œil crevé, comme quand on luy preſenta un eſcript en groſſes lettres, « Un aveugle meſme, dit il, y mordroit ». Mais il feit mourir Theocritus de Chio priſonnier, pour ce que quelqu'un le confortant, luy dit, qu'incontinent qu'il viendroit devant les yeux du roy, il auroit la vie ſauve: voire mais, reſpondit il, c'eſt autant à dire, qu'il eſt impoſſible que ma vie ſoit ſauve: pour ce que le roy Antigonus

n'avoit qu'un œil. Et Leon Byſantin, comme Paciades luy objiceaſt qu'il avoit les yeux chaſſieux : « Tu me reproches, dit il, un peu de » mal que j'ay aux yeux, & tu ne regardes pas » que tu as un fils qui porte la vengeance divine » ſur ſes eſpaules ». Pour ce qu'il avoit un fils qui eſtoit boſſu. Auſſi ſe courrouça Archippus qui de ſon temps eſtoit l'un des orateurs qui avoit credit au gouvernement d'Athenes, de ce que Melanthius ſe mocquant de luy, pour ce qu'il eſtoit fort courbé en avant, diſoit οὐ προεδρεύειν, c'eſt à dire, qu'il ne preſidoit pas : mais προκεκυφέναι, c'eſt à dire, qu'il courboit & panchoit en avant la republique [1], comme qui diroit, qu'il ne dreſſoit pas, mais qu'il courboit le gouvernement d'Athenes. Il y en a d'autres qui prennent ces gaudiſſeries là doulcement & moderément : comme l'un des mignons d'Antigonus luy aiant demandé un talent en don, & en aiant eſté refuſé, luy demanda qu'il luy baillaſt de ſes gardes pour l'accompagner & luy faire eſcorte, de peur que par le chemin on ne l'eſpiaſt pour le deſtrouſſer, & qu'il feroit ſemblant de porter le talent ſur ſes eſpaules. Voilà comment les hommes ſe portent en ces choſes là exterieures pour leur inegalité, les uns d'une ſorte, les autres d'une autre. Epa-

[1] La grace ne ſe peult trouver en termes françois, par ce que l'un ſignifie eſtre droict, & l'autre courbe en avant. *Amyot.*

minondas eſtant en un bancquet avec ſes compagnons en magiſtrat, beuvoit du vinaigre : & comme ils luy demandaſſent pourquoy il faiſoit cela, & s'il eſtoit bon pour la ſanté : je ne ſçay, reſpondit il, mais bien ſçay-je qu'il eſt bon pour faire ſouvenir comment on vit en ma maiſon : pourtant fault il cognoiſtre & conſiderer les natures & les mœurs d'un chaſcun, pour taſcher à uſer de jeux & de traicts de riſée ſans faſcher perſonne, & pour ſe rendre agreable à un chaſcun.

Quant à l'amour il eſt fort divers & variable, comme en toute autre choſe, en brocards & traicts de riſée, par ce que les uns s'en offenſent, les autres s'en esjouiſſent, mais ſur tout fault il obſerver & ſçavoir bien cognoiſtre l'oportunité du temps : car tout ainſi comme le vent du commancement eſteint le feu à cauſe de ſa foibleſſe, mais quand il eſt embraſé il luy donne nourriture & accroiſſement, auſſi l'amour quand il ne fait que naiſtre & commancer à venir, il ſe courrouce & ſe faſche contre ceux qui le deſcouvrent, mais quand il eſt tout deſcouvert & cogneu de tous, alors il s'en nourrit & s'en rit, eſtant par maniere de dire ſoufflé & enflammé davantage par les brocards & atteintes qu'on luy en donne : mais bien ſont ils joyeux qu'on les gaudiſſe de leurs amours, principalement quand les perſonnes qu'ils aiment ſont preſentes,

encore que ce ſoit de leurs propres femmes qu'ils ſoient amoureux, ou de quelques jeunes hommes qu'ils aiment d'un amour vertueux, ils s'en prevalent, en ſont fort aiſes & en font gloire envers eulx, d'eſtre gaudis & brocardez pour l'amour d'eulx. Comme Arceſilaus luy en aiant eſté en ſon eſchole jetté un traict par quelqu'un de ceulx qui faiſoient profeſſion d'aimer, reſpondit, « Ceſte atteincte là ne me ſemble toucher » à perſonne de la compagnie ». « Tu ne touches » doncques point, repliqua l'autre, à celuy là » : en luy monſtrant un beau & honneſte jouvenceau qui eſtoit aſſis tout joingnant luy.

Il fault auſſi bien prendre garde devant qui on les dit ces traicts là, car on ſe rit quelquefois des mots que lon s'oyt dire entre familiers & amis, que qui les diroit devant une femme, ou devant un pere, ou devant un maiſtre d'eſchole, on s'en offenſeroit, ſi ce n'eſtoit choſe qui leur fuſt fort agreable. Comme ſi quelqu'un ſe mocquoit d'un ſien compagnon devant un philoſophe, de ce qu'il iroit les pieds nuds, ou de ce qu'il paſſeroit les nuicts à eſtudier & eſcrire, ou devant ſon pere de ce qu'il ſeroit tenant & chiche, ou devant ſa femme de ce qu'il ne ſe monſtreroit point courtois & gracieux aux autres dames, & qu'il ſeroit ſerviteur d'elle ſeule : comme Tigranes en Xenophon eſt mocqué par

Cyrus, & que ſera-ce ſi ta femme entend que tu portes toy meſmes tes hardes à ton col? Elle ne l'entendra pas ſeulement, dit il, car elle le verra en ſa preſence meſme. Mais quand ceux qui diſent de tels brocards, participent eulx meſmes aucunement à la mocquerie, cela les rend plus irreprehenſibles, comme quand un pauvre ſe gaudit de la pauvreté d'un autre, ou un roturier de la baſſe & roturiere naiſſance de ſon compagnon, ou un amoureux de l'amour d'un autre : car il ſemble que ce n'eſt pas en intention d'injurier ny oultrager quand ils ſe diſent par ceulx qui ont ſemblables marques de defectuoſitez. Autrement il faſche fort, & picque bien au vif aſprement : comme l'un des affranchis de l'empereur, glorieux à cauſe qu'il eſtoit ſoudainement devenu fort riche, ſe portoit ſuperbement & inſolentement en un banquet envers quelques philoſophes, juſques à leur demander par mocquerie, pour quelle cauſe la purée des febves & blanches & noires eſtoit egalement verte. Aridices qui eſtoit l'un des philoſophes, s'en courrouçant, luy demanda reciproquement, pourquoy c'eſtoit que les marques des coups de fouët, ſoit que les eſcourgées fuſſent blanches, ou fuſſent noires, eſtoient tousjours egalement rouges : dequoy l'autre ſe courrouça ſi aigrement, qu'il ſe leva de la table tout bouffé,

& s'en alla. Et Amphias natif de la ville de Tarſe, que lon tenoit eſtre fils d'un jardinier, s'eſtant mocqué de l'un des familiers du gouverneur, comme eſtant yſſu de petit lieu, y adjouſta puis après, mais nous meſmes ſommes yſſus de pareille graines : & en feit rire l'autre. Auſſi y eut il un muſicien qui arreſta gentiment & de bonne grace, la curioſité preſumptueuſe & importune du roy Philippus de Macedoine, qui s'oublioit tant que de luy vouloir monſtrer ſa leçon, & le reprendre touchant quelques accords de la muſique : « J'à dieu ne plaiſe, dit il, ſire, que » tu ſois ſi mal fortuné que d'entendre cela mieux » que moy ». Car en faiſant ſemblant de ſe mocquer de ſoy meſme, il remonſtra au roy ſa faute ſans l'offenſer. C'eſt le moien duquel uſent aucunefois les poëtes comiques, pour oſter l'aigreur de la picqueure de leur mocquerie en ſe gaudiſſant d'eux meſmes, comme fait Ariſtophanes de ſa teſte chauve, & Cratinus de ce qu'il aimoit trop le vin, en ſa comedie qu'il a intitulée Pytiné.

Mais ſur tout fault il bien prendre garde que les brocards & traits de riſée ſoient dicts promptement, & en reſpondant à quelque demande ou quelque riſée ſur le champ, non pas de loing comme choſe eſtudiée & premeditée : car ainſi comme lon porte plus doulcement & plus patiem-

ment les courroux, noiſes & debats qui naiſſent aucunefois ès convives meſmes, mais ſi quelque ſurvenant de dehors injurie quelqu'un des conviez, & y vient faire quelque ſcandale, on le repute importun ennemy, & le chaſſe lon : auſſi pardonne lon facilement à un ttaict de mocquerie, à une riſée, & à une patole libre qui ſera procédée de la matiere preſente naifvement, ſans eſtre par artifice cherchée d'ailleurs : mais ſi elle n'eſt point à propos de ce qui ſe fait, ou qui ſe dit là preſentement, ains tirée par les cheveux, comme lon dit, de dehors, elle reſſemble proprement à un guet à pend, & à une embuſche projettée de loing, pour oultrager & injurier quelqu'un, comme fut le brocard de Timagenes, qui dit au mary d'une femme couſtumiere de rendre ſa gorge,

> Ta muſique eſt d'entrée mauplaiſante
> Nous amenant icy la vomiſſante [1].

Et la demande qui fut propoſée au philoſophe Athenodorus, [2] ſi l'amout & chatité des peres envers les enfans eſtoit naturelle : l'importunité de telles picqueures eſtans hors de propos, monſtre

[1] La grace de ceſte rencontre ne ſe peut exprimer, à cauſe de l'equivoque des mots grecs, dont l'un ſignifie muſique, & l'autre vomiſſante. *Amyot.*

[2] Il devoit eſtre ſouſpeçonné d'abuſer d'une ſienne fille. *Amyot.*

une malveillance maligne, un propos deliberé d'outrager & injurier. Auſſi ceulx là bien ſouvent pour la plus legere choſe du monde, qui eſt une parole, payent la plus griefve amende qui ſoit : & au contraire, ceulx qui en ſçavent uſer bien à propos en temps & lieu rendent teſmoignage à Platon, qui dit que c'eſt ſigne certain qu'un homme eſt bien né, & qu'il a eſté bien nourry & appris, quand il ſe ſçait jouër de bonne grace ſans offenſer perſonne.

## Question II.

*Pourquoy eſt-ce que les hommes mangent plus en automne qu'en autre ſaiſon.*

En la ville d'Eleuſine, après la cerimonie des myſteres, eſtant la feſte au fort de ſa vigueur, nous eſtions en un feſtin chez l'orateur Glaucias, là où après que les autres eurent achevé de ſoupper, le frere du feſtoiant Xenocles commança à harceler & gaudir le mien Lamprias, de ce qu'il mangeoit encore, en ſe mocquant de ceulx de noſtre païs de Bœoce, comme il a accouſtumé, leur reprochant qu'ils ſont grands mangeurs : & lors pour defendre mon frere, je pris la parole contre Xenocles qui ſuivoit la doctrine d'Epicurus, & luy dis : Tout le monde, mon bon

amy, ne definit pas la volupté comme voſtre Epicurus, que ce ſoit privation de toute douleur: & y a d'avantage, que Lamprias qui honore plus le pourmenement des peripatetiques & l'eſchole de Lyceon, qu'il ne fait pas le verger d'Epicurus, veult par effect porter teſmoignage à ce que dit ſon Ariſtote, que chaſcun endroit ſoy mange plus en automne qu'il ne fait en toute autre ſaiſon de l'année, & ſi en donne la raiſon, mais il ne m'en ſouvient pas. Tant mieux, dit Glaucias: car nous nous efforcerons de la trouver après que nous aurons achevé de ſoupper. Après doncques que les tables furent oſtées, Glaucias & Xenocles en refererent la cauſe aux nouveaux fruits diverſement, l'un pour ce qu'il diſoit, que les fruits nouveaux eſmouvoient & laſchoient le ventre, & ainſi qu'en vuidant le corps ils y engendroient tousjours de nouveaux appetis: l'autre, Xenocles, diſoit, que la plus part des fruits ont je ne ſçay quoy de perçant & poingnant qui provocque l'eſtomac à appeter de manger plus que nulle autre viande ny autre ſaulſe qui ſoit, tellement que les malades qui ſont deſgouſtez, recouvrent bien ſouvent leur appetit perdu en mangeant un peu de fruict nouveau: mais Lamprias dit, que la chaleur naturelle, par laquelle nous nous nourriſſons, ſe diſſipe en eſté & devient foible: & au contraire,

contraire, quand ce vient ſur l'automne elle ſe raſſemble de rechef, & ſe fortifie par la froideur de l'air environnant, qui eſtraincт & reſerre le corps. Et moy, à fin qu'il ne ſemblaſt que je vouluſſe participer à ce propos ſans y rien contribuer à mon tour, je dis que l'eſté nous avons plus grand ſoif, & uſons plus d'humidité à cauſe de la chaleur. Maintenant doncques la nature, à cauſe de la mutation de l'air[1], cherchant le contraire, ſelon ſa couſtume ordinaire, nous fait avoir plus de faim en automne, à fin de rendre à la temperature du corps autant de nourriture ſeiche, comme elle en a pris d'humide en eſté. Toutefois encore ne pourroit on pas nier, que partie de la cauſe de ceſt effect ne depende des viandes que lon mange, qui ſont faittes des fruicts nouveaux tous frais & recents, non ſeulement des potages & legumages, mais auſſi du pain, du bled, des chairs de l'année preſente, qui ſont bien plus ſavoureux

[1] C'eſt en effet dans le changement de l'air qu'il faut chercher les principales cauſes de l'augmentation de l'appétit en automne. « Les légers froids de cette ſaiſon, dit M. Lorry, (Uſage des Alimens, t. II, p. 313.) agiſſent ſur les nerfs préciſément comme un ſtimulant, toute l'œconomie animale paroît être augmentée en vigueur; il ſemble qu'il y ait une force & une action tonique plus grande, plus de vibratilité & d'activité dans tous les nerfs; le viſage a une air de gaieté, les membres une activité plus grande, l'eſprit même paroît plus prompt & plus délié ».

& plus appetiſſans que ceux des années paſſées, & par conſequent provoquent auſſi plus à les appeter ceux qui en uſent & qui en mangent.

## QUESTION III.

*Lequel a eſté le premier, la poule ou l'oeuf.*

IL y avoit jà long temps que je m'abſtenois de manger des œufs à raiſon de quelque ſonge que j'avois eu, voulant bien faire ceſte experience en un œuf comme on le fait en un cœur, pour une viſion qui m'eſtoit par pluſieurs fois bien evidemment apparue en dormant : Si prit la compagnie opinion de moy en un feſtin que nous faiſoit Soſſius Senecion, que j'avois mis en ma teſte les fantaiſies & ſuperſtitions d'Orpheus & de Pythagoras, & que j'abominois le manger de l'œuf, pour ce que je croyois que l'œuf fuſt le principe & la ſource originaire de la generation, comme aucuns l'ont penſé du cœur, & les autres du cerveau, tellement qu'Alexandre Epicurien par maniere de riſée allegua ces vers,

> Qui febves mange autant de mal il fait
> Que qui ſon pere ou ſa mere deffait.

Comme ſi par ce mot Cyamos, qui ſignifie febves ils euſſent voulu entendre couvertement des œufs, à cauſe de la groiſſe[1] qui s'appelle Cyeſis,

[1] Groſſeſſe.

eſtimant que c'eſt tout autant manger des œufs que des animaux qui les ponnent. Et ſi pour reſpondre à cela je leur euſſe dit la vraye cauſe, elle leur euſt ſemblé encore plus impertinente & plus digne de mocquerie, meſmement à ceſt Epicutien là, ſi je luy euſſe dit que c'eſtoit pour un ſonge, tellement que je n'empeſchay pas que ceſt Alexandre, qui ſe jouoit, n'imprimaſt ceſte opinion de moy, car il eſtoit gentil perſonnage, & docte aſſez honneſtement. Mais de là il prit occaſion de tirer en avant la queſtion de l'œuf & de la poule, qui donna bien de l'affaire aux rechercheurs des cauſes naturelles, pour ſçavoir lequel des deux avoit eſté devant en nature. Si dit noſtre familier amy Sylla, qu'avec ceſte petite queſtion de l'œuf & de la poule, comme avec un petit levier, nous remuons toute la grande & lourde machine de la generation du monde, & ſe depotta d'en parler plus avant.

Mais Alexandre s'en mocquant, comme d'une demande legere pour rire, à laquelle il n'y avoit rien de pois attaché, mon gendre Firmus commança à dire, il ne faudra doncques icy emprunter les atomes d'Epicurus : car s'il eſt vray qu'il faille ſuppoſer, que les petits elemens ſoient les principes des grands corps, il eſt vray-ſemblable que l'œuf ait eſté premier que la poule, car comme entre les choſes qui

ſe peuvent juger par les ſens, il eſt plus ſimple, là où la poule eſt corps plus meſlé & compoſé. Et à parler generalement, le principe va tousjours devant. Or la ſemence eſt un principe, & l'œuf eſt plein de ſemence, & plus petit que non pas l'animal : & tout ainſi comme le progrès & advancement eſt un milieu entre la diſpoſition & la perfection, auſſi ſemble il que l'œuf ſoit un progrès & advancement de nature tendant à faire un animal vivant de la ſemence diſpoſée. Davantage ainſi comme en l'animal on dit que premierement ſe forment les arteres & les veines, auſſi eſt il raiſonnable de dire, que l'œuf a eſté premier que l'animal, comme le contenu dedans le contenant : car les arts meſmes esbauchent premierement leurs ouvrages groſſement ſans forme ne figure, & puis après elles donnent diſtinctement forme & figure à chaſque choſe, ſuivant ce que diſoit le ſtatuaire Polycletus, que leur ouvrage eſtoit lors le plus difficile, quand l'argile dont ils font leurs moules eſtoit venue à l'ongle [1]. Pourtant eſt il vray-ſemblable, que la matiere cedant & obeiſſant premier à la nature remuante & informante, produiſit du commancement des maſſes groſſieres, non encore figurées ny formées, telles que ſont les œufs, mais depuis ils furent taillez & for-

[1] Etoit venue au point d'être perfectionnée.

mez, tellement que la nature figura & forma dedans l'animal : ne plus ne moins que nous voions que la chenille s'engendre premierement, puis venant à s'endurcir par la ſeichereſſe, en fin elle creve & met hors de ſa taye un petit papillon, que lon appelle nymphe. Auſſi l'œuf eſt comme la premiere matiere de la generation, par ce qu'il eſt force qu'en toute mutation precede & aille devant ce qui ſe doit tranſmuer en autre choſe.

Regardez comment les artiſons s'engendre dedans les arbres, & les vers dedans le bois, par là putrefaction ou concoction de l'humidité. Il n'eſt homme qui ſçeuſt nier que ceſte humidité là n'ait precedé, & que ſelon tout ordre de nature ce qui engendre ne ſoit plus ancien que ce qui eſt engendré, par ce que la matiere, ainſi que dit Platon, tient lieu de mere & de nourrice en toutes choſes qui vienent à naiſtre, & eſt la matiere tout ce dont eſt compoſé ce qui ſe produit: mais quant au ſurplus, ce dit il en riant,

Je chanteray aux ſages entendus

une ſentence ſaincte & ſacrée priſe des hauts ſecrets d'Orpheus, laquelle ne prononce pas ſeulement, que l'œuf ſoit plus ancien que la poule, ains luy donne & adjuge le droict d'aiſneſſe de toutes les choſes enſemble qui ſont en

ce monde, mais le reſte demeure caché ſoubs ſacré ſilence, comme dit Herodote, par ce que ce ſont de trop profonds ſecrets, ſeulement vous diray-je en paſſant, que le monde contenant beaucoup de diverſes eſpeces d'animaux, il n'y en a pas une ſeule qui ſoit exempte de paſſer par la generation de l'œuf. Car l'œuf produict les volatiles, qui ſont les oiſeaux : les nageans, qui ſont les poiſſons, en nombre infiny : les terreſtres, comme les liſards : les ambigus qui vivent & en eau & en terre, comme les crocodiles : ceux qui n'ont que deux pieds, comme la poule : ceux qui n'en ont point du tout, comme le ſerpent : & ceux qui en ont pluſieurs, comme les ſauterelles. Ce n'eſt donc pas ſans grande raiſon qu'il eſt conſacré aux ſainctes cerimonies de Bacchus, comme une repreſentation de l'auteur de nature qui produit & comprend en ſoy toutes choſes.

Après que Firmus eut ainſi diſcouru, Senecion luy reſpondit, que la derniere comparaiſon qu'il avoit faicte eſtoit celle qui faiſoit la premiere oppoſition contre luy. Car tu ne t'es pas pris garde, Firmus, que tu as ouvert la porte, comme lon dit en commun proverbe, du monde, contre toy meſme : pource que ſi le monde a eſté devant toutes choſes, comme celuy qui eſt le plus parfaict, & la raiſon veut que ce qui eſt parfaict

precede ce qui eſt imparfaict, l'entier ce qui eſt defectueux & mutilé, & le tout la partie, d'autant que rien ne peut eſtre partie que ſon tout ne ſoit premier. C'eſt pourquoy perſonne ne dit jamais que l'homme ſoit de la ſemence, ains au revers dit on l'œuf de la poule, & la ſemence de l'homme, comme eſtans ces choſes là ſuccedentes & poſterieures à celles cy, & prenans leur naiſſance en icelles, païans puis après comme une debte à la nature, qui eſt la generation : car elles ſont indigentes & appetentes de ce qui leur eſt propre, pource qu'elles ont une inclination naturelle à deſirer produire choſe telle que celle dont elles ſont ſorties. Auſſi eſt-ce, comme lon definit la ſemence, geniture appetant generation. Or n'y a il rien qui appete ce qui n'eſt pas en eſtre, & voit on que les œufs ont totalement leur eſſence de la compoſition & compaction qui ſe fait dedans le corps de l'animal, il s'en fault ſeulement qu'il n'a pas les outils ny les vaſes tels qu'ils ſont ès animaux.

C'eſt pourquoy lon ne treuve point eſcrit, qu'il y ait jamais eu œuf engendré de la terre, car les poëtes meſmes feignent que celuy des Tyndarides eſtoit tombé du ciel : là où la terre produit juſques au jourd'hui en Ægypte des animaux tous entiers & complets, & en pluſieurs lieux des ſerpens, des grenouilles, des cygales, le principe & la puiſſance generative y eſtant de dehors inſeré.

En la Sicile du temps de la guerre ſervile y aiant eu grande quantité de ſang eſpandu, pluſieurs corps s'eſtans corrompus & pourris deſſus la terre ſans eſtre inhumez, il en ſortit un nombre infiny de ſauterrelles, qui gaſterent & rongerent tous les bleds, s'eſtans reſpandues par toute l'iſle. Tous ces animaux là doncques naiſſent de la terre & s'en nourriſſent, & puis en ſe nourriſſant font une ſuperfluité genitale propre à engendrer que lon nomme ſemence : pour de laquelle ſe deſcharger ils s'apparient par volupté le maſle avec la femelle, & ſe meſlans enſemble, les uns ſelon leur nature font des œufs, les autres des petits vivans : & par là voit on manifeſtement que leur premiere generation & production en eſtre eſtant yſſue de la terre, par une maniere de conjonction puis après les uns avec les autres, ils font leurs enfantemens, mais en ſomme c'eſt tout autant comme qui diroit que la matrice a eſté devant la femme : car telle relation que la matrice a à l'œuf, telle auſſi & ſemblable l'a l'œuf au petit qui s'engendre & s'eſcloſt dedans luy. De maniere que celuy qui demande comment ſont nez les oyſeaux, n'eſtans pas nez les œufs, c'eſt tout autant comme qui demanderoit comment ſont nez les hommes & les femmes avant que les parties naturelles de l'un & l'autre ſexe fuſſent en eſtre : combien que la plus part des parties naiſſent

enſemble avec le total, mais les facultez & puiſſances viennent à eſtre empraintes après ès parties, & les operations & actions ſuccedent puis après aux facultez, & conſequemment les ouvrages accomplis & parfaits aux actions & operations. Or l'ouvrage de la puiſſance & faculté generative des parties naturelles eſt la ſemence, & l'œuf, de maniere qu'il eſt force de confeſſer qu'il eſt doncq poſterieur de generation à la naiſſance du total. Et conſiderez, que comme il n'eſt pas poſſible qu'il ſe face concoction de viande & de nourriture devant que l'animal tout entier ſoit faict, auſſi n'eſt il pas poſſible que l'œuf ny la ſemence ſoit, attendu qu'ils ſe font par certaines concoctions & alterations : & ne ſe peut faire que devant que l'animal ſoit entierement complet, il y ait en luy ou de luy choſe aucune qui ait nature de ſuperfluité de nourriture.

Toutefois encore la ſemence eſt autrement principe, là où l'œuf n'a pas meſme raiſon de principe, par ce qu'il ne ſubſiſte pas le premier, ny auſſi raiſon de total, par ce qu'il eſt imparfaict : dont vient que nous ne diſons pas que l'animal ait eſté engendré ſans principe, ains diſons qu'il y a eu un principe de generation, qui eſt la puiſſance generative, par laquelle la matiere a eſté tranſmuée, & luy a eſté imprimée une temperature generative, & que l'œuf puis

après eſt comme une ſupergeneration, ne plus ne moins que le ſang & le laict de l'animal après la nourriture & la concoction. Car on ne voit jamais œuf engendré de limon, d'autant qu'il a ſa generation & concretion dedans le corps de l'animal ſeulement, là où il y a des animaux innumerables qui ſe procreent & engendrent du limon, & dedans le limon. Car pour n'en alleguer point d'autres exemples, on prend tous les jours une infinité d'anguilles, & ne veit on jamais anguille qui euſt ny œuf ny germe, ains ſi on eſpuiſe toute l'eau, & que lon oſte toute la bourbe & le limon, ſoudain que l'eau retourne à couler dedans ce lieu là, il s'y engendre des anguilles. Il eſt doncq force que ce qui a beſoing d'un autre pour eſtre, ſoit poſterieur de generation, & que ce qui autrement & ſans cela peut eſtre, ſoit precedant, & qu'il aille devant quant à la precedence de generation, car c'eſt de celle priorité dont on parle. Qu'il ſoit ainſi, les oyſeaux font & compoſent leurs nids avant que pondre leurs œufs, & les femmes preparent des couches & des langes pour leurs enfans avant qu'elles ſoient accouchées, & toutefois vous ne diriez pas ny que le nid ait eſté de generation avant l'œuf, ny les langes avant l'enfant. Car la terre, ce dit Platon, n'imite pas la femme, mais c'eſt la femme qui imite la terre,

& conſequemment chaſcune des autres femelles: & eſt vrayſemblable, que la premiere generation a eſté faicte entiere & accomplie de la terre par la vertu & perfection du generateur, ſans avoir beſoing de tels outils ny tels vaſes que la nature a fait & inventé depuis ès femelles, qui portent & engendrent à cauſe de ſon impuiſſance & imbecilité.

## Question IV.

*Si la Luicte eſt le plus ancien des combats & jeux de pris ſacrez.*

Nous faiſions le feſtin pour la victoire que Soſicles de Corone avoit obtenue ès jeux Pythiques ſur tous les autres poëtes, & approchant le jour que devoient combattre les combattans à nud, on y parloit plus de luicteurs que de nuls autres, pource qu'il en eſtoit arrivé grand nombre, & des plus renommez de toute la Grece. Eſtant doncques en la compagnie Lyſimachus, l'un des procureurs des Amphyctions, dit qu'il avoit n'agueres ouy dire à un Grammairien, que la luicte eſtoit le plus ancien de tous les combats à nud, & diſoit que le nom meſme en portoit temoignage, eſtant la luicte appellée palé, comme qui diroit antique. Car communément les choſes plus modernes & plus recentes d'invention prennent leurs noms des ancienes, comme ἄυλος, qui

ſignifie aubois, ſemble avoir eſté nommé de πάυλη, qui eſt inſtrument de clavier : & encore aujourd'hui appelle lon le jeu des fluſtes κρῦμα, qui ſignifie touchement, la denomination eſtant priſe de la lyre dont on jouë en touchant. Qu'il ſoit vray, on appelle palæſtra le lieu où s'exercent tous ceux qui combattent à corps nud, combien que le jeu de la luicte de toute ancienneté luy ait donné le nom, & l'a tousjours retenu auſſi bien pour les autres exercices qui ont eſté inventez, & ſont venus en uſage depuis. Je pris alors la parole & dis, que ceſt argument & teſmoignage là n'eſtoit pas fort aſſez pour conclure, par ce que palæſtra a bien eſté denommé de palé, qui ſignifie la luicte, non pource qu'elle ſoit plus anciene que les autres combats, mais pource que c'eſt celuy ſeul de tous qui a beſoing de ſaulpoudrure de poulſier qui s'appelle Pelos, & de Cerome, qui eſt une compoſition d'huile & de cire dont on frotte les luicteurs. Car au reſte on n'exerce en ces lieux là ny la courſe ny l'eſcrime des poings, ains ſeulement y praticque lon la luicte, & le Pancration qui eſt l'eſcrime à faire du pis que lon peut, à cauſe qu'en l'un & l'autre exercice on y renverſe l'un & l'autre deſſus le ſable : & eſt tout apparent que ceſte eſcrime là du Pancration eſt meſlée de la luicte & de la ſimple eſcrime des poincts : autrement

quel propos y auroit il, que ce combat là qui eſt le plus ingenieux & le plus artificiel de tous, ſoit auſſi le plus ancien? Car la neceſſité & l'uſage met en avant le premier ce qui eſt ſimple, ſans art, & qui ſe fait avec force & violence plus toſt qu'avec regle. Après que j'eus dict cela, Soſicles y adjouſta, Tu dis vray quant à cela, & pour confirmer ton dire, il me ſemble que palé a eſté denommé de ce verbe παλέυειν, qui ſignifie porter par terre, & renverſer par ruſe & par tromperie. Et Philinus, Mais plus toſt il me ſemble, dit-il, qu'elle a eſté appellée de ce mot παλαιϛὴ, qui ſignifie la paulme de la main, par ce que c'eſt la partie des deux mains que plus emploient ceux qui luictent, comme auſſi ceux qui eſcriment ſe ſervent plus des deux poings, dont l'eſcrime en a eſté appellée πυγμὴ, comme la luicte palé, de la paulme de la main, combien que les poëtes uſent de ce mot παλύνειν, qui ſignifie ſaulpoudrer & ſemer de poudre, dequoy nous voions que les luicteurs uſent plus que nuls autres champions, & pourroit on bien encore dire, que le nom de palé ſeroit derivé de là. Mais conſiderez encore davantage cela, que les coureurs font tout ce qui eſt en eux pour eſloigner le plus qu'ils peuvent, & laiſſer derriere leurs concurrents : & les eſcrimeurs des poings, encore qu'ils ne demandent bien ſouvent autre choſe

que s'entreharper, les juges & gouverneurs ne leur permettent pas de ce faire, & voions que les luicteurs ſeuls ſont ceux qui plus s'entr'acollent & s'entr'embraſſent, & la plus part de leurs façons de combattre ſont priſes ou vrayes ou feintes, accrochemens & meſuremens de l'un à l'autre, qui toutes les attachent & les entrelaſſent enſemble, tellement qu'il pourroit ſembler que pour s'entr'aprocher ainſi, & eſtre tousjours près l'un de l'autre, la luicte auroit eſté appellée palé de ce mot πέλας, qui ſignifie auprès.

## QUESTION V.

*Pourquoy eſt-ce qu'Homere entre les combats de pris, met tousjours en premier lieu l'eſcrime des poings, & puis la luicte, & le dernier la courſe.*

CES paroles aiant eſté dittes, après que nous euſmes tous loué les raiſons de Philinus, Lyſimachus ſe prit à dire de rechef : Et quel autre combat voudroit on mettre devant la courſe, & la carriere, comme lon l'obſerve ès jeux Olympiques ? Car icy aux jeux Pythiques, à chaſque fois que lon combat, ils introduiſent ainſi les combattans : Les enfans luicteurs les premiers, & puis les hommes luicteurs auſſi, puis les eſcrimeurs des poings,

& après les Pancratiaſtes à faire du pis que lon peut [1], puis quand les enfans ont achevé tous leurs combats, alors on appelle les hommes. Mais prenez garde ſi Homere auroit point fait cela expreſſement pour monſtrer l'ordre qui y eſtoit obſervé de ſon temps, par ce qu'en ſes œuvres tousjours l'eſcrime des poings eſt ordonnée, entre les combats à nud, la premiere, au ſecond lieu la luicte, & au dernier la courſe. Dequoy Ctates le Theſſalien s'esbahiſſant, O Hercules (dit-il) combien nous ignorons de choſes! Et je vous prie, dit-il, ſi d'adventure vous avez en main aucuns de ſes vers, de les nous vouloir reduire en memoire. Timon reſpondant: Il n'y a celuy, dit-il, à qui il ne ſonne aux oreilles que aux honneurs des funerailles de Patroclus, ceſt ordre des combats y eſt obſervé. Et le poëte gardant tousjours ce meſme ordre egalement, fait qu'Achilles dit au bon homme Neſtor,

Je t'offre en don gratuit ce preſent,
Pere Neſtor, car ton aage eſt exempt
D'eſcrimer plus des poings, & te rebutte
Doreſnavant du combat de la lucte,
Du javelot à tour de bras lancer,
Et du courir les autres avancer [2].

[1] Amyot appelle ici les *pancratiaſtes*, gens à faire du pis que l'on peut; ailleurs ils les appellent eſcrimeurs à outrance. Voyez la raiſon de ces différentes explications du mot *pancratiaſte*, dans la note 1. du XIVe vol. p. 35.

[2] Iliad. XXIII, 618 & ſuiv.

Puis faiſant reſpondre le bon vieillard avec une longue trainée de paroles à la façon des vieilles gens, il dit ainſi,

> Clytomedes je gaignay combattant
> De mes deux poings, Angæus en luctant,
> Et Iphicus je paſſay de viſteſſe.

Et puis en un autre paſſage il introduit Ulyſſes qui provoque les Pheaciens

> A faire à coups de poing, ou à lucter,
> Ou à courir & ſe cullebuter [1].

A quoy Alcinoüs luy reſpond,

> A coups de poing pas nous ne combattons
> Des mieux du monde, & auſſi peu luictons :
> Mais à courir nous ſommes bien fort viſtes [2].

Là où il ne change pas l'ordre fortuitement, & ſelon qu'il luy venoit en la memoire, tantoſt en une ſorte, tantoſt en une autre, ains ſuivant de poinct en poinct, comme par loy preſcrite ce qui ſe faiſoit alors & qui eſtoit en uſage, par ce qu'ils gardoient encore lors l'ancienne ordonnance.

Après que mon frere eut achevé ſon propos, je dis que ſelon mon advis il avoit bien parlé, mais que pour cela je ne pouvois entendre la raiſon de ceſt ordre, & ſi ſembla à quelques uns des autres, que veu qu'il eſtoit queſtion de

[1] Odyſ. VIII, 206. [2] *Ib.* 246.

combat,

combat, il n'y avoit point de propos que l'eſcrime des poings, ou le luicter allaſt devant le courir. Dequoy ils me prierent de rechercher la cauſe un peu de plus haut : parquoy je me pris à leur dire tout ſur le champ, Qu'il me ſembloit que tous ces exercices là eſtoient repreſentation des choſes de la guerre. Car qu'il ſoit vray, la couſtume eſt encore, après que tous les combats ſont achevez d'amener ſur les rengs un homme de pied armé de toutes pieces, comme pour teſmoigner qué cela eſt le but où tendent tous les exercices du corps, & toutes ces jalouſies là de gaigner le pris & le privilege que lon donne aux victorieux quand ils retournent triomphants ès villes dont ils ſont nez, de faire une breſche aux murailles, & en abattre une partie. Cela reçoit telle interpretation, qu'il n'eſt pas grand beſoing de murailles à une ville qui a des hommes qui ſachent combattre & emporter la victoire. Et en Lacedæmone ceux qui avoient une fois emporté le pris en ces jeux là ſacrez & couronnez, par ſpecial privilege d'honneur avoient lieu & place de combattre en un jour de battaille tout joignant le roy : & n'y a de tous animaux que le cheval ſeul qui puiſſe participer à la couronne de tels jeux, pour autant que luy ſeul eſt idoine de nature & inſtruict par diſcipline à accompagner l'homme ès battailles, & à combattre

quant & luy. Or ſi cela eſt veritable & à propos, nous voions que le premier affaire de ceux qui combattent eſt de frapper l'ennemy, & de ſe couvrir de luy [1]. Le ſecond eſt quand ils ſont venus aux mains, & attachez aux priſes, de s'entrepouſſer & eſſayer de renverſer l'un l'autre, qui fut l'advantage, à ce que lon dit, que noz citoiens, eſtans bien adroicts à la luicte, eurent en la bataille de Leuctres à porter par terre les Lacedæmoniens. C'eſt pourquoy Æſchylus en quelque paſſage parlant d'un vaillant homme de guerre, le nomme

Ferme luicteur à l'eſpée & bouclier.

Et Sophocles en quelque lieu parlant auſſi des Troyens, les appelle

Aimant chevaux aux armes adreſſer,
Les arcs de corne aux deux bouts enfoncer,
Luicter de près par ſi rudes approches,
Que les boucliers en ſonnent comme cloches.

Le troiſieme après tout eſt, de fuir ſi lon eſt vaincu, & de chaſſer ſi lon eſt vainqueur. A bon droict donq l'eſcrime des poings precede, la luicte eſt miſe au ſecond lieu, & la courſe au dernier. Parce que l'eſcrime des poings repreſente le charger l'ennemy, & ſe couvrir de luy, la luicte le harper & terraſſer, & par le courir on s'exerce à chaſſer ou à fuir.

[1] Se mettre à couvert de ſes coups.

## Question VI.

*Pourquoy eſt-ce que le pin, le ſapin, & autres ſemblables arbres jettans reſine, ne ſe peuvent enter en eſcuſſon.*

Soclarus nous feſtoyant en un ſien vergier qui eſt arroſé & environné tout à l'entour de la riviere de Cephiſus[1], nous monſtroit des arbres diverſifiez de toues ſortes d'entures en eſcuſſon. Nous y voions des oliviers qui ſortoient de lentiſques, & des grenadiers de meurthes. Il y avoit des cheſnes qui portoient de bons poiriers, & des platanes qui recevoient des pommiers : & des figuiers qui avoient eſté entez de greffes de meuriers, & d'autres meſlanges de plantes ſauvages domtées & apprivoiſées juſques à porter fruits. Si ſe prirent les autres conviez à ſe jouër avec Soclarus, diſans qu'il nourriſſoit des eſpeces de beſtes plus eſtranges & plus monſtrueuſes que les ſphinges & les chimeres des poëtes : mais Craton nous meit en avant la queſtion, « pour quelle cauſe les ar-» bres huileux, & jettans reſine ne reçoivent ny » n'admettent point telles compoſitions », par ce que lon ne veit jamais ne cyprez, ne pin,

[1] Voyez la note 2. du XIVe vol. p. 341.

ne ſapin qui nourriſt aucun greffe d'arbre de differente eſpece. Et Philon prenant la parole : Il y a, dit-il, une maxime entre les hommes doctes, qui eſt confirmée par l'experience des laboureurs, que l'huile eſt ennemie de toutes plantes, & n'y a plus prompt moien de faire mourir tel arbre que vous voudrez, que de le frotter d'huile, auſſi bien que les abeilles. Or eſt il que tous ces arbres là ſont gras, & ont une nature mollace, tellement qu'ils diſtillent la poix & la reſine, & quand on les vient à fendre, ils jettent du dedans une liqueur, & les eſclats d'iceux rendent une humeur huileuſe qui reluit, à cauſe qu'elle eſt graſſe. C'eſt pourquoy ils ne ſe peuvent meſler avec les autres arbres, non plus que l'huile avec les aurres liqueurs. Philon aiant achevé, Craton adjouſta qu'il eſtimoit, que la nature de l'eſcorce y faiſoit auſſi quelque choſe, parce qu'eſtant deliée & ſeiche, elle ne bailloit pas ſiege ferme ne moien de prendre ſeve & s'incorporer aux greffes que lon mettoit dedans, comme tous les bois qui ont les eſcorces de qualité trop humide & trop molle : car ils empeſchent que le greffe ne ſe puiſſe unir & incorporer avec les parties qui ſont au deſſoubs de l'eſcorce. Soclarus meſme dit alors oultre cela, qu'il ne le prendroit pas mal celuy qui diroit eſtre neceſſaire, que ce qui

reçoit une autre nature ſoit facile à muer & mouvoir, à fin que ſe laiſſant vaincre il ſe rende ſemblable, & qu'il tranſmue ſa propre nature en celle de ce qui eſt planté dedans luy. Voylà pourquoy nous rendons, premier que de ſemer ou planter, la terre meuble, & l'amolliſſons & aſſoupliſſons[1], à fin qu'eſtant ainſi rompue & labourée, elle en ſoit plus aiſée à ſe tranſmuer, & à ambraſſer en ſon ſein ce que lon y ſeme & ce que lon y plante. Car au contraire, celle qui eſt aſpre & dure ſe tranſmue difficilement. Or ces arbres là eſtans de bois doux & leger, d'autant qu'ils ne ſe peuvent vaincre ne ſe tranſmuer, ne ſe peuvent auſſi incorporer : & puis il eſt tout manifeſte qu'il fault, que ce qui reçoit ait nature de champ & de terre labourable envers ce qui eſt enté dedans. Or faut-il que la terre ſoit femelle & apte à porter : c'eſt pourquoy lon choiſit les plus fertiles arbres pour enter deſſus, ne plus ne moins que les femmes qui ont trop de laict, on leur baille encore d'autres enfans que les leurs à nourrir de mamelle. Et nous voions que le cyprez, le ſapin, & autres tels arbres ſont ſteriles & ne portent gueres ny de beaux fruicts : ainſi que nous voions le plus ſouvent, que les hommes & les femmes qui ſont par trop graſſes, ne font & ne portent point d'enfans, parce que

[1] Grec : nous l'arroſons & broyons.

conſumans la plus part de leur nourriture en la groſſeur d leurs corps, ils n'en laiſſent point de ſuperfluité utile à faire de la ſemence. Auſſi ces arbres là emploians toute leur ſubſtance & nourriture à ſe groſſir eulx meſmes, ils en deviennent fort grands, & fort gros : mais ou ils ne portent point de fruict du tout, ou il eſt bien petit, & vient bien tard à perfection de maturité : pourtant ne ſe fault-il pas esbahir, ſi l'eſtranger ne peult naiſtre ne vivre, là où le naturel malaiſément ſe nourrit.

## QUESTION VII.

### *Du poiſſon qui s'appelle Remora [1], à cauſe qu'il arreſte les navires.*

CHÆREMONIANUS le Trallien, un jour qu'on avoit apporté grand nombre de petits poiſſons de toutes ſortes, nous en monſtra un qui avoit la teſte longue & pointue, & nous dit qu'il reſſembloit proprement à celuy que lon appelle Remora ou Echeneis, lequel il diſoit avoir veu naviguant en la mer de la Sicile, & s'eſtoit grandement eſmerveillé de voir la proprieté & force naturelle qu'a ce poiſſon de retarder &

[1] Grec : ἐχενηΐς, le ſucet, le remore. Voyez ſur ce poiſſon, Plin. Hiſt. Natur. IX, 41, & XXXII, 1.

alentir ſenſiblement le cours d'une navire cinglant en pleine mer, juſques à ce que le marinier de la proüe le ſurprit attaché au paroy de la navire par le dehors. Si y en eut en la compagnie qui ſe mocquerent de luy, diſans qu'il avoit reçeu pour bonne monnoye un conte fait à plaiſir où il n'y avoit point de veriſimilitude. Auſſi y en eut il d'autres qui commancerent à caqueter des proprietez occultes & contrarietez naturelles, & allegua lon pluſieurs telles choſes, comme « Que l'elephant eſtant en fureur s'ap» paiſe ſi roſt qu'il voit un mouton. Et ſi vous » approchez d'une vipere quelque petite branche » de fouſteau, & l'en touchez, vous la ferez de» mourer tout court. Un taureau ſauvage quel» que eſchauffé & eſmeu qu'il ſoit, s'appaiſe & » s'adoucit auſſi toſt que lon l'attache à un fi» guier. Que l'ambre remue & attire à ſoy tout » ce qui eſt ſec & leger, excepté le baſilic & ce » qui eſt frotté d'huile. Que la pierre d'aimant » ne tire plus le fer quand elle eſt frottée d'ail ». De tous leſquels effects l'experience eſt toute notoire, mais la cauſe en eſt bien difficile à trouver, ſi du tout elle n'eſt impoſſible : & quant à moy, je dis que cela eſtoit plus toſt une deffaitte pour ne reſpondre point pertinemment à la queſtion propoſée, que non pas une exhibition de la cauſe : car nous voions que beaucoup d'eve-

nemens qui s'entreſuivent l'un l'autre ſont reputez cauſes, qui ne le ſont pas pourtant, comme ſi quelqu'un diſoit, que le florir de l'ozier franc fuſt cauſe de faire meurir le raiſin, pour ce que lon dit communément,

Si l'ozier fleurit,
Le raiſin meurit:

ou qui diroit que par les potirons qui apparoiſſent dedans les lampes l'air ſe trouble & le ciel ſe couvre, ou les ongles crochus ſoient cauſe & non accident d'ulcere eſtant dedans les parties nobles. Tout ainſi doncques que chaſcun de ces exemples là, eſt ſuitte de divers accidents produits de meſmes cauſes, auſſi cuide-je qu'il y a une meſme cauſe qui retarde la navire, & qui attrait ce petit poiſſon de Remora à s'y attacher: car ce pendant que la navire eſt ſeiche, & non pas encore trop imbue & trempée d'eau, il eſt vrayſemblable que la quille en coule plus facilement par deſſus la mer, & que pour ceſte legereté elle fend plus aiſement les vagues qui luy cedent, mais après qu'elle a eſté bien trempée & longuement baignée, & qu'elle a amaſſé force algue, force coraline, & force mouſſe qui s'y eſt attachée, alors le bois de la quille en devient plus mouſſe à coupper & fendre les flots de la mer, & la vague venant à

donner contre ceſte maſſe ainſi graſſe, ne ſe rompt pas aiſement. C'eſt pourquoy les mariniers ont accouſtumé de bien fiourbir & racler les parois de la navire, pour en oſter toutes accroches des herbes, d'algue, & de la mouſſe, qui s'y attachent, auſquelles il eſt aiſé à croire que ce petit poiſſon Remora s'accroche volontiers, pour ce que c'eſt une matiere molle & tendre, au moien dequoy on a penſé qu'il fuſt cauſe principale d'arreſter ainſi la navire, & non pas acceſſoire joincte à la principale de ce retardement.

## Question VIII.

*Pourquoy eſt-ce que lon dit que les chevaux lycoſpades, c'eſt à dire qui ont eſté tirez ou reſcous du loup*[1]*, ſont plus courageux que les autres.*

Aucuns eſtiment que les chevaux lycoſpades ont ainſi eſté appellez, à cauſe d'une ſorte de mors forte & rude qu'on leur baille, qui s'appelle lycos, c'eſt à dire loup, pour les arreſter, à cauſe qu'ils ſont ardents & malaiſez à tenir: mais noſtre pere, qui n'eſtoit pas homme prompt à dire comme les autres, & qui avoit tousjours des meilleurs chevaux qu'on euſt ſçeu choiſir, diſoit que ceux qui eſtoient eſchappez

[1] Cette explication-là n'eſt pas dans le grec.

aux loups pendant qu'ils eſtoient encore poulains en devenoient meilleurs & plus viſtes, & qu'on les appelloit pour cela lycoſpades. Et d'autant que pluſieurs luy portoient teſmoignage de dire en cela verité, nous eſtions en peine de trouver la cauſe, comment & pourquoy ceſt accident là pouvoit rendre les chevaux plus genereux, & plus courageux, par ce que la plus part de la compagnie ſouſtenoit au contraire, que celà eſtoit plus toſt pour leur imprimer une couardiſe que non pas une generoſité : & que pour cela eſtans devenus paoureux & craintifs, ils en avoient les mouvemens plus legers & plus ſoudains, tout ainſi que les beſtes qui ſe ſont une fois trouvées enveloppées dedans les toiles. Mais je dis quant à moy, qu'il falloit conſiderer, ſi c'eſtoit point tout le contraire de ce qu'il ſembloit de prime face, par ce que les poulains ne devenoient pas plus viſtes & plus diſpos pour avoir evité le danger d'eſtre mangez des loups, mais au contraire ils n'en fuſſent jamais eſchappez, ſi de nature ils n'euſſent eſté viſtes & courageux : non plus que Ulyſſes ne devint pas plus ſage & plus prudent, pour avoir eſchappé le danger du cyclops geant Polyphemus : mais pour ce que de luy meſme naturellement il eſtoit tel, il trouva l'expedient & le moien de s'en ſauver.

## Question IX.

*Pourquoy eſt-ce que les moutons qui ont eſté mords du loup, en ont la chair plus tendre, mais la laine plus ſubjette à engendrer des poulx.*

Ce propos là nous conduiſit après à parler auſſi des moutons qui ont eſté mords du loup, par ce que lon dit, que celle morſure en rend la chair plus delicate, mais que la laine en engendre des poulx. Si ſembla bien que la raiſon que mon gendre Patrocleas allegua touchant la delicateſſe eſtoit vraye, diſant que ceſte beſte rendoit par ſa morſure la chair plus tendre & plus fondante, d'autant que ſon aleine eſt ſi chaude & ſi ardente, qu'elle fond & digere les os meſmes dedans ſon eſtomac. Et que c'eſtoit pourquoy les chairs que le loup avoit mordues, ſe corrompoient plus toſt que les autres : mais quant à la laine nous en eſtions en doubte, d'autant qu'il nous ſembloit qu'elle n'engendroit pas les poulx, mais que ſeulement elle les attrayoit, par la proprieté qu'elle a d'une aſpreté raclante, & d'une chaleur dont elle ouvre les pores de la chair, laquelle proprieté s'imprime en la laine du mouton, par la morſure & par l'aleine du loup, qui altere non ſeulement la chair, mais juſques au poil & à la laine meſme de la beſte

tuée : dequoy faiſoit foy l'experience & hiſtoire, par ce que lon ſçait que les chaſſeurs & les cuyſiniers tuent aucunefois des beſtes d'un ſeul coup, de ſorte qu'elles tombent toutes roides mortes, ſans reſpirer ny remuer pied ne patte, & d'autres à pluſieurs coups mal-aiſément & à toute peine : & qui eſt encore plus merveilleux, c'eſt que la chair de celles qui ſont ainſi tuées à pluſieurs fois, prend du ferrement dont elles ſont bleſſées, une telle qualité, qu'elles ſe corrompent incontinent, & ne demeurent pas entieres un tout ſeul jour. Au contraire celle des beſtes qui ſont tuées tout à coup ou moins ſentement, ne reſſent rien de cela, ains demeure ſaine & entiere aſſez long temps. Et qu'il ſoit vray que les diverſes façons de mort dont les beſtes ſont tuées, paſſent & s'apperçoivent juſques aux cuirs, juſques aux poils, & juſques aux ongles, Homere meſme le nous donne à entendre, parlant du cuir & des courroyes d'un bœuf tué à vifve force : car la peau de ceulx qui ne meurent point de vieilleſſe ny de maladie ou langueur, ains ſont occis violentement, en eſt plus ferme & plus dure : vray eſt que des animaux qui ont eſté mordus par les beſtes ſauvages les ongles leur deviennent noirs, le poil leur tombe, & leurs peaux en devienent laſches & faciles à deſchirer.

## Question X.

*Si les anciens faiſoient mieulx ſervans à table chaſcun à part, que maintenant que lon mange de communes viandes tous enſemble.*

L'année que je fus prevoſt à Athenes de la prevoſté qui donne le nom à l'année [1], les ſouppers en ma maiſon eſtoient preſque tousjours bancquets ordinaires de ſacrifices, là où à chaſcun eſtoit aſſigné à part ſa portion : dequoy pluſieurs eſtoient fort aiſes, & les autres le blaſmoient comme choſe incivile & mal honneſte, diſans que puis que lon a oſté la couronne du ſacrifice de deſſus la teſte, il fault auſſi remettre les tables à l'uſage & à la façon accouſtumée : car ce n'eſt pas pour manger ſimplement, ce diſoit Agias, ny pour boire, à mon advis, mais pour manger & boire enſemble, que nous nous entreconvions, là où ce departement de chair & de viandes par portions oſte toute communication de ſocieté, & fait d'un ſoupper pluſieurs ſouppers, & pluſieurs ſouppans à part, & nuls ſouppans enſemble les uns avec les autres, quand chaſcun prent ainſi comme de l'eſtau du

[1] Grec : lorſque je gérai la place d'éponyme, ainſi appellée, parce qu'elle donne ſon nom à l'année.

boucher, ſa chair à certain pois, & à certaine meſure, & met ſa portion devant ſoy. A quoy tient il, je vous prie, que lon ne baille quant & quant à chaſcun des conviez ſon hanap [1], ſon pot [2] plein de vin, & ſa table à part? Comme lon dit que ceux de la lignée Demophoontide [3] feirent jadis à Oreſtes, en luy commandant de boire & manger, ſans s'amuſer à parler aux autres. N'eſt-ce pas tout un que ce qui ſe fait maintenant en mettant du pain & de la chair devant un chaſcun pour le paiſtre à part en ſa propre mangeoire? Il n'y a difference ſinon que lon ne nous fait pas commandement de manger en ſilence ſans parler, comme lon fait à ceux qui diſnent au feſtoyement d'Oreſtes, là où cela meſme nous doit appeller à communauté de toutes choſes en un bancquet que nous parlons les uns aux autres, que nous participons au plaiſir du chant d'une meneſtriere, qui nous reſjouit autant les uns que les autres de ſa muſique, & d'une balladine tout de meſme. Ceſte couppe meſme d'amitié qui eſt apportée au milieu de la compagnie pour y boire tous les uns aux autres ſans eſtre aſtrainct à certaines bornes,

[1] Grand vaiſſeau ſervant à boire, écuelle.

[2] Grec: ſon conge.

[3] Grec: les Demophoontides; c'eſt une nouvelle lignée ou tribu qu'Amyot introduit à Athènes, & qui n'y fut jamais, comme l'obſerve très-bien Méziriac.

comme une ſource & fontaine vive de benevolence, aiant pour toute meſure la ſoif & diſpoſition à boire d'un chaſcun, non pas comme ceſte très-injuſte diſtribution de portions de chair & de pain à chaſcun, qui ſe farde & ſe maſque d'une couleur faulſe d'egalité entre ceulx qui ſont inegaux, par ce que l'egal & le meſme à un qui a beſoing du moindre devient plus, & à celuy qui a beſoing de plus, eſt moins. Tout ainſi doncq que celuy ſe feroit mocquer, qui à pluſieurs differents malades de diverſes maladies diſtribueroit medecines egales à pois & meſures exactement ſemblables : auſſi feroit le feſtoiant qui aiant aſſemblé en un feſtin pluſieurs differentement appetiſſez, les voudroit traitter tous de meſme, en meſurant l'egalité de ſa diſtribution à la proportion arithmetique, & non pas à la geometrique. Il eſt vray que nous allons tous à la taverne acheter le vin à une meſme meſure & egale, qui eſt la publique, mais à la table chaſcun y apporte ſon eſtomac, lequel ſe remplit non de ce qui eſt egal à tous, mais de ce qui ſuffit à chaſcun. Et quant aux banquets d'Homere, il n'eſt point à propos de les apporter de ceſte diſcipline là militaire, & de la couſtume du camp, à noz mœurs de maintenant, ains eſt plus raiſonnable que nous nous propoſions à enſuivre l'humanité & courtoiſie

des anciens, qui honoroient non ſeulement ceux qui logeoient & demouroient avec eulx, mais auſſi leurs commenſaux qui mangeoient à meſme table, & de meſme viande, d'autant qu'ils reveroient la ſocieté & communauté en toutes choſes. Parquoy laiſſons là, je vous prie, les ſouppers d'Homere, leſquels me ſemblent un peu trop affamez, & trop alterez, encore qu'ils aient des princes pour maiſtres d'hoſtel, qui ſont plus fins & de plus près regardans à la depenſe que les taverniers & hoſteliers meſmes de l'Italie, veu qu'entre les armées, & lors qu'ils eſtoient aux mains avec les ennemis, ils ſe ſouvenoient exactement combien de fois chaſcun des conviez avoit beu en ſon logis. Ceux de Pindare ſont certainement bien meilleurs, eſquels, comme il dit,

Bien ſouvent le prince honorable
Séioit avec eulx à la table,

par ce qu'ils avoient communication de toutes choſes enſemble : cela veritablement eſtoit une communion & une mixtion, là où cecy n'eſt qu'une diviſion & une ſeparation d'hommes, qui monſtrent ſemblant d'eſtre grands amis, & ne peuvent pas neantmoins communiquer enſemble juſques à manger de meſme viande.

Agias fut bien ouy & loué pour les raiſons qu'il

qu'il avoit alleguées, & y en avoit qui diſoient qu'il ne falloit pas trouver eſtrange, s'il ſe courrouçoit qu'on luy baillaſt une portion egale aux autres, veu qu'il avoit le ventre ſi grand, & ſi gros : car à la verité il eſtoit de grande vie, & mangeoit beaucoup. Or en un poiſſon commun, comme diſoit Democritus, il n'y a point d'areſtes. Et c'eſt cela, dis-je adoncque, principalement qui nous a introduit & amené l'uſage des portions, & non ſans grande raiſon : car comme dit la vieille royne Jocaſte ès Phœnices d'Euripide,

Cela qui joinct les peuples alliez
L'un avec l'autre, & citez à citez
En un lien, c'eſt ceſte egalité,

de laquelle il n'y a rien qui ait tant affaire ny tant de beſoing, comme la ſocieté & communion de la table, l'uſage en eſtant fondé ſur la nature & ſur la loy neceſſaire, non pas vaine ou tirée d'ailleurs par opinion, par ce que naturellement celuy qui ne peult tant manger, ou qui demeure derriere, veult mal à celuy qui mange plus de la viande commune, ne plus ne moins que la galere qui a la vogue devant les autres, neceſſairement eſt mal vouluë d'elles : car ce n'eſt point à mon advis un amiable commancement de feſtin, quand on vient à ravir des mains la viande les uns aux autres, & que

lon y jouë à qui ſera plus habile de la main, & que lon s'entrepouſſe à coups de coude l'un l'autre, ains ſont toutes ces façons de faire là mal honneſtes, & tiennent de la couſtume des chiens, ſe terminant quelquefois, & bien ſouvent, en injures & en choleres, non ſeulement des conviez les uns contre les autres, mais auſſi alencontre des maiſtres d'hoſtel, voire de ceulx meſmes qui font le feſtin. Mais du temps que ces ſages fées là, Mœra & Lacheſis, gouvernoient la ſocieté & communauté des feſtins, on n'y voioit rien de deſordre, rien de ſalle ny mechanique, ains appelloit on lors les ſouppers & banquets δαῖτας, & les conviez ſouppans δαιτυμόνας, & les eſcuyers trenchans qui ſervoient à la table δαιτροὺς, pour ce qu'ils departoient & donnoient à chaſcun ſa portion. Auſſi avoient les Lacedæmoniens pour leurs diſtributeurs de chairs, non perſonnes vulgaires, ains les premiers hommes de leur eſtat, tellement que Lyſander meſme fut en Aſie eſtably par le roy Ageſilaus, commiſſaire à diſtribuer les chairs en ſon camp.

Mais telles diſtributions ceſſerent alors que la ſuperfluité & les delices furent introduictes ès feſtins, d'autant que lon ne pouvoit pas ainſi facilement partir les paſtiſſeries, les tartes, les maſchepans, les faulſes, les ſaupiquets & vian-

des exquiſes, de maniere qu'eſtans vaincus par la friandiſe de telles voluptez, les hommes abandonnerent l'egalle diſtribution des parts & portions : dequoy on peult prendre pour argument & preuve ſuffiſante ce que lon voit encore juſques au jourd'huy, que les ſacrifices & banquets publicques ſe font encore à la mode antique aux portions, pour monſtrer la netteté & ſimplicité de vivre des anciens : tellement que celuy qui reçoit la diſtribution remet ſus quant & quant la frugalité. Voire mais on me pourra dire, que là où il y a du propre ſe perd le commun. Ouy bien, où le propre n'eſt pas egal entre tous : car ce n'a pas eſté la poſſeſſion du propre, mais l'uſurpation de l'autruy, & la convoitiſe du commun, qui a amené l'injuſtice, la noiſe & la guerre au monde, laquelle les loix reprimans par les bornes du propre à chaſcun, en ont eſté appellées *νόμοι*, de l'authorité & puiſſance qu'elles ont de partir egallement à chaſcun ce qui eſt commun entre tous : autrement tu ne devras non plus vouloir que le feſtoiant diſtribue à chaſcun ſa couronne & ſon chappeau de fleurs, ny ſa place de l'aſſiette, voire que ſi quelqu'un d'adventure amenoit au feſtin une ſienne amie, ou une balladine, cela devra doncque eſtre commun entre les amis, à fin que toutes choſes ſoient enſemble peſle meſle & tout un, comme diſoit

Anaxagoras. Ou s'il eſt ainſi, que la vendication en proprieté de telles choſes ne trouble rien la ſocieté & communauté, veu que les autres de principalle conſideration & de plus grande importance ſont communes, j'entens la conference de paroles, les careſſes de boire les uns aux autres: nous nous deporterons à bon droit de meſpriſer & condamner les portions & le ſort de partage, fils de Silence, comme dit Euripides, lequel ne donnant point la prerogative, ny à la richeſſe, ny au credit, ny à la nobleſſe, ains allant ainſi qu'il ſe rencontre tantoſt cy tantoſt là, eſleve le cœur à celuy qui eſt pauvre & petit, & ne le prive point de quelque eſpece de liberté, & ſi accouſtume le grand à ne deſdaigner point l'egalité, ains le modere & tempere ſans le faſcher.

# SOMMAIRES

## DU TROISIEME LIVRE.

*Le Preambule.*

Question I. *S'il eſt bon de porter ſur la teſte chappeaux de fleurs à la table.*

Question II. *Si le lierre de ſa nature eſt froid ou chaud.*

Question III. *Pourquoy c'eſt que les femmes s'enyvrent malaiſément, & les vieillards facilement.*

Question IV. *Si les femmes ſont de complexion & température plus froides, ou plus chaudes, que les hommes.*

Question V. *Si le vin eſt de nature froid.*

Question VI. *Du temps propre à cognoiſtre femme.*

Question VII. *Pourquoy eſt-ce que le mouſt n'enyvre point.*

Question VIII. *Pourquoy eſt-ce que ceux qui ſont yvres à faict, ſont moins troublez que ceux qui le ſont à demy.*

QUESTION IX. *Que ſignifie ce vieil proverbe, boy cinq ou trois, & non pas quatre.*

QUESTION X. *Pourquoy eſt-ce que les chairs ſe corrompent plus toſt à la lune que non pas au ſoleil.*

# LIVRE TROISIEME.

## LE PREAMBULE.

Le poëte Simonides, Soſſius Senecion, voiant en quelque banquet un eſtranger qui ne diſoit mot, & ne parloit à perſonne, luy dit : mon amy, ſi tu es un ſot, tu fais ſagement : mais ſi tu es ſage, tu fais ſottement. Car il vaut bien mieux couvrir & cacher ſon ignorance, comme diſoit Heraclitus, que de la deſcouvrir, mais il eſt bien malaiſé quand on eſt à faire grand chere, & que lon boit à bon eſcient : car comme dit le poëte,

> Le vin peult tant que le ſage il deſtrave,
> Et fait chanter l'homme tant ſoit il grave,
> Rire, gaudir, & chanter, & baller,
> Et, ce que taire il devroit, deceler [1].

Là où il ſemble que le poëte en paſſant nous a voulu monſtrer la différence qu'il y a entre avoir beu & eſtre yvre : par ce que le chanter, le rire & baller advient communement à ceulx qui ont aſſez beu, mais de babiller, & ne celler ce qu'il euſt mieulx vallu taire, cela eſt acte d'é-

[1] Odyſ. XIV, 462.

brieté & yvrognerie. C'eſt pour quoy Platon dit [1], que les conditions du commun des hommes ſe deſcouvrent mieulx en beuvant qu'autrement. Et quand Homere dit,

Ils ne s'eſtoient pas cogneus à la table [2],

il monſtre bien qu'il entendoit la vehemence du vin, & la force qu'il a d'engendrer beaucoup de paroles : car on ne cognoiſtroit point les hommes, ny leurs meurs & conditions pour manger & pour boire, s'ils beuvoient & mangeoient ſans mot dire. Mais d'autant que le boire induit les gens à beaucoup parler : & le parler deſcouvre & met en evidence pluſieurs choſes, qui autrement eſtoient couvertes : le boire enſemble, par conſéquent, donne grande. cognoiſſance des uns aux autres. De maniere que lon pourroit à bon droit reprendre Æſope & luy dire, Dea mon amy, à que faire vais tu cherchant des feneſtres, par leſquelles chaſcun peuſt voir ce que ſon voiſin a ſus le cœur ? car le vin le nous deſcouvre aſſez, ne laiſſant pas demourer celuy qui a beu en ſilence, ains luy oſtant tout maſque & toute ſimulation deguiſée, lors qu'il ſemble eſtre plus eſloigné de la loy, comme de ſon regent & pedagogue. Le vin doncques eſt ſuffiſant pour Æſope, pour Platon, & pour tous ceux qui cherchent

[1] L. 1. des Loix.

[2] Odyſ. XXI, 35.

les moiens de deſcouvrir les ſecrets des cœurs des hommes : mais ceux qui ne ſe veulent point tenter ne langueier les uns les autres pour s'entre-decouvrir, ains cherchent à ſe resjouir & recreer enſemble, ils tiennent de tels propos, & mettent en avant de telles queſtions, que par icelles les mauvaiſes parties & imperfections de l'ame, ſi aucunes y en a, ſe cachent, & ce qu'il y a de meilleur & de plus gentil ſe fortifie, comme eſtant conduit par le devis des lettres en ſes propres prairies, & ſes propres paſtis. C'eſt pourquoy nous t'avons recueilly ceſte dizaine troiſieme des propos de table, dont la premiere queſtion ſera celle des chapeaux de fleurs.

## Question premiere.

### *S'il eſt bon de porter ſur la teſte chappeaux de fleurs à la table.*

En un banquet que faiſoit un jour à Athenes le muſicien Eraton, aiant ſacrifié aux muſes, là où il y avoit belle compagnie, on meit en avant le propos des couronnes & chappeaux de fleurs, par ce que lon en apporta de toutes ſortes après le ſoupper. Et Ammonius ſe mocqua un peu de nous, qui au lieu de chappeaux de laurier en mettions de roſes ſur noz teſtes, par ce, diſoit il,

que les chappeaux de fleurs ſont plus propres aux filles, & conviennent mieux aux pucelles & jeunes femmes, que non pas aux aſſemblées des philoſophes & des hommes de lettres. Et m'esbahis de ceſt Eraton, attendu que haïſſant & reprouvant les fleuretis en la muſique, & blaſmant le bon & le gentil Agathon, de ce que lon dit que ce fut luy premier qui faiſant jouer la tragædie des Myſiens meſla parmy la muſique ordinaire un petit de la chromatique, & cependant luy meſme nous a remply tout ſon feſtin de feſtons & chappeaux de fleurs & de toutes ſortes de parfums & ſenteurs : trouvant eſtrange que fermant la porte des oreilles aux delices & aux voluptez, il ouvre ce pendant celle des yeux & des naſeaux, leur donnant entrée en l'ame par ailleurs, & faiſant de la couronne de religion & devotion, chappeau de volupté & de diſſolution : combien que les huiles & pouldres des parfums rendent plus doulce & plus ſouëfve odeur que ne font pas ces chappeaux de fleurs toutes fenées & flaiſtries entre les mains des bouquetieres : & toutefois elles n'ont point de lieu ès banquets & aſſemblées des philoſophes, d'autant que c'eſt une volupté oyſeuſe, qui n'eſt accouplée à utilité quelconque, ny ne part d'aucune ſource de neceſſité naturelle, ne plus ne moins que ceux qui vont en un banquet y eſtans menez par quel-

qu'un des conviez, ſuivant une couſtume honneſte, ils ſont les bien venus, & traittez de meſme les conviez, comme fut Ariſtodemus mené par Socrates au feſtin que faiſoit Agathon: mais ſi quelqu'un preſumoit d'y aller de luy meſme ſans y eſtre mandé ne mené, on luy fermeroit la porte. Auſſi les voluptez du boire & du manger eſtans conviées par la néceſſité, en ſuivant les apperits naturels ont lieu meſme entre les ſages : mais aux autres qui vienent ſans eſtre mandez ny conviez, par une ſeule convoitiſe deſordonnée, la porte leur eſt bouchée.

A ces paroles d'Ammonius, les jeunes hommes qui ne cognoiſſoient pas encore ſa façon de faire eſtans honteux, commancerent tout bellement à arracher les chappeaux de fleurs qu'ils avoient deſſus leurs teſtes. Mais moy qui ſçavois que c'eſtoit pour un exercice, & pour nous inviter à en chercher la raiſon qu'il avoit mis ce propos en avant, adreſſant ma parole au medecin Tryphon : Il eſt raiſonnable, dis-je, ou que tu poſes comme nous ce beau chappeau que tu as ſus la teſte, reluiſant de belles roſes vermeilles, ou bien que tu dies preſentement, comme tu fais ſouvent entre nous, les profits & commoditez que nous apportent les chappeaux de fleurs quand nous beuvons d'autant. Alors Eraton prenant la parole : comment, dit-il, eſt il doncques

ordonné que lon ne doit recevoir aucune volupté ſinon qu'elle apporte ſon ſalaire quant & elle? Et que quand on nous tiendra bien aiſes nous nous en faſcherons & courroucerons, ſi ce n'eſt encore avec quelque loyer: car quant aux huiles de parfum & à la couleur de pourpre, à l'adventure y a il bonne occaſion pour laquelle nous en devons avoir quelque honte, pour la ſuperfluité affettée & trop curieuſement cherchée, qu'il y a: & les devrions rejetter comme veſtemens, couleurs & oignemens frauduleux & trompeurs, ainſi que diſoit jadis le Scythe barbare [1]. Mais les couleurs & odeurs qui ſont naturelles ſont ſimples, pures & nettes, ne differens en rien des fruicts des arbres que la nature produit. Ne ſeroit ce doncq pas une ſottiſe de recueillir le jus de tels fruicts, & ce pendant condamner & rejetter les odeurs & les couleurs que les ſaiſons apportent, à cauſe de la volupté & du plaiſir qui florit par-deſſus, ſi d'ailleurs elles n'apportent encore quelque proprieté qui ſoit utile & profitable, car plus toſt il ſemble au contraire que s'il eſt véritable? comme vous autres philoſophes dittes, que la nature ne fait rien pour neant & en vain, qu'elle a fait & produict ces choſes là pour la volupté de l'homme ſeulement, qui ne

[1] Le roy des Æthiopiens Macrobies. Voyez le 3. d'Herodote. *Amyot.*

ſervent à autre choſe qu'à resjouir & donner plaiſir, & n'ont point d'autre propriété. Qu'il ſoit ainſi, conſiderez comme ès arbres & plantes qui verdoient, la nature a donné des feuilles pour ſauver & contregarder leur fruict, & à fin que ſoubs icelles les arbres s'echaufans, ou refraiſchiſſans, peuſſent plus facilement porter les injures de l'air & mutation de temps : mais quant à la fleur, elle ne porte profit quelconque, ſi ce n'eſt qu'elle nous donne quelque plaiſir à veoir & à ſenrir, pource qu'elle nous rend de merveilleuſement ſouëfves odeurs, & nous ouvre la porte à une infinité de teintures & couleurs preſque inimitables. Et pourtant quand on arrache les feuilles aux arbres, il ſemble qu'ils en ſoient marris, qu'ils en ſentent douleur d'une bleſſure ulcerée, & d'un deſpouillement de leur naturelle beauté & honneur, en demourant difformes à veoir. Si ne ſe faut pas ſeulement abſtenir, comme dit Empedocles,

Totalement des feuilles de laurier :

Ains faut auſſi pardonner aux feuilles & branches de tous autres arbres, & ne ſe point parer de leur deſamparement, en leur raviſſant par force & contre nature, là où leur oſter leurs fleurs ne leur fait tort ny dommage quelconque ; car cela reſemble proprement aux vendanges, q uand on

oſte le raiſin à la vigne, parce que qui ne les leur ōſte en la ſaiſon, elles tombent d'elles meſmes toutes fenées & flaiſtries.

Comme doncques les peuples barbares ſe veſtent des peaux de leurs moutons, au lieu de faire des draps de leurs laines, auſſi me ſemble il que ceux qui tiſſent leurs chappeaux & couronnes de feuilles plus toſt que de fleurs, ne ſe ſervent pas des plantes ainſi qu'il appartient. Voylà ce que je dy quant à moy, pour defendre la cauſe des bouquetieres qui font les chappeaux de fleurs. Car je ne ſuis pas Grammairien pour alleguer les poëtes, où nous liſons comme anciennement les victorieux, qui avoient gaigné le pris ès jeux ſacrez, eſtoient couronnez de chappeaux de fleurs: bien diray-je que le chappeau de roſe eſtoit proprement deſtiné & attribué aux Muſes, ainſi qu'il me ſouvient avoir leu en un paſſage de Sapho, là où parlant d'une femme ignorante & aliene des Muſes, elle dit,

Toute au tombeau morte gerras,
Pource que cueilly tu n'auras
Jamais des roſes, dont fleurie
Eſt la montaigne Pierie.

Mais il nous faut eſcouter ſi Tryphon nous alleguera point quelque teſmoignage de ſa medecine. Tryphon adonc prenant la parole: Les

anciens, dit il, n'ont point oublié à traicter de cela, comme ceux qui uſoient & ſe ſervoient beaucoup des plantes à la médecine, dont il y en a encore de grands ſignes qui en ſont demourez juſques aujourd'huy : Car les Tyriens offrent à Agenorides, & les Magneſiens à Chiron qui les premiers ont exercé & praticqué la medecine en leurs païs, les primices des herbes & des racines, dont ils ſouloient guerir les malades. Et Bacchus non ſeulement pour avoir inventé le vin qui eſt une puiſſante & plaiſante medecine, fut eſtimé bon medecin, mais auſſi pource qu'il enſeigna à ceux qui eſtoient eſpris de fureur bacchanale de ſe couronner la teſte de lyerre, mettant ceſte plante en honneur & en réputation, à cauſe qu'elle a une proprieté contraire à celle du vin, reprimant & eſtraingnant par ſa froideur la chaleur d'iceluy, & le gardant par ce moyen d'enyvrer, & les noms meſmes de quelques plantes monſtrent en cela la ſoigneuſe diligence des anciens : car ils ont appellé le noyer caryon, pour autant qu'il jette une vapeur & eſprit perçant & endormant, qui fait mal à la teſte de ceux qui ſe couchent & s'endorment deſſoubs ſes branches & à ſon ombre. Le narciſſe, autrement campanette, a ſemblablement eſté ainſi appellé, d'autant qu'il endort les nerfs, & engendre des peſanteurs endormies. C'eſt pourquoy Sophocles

l'appelle l'ancienne couronne des grands dieux, qui eſt à dire des dieux terreſtres. Auſſi dit on que Peganon, qui ſignifie la rue, eſt ainſi appellée, d'autant que par ſa chaleur elle fait ſeicher & durcir la ſemence de l'homme, & generalement eſt ennemie aux femmes groſſes. Quant à l'amethyſte, tant l'herbe que la pierre qui en porte le nom, ceux qui eſtiment qu'elles aient l'une & l'autre eſté ainſi nommées, pource qu'elles empeſchent l'yvreſſe, ils ſe meſcontent, pource que l'une & l'autre a eſté ainſi nommée pour la couleur à cauſe que la feuille n'a pas la couleur vive, ains reſſemblant à celle d'un vin paſſé & uſé, ou qui eſt fort deſtrempé d'eau. L'on pourroit alleguer pluſieurs autres plantes auſquelles la force & proprieté naturelle a impoſé le nom, mais ces exemples là ſuffiſent pour monſtrer la diligence & experience des anciens, pour laquelle ils uſoient de chappeaux de feuilles & fleurs ſus leurs teſtes cependant qu'ils beuvoient. Car le vin pur venant à donner à la teſte, & à relaſcher tout le corps, en ſaiſiſſant l'origine des nerfs & des ſens, tourmente & travaille fort l'homme, là où les fluxions de ſenteurs qui ſortent des fleurs y ſervent merveilleuſement, d'autant qu'elles muniſſent, remparent & fortifient la teſte contre l'yvreſſe, comme une citadelle, d'autant que les chaudes ouvrent mediocrement, & deſtouppent

les

les pores, & en ce faiſant donnent moien au vin de s'evaporer & eventer ſes fumées. Au contraire, celles qui ſont moderément froides, par un gracieux attouchement repoulſent les vapeurs qui montent au cerveau, comme font les chappeaux de violettes & de roſes, & par leur odeur reprimẽt & empeſchent les douleurs de la teſte. Mais la fleur du ſouchet, du ſafran & de la gantelée, attirent doucement à dormir ceux qui ont beu : car elle a une defluxion douce & coulante unimẽt, qui applanit tout bellement les inegalitez, & aſpretez qui ſont au dedans de ceux qui boivent, & y engendrant une tranquillité rabbat la tormente de l'yvrongnerie.

Il y a d'autres eſpeces de fleurs, dont les odeurs jailliſſant au cerveau purgent les pores des ſentimens, & ſubtiliſent les humeurs tout doucement ſans agitation ne violence, en les rarefiant par leur moderée chaleur, & le cerveau qui de ſa nature eſt froid, en eſt aucunement rechauffé. Voylà pourquoy anciennement ils uſoient de feſtons de fleurs qu'ils attachoient & pendoient au col, leſquels pour ceſte raiſon ils appelloient ὑποθυμίδας, comme qui diroit, ſoubsperfums, & ſe frottoient toute la poitrine des huiles où elles avoient eſté trempées : ce que teſmoigne Alceus, là où il commande, que lon

luy verſe de l'huile parfumée ſur ſa teſte qui a tant ſouffert, & ſur ſa poitrine chenuë, car ainſi les odeurs ſe guindent juſques au cerveau eſtans ravies par les ſentimens. Si n'eſtoit pas pource qu'ils penſaſſent, que l'ame euſt ſa réſidence dedans le cœur, qu'ils appelloient Hypothymidas ces chappeaux & feſtons qu'ils ſe mettoient à l'entour du col, comme quelques-uns ont voulu dire, pource que ſi c'euſt eſté à cauſe de cela, il euſt plus toſt eſté convenable qu'ils les appellaſſent Epithymidas : mais c'eſtoit, comme je dis, pour l'exhalation & evaporation. Et ne nous faut pas esbahir ſi les exhalations des fleurs ont ſi grande force : car on trouve par eſcript, que l'ombre du lierre blanc [1] fait mourir les hommes qui s'endorment deſſoubs, meſmement quand il eſt en ſa fleur. Et du pavot il en decoule un eſprit quand on recueille le jus, que qui ne s'en donne bien de garde en tombe tout eſvanouy par terre : & l'herbe qui s'appelle alyſſon [2], en la prenant en la main, voire en la regardant ſeulement, fait paſſer les ſanglos du hocquet :

[1] Meziriac corrige ici Amyot, & lit d'après le grec, *le ſmilax*. C'eſt un arbre peu différent du lierre : on faiſoit de ſon bois des tablettes à écrire. Voyez Pline, XVI, 73.

[2] La garance ſauvage. Voyez Ælian. Hiſtor. Animal. IX, 31. Voyez auſſi Pline, XXIV, 57. Xilander remarque avec raiſon que ce dernier auteur paroît devoir être corrigé dans l'endroit cité. Il y donne une étymologie peu vraiſemblable du mot *alyſſon*, ἀλύω en effet ſignifie avoir le hoquet.

& dit on qu'elle eſt auſſi fort bonne au beſtail pour le garentir de maladies, qui la plante au long des bergeries & à l'entour des eſtables. Et rhodon la roſe eſt ainſi appellée [1] pource qu'elle jette un grand flux d'odeur, auſſi eſt-ce pourquoy elle ſe fene & ſe paſſe bien toſt : elle eſt refraiſchiſſante de proprieté, & neantmoins a couleur de feu, non ſans cauſe, pource qu'il y a un peu de chaleur qui vole par deſſus, eſtant poulſé du dedans au dehors par la naïfve froideur.

## Question II.

*Si le lierre de ſa nature eſt froid ou chaud.*

Nous donnaſmes tous louanges au diſcours de Tryphon, & Ammonius s'en prenant à rire, Il ne ſeroit pas bien à propos, dit-il, de regiber maintenant à l'encontre d'un diſcours embelly de tant de varietez, & auſſi fleury que les chappeaux de fleurs meſmes, qu'il a entrepris de ſouſtenir & defendre, ſinon que je ne ſçay pas comment on a entrelaſſé le lierre en ce chappeau de fleurs, en diſant que par ſa naturelle froideur il a proprieté de reſtraindre la force du vin : car au contraire il ſemble qu'il ſoit chaud & ardent,

[1] Grec : & la roſe eſt appellée chez les Grecs rhodon, pource qu'elle. . . .

& ſon fruict eſtant mis & trempé dans le vin, luy donne force d'enyvrer, & de travailler & troubler le corps, d'autant qu'il enflamme. Au moien de quoy ſon ſerment de ſon naturel eſt tortu, ne plus ne moins que le bois que lon courbe avec le feu. Et la neige qui demeure bien ſouvent deſſus les autres arbres par pluſieurs jours, s'enfuit incontinent, ou pour mieux dire, ſe deffait & ſe fond deſſus le lierre, à cauſe de ſa chaleur : & qui plus eſt encore, & que Theophraſtus a laiſſé par eſcrit, c'eſt que Harpalus lieurenant d'Alexandre le grand en la province de Babylone, par ordonnance de ſon maiſtre s'efforça d'affier [1] ès vergers royaux des arbres & plantes de la Grece, meſmement de celles qui font grand ombrage, & qui ont la feuille large & ſont freſches, pource que le païs en Babylone eſt fort bruſlant & ardent, mais la terre ne peut jamais endurer ny recevoir le lierre, combien que Harpalus y employaſt beaucoup de peine, & y uſaſt de grande diligence : car il y mouroit incontinent & ſe deſeichoit, d'autant qu'il eſt chaud de ſa nature, & que lon le meſloit avec une terre encore plus chaude, qui empeſchoit qu'il n'y pouvoit prendre pied, parce que tousjours les exceſſives vehemences des objects deſtruiſent les puiſſances. C'eſt pourquoy ils appe-

[1] Planter.

tent leurs contraires, de maniere que la plante qui eſt froide demande place chaude, & celle qui eſt chaude demande aſſiette froide. A raiſon de quoy les lieux hauts & montueux qui ſont continuellement battus des vents, & couverts de neiges portent ordinairement les arbres qui font la poix, & qui ſervent à eſclairer, comme ſont les pins, les peſſes & ſapins. Mais ſans cela, Tryphon mon bel amy, les arbres qui ſont de nature froids & frilleux perdent leurs feuilles tous les ans pour le peu de chaleur, foible & debile, qui ſe reſtraint & abandonne l'arbre, là où au contraire la chaleur & qualité graſſe & onctueuſe qui eſt en l'olivier, au laurier & au cyprez les maintient tousjours verds & feuillus, comme auſſi demeure tousjours le lierre. Voylà pourquoy le bon pere Bacchus n'a pas amené en uſage le lierre, comme un preſervatif & un ſecours à l'encontre de l'yvreſſe, ni comme l'ennemy du vin, attendu qu'il appella le vin pur Methy, & ſe ſurnomma ſoy meſme Methymnæus : mais à mon advis, tout ainſi comme ceux qui aiment le vin, quand ils n'en peuvent avoir de celuy de la vigne uſent de biere, breuvage contrefaict d'orge, ou bien de cydre fait de pommes, ou de dattes : Auſſi celuy qui deſiroit avoir en la ſaiſon d'hyver un chappeau de pampre de vigne ſur ſa teſte, la voyant nue & deſtituée de feuil-

les ſe contenta d'avoir du lierre qui luy reſemble : joinct que ſon bois & ſon ſerment eſt auſſi tousjours tortu, & ne va jamais droict, ains ſe jette à l'adventure çà & là, & la molleſſe graſſe des feuilles eſparſes à l'entour des branches ſans ordre, & après tout, ſon raiſin qui reſemble proprement à une grappe de verjus commanceant à ſe tourner, repreſentent fort naïfvement toute la forme de la vigne, & toutefois encore qu'il apportaſt quelque ſecours à l'encontre de l'yvreſſe, nous dirons que cela ſe fait par le moien de ſa chaleur, en ouvrant les pores & petits pertuis pour faire ſortir & évaporer les fumées du vin, ou plutôt en cédant de ſa chaleur à le cuire & digerer, à fin que Bacchus pour l'amour de toy Tryphon, demeure medecin. A cela Tryphon demeura une eſpace de temps ſans reſpondre, penſans en luy meſme comment il luy repliqueroit : & Eraton aiguillonnant chaſcun de noz autres jeunes gens, nous diſoit, que nous devions ſecourir Tryphon l'advocat & defenſeur de noz chappeaux de fleurs, ou bien que nous les devions oſter de deſſus noz teſtes. Mais Ammonius dit qu'il leur donnoit aſſeurance de ſa part, d'autant qu'il ne rechargeroit point à l'encontre de ce que nous reſpondrions : & Tryphon meſme nous incitoit à dire quelque choſe. Alors je me pris à dire, ce n'eſt point à moy à prouver que le lierre ſoit froid, ains à Tryphon,

attendu qu'il l'a emploié à refraiſchir & à reſerrer & conſtiper.

Mais quant à ce qui a eſté maintenant allegué, que la grappe du lierre enyvre quand elle eſt trempée dedans le vin, il ne ſe trouve pas véritable, & l'accident qu'il fait en ceux qui en boivent ne ſe pourroit bonnement appeller yvreſſe, ains plus toſt troublement d'eſprit & alienation d'entendement, comme fait le juſcyame, autrement hanebane, & pluſieurs autres plantes, qui troublent furieuſement & tranſportent l'entendement. Et quant à la tortuoſité des branches, elle eſt hors de propos: car les œuvres & effects contre nature ne peuvent proceder des puiſſances naturelles, ains les bois meſmes ſe courbent & ſe tordent parce que le feu qu'on leur applique en tire toute l'humeur naturelle par force, là où la chaleur interieure & naturelle leur euſt entretenue & augmentée.

Mais prenez garde plus toſt, que ceſte forme tortue boſſue, & ceſte baſſeſſe tendant tousjours contre terre, ne ſoit plus toſt argument d'imbécillité & de froideur au corps là où elle eſt, prenant pluſieurs repoſées, & faiſant pluſieurs repriſes, ne plus ne moins qu'un pelerin, qui pour ſa foibleſſe & laſſitude ſe repoſe & ſe ſied par pluſieurs fois en chemin, & puis ſe remet de rechef à cheminer. Voylà pourquoy il a tous-

jours beſoing de quelque ſouſtien qu'il embraſſe à quoy il ſe tienne, & ſur lequel il s'appuye n'aiant pas la puiſſance de ſe ſouſtenir & de ſe conduire ſoy meſme, à faute de chaleur. De laquelle la force naturelle eſt de monter contremont: & quant à ce que la neige s'eſcoule & ſe fond incontinent deſſus, c'eſt à cauſe de la moiteur molle de ſa feuille, comme nous voions que l'eau meſme deffait & diſſoult incontinent la laxité & rarité ſpongieuſe d'icelle, attendu qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'un amas de pluſieurs petites boutiffles ſerrées & eſtraintes enſemble, dont vient qu'aux lieux fort baignez & fort humides, la neige ne ſe fond pas moins toſt, qu'aux lieux qui ſont expoſez au ſoleil. Quant à l'eſtre tousjours feuillu, & avoir la ferme feuille, comme dit Empedocles, cela ne vient point de la chaleur, non plus que le perdre tous les ans la feuille ne procede pas de froideur. Qu'il ſoit ainſi, le meurthe, & l'adianton qui eſt capilli veneris, qui ne ſont pas plantes chaudes, mais froides, ſont tousjours feuillues & verdoiantes. Et pourtant y en a qui ont opinion, que ce demeurer feuillu procede d'une certaine egalité de temperature. Mais Empedocles outre cela le refere à certaine proportion des pores & petits pertuis, par leſquels également penetre & ſe tranſmet la nourriture aux feuilles. Tellement qu'il y en coule

tousjours ſuffiſamment pour les entretenir, ce qui ne ſe fait pas ès arbres perdans leurs feuilles, à cauſe de la laxité & largeur des pertuis d'enhaut, & l'eſtroiſſeure de ceux d'embas, qui fait que les uns n'en envoyent pas, & les autres ne le retiennent pas, ains ſi peu encore qu'ils en reçoivent, ils le reſpandent tout à la fois, comme il advient ès eſcheneaux & canaux à arroſer les jardins quand ils ne ſont pas bien egaux, là où celles qui ſont tousjours arroſées & abreuvées, pource qu'elles ont continuellement de la nourriture autant qu'il leur en faut en proportion, elles reſiſtent, & demeurent fermes tousjours verdoiantes, ſans ſe fener ne vieillir.

Voire mais quand on voulut planter & faire croiſtre le lierre en Babylone, il n'y peut jamais venir, & refuſa d'y vivre. Il feit bien certes & genereuſement, ſi eſtant familier & commenſal d'un dieu Bœotien, il ne voulut pas ſortir hors de ſon païs pour aller habiter entre les barbares. Et ne feit pas comme Alexandre qui s'allia par mariage à ces nations eſtrangeres là, ains reſiſta à ce changement de ſon païs naturel. Mais la cauſe en eſtoit non ſa chaleur, ains plus toſt ſa froideur, de maniere qu'il ne pouvoit ſupporter une temperature d'air ſi contraire à la ſienne: Car ce qui eſt propre ne perd & ne gaſte point ce qui luy eſt familier, ains le reçoit, le nourrit

& le porte, comme la terre ſeiche le thim. Or dit on que la province de Babylone a un air ſi eſtouffant de chaleur, & ſi malaiſé à ſupporter, que pluſieurs des habitans qui ſont riches font emplir des outres & peaux de chévre d'eau fraiſche, & couchent deſſus pour dormir & ſe tenir fraiſchement.

## QUESTION III.

*Pourquoy c'eſt que les femmes s'enyvrent malaiſément, & les vieillards facilement.*

FLORUS s'eſmerveilloit un jour comment Ariſtote en ſon traitté de l'yvreſſe, aiant eſcrit que les vieillards eſtoient fort facilement & bien toſt ſurpris de l'yvreſſe, & au contraire les femmes difficilement & rarement, & n'en avoit pas rendu la raiſon, veu qu'il n'a pas accouſtumé de mettre ainſi en avant aucune difficulté ſans la decider. Et puis le propoſa à la compagnie pour en chercher la raiſon: car c'eſtoit en un ſoupper de gens tous de familiere cognoiſſance. Si dit adonq Sylla, que lon voioit l'un à travers l'autre, & que ſi nous prenons bien la cauſe des femmes, il ne ſera pas beſoing de beaucoup de recherche pour trouver celle des vieillards, parce que leurs natures ſont directement toutes contraires en

humidité, ſiccité, aſpreté, moleſſe & dureté. Et ſuppoſé cela premierement que la naturelle temperature des femmes eſt fort humide, ce qui leur rend la charnure ainſi molle, liſſée & luyſante, avec leurs purgations naturelles. Quant doncques le vin vient à tomber en une ſi grande humidité, alors ſe trouvant vaincu il perd ſa couleur & ſa force, & devient decoloré & eveux, & en peut on tirer quelque choſe des paroles meſmes d'Ariſtote : car il dit, que ceux qui boivent à grands traicts ſans reprendre haleine, ce que les anciens appelloient ἀμυζίζειν [1], ne s'enyvrent pas ſi facilement, par ce que le vin ne leur demeure gueres dedans le corps, ains eſtant preſſé & pouſſé à force il paſſe tout oultre à travers. Or le plus communement nous voions que les femmes boivent ainſi : & ſi eſt vrayſemblable que leur corps, à cauſe de la continuelle attraction qui ſe fait des humeurs contre bas, pour leurs purgations menſtruelles, eſt plein de pluſieurs conduicts & percé de pluſieurs tuyaux & eſcheneaux, eſquels le vin venant à tomber, en ſort viſtement & facilement ſans ſe pouvoir attacher aux parties nobles & principalles, leſquelles eſtans troublées l'yvreſſe s'en enſuit.

Au contraire, que les vieillards aient faute

[1] Notre mot *ſabler* répond à ce mot grec ; *ſabler* le Champagne, le Bourgogne.

d'humeur propre & naturelle, il me ſemble que le nom le donne aſſez à entendre : car ils ont eſté appellez γέροντες, non pource qu'ils panchent vers la terre, mais pource qu'ils ſont eulx meſmes tous terreſtres de leur habitude & temperature : & le monſtre auſſi ce, qu'ils ſont malaiſez & durs à plier : l'aſpreté de leur cuir auſſi monſtre la ſeichereſſe de leur temperature : ainſi eſt il vrayſemblable, que quand ils boivent, leur corps, qui eſt devenu, à cauſe de la ſeichereſſe, rare comme une eſponge, reçoit par tout le vin, lequel s'y arreſtant fait des battements au cerveau, & des peſanteurs en la teſte. Tout ainſi doncques comme les eaux coulent par deſſus les terres qui ſont dures & ſolides, & n'y font point de bouë, ains les lavent par deſſus en paſſant ſeulement, & penetrent plus au dedans de celles qui ſont rares, auſſi le vin eſtant attiré par la ſeichereſſe alterée de leurs corps, y demeure davantage.

Mais ſans cela encore voit on que la nature des vieillards a d'elle meſme les accidents que l'yvreſſe cauſe, qui ſont tous evidents, par ce qu'elle fait trembler & branſler les membres, begueyer la langue, parler beaucoup, ſe courroucer facilement, oublier, & troubler l'entendement, deſquels la plus part eſtans aux vieilles gens, voire quand ils ſont meſmes en pleine

ſanté, il ne leur fault pas gueres d'esbranlement, & bien peu d'agitation, pour faire que l'yvreſſe engendre en eulx non de nouveaux accidents, mais qu'elle augmente ceulx qui desjà leur ſont tous communs : qu'il ſoit vray, il n'y a rien qui reſemble mieulx à un vieillard qu'un jeune homme quand il eſt yvre.

## Question IV.

*Si les femmes ſont de complexion & temperature plus froides, ou plus chaudes, que les hommes.*

Ainsi doncques parla Sylla : & le capitaine Apollonides, qui faiſoit profeſſion de renger les gens en battaille, dit qu'il approuvoit bien ce qui avoit eſté allegué des vieilles gens, mais qu'il luy ſembloit qu'on avoit obmis à dire la cauſe de la froideur naturelle des femmes, par laquelle on diſoit que le vin qui eſt fort chaud venoit à s'eſtaindre & à perdre celle vehemence enflammée qui ſecouë & esbranle tout le corps de l'homme, ce qui toutefois avoit eſté trouvé vrayſemblable par toute la compagnie. Mais Athryilatus medecin natif de l'iſle de Thaſos entrejetta un peu de retardement à l'inquiſition de ceſte cauſe, parce qu'il y en a, dit il, qui eſtiment que les femmes ne ſont pas froides,

mais plus chaudes que les hommes, & qu'il y en a auſſi qui tiennent que le vin ne ſoit pas chaud, mais froid. Dequoy Florus s'eſmerveillant : Quant au vin, dit il, je le laiſſe à celuy là, en me monſtrant, pource qu'il n'y avoit pas long temps que nous en avions deviſé enſemble : Mais quant aux femmes, ceulx qui cuydent ſouſtenir qu'elles ſont plus toſt chaudes que froides, alleguent pour prouver leur dire, qu'elles ne ſont point pelues ny velues, diſans que c'eſt à cauſe que la chaleur conſume la ſuperfluité qui engendre le poil. Secondement ils alleguent l'abondance du ſang qui ſemble eſtre la ſource de la chaleur qui eſt dedans le corps : & les femmes en ont tant, qu'elles bruſleroient & s'enflammeroient, ſi ſouvent elles n'avoient leurs purgations. Tiercement, l'experience des funerailles & obſeques, ce diſent ils, monſtre & prouve que les corps des femmes ſont plus chauds que ceulx des hommes, par ce que ceulx qui ont la charge de bruſler les corps en mettent tousjours un de femme parmy dix d'hommes, car il aide à faire bruſler les autres, d'autant que leur chair a je ne ſçay quoy de gras, qui bruſle comme une torche, de maniere qu'il ſert de bois ſec à allumer les autres. Davantage s'il eſt vray que ce qui eſt plus generatif, ſoit auſſi plus chaud : il eſt certain que les filles ſont plus toſt preſtes à marier, & appetent plus toſt

la generation que non pas les fils, & n'eſt pas petite ny foible preuve de chaleur, ains plus grande & plus vrayſemblable, qu'elles ſupportent plus facilement la rigueur du froid & de l'hyver : car elles tranſiſſent moins de froidure que ne font les hommes, & demandent bien peu d'habillemens.

Mais au contraire, dit Florus, il m'eſt advis que par ces meſmes argumens ceſte opinion ſe refute d'elle meſme. Car premierement elles ſupportent mieulx le froid, & y reſiſtent plus facilement, d'autant que chaſque choſe s'offenſe moins de ſon ſemblable. Et puis elles n'ont pas la ſemence idoine à engendrer à cauſe de leur froideur, ains ſert leur geniture ſeulement de matiere & de nourriture à la ſemence virile. Qui plus eſt, elles ceſſent bien plus toſt de porter, que les hommes d'engendrer, & bruſlent leurs corps mieulx que ne font ceulx des hommes, d'autant qu'ils ſont plus gras, & la graiſſe eſt la plus froide partie de tout le corps : c'eſt pourquoy les jeunes hommes & ceux qui font plus d'exercice, ont moins de graiſſe : & la purgation de leurs mois n'eſt pas ſigne d'abondance ou de quantité grande, mais de corruption ou de mauvaiſtié de ſang : car ce qu'il y a de plus crud & de plus ſuperflu, n'ayant où s'arreſter & s'amaſſer dedans le corps, en ſort dehors tout peſant & tout trouble, à

cauſe de ſon imbecillité procedant de faulte de chaleur. Ce qui appert par ce que ordinairement celles qui ont leurs mois ſont frilleuſes, & tremblent de froid le plus ſouvent, d'autant que ce qui eſt eſmeu & qui demande à ſortir de leurs corps eſt froid & crud. Au reſte quant à ce qu'elles ont le cuir liſſé ſans aucun poil, qui diroit que cela fuſt effect de chaleur, & non pas plus toſt de froideur? veu que nous voions que les plus chaudes parties du corps humain ſont ordinairement veluës : car toutes telles ſuperfluitez ſont poulſées au dehors vers le cuir par la chaleur qui gratte & ouvre les pores de la ſuperfice d'iceluy. Mais au contraire la poliſſure vient de la froideur qui l'eſpeſſit & la ſerre. Or qu'elles aient le cuir plus ſerré que les hommes, ſeigneur Athryilatus, tu l'entendras de ceulx qui couchent avec les femmes leſquelles ſe parfument le corps, ou ſe frottent d'huiles de ſenteurs : car ils ſe treuvent tous pleins de tel parfum & huilemens, encore qu'ils ne s'approchent pas d'elles, & qu'ils ne les touchent pas, à cauſe que leur corps d'eux qui eſt chaud & rare le tire à ſoy : Toutesfois, dit il, quoy qu'il en ſoit, ſi a la cauſe des femmes divinement eſté debatue.

QUESTION

## Question V.

*Si le vin eſt de nature froid* [1].

Mais au demourant je deſire ſçavoir [2] dont tu as prins ſuſpicion de dire, que le vin de puiſſance ſoit froid de nature. Comment, dis-je adonc, cuides tu que ce ſoit moy qui le die? Et qui donc? dit il. J'ay ſouvenance, dis-je, d'avoir leu, non depuis n'agueres, mais il y a long temps, un diſcours d'Ariſtote touchant ceſte queſtion : Et Epicurus meſme en ſon feſtin en fait un long procès, dont le ſommaire, ainſi comme il me ſemble eſt tel : c'eſt qu'il dit, que le vin n'eſt pas abſoluëment chaud, mais qu'il a en ſoy quelques atomes qui cauſent la chaleur, & d'autres auſſi qui cauſent la froideur, dont il en perd les unes quand il entre dedans le corps, & en prend auſſi d'autres du corps meſme où il entre ſelon qu'ils ſont de nature ou de temperature propres à s'accommoder avec nous, de maniere que les uns quand ils ſont yvres s'echauffent par le vin, les autres au contraire ſe

[1] On ne trouvera dans cette queſtion que de mauvaiſes raiſons en faveur de l'affirmative : il y en auroit de très-bonnes à dire en faveur de la négative; ou plutôt il faudroit diſtinguer des vins chauds & des vins froids.

[2] Florus continue de parler : ce qui prouve que les titres de ces queſtions ont paſſé de la marge dans le texte.

refroidiſſent. En diſant cela, repliqua Florus, il nous meine tout apertement par les opinions de Protagoras en l'incertitude de Pyrrhon : car il eſt tout manifeſte qu'en parlant de l'huile, du laict, du miel, & de toutes autres choſes, nous ne viendrons jamais à ſpecifier de quelle nature elles ſeront, & dirons qu'elles deviendront telles, ſelon qu'elles ſeront meſlées & contemperées les unes avec les autres. Mais toy, dit il, quels argumens allegues tu ? Ceulx icy, dis je, (me voiant preſſé par deux de dire ſur le champ viſtement ce que j'en penſois). Le premier qui me vient en l'entendement eſt, ce qui ſe fait par les medecins à ceulx qui ont debilitation d'eſtomac, & qui ont beſoing de corroborer & fortifier celle partie, ils ne leur ordonnent rien qui ſoit chaud, mais en leur baillant du vin ils les ſecourent. Semblablement auſſi arreſtent ils & font ceſſer les fluxions quand le corps ſe reſould tout en ſueurs, avec du vin, les arreſtant & retenant ainſi, non moins voire plus, que ne ſçauroit faire la neige en refraichiſſant & reſerrant toute l'habitude du corps, qui ſe va autrement diſſolvant : là où s'il avoit la nature & la force d'eſchauffer, ce ſeroit autant d'applicquer du vin pur au cœur, comme d'approcher le feu de la neige. Et puis la plus part des medecins tient, que le dormir ſe fait par refrigeration, de ma-

niere que la plus part des medicaments qui provocquent à dormir ſont froids, comme la mandragore & le pavot : mais c'eſt avec grand'force & violence qu'ils compreſſent & figent le cerveau, là où le vin refraichiſſant tout doulcement, & avec plaiſir, arreſte & fait repoſer le mouvement, n'y aiant difference que du plus & du moins quant à ceſt effect. Davantage ce qui eſt chaud eſt generatif de ſemence : car l'humeur luy donne aptitude de couleur, & l'eſprit par le moyen de la chaleur luy donne la vigueur, la puiſſance & appetit d'engendrer. Or ceulx qui boivent beaucoup de vin, meſmement tout pur, ſont laſches à l'acte de la generation, & ne ſement rien qui vaille, ne qui ſoit de bonne trempe pour bien engendrer, ains ſont leurs conjunctions avec les femmes vaines & imparfaictes, à cauſe de la foibleſſe & frigidité de la ſemence. Et puis tous les ſignes que le froid fait aux hommes advienent ſemblablement, à ceulx qui ſont yvres : ils tremblent, ils devienent peſans, ils palliſſent : l'eſprit vital qui eſt en leurs membres branſle, la langue leur beguoye, les nerfs en leurs extremitez ſe retirent, perdent ſentiment : & en pluſieurs les yvreſſes ſe terminent en une reſolution generale de tous membres, après que le vin a du tout amorty & eſteint entierement leur chaleur. Et remedie lon aux

inconveniens qu'apportent ces yvrongneries là & excès de boire ſur l'heure en les faiſant coucher, & les couvrant fort pour les eſchauffer, & le lendemain en les mettant au baing & les frottant d'huile, & les nourriſſant de viande qui ne travaillent point la maſſe du corps, revocquant tout doulcement la chaleur qui par le vin a eſté diſſipée & chaſſée dehors. Et combien que nous ſçachions rechercher ès choſes qui apparoiſſent à l'œil des ſimilitudes cachées & des facultez ſecrettes, on ne ſe ſçauroit douter de l'yvreſſe que c'eſt, ny quelle elle eſt. Car ainſi que nous avons desjà dit, les yvrongnes reſſemblent le plus qu'il eſt poſſible aux vieillards, & pourtant les grands yvrongnes vieilliſſent fort toſt, & la plus part d'eux deviennent chauves avant le temps, & ſe font chenus avant l'aage : ce qui ſemble advenir à l'homme à faulte de chaleur. Davantage le vinaigre ſemble tenir de la nature & proprieté du vin. Or n'y a il de toutes les choſes propres à eſtaindre, rien ſi repugnant ny contraire au feu que le vinaigre, qui plus que nulle autre ſurmonte & ſuffoque la flamme par ſon exceſſive froideur. Et entre tous les fruicts nous voions que les medecins ſe ſervent le plus de ceulx qui ſont vineux pour refraiſchir, comme des grenades & des pommes, & du miel : meſme n'en meſle lon pas la ſubſtance avec de l'eau de pluye, ou

de la neige pour faire du vin, le froid convertiſſant le doulx, pour l'affinité qui eſt entre eux en ſaveur auſtere, quand il eſt plus puiſſant. Et qu'il ſoit ainſi, les anciens ont ils pas attribué & conſacré [1] le dragon à Bacchus pour ceſte occaſion? & le lierre entre les plantes, comme eſtant une puiſſance froide & gelée? Et ſi lon m'oppoſe pour cuider monſtrer que le vin ſoit chaud, qu'à ceulx qui ont beu de la ciguë le plus ſouverain remede eſt de boire beaucoup de bon vin pur après, je luy repliqueray au contraire en renverſant ſon argument, que le vin meſlé avec la ciguë eſt venin incurable, & qui ſans remede tue & fait mourir ceux qui en boivent, de maniere qu'il ne doit point eſtre eſtimé plus toſt chaud pour repugner, que froid pour aider à l'effect de la ciguë, ou bien il faudroit dire que ce n'eſt pas par ſa froideur qu'elle tue ceulx qui la boivent, mais par quelque autre qualité & proprieté [2].

[1] Grec : & conſacré parmi les reptiles le dragon à....

[2] Voyez dans le tome XVII les Obſervations de M. Simonnet ſur l'effet & l'uſage des vins, p. 507 & ſuiv.

## QUESTION VI.

*Du temps propre à cognoiſtre femme.*

QUELQUES jeunes hommes qui s'eſtoient de nouveau mis à l'eſtude des anciens bons livres, deſchiroient Epicurus, comme homme impudent qui avoit importunément mis en avant un propos qui n'eſtoit ne beau ny honneſte, & encor moins neceſſaire, meſmement en un banquet où il y avoit force jeunes gens, d'aller faire mention des œuvres de Venus, un homme vieil & ancien comme luy, devant de jeunes adoleſcents, & propoſer la queſtion, « S'il eſt meilleur avoir affaire » aux femmes devant ou après le ſoupper ». Cela ſembloit proceder d'extreme incontinence. Contre ce propos là, il y en eut quelques uns qui alleguerent l'exemple de Xenophon, qui en ſon convive, après ſoupper emmene les conviez, non à pied, ains à cheval, coucher avec leurs femmes. Mais Zopyrus le medecin qui eſtoit fort verſé & exercité ès livres d'Epicurus, dit, qu'ils n'avoient pas aſſez diligemment leu le convive d'Epicurus, par ce qu'il n'avoit pas pris ceſte queſtion à traitter dès le commancement, comme un ſubject expreſſément choiſi, pour terminer encore leur devis à ne parler d'autre choſe que d'iceluy : mais aiant faict lever les jeunes hommes de table, pour ſe

pourmener après le ſoupper, il en commança à diſcourir pour les induire à continence & temperance, & les retirer des cupiditez diſſolües, comme de choſe tousjours dangereuſe à faire tomber l'homme en quelque inconvenient, mais qui faiſoit encore plus de mal à ceulx qui en uſoient après avoir bien beu & faict grand chere en un feſtin. Et quand bien, dit il, il euſt pris pour ſon principal ſubject, le diſcourir de ce poinct là, eſt il impertinent & du tout mal ſeant à un philoſophe de traitter & enquerir du temps propre & commode à coucher avec les femmes? ou bien (eſtant certain qu'il vault trop mieulx en uſer en temps opportun, & avec raiſon, qu'autrement) eſt il deshonneſte d'en deviſer en un feſtin à la table, encore qu'il ne fuſt pas impertinent d'en diſputer ailleurs? Quant à moy, il me ſemble au contraire, que lon pourroit avec raiſon reprendre & blaſmer un philoſophe qui diſputeroit publiquement de plein jour en ſon eſchole, devant toute ſorte de gens, de ceſte matiere: mais eſtant la table miſe devant ſes familiers & amis, là où il eſt quelquefois expedient de diverſifier, en beuvant, un propos qui ſera ou tiede ou froid, comment voulons nous qu'il ſoit deshonneſte de dire & d'ouir choſe qui ſoit ſalubre & utile aux hommes pour l'uſage de la compagnie des femmes? car quant à moy,

par le chien, j'aimerois mieux que les eſcarquillements de Zenon euſſent eſté couchez en quelque livre de banquet, & en quelque joyeux, traitté, qu'en une compoſition ſi grave & ſi ſerieuſe, comme ſont les livres du gouvernement de la choſe publique. Les jeunes hommes ſe ſentans attachez de ces paroles, demourerent tout court picquez.

Et comme les autres de la compagnie le priaſſent de leur reciter les paroles d'Epicurus touchant ceſte matiere, il dit qu'il ne ſe ſouvenoit pas bien particulierement de tous les propos, mais qu'il penſoit, qu'il craignoit les battemens & emotions qui ſe font en telle conjonction, par ce que les corps en ſont tout eſmeus & agitez, d'autant que le vin, qui de ſoy meſme eſt remuant, & cauſant agitation turbulente, communément jette le corps hors de ſon repos raſſis: & ſi la maſſe du corps eſtant en telle agitation ne vient à trouver un calme de tranquillité & un repos de ſommeil, ains ſe va precipiter en d'autres mouvemens, troubles & agitations du jeu de Venus, tellement que les ligatures qui ont accouſtumé de maintenir noſtre corps plus robuſte & plus ferme, en ſont toutes esbranlées & ſecouées, il y a danger que les fondemens eſtans ainſi remuez, tout l'edifice n'en vienne par terre, car la ſemence meſme & geniture ne

coulle pas lors facilement, y aiant une conſtipation à cauſe de la repletion, ains la fault arracher comme par force toute troublée & confuſe : & pourtant dit il, qu'il ſe faut mettre à ceſte beſongne là lors que le corps eſt totalement raſſis, & que la concoction & digeſtion de la viande eſt toute parfaicte, de maniere qu'il a desjà beſoing d'une autre nourriture.

Et pour confirmer ceſte opinion d'Epicurus, on y pourroit adjouſter la raiſon medicinale, que l'opportunité du lendemain matin, après que la concoction eſt du tout parachevée, eſt beaucoup plus ſeure : là où ſe meſler avec la femme incontinent après le ſoupper n'eſt pas ſans danger, par ce que lon ne ſçait ſi après l'emotion de l'acte venerien il enſuivra point une crudité & indigeſtion, tellement que ce ſeroit double inconvenient qui en enſuivroit.

Adonc Olympius prenant la parole : Quant à moy, dit il, la ſentence du Pythagorien Clinias me plaiſt infiniement, lequel eſtant enquis, quand il eſtoit meilleur s'approcher de la femme, « Quand tu auras, reſpondit il, envie d'en » valoir pis ». Car ce que Zopyrus a dit maintenant, a bien grande raiſon : & l'autre temps opportun a pluſieurs autres importunitez, & pluſieurs difficultez que je voy en ceſt affaire. Tout ainſi donc comme le ſage Thales eſtant

importuné par ſa mere, qui le preſſoit de ſe marier, s'en deffit dextrement, & la trompa, en luy diſant à ſa premiere ſemonce, « Il n'eſt » pas encore temps, ma mere » : puis quand il eut paſſé la fleur de ſon aage, comme elle luy en feiſt encore inſtance, « Il n'eſt plus temps, » dit il, ma mere ». Auſſi ſera il très bon que chaſcun ſe porte & gouverne de meſme envers le jeu d'amours, de maniere que le ſoir en ſe couchant il die, « Il n'eſt pas encore temps » : & le matin en ſe levant, « Il n'eſt plus temps ».

Alors Soclarus prenant la parole ſe prit à dire, c'eſt à faire aux champions de la luicte & de la courſe, qui veulent combatre aux jeux ſacrez pour gaigner le pris. Cela ſent ſa vieille mode que lon jouoit à faire flocquer le vin, & que lon ne faiſoit que manger force chair : mais à preſent cela eſt mal à propos, par ce qu'il y a icy beaucoup de jeunes gens qui ſont nouveaux mariez [1],

Leſquels jouër doivent au jeu d'amours.

Et ſi n'eſt pas encor' de tout poinct dame Venus eſloignée ny recullée de nous, car nous luy fai-

[1] Amyot eût du traduire d'après le grec : Ce que vous venez de dire eſt bon pour des athlètes gorgés de vin & de viande : mais ne convient point à ces jeunes mariés qui ſont ici, & leſquels jouer. . . .

ſons encore priere en chantant les hymnes des dieux & luy diſons,

Dame Venus, noſtre belle deeſſe,
Renvoye encore arriere la vieilleſſe.

Conſiderons doncq' ſi bon vous ſemble, ſi Epicurus a bien & convenablement oſté la nuict à Venus, ou s'il a faict contre tout droit & raiſon, combien que Menander homme bien entendu en l'amour l'appelle très bonne entre les dieux: car il a eſté à mon advis, bien inſtitué par couſtume de venir à ceſt acte là, en mettant le voile des tenebres au devant de la volupté, & non pas chaſſer toute honte au dehors de ſes yeux, en y venant de plein jour à la lumiere & donnant moyen à la luxure de s'enhardir & aſſeurer, & de s'imprimer la memoire de l'acte ſi vive, qu'elle demeure long-temps en l'entendement pour derechef rallumer de nouvelles cupiditez. Car la veuë, ainſi comme dit Platon, paſſe fort viſtement à travers les affections du corps juſques à l'ame, & reſveille tousjours la concupiſcence fraiſche & nouvelle, en luy repreſentant avec grande vehemence les images de la volupté: là où au contraire, la nuict oſtant la plus part de ce qui eſt plus furieux, abuſe & endort la nature, de maniere qu'elle ne ſe desborde pas par la veuë juſques à luxurieuſe diſſolution.

Mais ſans cela, quel propos y auroit il qu'un mary retournant tout gay d'un feſtin, aiant peut eſtre encore le chappeau de fleurs ſur la teſte, & parfumé d'huile de parfum, tournaſt le dos à ſa femme, & s'enveloppant dedans le lict ſe miſt à dormir, & puis qu'en plein jour au milieu des affaires du meſnage il mandaſt à ſa femme qu'elle le vint trouver pour telle choſe ? ou bien, qu'il ne l'ambraſſaſt que le matin à jeun, comme fait le coq ſes poulles ? car le ſoir, mon bel amy, eſt la fin & le repos des travaux de tout le jour, & le matin en eſt le commancement. Au ſoir preſide le bon Bacchus, qui eſt ſurnommé Lyſius, pour ce qu'il diſſoult tous ennuis, & met fin à tous travaux, & avec luy les Muſes, Terpſichore qui aime la danſe, & Thalia les banquets : là où le matin ſe léve au poinct du jour pour vacquer à Minerve l'ouvriere, & à Mercure le trafficqueur. Et pourtant au ſoir conviennent les chanſons, la muſique, le bal, le plaiſir des nopces.

Maſques, feſtins, & les chanſons à voix,
Le bruit plaiſant des fleuſtes & aubois.

Le matin on n'entend que les coups de marteaux, le bruit des ſies, le reſveille-matin des gabeleurs & peagers qui crient après ceux qui entrent & qui ſortent, les adjournements des ſergents à comparoir devant les juges, les publications des

edicts, & ſommation de venir faire la court à quelque prince, ou à quelques ſeigneurs ou magiſtrats ayants charge publique, auquel temps il n'y a point de lieu pour la volupté :

Dame Venus à l'heure eſt en default,
Du javelot de Bacchus plus ne chault,
Ny de ſon lierre, & prennent alors ceſſe
Tous les feſtins & les jeux de jeuneſſe.

Et puis il ne ſe trouvera point que le poëte ait jamais fait qu'aucun des princes demi-dieux ſe ſoit ſur jour couché avec ſa femme ny avec ſa concubine, ſinon Paris, qui s'en eſtant fuy de la bataille s'en alla cacher au gyron de ſon Heleine [1], donnant à entendre par là, que ce n'eſt point acte de mary honneſte & legitime, mais lubricité d'adultere furieux de paillardiſe, de ſervir à telle volupté en plein jour : & ſi ne fault point qu'Epicurus die, que le corps s'offenſe plus de l'œuvre de mariage après le ſoupper que le matin, ſi ce n'eſt que l'homme ſoit yvre, ou bien ſi chargé de viande & d'avoir trop mangé, qu'il en creve : car certainement en ce cas là l'acte ſeroit dangereux & dommageable voirement, mais s'il a beu & mangé à ſuffiſance, qu'il ſoit modérement gay, ſon corps diſpos & ſon eſprit bien deliberé, & qu'il vienne par intervalles à

[1] Iliad. III, 446.

ambraſſer ſa femme, cela ne luy cauſera agitation grande la nuict pour la quantité de la viande, ny ne luy apportera dommage, un refroidiſſement, ny un remuement des atomes hors de leur place, ainſi que dit Epicurus : ains ſe mettant puis après à repoſer, & ſe relaſchant par le ſommeil, il remplira ce qu'il aura vuidé, d'autant qu'il ſe fera nouvelle fluxion ès vaſes qui auront eſté eſpuiſez.

Mais bien plus toſt fault il prendre garde de n'uſer de ce meſtier là ſur jour, de peur que le corps & l'eſprit eſtans agitez du labeur & du ſoucy des affaires, ne s'aigriſſent & s'enflamment encore davantage, n'aiant pas eu la nature ſuffiſant intervalle & diſtance entre deux pour ſe repoſer & refaire : car tout le monde, mon amy, n'a pas le grand loiſit d'Epicurus, ny proviſion pour toute ſa vie de ce grand repos qu'il diſoit avoir acquis par les lettres & l'eſtude de philoſophie, ains n'y a celuy qui ne ſe treuve par chaſcun jour aſſailly de pluſieurs affaires, & de pluſieurs exercices qui le travaillent infiniement, auſquels il n'eſt ny beau ny bon d'expoſer le corps ainſi reſolu, affoibly & debilité d'un furieux exploit de concupiſcence : parquoy laiſſons luy tenir quant à luy ſa folle opinion, que les dieux eſtans immortels & bienheureux, ne ſe ſoucient & ne s'entremettent point de noz af-

faires : mais nous obeiſſans aux loix, uz & couſtumes de noſtre païs, ainſi comme tout homme de bien doit faire, donnons nous bien garde d'entrer le matin au temple, & de mettre la main aux ſacrifices, venans tout fraichement de faire un tel acte. Car il eſt honeſte qu'interpoſant la nuict & le ſommeil entre deux, & y mettans ſuffiſant eſpace & intervalle, nous nous y venions preſenter purs & nets, comme nous eſtans levez en un autre jour nouveau avec toute nouvelle penſée, ainſi que dit Democritus.

## Question VII.

*Pourquoy eſt-ce que le mouſt n'enyvre point.*

On eſſaye du vin nouveau à Athenes l'unzieme jour du mois [1] de fevrier, & appelſe on ce jour là πιθοίγια, c'eſt à dire l'ouverture des tonneaux & ancienement avant que d'en boire ils en reſpandoient les primices aux dieux, en leur faiſant prieres que l'uſage de ce medicament leur fuſt ſalutaire & non dommageable. Mais en noſtre païs ce mois là s'appelle προσατήριος, & eſt la couſtume que le ſixieme on taſte des vins nouveaux, après avoir faict ſacrifice à la bonne fortune & au bon demon, & après avoir com-

[1] Le mois n'eſt pas déſigné dans le grec.

mancé à ſentir le ſoufflement du vent de zephyre, qui eſt celuy du Ponent, par ce que c'eſt luy qui plus trouble & eſmeut le vin, tellement que celuy qui s'en eſt peu ſauver, on a eſperance qu'il demourera ferme, & tiendra bon pour toute l'année. Si fit noſtre pere le ſacrifice accouſtumé, & après le ſoupper ſon vin aïant eſté trouvé bon, & loué, il propoſa ceſte queſtion aux jeunes hommes qui eſtudioient en la philoſophie avec moy, « Pourquoy c'eſt que le » mouſt n'enyvre point ». La choſe ſembla de prime face eſtrange à pluſieurs, & Agias dit, que le doux ſaoule incontinent & vient contre cœur, au moien dequoy malaiſément pourroit un homme boire tant de mouſt qu'il fuſt ſuffiſant à l'enyvrer, par ce que l'appetit ſe laſſe incontinent pour le peu de plaiſir qu'il y prend, ſi toſt qu'il eſt venu juſques à ne ſentir plus de ſoif. Or qu'il y ait difference entre doux & ſouëf, le poëte meſme le donne à entendre, quand il dit,

Du doulx miel avecques du fourmage,
Du vin ſouëf agreable bruvage.

Car le vin à ſon commancement eſt doulx, & devient à la fin ſouëf, quand il eſt envieilly; & que moienant l'ebulition & concoction il a paſſé par la ſaveur auſtere & bruſque. Et Ariſtænetus

tænetus de Nice dit qu'il ſe recorde avoir leu en quelques livres, que le mouſt meſlé avec le vin fait ceſſer l'yvreſſe : & ſi dit davantage, qu'il y a des medecins qui ordonnent à ceux qui ont trop beu, quand ils ſe vont coucher, de prendre du pain trempé dedans du miel. S'il eſt doncques ainſi, que les doulceurs emouſſent la force du vin, c'eſt avec bonne raiſon que le vin nouveau n'enyvre pas juſques à ce que la doulceur ſoit changée en ſouëfveté. Nous approuvaſmes grandement le diſcours de ces jeunes hommes, de ce que n'eſtans point tombez ſus les communes raiſons, ils en avoient excogité de nouvelles : car les communes & plus promptes à la main ſont, la peſanteur du mouſt, comme dit Ariſtote, laquelle ouvre le ventre, & la quantité des vents qui y demeurent, & la ſubſtance eveuſe dont les vents en ſortent eſtans poulſez par force, & la ſubſtance eveuſe de ſa nature affoiblit la force du vin, comme au contraire la vieilleſſe luy augmente la force, par ce que ce qu'il y avoit de ſubſtance eveuſe en eſt dechaſſé, au moien dequoy la quantité du vin en diminue, & la force & vertu en augmente.

## QUESTION VIII.

*Pourquoy eſt-ce que ceux qui ſont yvres à faict, ſont moins troublez que ceux qui le ſont à demy.*

PUIS doncques, dit mon pere, que nous avons commancé à remuer Ariſtote, il ne ſera pas mauvais que nous eſſayons de dire quelque choſe touchant ceux qu'on appelle ἀκροθώρακες, c'eſt à dire qui ont bien beu & ſont à demy yvres : car encore qu'Ariſtote ſoit ordinairement fort aigu & ſubtil à reſouldre telles queſtions, ſi m'eſt il advis qu'il n'a pas aſſez exactement reſolu celle cy, ne ſuffiſamment declaré la cauſe : car il dit, comme il me ſemble, que le diſcours de celuy qui eſt ſobre, juge bien & à la verité les choſes ainſi comme elles ſont : au contraire que de celuy qui eſt yvre à faict & mort yvre, comme lon dit, le ſentiment eſt du tout aſſoupi : mais de celuy qui a bien beu & eſt à demy yvre, l'apprehenſion & fantaſie eſt encore ſaine, mais le diſcours & jugement eſt desjà troublé, & pourtant ils jugent, & jugent mal, pour ce qu'ils ſuivent leurs fantaſies & apprehenſions corrompues. Or que vous en ſemble de cela ? Quant à moy, dis je, conſiderant ſa raiſon à part moy, elle me ſemble aſſez ſuffiſante pour rendre bien

la cauſe de ceſt effect. Mais ſi vous voulez que nous y recherchions quelque choſe de ſingulier davantage, conſiderez premierement ſi ceſte difference qu'il allegue ne ſe doit point referer au corps. Car de ceux cy qui ont bien beu, il n'y a que le diſcours de la raiſon ſeulement qui ſoit troublé, & le corps peut encore ſervir à toutes ſes volontez, d'autant qu'il n'eſt pas du tout noyé de vin : car quand il eſt du tout abbatu & oppreſſé de la quantité du vin, il deſtitue les appetitions, & faut de garant aux affections, eſtant ſi deſcouſu & ſi relaſché qu'il ne leur peut plus ſervir, ny venir juſques à executer ce qu'il voudroit bien. Les autres, aians le corps qui leur ſert & leur aide à pecher & faillir, ſont deſcouverts, non pource qu'ils ſoient plus fols ne plus privez de raiſon, mais pource qu'ils ont plus de moien de monſtrer leur follie.

Toutefois à le prendre par ailleurs, dis-je, qui conſiderera la force du vin, il n'y a rien qui empeſche qu'avec la quantité, elle ne ſe change & devienne diverſe, ne plus ne moins que le feu, s'il eſt mediocre il endurcit la tuyle, & tous ouvrages de terre, mais s'il eſt vehement à outrance, il les fond & fait couler : & d'autre coſté, l'eſté au commancement eſmeut & enflamme les fiebvres, & quand il eſt à ſon milieu elles ſe raſſeient & diminuent, & à la

fin ſe terminent du tout. Qui empeſche donc que l'entendement, qui naturellement eſt troublé par le vin, après qu'il a bien eſté renverſé ſans deſſus deſſoubs, venant la quantité à s'augmenter, ne ſe revienne de rechef, & ſe raſſeie auſſi : ne plus ne moins que l'hellebore commence ſon operation de purger par renverſer ſans deſſus deſſoubs l'eſtomac & toute la maſſe du corps : mais ſi on en donne en quantité moindre doſe qu'il ne faut, il trouble bien, mais il ne purge rien : & ceux qui prennent des médicamens propres à faire dormir, s'ils en prennent en doſe moindre que moyenne, au lieu de dormir, ils ſe trouvent plus tormentez qu'au paravant, & d'autres en aians pris plus qu'il n'en faut, dorment à faict. Auſſi peut-il eſtre, que la tormente qui eſt en l'entendement de celuy qui a bien beu, quand elle eſt creuë juſques à ſa plus grande force & vigueur ſe va diminuant, & qu'à cela luy aide le vin, lequel entrant en grande abondance dedans le corps, bruſle & conſomme ce qu'il y a de maniaque troublant l'uſage de la raiſon, tout ainſi que le chant funebre que lon ſonne avec des fluſtes aux funerailles des treſpaſſez, au commencement eſmeut les cœurs à compaſſion & fait tomber les larmes des yeux, mais après qu'il a ainſi amené l'ame juſques à pitié & compaſſion, paſſant plus outre petit à

petit il oſte & aſſoupit tout ſentiment de triſteſſe & de douleur. Semblablement auſſi verrez vous après que le vin a bien eſmeu & agité la partie vigoureuſe & courageuſe de l'ame, leur entendement puis après vient à ſe revenir & à ſe raſſeoir, de maniere qu'ils demeurent en repos, aiant l'yvreſſe paſſé plus oultre.

## QUESTION IX.

*Que ſignifie ce vieil proverbe, boy cinq ou trois, & non pas quatre* [1].

APRÈS que j'eus dit cela, Ariſtion criant à pleine teſte, comme eſtoit ſa couſtume, à ce que je voy, dit-il, le rappel de ban des meſures aux bancquets a eſté decerné avec la plus juſte & plus populaire raiſon du monde. Leſquelles meſures par je ne ſçay quel temps ſobre, ne plus ne moins que par un tyran, en avoient eſté longuement bannies. Car ainſi que ceux qui font profeſſion de ſonner de la lyre, diſent que la proportion ſeſquialtere produit l'accord muſical de la quinte, que la double produit le diapaſon qui eſt l'octave, & que l'accord de la quarte

[1] Le traducteur Anglois a omis cette queſtion, qui nous apprend fort obſcurément qu'il faut mettre dans ſon verre plus d'eau que de vin.

qui eſt le plus obſcur qui ſoit, ſe fait de la proportion ſeſquitierce. Auſſi ceux qui font profeſſion d'entendre les harmonies de Bacchus, ont cogneu qu'il y avoit trois accords du vin avec l'eau, diſans & chantans ainſi, boy cinq ou trois & non pas quatre. Car le cinq contient la proportion ſeſquialtere, quand trois meſures d'eau ſont meſlées avec deux de vin : & le trois contient la proportion double, quand deux d'eau ſont meſlez avec un de vin : mais le quatre contient en ſoy la proportion ſeſquitierce, quand ſur un de vin on verſe trois d'eau, qui eſt la meſure de quelques graves ſenateurs & magiſtrats ſeans au palais à deſpeſcher de grands affaires de conſequence, ou de quelques dialecticiens renfrongnez & fronçans leurs ſourcils, quand ils deſveloppent & deſmeſlent les changemens de leurs ſyllogiſmes. Brief c'eſt une meſlange & une trempe trop ſobre & trop froide : mais des deux autres, celle d'un à deux, produit ce turbulent ton des Acrothoraces, c'eſt à dire, de ceux qui ont trop beu,

Touchans du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne devoient pour rien eſtre touchées.

Car il ne permet pas, le maladviſé qu'il eſt, que l'homme demeure ou ſobre du tout, ou du tout noyé en vin. Mais la meſlange de deux

à trois eſt la plus gentille & plus muſicale proportion de toutes, faiſans gracieuſement dormir l'homme, & oublier tous ſes ennuis, comme celle bonne & fertile terre d'Heſiode,

Tous les ennuis du laboureur chaſſant.
Et ſes enfans doucement nourriſſant.

Elle appaiſe & endort toutes les plus ſuperbes & plus violentes paſſions qui ſoient dedans noſtre cœur, y induiſant une paix & tranquillité profonde.

A ces paroles d'Ariſton perſonne ne contredit ny ne repugna, par ce que lon voyoit bien qu'il ſe jouoit. Parquoy je luy dis, qu'il priſt donq la couppe en main ; & comme s'il tenoit une lyre qu'il entonnaſt ceſt accord & conſonnance là qu'il louoit tant, & qu'il trouvoit ſi bonne. Si s'approcha incontinent un ſerviteur qui luy verſa du vin, mais il le refuſa, diſant que la muſique conſiſtoit en raiſon de ſpeculation, & non en pratique d'inſtrumens, mais mon pere y adjouſta ſeulement, qu'il luy ſembloit, que les poëtes anciens avoient auſſi feinct que Jupiter avoit deux nourrices, Ide & Adraſtia ; & Juno une, Eubœa : Apollo ſemblablement auſſi deux, Alethia & Corythalia : mais que Bacchus en avoit pluſieurs, pour autant qu'il faut qu'il ſoit alaicté & nourry de pluſieurs nymphes, c'eſt

à dire de plus de fois autant d'eau pour le rendre plus ſage & mieux domté.

## QUESTION X.

*Pourquoy eſt-ce que les chairs ſe corrompent plus toſt à la lune que non pas au ſoleil.*

EUTHYDEMUS du bourg de Sunion nous feſtoiant en ſa maiſon nous feit ſervir un porc ſanglier bien grand, tant que tous ceux de la table s'en eſmerveilloient, & il nous dit, qu'on luy en apportoit un autre qui eſtoit encore bien plus grand, mais qu'il s'eſtoit gaſté en venant aux rayons de la lune, & qu'il eſtoit en grand doubte dont cela pouvoit ainſi advenir, pource qu'il ne luy ſembloit pas vrayſemblable, que le ſoleil ne deuſt plus toſt corrompre la chair, attendu qu'il eſtoit plus chaud que la lune. Et lors Satyrus : Cela n'eſt pas, dit-il, ce que je treuve plus eſmerveillable en tel cas, mais bien ce qui ſe fait par les veneurs. Car quand ils ont abbatu ou un ſanglier ou un cerf, & qu'ils le veulent envoyer loing en la ville : ils y fichent dedans un clou de cuyvre, comme s'il avoit force & vertu d'empeſcher la putrefaction.

Après le ſoupper doncques Euthydemus mettant de rechef ceſte demande en avant, Moſ-

chion le medecin dit, que la putrefaction eſtoit une maniere de fonte & de coulleure de la chair, par ce que la corruption la reduict en une certaine humidité, tellement que ce qui pourrit devient plus humide qu'il n'eſtoit au paravant, & que toute chaleur qui eſt douce & benigne eſmeut & dilate l'humidité : mais au contraire l'ardente & bruſlante la diminue & la ravit, & que de cela apparoiſſoit la raiſon de ce que nous demandions toute evidente, par ce que la lune eſchauffant tout bellement les corps par conſequence les humectoit, là où le ſoleil raviſſoit plus toſt tout ce qu'il y avoit d'humeur ès corps par ſon ardente chaleur. Suivant quoy Archilochus a bien dit en philoſophe naturel,

J'ai bon eſpoir que la caniculaire,
Qui d'un ardeur de feu bruſlant eſclaire,
Deſeichera un grand nombre d'iceux.

Et Homere encore plus clairement parlant d'Hector, ſur le corps duquel giſant mort eſtendu, Apollo, dit-il, amena une nuée umbrageuſe,

Que du ſoleil la cuiſante bruſlure
Ne luy gaſtaſt les nerfs & la charnure [1].

Au contraire, que les rayons de la lune ſoient

[1] Iliad. XXIII, 190.

plus imbecilles, le poëte Ion le monſtre quand il dit,

Jamais raiſin par iceux meuriſſant
En ſa couleur n'en devint noirciſſant.

Après que cela eut eſté ainſi dit : tout le reſte, dis-je, me ſemble bon, mais de referer la cauſe de la pourriture à la quantité de la chaleur, & au plus ou moins d'eſchauffoiſon, totalement je le treuve mauvais : car nous voions que le ſoleil eſchauffe moins en hyver, & pourrit plus en eſté, dequoy il euſt deu faire le contraire, ſi les putrefactions advenoient à cauſe de l'imbecille chaleur : mais au contraire, plus il augmente ſa chaleur, plus il gaſte & corrompt les chairs. Parquoy il faut auſſi inferer, que ce n'eſt point à faute de chaleur, ny par la foibleſſe d'icelle, que la lune amene les corps morts à pourriture & putrefaction, ains le faut plus toſt referet à une proprieté de l'influence qui procede d'icelle. Car que la chaleur n'ait pas une ſeule qualité differente du plus ou du moins, & que le feu meſme ait pluſieurs facultez diverſes qui ne reſemblent point l'un à l'autre, il appert par experiences qui ſont toutes notoires. Car les orfevres fondent l'or avec feu de paille : les medecins cuiſent les medicamens qu'ils veulent faire bouillir enſemble, principalement avec

du ſerment de vigne : & pour fondre & mettre en œuvre le verre, il ſemble que le feu de bruyere ſoit plus à propos que de nulle autre matiere. Le bois d'olivier pour chauffer les corps eſt bien bon, mais au contraire il eſt fort mauvais pour chauffer les eſtuves, parce qu'il gaſte les ais du lambris & foncemens d'icelles, & ſi gaſte auſſi les fondemens quand on en bruſle dedans le fourneau, dont vient que les eſchevins de bon entendement, quand ils baillent à ferme les eſtuves publicques, exceptent ordinairement le bois d'olivier, defendant à ceux qui les prennent à louage d'en uſer, & ſemblablement de jetter dedans le fourneau de la graine d'yvraie, parce que les fumées qui exhalent de telles matieres appottent des peſanteurs & douleurs de teſte, & des esblouiſſemens, à ceux qui ſe lavent & eſtuvent. Parquoy il ne ſe faut pas eſmerveiller s'il y a difference entre la chaleur du ſoleil & celle de la lune, veu que l'une envoye influence qui deſeiche, & l'autre qui diſſoult & eſtend les humeurs des corps. Voylà pourquoy les nourrices, ſi elles ſont bien appriſes, ſe gardent ſoigneuſement d'expoſer leurs petits enfans aux rayons de la lune, par ce qu'eſtans pleins d'humiditez, comme ſont les boys verds, ils ſe tordent & ſe rejettent : & nous voyons ordinairement que ceux qui s'endorment à la lune

ne ſe peuvent eſveiller qu'à toute force, & quand ils ſont eſveillez ſe treuvent tout eſtourdis & hebetez de leur entendement, parce que la lune fondant & dilatant leurs humeurs appeſantit les corps : auſſi dit on qu'elle aide & ſert aux femmes groſſes à leurs enfantemens, meſmement quand elle eſt au plein, en relaſchant & reſpandant ainſi les humeurs. Voylà pourquoy à mon advis Diane qui n'eſt autre choſe que la lune, s'appelle Lochia & Ilythia, c'eſt à dire, aiant la ſuperintendance des enfantemens : ce que Timotheus teſmoigne tout apertement en ces vers,

Par le hault ciel azuré des eſtoiles,
Et de la lune auſſi qui les femelles
Fait accoucher ſans douleur viſtement.

Et ſe monſtre la puiſſance de la lune fort evidemment ès corps meſme qui n'ont point d'ame ny de ſentiment, parce que les charpentiers rejettent les bois qui ont eſté couppez en pleine lune, comme eſtans tendres, ſubjets à vermoullure & à ſe pourrir bien toſt, à cauſe de l'humidité. Et les laboureurs s'eſtudient à enlever leurs grains de l'aire, à la fin du mois au decours de la lune, à fin qu'eſtans endurcis par la ſeichereſſe, ils en ſoient de meilleure garde, & en durent plus long temps, là où ceux qui ſont ſerrez en

la pleine lune ſe tournent en poudre, devenans plus mols à cauſe de l'humidité. Auſſi dit on que la paſte ſe leve mieux durant la pleine lune: car encore qu'il y ait peu de levain, & moins en quantité qu'il n'en faudroit, ſi ne laiſſe il pas en rarefiant & aigriſſant de faire lever auſſi bien toute la maſſe de la paſte. Les chairs auſſi qui ſe pourriſſent ne le ſeuffrent pour autre choſe, ſinon que l'eſprit qui les maintient venant à ſe tourner en humidité, elles ſe rarefient, ſe laſchent & s'eſcoulent. Ce que nous voions advenir en l'air meſme, lequel ſe fondant aux pleines lunes plus qu'en autre temps rend auſſi lors plus grande quantité de roſée. Ce que le poëte lyricque Alcman nous donne couvertement à entendre quand il dit,

De Jupiter & de la lune fille,
Dame roſée.

Ainſi eſt il teſmoigné de tous coſtez, que la lumiere de la lune a je ne ſçay quoy d'humide, & proprieté de laſcher & d'humecter: & quant au clou de cuyvre, s'il eſt vray ce qu'ils diſent, qu'eſtant fiché dedans la chair, il la preſerve quelque temps de putrefaction, c'eſt pource qu'il ſemble avoir quelque vertu & efficace de reſtraindre. Car les medecins uſent de ſa fleur qui eſt le ver-de-gris, à faire les

medicamens reſtraintifs. Et dit on que ceux qui frequentent près des minieres où lon tire le cuyvre, en ſentent un grand ſecours alencontre de la chaſſie & autres maux des yeux, tellement que s'il y en a qui aient perdu les ſourcils, ils leur reviennent là. C'eſt pourquoy lon dit que le poëte appelle le cuyvre ἰυήνορα & νώροπα, c'eſt à dire ſervant à la veuë : & dit Ariſtote que les playes & bleſſures qui ſe font de lances aux bouts de cuyvre, ou d'eſpée meſmes de cuyvre, ſont moins douloureuſes & ſe guariſſent plus facilement que celles qui ſe font avec le fer, d'autant que le cuyvre a je ne ſçay quoy de vertu medicinale, laquelle il laiſſe incontinent dedans la playe. Or eſt il tout manifeſte, que ce qui reſiſte à pourriture eſt contraire à ce qui pourrit, & ce qui preſerve a faculté contraire à ce qui perd & qui gaſte, ſi ce n'eſt qu'on veuille dire, qu'en perçant à travers la chair, le clou attire à ſoy toute l'humidité, attendu que tousjours la fluxion ſe fait en la partie qui eſt offenſée. Auſſi dit on qu'il apparoit tousjours, comme quelque meurtriſſeure & quelque maſcheure en ceſt endroit là de la chair, & y a apparence de raiſon que le reſte de la chair demeure ſain & entier, quand la corruption conflue toute & accourt en ceſt endroit là.

# SOMMAIRES

## DU QUATRIEME LIVRE.

*Le Proeme.*

Question I. *Si la nourriture de pluſieurs diverſes viandes eſt plus facile à digérer que la ſimple.*

Question II. *Pourquoy eſt-ce qu'il ſemble que les truffes s'engendrent du tonnerre, & que l'on penſe que les dormans ne ſont jamais frappez de la foudre.*

Question III. *Pourquoy eſt-ce que aux nopces on convie pluſieurs gens à ſoupper.*

Question IV. *Si les viandes de la mer ſont plus friandes que celles de la terre.*

Question V. *Si c'eſt par religion, ou par abomination que les juifs s'abſtiennent de manger chair du porc.*

Tout le reſte de ce quatrieme livre ne ſe trouve plus. *Amyot.*

# LIVRE QUATRIEME.

## LE PROEME.

POLYBIUS donna jadis à Scipion l'Africain un bon advertiſſement, de ne ſe partir jamais de la place, là où communément ſe font les affaires des citoiens, que premierement il n'y euſt faict quelque nouvel amy. Si ne faut pas prendre là eſtroictement & trop ſubtilement ce nom d'amy pour celuy qui demeure ferme & ſtable à tout jamais, ains le faut entendre civilement pour un bienveuillant, ainſi comme le prenoit Dicæarchus, quand il diſoit, qu'il ſe falloit rendre tous hommes bienveuillans, & les gens de bien amis, par ce que celle vraye amitié ne s'acquiert que par un long temps & avec la vertu, là où ceſte bienveuillance ſe peut gaigner pour avoir eu quelque affaire enſemble, pour avoir deviſé ou joué quelquefois les uns avec les autres, meſmement quand l'opportunité du temps s'y rencontre, qui aide à une bonne volonté & affection humaine de s'entredonner du plaiſir. Mais conſidere, Soſſius Senecion, ſi ceſt admonneſtement ſe pourroit pas bien & dextrement applicquer non ſeulement à la place, ains auſſi au feſtin, & dire, qu'il

qu'il ne faut jamais ſe lever de table, ny ſe departir de la compaignie du feſtin, que lon ne ſe ſoit acquis la bienveillance & bonne affection de quelqu'un de ceux qui auront eſté à la compagnie, avec tant plus de raiſon, que lon va ſur la place ordinairement, pour autres affaires & negoces : mais à un feſtin, les ſages & bien adviſez y vont autant pour acquerir nouveaux amis, que pour entretenir ou faire plaiſir à ceux qui ſont desjà tous acquis. Car il ſeroit trop importun, trop ſalle & trop mechanicque, de vouloir emporter d'un banquet autre choſe quelle qu'elle ſoit : mais d'en ſortir avec plus d'amis que l'on n'y eſt entré, c'eſt choſe & delectable & honorable à un homme de bien : comme au contraire, celuy qui neglige cela ſe rend l'uſage de ſe trouver en compagnie imparfaict, ſans en rapporter ne plaiſir ne profit, & s'en va aiant ſouppé du ventre, & non pas de l'ame & de l'eſprit, attendu que celuy qui vient à un ſoupper, n'y vient pas pour participer ſeulement au pain, au vin, à la viande & aux confitures, ains pour communicquer auſſi aux devis, à la doctrine & converſation des conviez, laquelle finablement avec le temps ſe termine en amitié. Car les ſaiſies, accrochemens & priſes de ceux qui luictent, ont beſoing de pouſſiere eſparſe ſur leurs mains pour les rendre plus

fermes : mais le vin & la table ſont ce qui donnent la commodité aux priſes de l'amitité quand on les accompagne de bons propos, d'autant que le devis transfonde par celle communication, comme par des tuyaux, la courtoiſie & l'humanité honneſte du corps en l'ame. Car qu'il ſoit autrement, le vin ſe reſpand çà & là par le corps, ſans y apporter rien de meilleur que de le ſaouller & remplir. Mais tout ainſi comme le marbre oſte au fer fondu l'humidité coulante en le refroidiſſant, & rend ſa molleſſe ferme & roide apte à recevoir impreſſion de quelque forme : auſſi les propos & devis honneſtes à la table, ne ſeuffrent pas les conviez beuvans & mangeans enſemble ſe laiſſer trop aller au vin, ains les arreſtent & font que leur gayeté & resjouiſſance procedant du relaſchement de boire, ſe deſtrempe & ſe rend apte à eſtre ſeellée, comme d'un ſeau d'amitié, ſi on ſçait manier les hommes dextrement lors qu'ils ſont attendris & rendus ſuſceptibles de toute impreſſion par le vin & l'aiſe de bonne chere [1].

[1] Mais c'eſt dans ces circonſtances ſur-tout qu'il faut apporter la plus grande attention aux liaiſons qu'il n'eſt que trop facile d'y contracter : car il ne faut jamais oublier cette maxime de M. de la Rochefoucauld : « Toutes nos » qualités ſont incertaines & » douteuſes en bien comme en » mal, & elles ſont preſque » toutes à la merci des occa» ſions ».

## Question premiere.

*Si la nourriture de pluſieurs diverſes viandes eſt plus facile à digerer que la ſimple* [1].

La premiere queſtion doncques de ceſte quatriéme dizaine des propos de table, ſera de la diverſité des viandes, par ce qu'eſtant la feſte de Elaphebolia [2], comme qui diroit la tuerie des cerfs, en la ville de Hyampolis [3] où nous eſtions allez pour la ſolennité, le medecin Philon nous y feſtoioit aiant fait un grand appareil pour nous traicter. Et voiant Philinus avec ſon petit garſonnet de fils qui mangeoit du pain tout ſec, ſans demander autre choſe : O Hercules, dit-il, c'eſt bien ce que lon dit communément,

Ils combattoient en lieu tout plein de pierre,
Et n'en pouvoient lever une de terre.

Si s'en alla courant à la cuyſine pour leur apporter quelque choſe de bon pour leur faire collation, & après avoir demouré une bonne eſpace de temps, il revint ſans leur apporter autre choſe

[1] Cette queſtion eſt très-bien traitée : les raiſons pour & contre y ſont expoſées dans un grand jour ; & l'on y voit avec plaiſir qu'il eſt autant utile qu'agréable de mélanger ſes mêts.

[2] Fête en l'honneur de Diane qui ſe célébroit dans le mois Elaphebolion.

[3] Ville de la Phocide. Voyez le T. II des Morales, p. 480.

que des figues & du fourmage. Quoy voiant je luy dis alors que c'eſtoit l'ordinaire de ceux qui faiſoient proviſion de choſes exquiſes & ſumptueuſes de ne ſe ſoucier point des utiles & neceſſaires, dont il ſe trouve puis après avoir faulte. Il ne me ſouvenoit pas, reſpondit Philon, que Philinus nous nourriſſoit un Zoroaſtes, lequel on dit n'avoir jamais beu ny mangé en toute ſa vie autre choſe que du laict. Mais quant à celuy là il eſt vrayſemblable qu'il commença ceſte vie par quelque mutation, & qu'il n'avoit pas tousjours ainſi veſcu : mais ce Philinus icy, comme un nouveau Chiron, nourrit ſon fils en la maniere que fut eſlevé Achilles dès ſon enfance [1], de viandes dont il n'a point eſté tiré de ſang, c'eſt à ſçavoir des fruicts de la terre. Ne vous ſemble il doncques pas, qu'il verifie par demonſtration certaine ce que lon eſcrit des cygalles, qu'elles vivent de l'air & de la roſée ? Je ne penſois pas, reſpondit Philinus, que nous deuſſions au jour-

[1] Le traducteur Anglois ne s'eſt point ici trompé comme Amyot ſur la valeur du mot ἀνωτέρω, qui ſignifie, au rebours, au contraire : auſſi traduit-il : « But our Chiron » here quite contrary to the old » one that bred Achilles from his » very birth ». Il eſt d'ailleurs tombé dans la même faute qu'Amyot en rapportant ces mots, « dès ſon enfance », à Achille, tandis que dans le texte ils ne ſe rapportent qu'au fils de Philinus. Meziriac a donc raiſon de dire qu'il falloit traduire ainſi : « Mais ce nouveau Chiron » nourrit ce garçon dèz ſon en» fance, tout au rebours d'A» chille, à ſçavoir, de viandes » non ſanglantes ».

d'huy ſoupper en feſtin de cent victimes, comme lon fait à la feſte de Ariſtomenes, autrement je fuſſe venu de chez nous premuny des viandes ſimples & ſaines, comme de preſervatifs à l'encontre de ces ſumptueuſes & fiebvreuſes tables; aiant meſmement entendu par pluſieurs fois des medecins, que les viandes ſimples ſont encore plus aiſées à digerer, que faciles à recouvrer[1]. Alors Marcion adreſſant ſa parole à Philon: Ce Philinus icy, dit il, gaſte tous tes preparatifs, faiſant peur à tes conviez pour les divertir d'en manger: Mais ſi tu m'en requiers je reſpondray pour toy, & me conſtitueray pleige envers eulx[2], que la diverſité de viande eſt plus aiſée à digerer que n'eſt la ſimplicité & uniformité, à fin que plus aſſeurément ils ſe mettent à faire bonne chere de ce que tu leur as fait appareiller.

Philon le pria d'ainſi le faire, & après que nous euſmes ſouppé nous priaſmes Philinus d'entreprendre de blaſmer & accuſer la multiplicité & diverſité de viandes: ce n'eſt pas moy qui le dis, reſpondit il, mais c'eſt ce beau Philon icy, qui à tous propos nous dit premierement, que les beſtes qui ne mangent que viande ſimple & tousjours d'une ſorte, ſont plus ſaines que ne ſont les hommes, & que celles que lon tient

[1] Que faciles à ſe procurer.

[2] Je m'offre pour caution, pour garant envers eux....

enfermées dans des cages ou en des toicts, ſont plus en dan e de tomber en des maladies, & que ſouvent elles ſe treuvent travaillées de cruditez, d'autant qu'on leur baille une nourriture aucunement meſlée. Davantage il n'y eut jamais medecin ſi temeraire entrepreneur de nouveauté, ny ſi hardy, qui oſaſt donner à un febricitant viande & nourriture diverſe, ains leur ordonne lon tousjours la plus ſimple que lon peut & la moins cuyſinée, comme celle qui eſt la plus aiſée à cuire en l'eſtomac : car il faut que la viande ſoit alterée par les facultez naturelles qui en viennent au deſſus. Or la teinture de couleurs toutes ſimples perce & penetre bien mieux, & entre les huiles celle qui n'a aucune ſenteur prend bien mieux les drogues & bonnes odeurs des parfumiers, & ſe tourne plus facilement que ne fait l'autre : auſſi la nourriture qui eſt plus ſimple, eſt celle qui plus aiſement s'altere & ſe cuit par la vertu digeſtive, là où quand il y a pluſieurs diverſes qualitez contraires en facultez les unes aux autres, elles s'en corrompent plus facilement, d'autant qu'elles s'empeſchent les unes les autres, ne plus ne moins qu'une ville & une tourbe confuſe de gens ramaſſez de toutes pieces, difficilement peult jamais prendre conſiſtence bien unie & accordante, par ce que chaſcune partie tire à ſon profit particulier &

à ſa privée affection à l'encontre de l'autre, & ne ſe peut jamais accorder & entendre avec ce qui luy eſt eſtranger. Ce que lon peult voir evidemment par un exemple bien familier du vin, pour ce qu'il n'eſt rien qui enyvre plus promptement que le vin meſlé de pluſieurs. Or ſemble il que l'yvreſſe ne ſoit autre choſe, qu'une indigeſtion de vin qu'on ne peut cuire : c'eſt pourquoy ceux qui font profeſſion de bien boire, fuyent le plus qu'ils peuvent le vin brouillé, & ceux qui le brouillent auſſi le font à cachettes, le plus ſecrettement qu'il leur eſt poſſible, comme ceux qui dreſſent embuſche : car toute mutation apporte inegalité & ſort de ſon premier eſtat : c'eſt pourquoy auſſi les muſiciens, le plus tard qu'ils peuvent, touchent pluſieurs cordes enſemble, & n'y a rien de mal qui ne ſoit meſlé & diverſifié. Je puis bien dire cela, que plus facilement on feroit à croire & conſentir ce que lon voudroit, en alleguant raiſon contraires, que lon ne feroit une bonne cuiſſon & digeſtion de facultez diverſes & differentes, mais à fin qu'il ne ſemble que je me mocque, laiſſant ces preuves là, je reviens aux raiſons de Philon, car nous luy entendions dire bien ſouvent, que pour la qualité de la viande ſe cauſe la difficulté de la digeſtion, & que la meſlange de pluſieurs eſt choſe pernicieuſe qui engendre d'eſtranges acci-

dents [1]. Si faut cognoiſtre par experience ce qui eſt amy [2] & propre à ſa nature, en uſer & s'en contenter : & ſi d'adventure il n'y a rien qui ſoit de nature difficile à cuire, & que ce ſoit la quantité ſeulement qui trouble noſtre eſtomac, & y fait la corruption, de tant plus, à mon advis, devons nous eviter la diverſité de pluſieurs ſortes de viandes, deſquelles le cuiſinier de Philon exerçant une art toute contraire à celle de ſon maiſtre, nous a empoiſonnez, en nous diverſifiant & gardant noſtre appetit de ſe laſſer par nouvelle varieté, le menant de l'une à l'autre, & le faiſant ſortir hors des bornes du contentement de la raiſon par ceſte diverſité, comme le nourriſſon de Hypſipyle aſſis dedans une belle prairie,

Alloit cueillant de main tendrette
Mainte fleurette ſur fleurette,
Ne pouvant ſon cœur enfantin
Raſſaſier de tel butin.

Et ſe fault en ceſt endroit ſouvenir de l'inſtruction de Socrate, qui conſeilloit de ſe garder & abſtenir des viandes qui convient les hommes

[1] Il faut lire : nous lui entendions dire bien ſouvent, que c'eſt la qualité des mêts qui cauſe la difficulté de la digeſtion ; or le mélange des mêts eſt une choſe pernicieuſe, puiſqu'il leur donne des qualités étrangères & nuiſibles.

[2] D'où il concluoit qu'il falloit connoître par expérience ce qui étoit amy &. . . .

à manger encore qu'ils n'aient point de faim : ce qui ne vouloit autre choſe dire, ſinon que lon devoit craindre & fuir la diverſité & pluralité de viandes, d'autant que c'eſt ce qui tire hors des bornes de ſuffiſance, plus loing qu'il ne ſeroit de beſoing, la volupté en toutes choſes qui plaiſent à voir & à ouïr, en amour, en jeu, en toutes ſortes d'exercices, eſtant tousjours refraiſchie & renouvellée par la ſingularité qui a pluſieurs commancemens, là où ès ſimples & uniformes voluptez, jamais l'attrait de delectation n'excede l'appetit & le beſoing naturel. Bref il m'eſt advis que plus ſupportable ſeroit le muſicien qui louëroit une confuſion de pluſieurs cordes diſcordantes, ou un maiſtre de luicte qui priſeroit l'huile de parfum, & non pas la ſimple dont on huile les corps de ceulx qui s'exercent, que non pas le medecin qui recommanderoit la pluralité & diverſité de viandes, par ce que tels changemens & deguiſemens de viandes deſtournent à force les hommes de la droitte voye & chemin de ſanté.

Après que Philinus eut ainſi parlé, Marcion dit qu'il luy ſembloit, que non ſeulement ceux qui ſeparoient l'utilité de l'honneſteté, encouroient la malediction de Socrates, mais auſſi ceulx qui diſtinguoient la volupté de la ſanté, comme ſi elle luy eſtoit repugnante & contraire, & non

pas amie & compagne : car nous nous ſervons, dit il, bien peu ſouvent & envis de la douleur, comme d'un inſtrument trop violent, là où lon ne ſçauroit, quand bien on le voudroit, chaſſer la volupté & la bannir de toutes autres actions, auſquelles elle eſt tousjours preſente, & aſſiſte au manger, au dormir, au laver, eſtuver, frotter & baigner, recueille, traitte & entretient celuy qui eſt travaillé & laſſé, effaçant par ſa benignité amiable & convenable à la nature toute l'eſtrangeté de la maladie : car quelle douleur, quelle diſette, quel poiſon, pour preſent qu'il ſoit, appaiſe & diſſipe ſi proprement & ſi doulcement une maladie, que fait le baing donné à propos, & le vin baillé à ceulx qui en ont beſoing, quand le cœur leur faut? La viande meſme deſcendant en l'eſtomac avec volupté & plaiſir reſoult incontinent & efface tous ennuis & toutes faſcheries, remettant la nature en ſon eſtat, comme eſtant retourné le beau printemps & la ſerenité, là où au contraire les ſecours & remedes qui procedent par moiens douloureux & laborieux, petit à petit, difficilement & à grand' peine en viennent à bout en forçant & tenaillant la nature. Parquoy que Philinus ne nous calomnie point, ſi nous ne fuyons la volupté à pleines voiles, levant tous les apparels, ains nous eſtudions de concilier & marier enſemble

la volupté avec la ſanté, plus raiſonnablement que ne font aucuns philoſophes la volupté avec l'honneſteté : car tout premierement il me ſemble, Philinus, que tu t'es grandement abuſé dès l'entrée de ton diſcours, en ſuppoſant que les beſtes brutes uſent de plus ſimple nourriture que les hommes, & que pour ceſte cauſe elles en vivent plus ſainement : car ny l'un ny l'autre n'eſt veritable, ains eſt l'un deſmenty par le teſmoignage des chevres d'Eupolis [1], qui chantent & louënt hautement leur paſture, comme eſtant meſlée & diverſifiée de pluſieurs plantes & pluſieurs herbes, en diſant :

Nous nous paiſſons de toute ſorte
De plantes que la terre porte,
Du ſapin les tendres jettons
Et du cheſne verd nous brouttons,
Du cythiſe, de l'arbouſier,
Genievre odorant & laurier,
De l'if au dru-menu feuillage,
Du pin, de l'olivier ſauvage,
Du lierre, lentiſque, & du freſne,
Du tamarin, bruyere & cheſne,
Du fouteau & du groſeilier,

[1] Macrobe (Saturnal. VII, 5.) nous a conſervé un fragment d'une des comédies d'Eupolis, où cet élégant poëte fait parler des chevres qui ſe vantent de la multiplicité des plantes qu'elles ont coutume de paître : & c'eſt ce même fragment que Plutarque nous met ici ſous les yeux.

Du ciſthe, ſaule & prunellier,
Des aphrodilles, du bouillon,
De la ſariette :

Ces plantes, herbes & arbres qu'il nomme là, il eſt certain qu'ils ont pluſieurs differences de jus, de ſaveurs, de ſenteurs & de facultez ; encore en a il obmis davantage à compter.

Et quant au ſecond poinct Homere le refute par experience, affermant que les maladies contagieuſes & peſtilentes ſaiſiſſoient premierement les beſtes brutes, & puis la briefveté meſme de leur vie teſmoigne aſſez, combien elle eſt maladive & ſubjette à divers accidents : car il n'y en a pas une, en maniere de dire, qui vive bien longuement, ſi lon ne m'oppoſe le corbeau & la corneille, leſquelles mangent beaucoup & de toutes ſortes de viande, comme nous voions ordinairement.

Davantage il me ſemble que tu as pris bien à gauche le moien de diſcerner les choſes qui ſont de facile ou de difficile digeſtion, en le prenant de ce que lon ordonne aux malades : car le travail & les exercices ſervent de beaucoup à la digeſtion, mais pour cela ils ne conviennent pas à ceux qui ont la fiebvre. Et au demourant il m'eſt advis que tu craignois ſans occaſion la repugnance & contrarieté de la viande & nourriture diverſe : car ſoit ou que la nature

recueille des diſſemblables, ce qui luy eſt propre, la diverſe nourriture tranſmettant pluſieurs diverſes qualitez en toute la maſſe du corps, diſtribue à chaſque partie, ce qui luy eſt convenable, de maniere qu'il ſe fait ce que dit Empedocles en ces vers,

Le doulx ſaiſit ce qu'il y a de doulx,
L'amer s'en court ſe joindre à l'amer roux,
L'aigre s'attache à l'aigre, & la partie
Qui eſt bruſlée, auſſi à la roſtie:

l'un allant de çà, l'autre delà, à ce qui luy eſt ſortable, après que la meſlange par la chaleur eſt dilatée, les ſemblables ſuivent ce qui eſt de leur meſme genre: car un corps qui eſt ainſi fort meſlé & compoſé de pluſieurs choſes, comme le noſtre, il eſt vrayſemblable qu'il emprunte ſon entretenement, & remplit ſa temperature plus toſt d'une diverſe que d'une ſimple nourriture. Ou bien ſi cela n'eſt ainſi, mais que la concoction, que lon appelle [1], ſoit ce qui a force d'alterer & de changer la viande, encore ainſi cela adviendroit bien plus toſt & mieux en une viande diverſe qu'en une ſimple, par ce que le ſemblable ne reçoit point de paſſion ny d'alteration de ſon ſemblable, mais la contrarieté & repugnance altere & change bien

[1] Comme on l'appelle.

plus toſt les qualitez affoiblies par la meſlange de leur oppoſite.

Et ſi d'adventure, Philinus, tu as reſolu de condamner tout ce qui eſt meſlé & compoſé, ne te prens pas ſeulement à reprendre & blaſmer Philon de ce qu'il traitte ainſi ſumptueuſement & friandement ſes amis à la table, mais reprens le encore davantage de ce qu'il meſle ſes compoſitions royales de medicaments que Eraſiſtratus ſouloit appeller les mains des dieux : condamne de vanité, de curioſité & ſuperfluité ceux qui brouillent & meſlent enſemble les herbes, les ſimples mineraux, la theriaque [2], où il entre partie des beſtes venimeuſes tant de la mer que de la terre : car ſelon ton advis il vaudra mieux reduire la medecine à la tiſanne, à la ſemence de courges, à l'eau, & à l'huile.

Voire mais la pluralité & diverſité de viandes ravit & tranſporte hors de ſoy l'appetit, de maniere qu'il n'eſt pas maiſtre de ſoy meſme. Je te reſpons auſſi qu'elle tire après ſoy la netteté, qu'elle fait bon eſtomac, qu'elle rend l'aleine doulce, & brief qu'elle tient l'homme plus joyeux & plus gay, & nous diſpoſe à mieux boire & mieux manger : car autrement, que ne deſtrempons nous du ſon auſſi bien que de la fleur de farine pour faire de la boulie ? Que ne faiſons nous

[2] Grec : & les remedes où il entre...

accouſtrer des chardons[1] & des oignons[2] ſauvages, auſſi bien que des aſperges? Que ne rejetrons nous ce vin qui a l'odeur ſi ſouëfve, & que nous n'en buvons de quelque ſauvage fait de pommes ou d'orge, environné d'une muſique de mouſcherons à l'entour? Pource me diras tu, que le vivre ſelon le regime de ſanté n'eſt pas de fuir totalement & abominer la volupté, mais plus toſt une moderation & attrempement de voluptez qui rend l'appetit obeiſſant à l'utilité. Et tout ainſi comme les pilotes & patrons de navires ont pluſieurs artifices & moiens d'eſchapper un vent impetueux & violent, mais quand il eſt ceſſé & du tout amorty, il n'y a perſonne qui le ſceuſt reſveiller ny remettre ſus : auſſi à refrener l'appetit, & reprimer ce qu'il y a de trop, il n'y a pas beaucoup d'affaire, mais de le remettre ſus & le rendre gaillard & vigoureux quand il vient à ſe laſcher & à perdre la vigueur qu'il avoit en ſon temps, c'eſt la maiſtriſe que de ſçavoir faire, & y a bien de la peine & de la difficulté. Parquoy la nourriture de diverſes viandes eſt meilleure que la ſimple, qui pour tousjours eſtre d'une ſorte ſaoule incontinent, pour autant qu'il eſt plus aiſé d'ar-

[1] Grec : Scolymos : c'eſt l'artichaud ſauvage à feuilles larges, dont la fleur s'appelle en Languedoc, la chardonette.

[2] Grec : gyth, de la nielle, autrement, la poivrete, les quatre épices.

reſter la nature quand elle va trop viſte, que de l'emouvoir quand elle ſe laſſe.

Au reſte quant à ce que quelques uns diſent, que la repletion eſt plus à craindre & à fuir, que non pas l'inanition, il n'eſt pas veritable [1] : ains au contraire la repletion, quand elle ſe termine en quelque corruption & quelque maladie, eſt mauvaiſe : mais l'inanition, encore qu'elle n'ameine autre mal, elle eſt contre nature d'elle meſme.

Voilà les raiſons qui me ſemblent ſonner au contraire de ce que tu as philoſophé : mais vous autres chiches, qui vous attachez au ſel & au cumin, de peur de deſpendre, n'avez pas entendu que la varieté eſt plus plaiſante, & que ce qui eſt plus plaiſant, eſt auſſi plus appetiſſant, pourveu que vous en oſtiez tout excès & toute gourmandiſe de trop manger : car elle s'attache incontinent à noſtre corps qui la deſire, & qui va, par maniere de dire, au devant pour la recevoir, luy aiant la veuë faict & preparé le chemin : là où au contraire, ce qui n'eſt point appetiſſant va flottant & errant dedans le corps ſans trouver qui le reçoive, de ſorte que ou nature le rejette totalement, ou ſi elle le reçoit, c'eſt maugré elle & à faute d'autre : mais quand

[1] Plutarque a raiſon. Hippocrate dit poſitivement (aphoriſme V, ſect. 1.) qu'il y a en général plus de danger à ſe priver de nourriture, qu'à en prendre une trop grande quantité.

je

je parle de diverſité & varieté de viandes, ſouvenez vous & notez que je ne parle point de paſtiſſerie, de faulſes, tartes & gaſteaux, car tout cela ne ſont que delicateſſes curieuſes & vaines. Et qui plus eſt, Platon meſme baille diverſité de vivres à ſes gentils & genereux citoiens qu'il deſcrit en ſa republique, en leur preſentant eſchallottes, olives, des herbages des jardins, & de toutes ſortes de potage, & outre tout cela, encore ne prive il pas les feſtins des yſſues [1] de table.

## Question II.

*Pourquoy eſt-ce qu'il ſemble que les truffes s'engendrent du tonnerre* [2]*, & que lon penſe que les dormans ne ſont jamais frappez de la foudre.*

En un ſoupper où nous eſtions en la ville d'Elide, Agemachus nous feit ſervir de bien fort groſſes truffes, dequoy les aſſiſtans s'esbahiſſans, il y eut un de la compagnie qui en ſe ſouriant dit : Elles ſont certainement dignes des tonnerres qu'il a fait ces jours paſſez, comme s'il ſe fuſt voulu mocquer de ceſte opinion que lon a, que les truffes naiſſent du tonnerre. Si y en

[1] Grec : du deſſert.

[2] C'étoit-là l'opinion des anciens. Voyez Pline, Hiſt. natur. XIX, 11. Tout le monde ſait maintenant que la truffe eſt une eſpece de champignon, qui prend ſes différens degrés d'accroiſſement comme toutes les autres plantes.

eut qui dirent que le tonnerre fait ouvrir & fendre la terre en ſe ſervant de l'air, comme d'un coing : & puis que ceux qui cherchent les truffes par ces crevaces là conjecturent là où elles ſont, & les trouvent, & que de là eſt venue l'opinion vulgaire qu'elles s'engendrent du tonnerre, comme ſi quelqu'un penſoit que la pluye produiſiſt les eſcargots, & non pas les feiſt ſortir & venir en evidence. Mais Agemachus le confirmoit, & aſſeuroit par expetience l'avoir veu, & prioit que lon ne le tint pas pour choſe incroyable, ſi bien il eſtoit eſtrange & admirable, par ce qu'il y avoit beaucoup d'autres effects du tonnerre, de la foudre, & autres impreſſions celeſtes, admirables, dont il eſtoit bien malaiſé, ſinon du tout impoſſible, de comprendre les cauſes. Car ce bulbe que quelques uns appellent des appetits, dont lon fait pluſieurs riſées, juſques à le tourner en commun proverbe, ne ſe ſauve pas du tonnerre pour ſa petiteſſe, mais pour ce qu'il a une proprieté qui luy eſt contraire, comme auſſi a le figuier, & la peau du veau marin, & de la hyene, deſquelles peaux les mariniers ont accouſtumé de reveſtir les bouts de leurs antennes ou verges à attacher leurs voiles: & les jardiniers qui cultivent les jardins appellent les eaux de pluyes qui tombent quant & le tonnerre ἐναλσῆ, c'eſt à dire bonnes à arro-

ſer[1], & les eſtiment telles. Et brief ce ſeroit ſimpleſſe de s'eſmerveiller de cela, veu que nous voions devant noz yeulx des choſes plus admirables & plus difficiles à croire que cela, de voir ſortir du feu & de la flamme, & des bruits ſi grands & ſi eſpouventables des nuées qui ſont humides & molles : ce que j'en cacquette, dit il, pour vous ſolliciter d'en vouloir chercher la cauſe, à fin que je ne vous preſſe point d'exiger de chaſcun de vous ſa quotte partie du payement de mes groſſes truffes.

Alors prenant la parole, je dis, qu'Agemachus luy meſme avec la main en monſtroit la vraye cauſe : car pour le preſent il ne me vient rien en l'entendement qui ſoit plus vrayſemblable. C'eſt qu'avec le tonnerre il tombe bien ſouvent de l'eau genitale & propte à engendrer, dont la cauſe eſt la chaleur meſlée parmy : car la ſubſtance pure, legere, & perçante du feu s'en eſt allée, s'eſtant convertie en foudre. Et ce qui en eſt plus peſant & venteux demourant enveloppé dedans la nuée l'altere, en oſtant toute la froideur, & rendant l'humeur flatueuſe, tellement que ces pluyes la penetrent & ſe fourrent fort douces & amiables dedans les plantes, ar-

[1] Bonnes & propres à faire croître les plantes, & à féconder la terre. La ſaine phyſique avoue cette opinion reçue généralement parmi tous les cultivateurs.

bres & herbes qui en ſont arroſées, les faiſant en peu de temps groſſir, & leur imprime au dedans une particularité de temperature & peculiere difference de jus, comme nous voions que la roſée rend l'herbe plus appetiſſante & mieux aſſaiſonnée au gré des moutons : & les nuées où ſe fait la refraction de l'arc en ciel, rempliſſent les arbres & les bois ſur leſquels elles fondent d'une bien ſouëfve odeur : au moien de quoy noz païſans les recognoiſſans à cela, les appellent *ἰριδοκτασία*, aians opinion que l'arc en ciel eſt tombé deſſus. Si eſt vrayſemblable, que quand ces eaux là de foudre & de tonnerre avec leurs ventoſitez & chaleurs viennent à percer bien profondement dans la terre, elle s'en tourne, & s'y engendre quelques tels nœuds & pelottons mols & friables, comme ès corps humains ſe produiſent les tumeurs & enfleures que lon appelle glandes & eſcrouelles, y eſtans formées par je ne ſçay quelles chaleurs & humeurs ſanglantes, ou qui tiennent de la qualité du ſang. Car la truffe ne reſſemble point à une plante, ny ne s'engendre point ſans humeur, n'aiant ny racine, ny germe qui jette aucune verdure, & ſi eſt toute ſeparée à l'entour ne tenant à rien, par ce qu'elle a ſa conſiſtence de la terre ſeulement, qui a eſté un peu alterée & changée. Et ſi d'adventure ce propos & ceſte raiſon vous

ſemble maigre, je vous dy que la plus part des accidents qui ſuivent les foudres & tonnerres ſont de ſemblable ſorte : c'eſt pourquoy on a opinion qu'en la plus part d'iceux il y a de la divinité.

Adonc l'orateur Dorotheus, qui eſtoit en la compagnie : tu dis la verité, dit il, car non ſeulement les perſonnes ſimples & ignorantes, mais auſſi quelques uns des philoſophes en ſont là logez. Quant à moy je le ſçay bien par experience, par ce que n'agueres la foudre eſtant tombée en noſtre maiſon, y feit pluſieurs choſes eſtranges & merveilleuſes : car elle verſa tout le vin emmy la cave, ſans offenſer les tenons & poinſſons de terre, où il eſtoit, & volant par deſſus un homme qui dormoit, elle ne luy feit aucun mal, ny ne toucha point à ſon habillement, mais aiant un baudrier ceint, où il y avoit quelques pieces de billon [1], elle les fondit toutes & les confondit, de ſorte que lon n'y euſt plus ſceu recognoiſtre aucune forme. Le perſonnage s'en addreſſa à un philoſophe Pythagorien qui d'aventure ſe rencontra là paſſant ſon chemin, & luy demanda que cela vouloit ſignifier : mais le philoſophe s'en excuſant luy dit, qu'il y aviſaſt luy meſme à part luy, & qu'il ſe recommandaſt bien aux dieux. J'entens auſſi

[1] De cuivre.

que depuis n'agueres il y eut un ſoldat à Rome, lequel faiſant la ſentinelle en un des temples de la ville, la foudre tomba tout auprès de luy, ſans luy faire autre mal que de bruſler ſeulement les courroies de ſes ſouliers, & des boettes d'argent eſtans dedans des eſtuis de bois, l'argent tout fondu ſe trouva en maſſe, au fond, & le bois n'eut mal aucun, ains demoura en ſon entier.

Et quant à cela, on le peut croire & non croire qui veut, mais ce qui eſt plus merveilleux & plus eſtrange, nous le ſçavons, je croy, tous, c'eſt que les corps de ceux qui ont eſté tuez par la foudre, demeurent longuement ſus terre ſans ſe corrompre ne pourrir, pour ce que pluſieurs ne les veulent bruſler ny enterrer, ains les laiſſent ſur la terre, & les remparent de quelque fermeture à l'entour [1] de maniere que lon voit les corps demourans là long temps ſans ſe corrompre ny empuantir : & conſequemment arguans de menterie Clymené, à qui Euripides en ſa tragedie fait dire du corps de ſon fils Phaëton,

Mon bien aimé, las en quelque fondriere
Son corps pourrit eſtant ſur la poulciere !

Et croy que c'eſt pourquoy on a appellé le ſoulfre

[1] Pline, II, 55, nous apprend, que la religion défendoit de brûler les corps frappés de la foudre, & ordonnoit de les mettre en terre.

Dieu pour la ſimilitude de l'odeur que rendent les choſes qui ont eſté frappées de la foudre; leſquelles ſentent le feu, & ont une odeur de ſoulfre fort perçante : c'eſt pourquoy à mon advis les chiens & les oiſeaux s'abſtienent de manger de tels corps, qui ont eſté frappez du ciel.

Juſques icy doncques ſoit la premiere pierre du fondement jettée par moy, & au reſte prions ceſtuy-cy de l'achever, pour ce qu'il s'eſt bien porté, & a bien rencontté en la recherche de la cauſe & generation des truffes, à fin qu'il ne nous en prenne comme il feit jadis au peintre Androcydes, lequel peignant le gouffre de Scylla, peignit plus vivement & plus au naturel les poiſſons d'alentour, que tout le demourant, par où lon jugea qu'il y avoit employé plus d'affection que d'artifice, par ce qu'il eſtoit de ſa nature friand de bons poiſſons. Auſſi pourroit quelqu'un dire; que nous aurions tant philoſophé de la naiſſance & origine des truffes, qui eſt douteuſe comme tu vois, pour le plaiſir que nous prenons à les manger : mais attendu qu'il y avoit de la probabilité en ce propos, puis que perſonne ne diſoit à l'encontre, qui nous perſuadoit que la cauſe en eſtoit aſſez clairement expoſée : je fus d'advis, & dis, qu'il eſtoit temps de dreſſer les engins de feintes, comme lon fait ès comedies pour contrefaire le tonnerre, en deviſant des effets de la

foudre & du tonnerre, dequoy toute la compagnie fut bien d'advis, mais ils paſſoient tous les autres poincts, & me prioient inſtamment de leur vouloir diſcourir touchant ceſtui-cy, pourquoy c'eſt que les hommes en dormant ne ſont jamais frappez de la foudre.

Or voyois-je bien que je ne gaignerois rien de toucher une cauſe, dont la raiſon fuſt commune à tous les effects du tonnerre, toutefois ſi me mis-je à dire premierement, que le feu de la foudre eſtoit merveilleuſement delié & ſubtil, comme celuy qui prenoit ſon origine & naiſſance de la plus pure, plus nette & plus ſaincte eſſence, & où encore qu'il y euſt quelque humidité ou terreſtreité meſlée parmy, la celerité de ſon mouvement l'en jetteroit dehors & l'en purgeroit. « Ce qui ne peut arreſter le feu celeſte, ce diſoit » Democritus, n'eſt jamais foudroyé ». Parquoy les corps ſolides comme le fer, le cuyvre, l'argent & l'or l'arreſtent bien, mais auſſi ſont ils gaſtez & fondus par la foudre, d'autant qu'ils luy tiennent coup, & luy font reſiſtence. Au contraire ceulx qui ſont rares, pleins de pertuis, mols & laxes, il paſſe ſoudain à travers, ſans leur faire dommage : comme ſont les habillements, les bois fort ſecs, car ceux qui ſont verds bruſlent, d'autant que l'humidité qui eſt au dedans tient coup & s'allume. S'il eſt doncq

veritable, que les dormans ne ſoient jamais frappez ny tuez du tonnerre, il en faut là, & non ailleurs, chercher la cauſe : car les corps des hommes veillans ſont plus robuſtes, plus ſerrez, & font plus de reſiſtence, comme ceux qui en toutes leurs parties ſont pleins d'eſprit, lequel regiſſant les ſentimens naturels, & les tenant ſerrez, l'animal en demeure roide, ferme, & s'entretenant tout d'une venue : là où en dormant il ſe laſche, devient rare & inegal, mol, & comme tout reſolu, les pores ouverts, l'eſprit luy defaillant & l'abandonnant. C'eſt pourquoy lors les voix, les odeurs & ſaveurs courent tout à travers, ſans qu'elles ſoient apperceuës ny ſenties, d'autant que ce qui doit reſiſter, & en reſiſtant ſouffrir, ne vient point au devant de tels objects qui ſe preſentent meſmement quand ils percent avec une telle ſubtilité & viteſſe que fait le feu de la foudre : car ce qui eſt de ſoy meſme moins fort & robuſte pour reſiſter, nature le defend, en luy donnant des remedes contre ce qui le peut offenſer, luy mettant au devant des duretez & ſoliditez : mais ce qui eſt de puiſſance non-pareille & invincible, outrage & offenſe moins ce qui luy cede, que ce qui luy fait teſte & luy reſiſte. Adjouſtez y cela davantage, que ceux qui dorment ont moins de peur, d'eſtonnement & de frayeur, de laquelle pluſieurs

ſont morts, ſeulement pour la crainte qu'ils avoient de mourir, ſans ſouffrir autre mal. Voilà pourquoy les bergers diviſent leurs moutons à courir tous enſemble en une troupe, quand il tonne, pour ce que ceux qui demeurent eſcartez çà & là, ſont plus toſt ſaiſis & offenſez de la frayeur, tellement qu'on en voit innumerables, qui ſont morts du tonnerre, ſans avoir ſur eux aucune marque ny de coup, ny de bleſſeure, ny de bruſlure, leur ame s'en eſtant fuye de peur hors de leur corps, comme l'oiſeau qui s'en vole de ſa cage : car comme dit le poëte Euripide,

Le violent eſprit du grand tonnerre,
Jette ſans ſang pluſieurs tout morts en terre.

Et puis d'ailleurs l'ouye eſt le ſentiment de tous le plus ſubject à ſouffrir violentes paſſions, & les peurs & frayeurs qui vienent du bruit, apportent les plus grands troubles à l'ame : à l'encontre de quoy ne ſentir point, eſt un très-ferme & très-ſeur rampart à l'homme qui dort, là où ceux qui ſont eſveillez ſe perdent de la frayeur qu'ils ſouffrent avant le coup, & la peur leur ſerrant & eſpeſſiſſant tout le corps, fait que la foudre tombant ſur eux, en donne plus grand coup & plus rude atteinte, d'autant qu'elle trouve plus de reſiſtance.

## Question III.

*Pourquoy eſt-ce que aux nopces on convie pluſieurs gens à ſoupper.*

A la feſte des nopçes de mon fils Autobulus ſe trouva Soſſius Senecion à Cheronée avec nous, & y avoit une belle & grande compagnie de pluſieurs autres honorables perſonnages : Ce qui luy donna occaſion de demander pour quelle cauſe on convioit plus grand nombre de perſonnes à un ſoupper de nopces qu'à nul autre feſtin, attendu meſmement qu'entre les legiſlateurs ceux qui ont plus formellement fait la guerre à la ſuperfluité, ont nommément definy le nombre des perſonnes qu'ils vouloient pouvoir eſtre conviées aux nopces. Car quant aux philoſophes celuy qui a voulu parler de ceſte cauſe, qui eſt Hecatæus Abaritain [1], à mon jugement n'en a eſcrit rien qui vaille, ne où il y ait fondement. Car il dit, que ceux qui ſe marient convient pluſieurs perſonnes au feſtin de leurs nopces, à fin que pluſieurs ſçachent & puiſſent teſmoigner, qu'eſtans de condition libres, ils prennent auſſi femme de meſme condition : & au contraire les poëtes comicques ſe mocquent

[1] Liſez : Abdéritain, avec Meziriac & avec Plutarque lui-même qui parle de ce philoſophe en d'autres endroits de ſes ouvrages.

de ceux qui font de ſuperbes & ſumptueux feſtins en leurs nopçes avec une ſplendeur & magnificence grande, diſans que c'eſt ſigne qu'ils ne ſe ſentent pas bien certains ny aſſeurez de leur baſton : comme Menander fait dire par un, à qui lon conſeilloit qu'il remparaſt bien avec force plats & eſcuelles,

> Le marié nouveau qui le feroit,
> Comme tu dis, par trop couard ſeroit.

Toutefois à fin qu'il ne ſemble que comme lon dit communément nous reprenions bien à noſtre aiſe les autres, pource que nous ne diſons rien de nous meſmes, je dis qu'il n'y a point d'occaſion de feſtoier qui ſoit ſi publique ne ſi divulguée, que celle de ceux qui ſe marient. Car ſoit que lon face ſacrifice aux dieux, ou que lon convoye un amy partant pour faire un long voyage, ou que lon feſtoye un ſien hoſte paſſant, on peut bien le faire ſans le ſçeu de ſes parents & amis, mais la table & le feſtin nuptial avec la chanſon conjugale de l'Hymeneus criant à haute voix, les torches que lon porte devant l'eſpouſée, les fleuſtes & aubois, comme dit Homere, & les femmes qui ſont à leurs portes pour regarder l'eſpouſée, tout cela ne peut eſtre que la feſte ne ſoit cogneuë de tous. Au moyen dequoy, les mariez aians honte de n'y ſemondre ceux qui

le ſçavent, y convient tous leurs familiers, leurs parens, leurs alliez & amis, & generallement tous ceux qui en aucune ſorte leur appartiennent. Ce que nous tous ayans approuvé, Theon prenant la parole : Cela, dit il, ſoit ſuppoſé pour veritable, car il y a grande apparence, mais adjouſtez y encore ſi vous voulez, que ces feſtoiemens là nuptiaux ne ſont pas ſeulement feſtins d'amis, mais auſſi de parens & d'alliez, parce que toute une race & parenté vient à ſe conjoindre & allier l'une avec l'autre. Et qui plus eſt venans deux maiſons à s'aſſembler en une, celle qui prend eſtime qu'elle doit traicter & feſtoier tous les parens & amis de celle qui donne, & reciproquement celle qui donne de celle qui prend : ainſi doublent ils le nombre de leurs conviez. Et puis d'autant que tout ou la plus part des choſes qui appartiennent au mariage ſe font par l'entremiſe des femmes, là où les femmes ſont, il eſt neceſſaire d'y recevoir auſſi les marits.

## Question IV.

*Si les viandes de la mer ſont plus friandes que celles de la terre.*

Galepsus eſt un bourg en noſtre païs de Bœoce [1], là où il y a des baings de fontaine d'eau

[1] Amyot fait ici plus d'une faute, qu'il faut corriger d'après Xilander. On lira donc : Ædepſus dans l'Eubée.... L'Eubée, main-

chaude, fort accommodez de la nature pour y prendre tous honneſtes plaiſirs, & baſty de logis, en ſorte que c'eſt comme une hoſtellerie publicque de toute la Grece, & y prend on grande quantité de gibbier, tant de volatiles que d'animaux terreſtres : & ſi la mer n'y rend pas les tables moins bien fournies, par ce qu'au long de la coſte la mer y eſt fort profonde & haute, & l'eau fort nette nourriſſant force beau & bon poiſſon. Mais encore y fait il meilleur au cœur de l'eſté qu'en nulle autre ſaiſon de l'année : car pluſieurs y conviennent en ce temps là, qui converſent familierement les uns avec les autres, en grande affluence de vivres, & abondance de tous biens : & n'aians autre choſe à faire, la plus part de leur paſſe-temps eſt, de deviſer enſemble de propos de lettres. Mais quand Calliſtratus l'orateur s'y treuve, il eſt bien malaiſé de ſoupper ailleurs que chez luy, car il a une courtoiſie & hoſpitalité inexpugnable. Et d'autant qu'il aſſembloit volontiers tous ceux qui eſtoient gens de lettres, il en rendoit de tant plus douce ſa compagnie & converſation : car il imitoit ſouvent Cimon entre les anciens, prenant plaiſir à feſtoier pluſieurs perſonnes, & de tous païs, en ſa mai-

tenant l'Egripo ou le Négrepont, n'eſt point la même choſe que la Béotie : elle n'en eſt à la vérité ſéparée que par l'étroit canal de l'Euripe : « *Tam modico inter-* » *fluente Euripo, ut ponte jun-* » *gatur* », dit Pline, Hiſt. nat. IV, 21.

ſon : & tousjours, à maniere de dire Celeus [1], lequel on eſcrit avoir eſté le premier, qui journellement en ſon logis meit ſus un reduict & une aſſemblée de perſonnes honorables, & de gens de marque, qu'il appelloit le conſeil, ou le ſenat [2].

Si eſtoient les propos que lon y tenoit ordinairement ſortables & convenables à telle compagnie : & un jour la table eſtant chargée de toutes les ſortes de viandes que lon euſt ſceu ſouhaitter, cela donna occaſion d'enquerir touchant icelles viandes, leſquelles eſtoient les meilleures, celles de la terre, ou celles de la mer. Et comme tous les autres preſque d'un commun conſentement louaſſent celles de la terre, y en aiant de toutes eſpeces en nombre infiny, Polycrates appellant Symmachus par ſon nom : Toy, dit il, qui es un animal aquaticque nourry entre tant de mers, qui environnent tout à l'entour voſtre ſacrée ville de Nicopolis [3], ne veux tu point ſouſtenir & defendre voſtre Neptune ? Ouy certaintement je le veux, dit Symmachus, & te prens & prie d'eſtre en la defenſe de ceſte cauſe

[1] Liſez : & le plus ſouvent il imitoit Celeus, lequel....

[2] Grec : le prytanée.

[3] Xilander & Reiske s'accordent à croire qu'il eſt ici queſtion de Nicopolis de l'Epire. Cette ville fut bâtie par Auguſte après la victoire d'*Actium*, dans l'emplacement même de ſon camp, où ſe trouve actuellement Preveſa-Vecchia.

mon adjoinct, attendu que tu es jouyſſant de la plus belle partie de la mer d'Achaïe.

Commençons doncques premierement, ce dit Polycrates, à la couſtume de parler : Car ainſi comme entre tant de poëtes qu'il y a, nous en appellons un par excellence ſimplement le poëte, auſſi y aiant au monde pluſieurs friandiſes & pluſieurs viandes exquiſes, l'uſage de parler a ainſi obtenu, que le poiſſon ſeul, ou principallement, entre les autres s'appelle ὄψον, c'eſt à dire viande exquiſe, parce que c'eſt la meilleure de toutes : dont vient que nous appellons auſſi les friands & gourmands, opſophages, & Philopſes, non ceux qui aiment la chair de bœuf, comme Hercules, lequel ainſi que dit un poëte,

Mangeoit la chair aiant des figues fraiſches.

Ny un figon mangeur de figues, comme eſtoit Platon : ou un friant de raiſins, comme eſtoit Arceſilaus : ains ceux qui ne ſe font que pourmener ordinairement en la poiſſonnerie, & qui ont l'aureille tousjours ouverte à eſcouter le ſon de la cloche, quand on delivrera le poiſſon au marché [1]. Et Demoſthenes reproche à Philocrates que de l'argent qu'il recevoit pour eſtre traiſtre à ſon païs il en achetoit des putains & des poiſſons;

[1] Auſſi-tôt que le poiſſon étoit arrivé dans les marchés & mis en vente, on en avertiſſoit en ſonnant une cloche deſtinée à cet uſage.

l'accuſant

l'accuſant enſemble de luxure & de gourmandiſe. Et Cteſiphon ne rencontra pas mal, quand il dit à un gourmant qui crioit en plein ſenat, qu'il creveroit plus toſt : Garde toy bien, dit il, mon amy, de le faire, car tu nous ferois manger icy aux poiſſons. Et celuy qui a compoſé ces petits vers,

Vivre pourrois d'eſtourgeon graſſement,
Là où tu vis de capres maigrement.

Que veut il entendre ? Et que veut dire le commun uſage de parler, quand le peuple s'enhorte l'un l'autre à ſe resjouir, en diſant, Aujourd'huy nous actaſerons ? Qui eſt autant à dire comme, aujourd'huy nous ferons grande chere, pour autant que la grande chere ſe faict ſus le bord de la mer qui s'appelle Acté, non pas pour y voir les undes de la mer, ny les petits cailloux & coquilles de la greve. Quoy donq ? Pource qu'on y mange du potage de legumes, ou bien des capres ? Nenny certes : mais c'eſt pource, que ceux qui habitent au long du rivage de la mer ont tousjours foiſon de beau, bon & frais poiſſon. Auſſi le vend on plus cherement que nulle autre viande qui vienne au marché : de ſorte que Caton declamant devant le peuple, à l'encontre de la ſuperfluité, & des delices de la ville de Rome, dit, non point ex-

ceſſivement par une maniere de parler, mais veritablement, qu'un poiſſon ſe vendoit plus cher à Rome, que non pas un bœuf : car ils vendent à plus haut pris une oülle ou pot de gelée faitte de poiſſon fondu [1], qu'ils ne feroient toutes les hoſties d'un ſacrifice ſolennel, où le bœuf marche devant aſpergé de farine.

Or eſt il ainſi que le meilleur juge de l'efficace des medicamens, c'eſt celuy qui eſt le plus exercité en la medecine : & ſemblablement celuy qui peut mieux juger des chanſons & motets c'eſt celuy qui eſt le plus expert en la muſique : par conſequent auſſi faut il doncques inferer, que le plus apte à juger de la bonté & friandiſe des viandes, c'eſt celuy qui les aime le plus. Car il ne faut pas prendre pour juge & arbitre d'un tel different, un Pythagoras ny un Xenocrates, mais bien un Antagoras le poëte, ou un Philoxenus fils d'Eryxis, & un Androcydes le peintre, lequel on dit quand il peingnit le gouffre de Scylla & de Carybdis, avoit peinct les poiſſons d'alentour avec plus d'affection, mieux au vif & au naturel, que tout le demourant, pource qu'il en eſtoit friant. Et Antagoras le poëte eſtant un jour au camp du roy Antigonus, le roy le trouva tout trouſſé & rebraſſé qui faiſoit cuire un congre dans une poeſle,

[1] Il eſt ici queſtion du *garum*. Voyez tom. XVII, p. 483.

ſi luy dit à l'aureille en s'approchant de luy, « Penſes tu Antagoras qu'Homere s'amuſaſt à » frire un congre, quand il eſcrivoit les hauts » faicts du roy Agamemnon » ? Et le poëte luy replicqua tout ſur le champ, « Mais penſes tu, » ſire, que quand Agamemnon faiſoit ces hauts » faicts d'armes là, il allaſt curieuſement recher- » cher parmy ſon camp, qui friſoit du congre » dedans une poeſle, comme tu fais» ? Ainſi parla Polycrates en concluant : quant à moy je le donne gaigné à la poiſſonnerie, tant par les teſmoignages ſus alleguez, que par la preuve de la couſtume.

Mais moy, dit Symmachus, j'y viens à bon eſciant, plus ſubtilement & plus dialecticquement. Car ſi friandiſe eſt ce qui aſſaiſonne & rend apperiſſante la nourriture, il eſt force de confeſſer, que la meilleure viande & plus friande ſera celle, qui pourra plus retenir l'appetit à la table. Tout ainſi doncques que les philoſophes que lon ſurnomme Elpiſtiques, afferment qu'il n'y a rien qui contienne & conſerve mieux la vie de l'homme que fait l'eſperer, parce que ſans l'eſperance qui adoucit les travaux, la vie ſeroit inſupportable à tout le monde : auſſi faut il confeſſer, que ce qui contient & qui conſerve l'appetit eſt cela, ſans quoy toute viande eſt deſagreable & malaiſée à prendre. Or ne trouverez

vous rien procedant de la terre qui ſoit tel, mais de la mer, ſi : c'eſt le ſel, ſans lequel rien, par maniere de dire, ne ſe peut manger, car le pain meſme en eſt plus agreable au gouſt, quand on en meſle dedans. C'eſt pourquoy lon loge tousjours en un meſme temple Neptune avec Cerès. Brief le ſel eſt comme la ſaulſe & la friandiſe de toutes les autres delicateſſes & friandiſes du monde. Voylà pourquoy les demy-dieux & princes de la guerre de Troye, qui faiſoient profeſſion de vie ſimple, comme des religieux & qui oſtoient toute volupté curieuſe & adjouſtée à la nourriture neceſſaire, de maniere qu'ils ne mangeoient pas ſeulement des poiſſons, lors qu'ilz eſtoient campez ſur le deſtroict de l'Helleſpont, ne pouvoient endurer qu'on leur ſerviſt de la chair à la table ſans ſel, portans teſmoignage que c'eſt la ſeule ſaulſe qui ne ſe peut obmettre ny refuſer. Car ainſi comme les couleurs ont neceſſairement beſoing de lumiere, auſſi ont les jus & liqueurs beſoing de ſel pour reſveiller & resjouir le ſentiment du gouſt, autrement ils luy ſont deſagreables & faſcheux. Car les morts, ce diſoit Heraclitus, ſont plus à jetter dehors, que non pas les fumiers. Or toute chair que lon mange eſt morte, & partie d'un corps mort, mais quand la puiſſance du ſel vient à y eſtre adjouſtée, c'eſt comme une ame qui luy

donne & grace & ſaveur. Voylà pourquoy lon prend devant toute autre nourriture, celle qui eſt aiguë ou ſallée, & brief celle qui tient & participe plus du ſel. Car les choſes ſallées ſont comme un aiguillon ou un allechement de l'appetit, lequel appaſté & alleché par tels avantcoureurs de hault gouſt, vient plus frais, plus diſpos, & plus deliberé à donner dedans les autres viandes, là où s'il commançoit aux autres, il ſe laſſeroit & ſe retireroit incontinent. Je diray plus, que le ſel n'eſt pas ſeulement la ſaulſe & l'aſſaiſonnement du manger de l'homme, mais auſſi de ſon boire. Car l'oignon qu'Homere celebre, comme l'attraict & la friandiſe du boire, eſt plus convenable aux matelots, forſats & mariniers, que non pas aux princes ny aux roys: mais les viandes qui ſont un peu ſaupoudrées de ſel, pour la bonne bouche, ont force de rendre agreable au gouſt toute ſorte de vin, & toute eau amiable, & ſi ne tiennent rien de ceſte mauvaiſe ſenteur & odeur de l'oignon. Qui plus eſt il rarefie les autres viandes, & les rend plus faciles à la concoction & digeſtion, tellement qu'il ſert au corps de grace, de viande ſavoureuſe, & de force de medicament.

Au demourant les autres viandes que la mer nous fournit, outre ce qu'elles ſont très ſouëfves & plaiſantes au gouſt, encore ſont elles inno-

centes. Car bien qu'elles aient la nature de chair; ſi ne chargent & ne peſent elles point ſur l'eſtomac, ains ſe cuyſent & digerent facilement : à quoy nous porteront teſmoignage Zenon & Crantor, leſquels, incontinent que l'homme ſe ſent mal diſpoſé, le renvoyent au poiſſon. Et ſi eſt vrayſemblable que les animaux que la mer nous nourrit, doivent eſtre plus ſalubres : d'autant qu'ils ſont plus exercitez, encore qu'ilz ne reſpirent pas un air en pureté & ſimplicité ſemblable au noſtre.

Tu dis bien, dit adonc Lamprias, mais j'y adjouſteray encore ceſte philoſophie, que mon grand pere ſouloit dire ordinairement en ſe mocquant des Juifs, qu'ils s'abſtenoient de manger de la chair qui plus juſtement meritoit d'eſtre mangée que nulle autre : auſſi dirons nous, que la plus juſte viande que l'homme mange, eſt celle qui nous vient de la mer. Car quand nous n'aurions autre communauté avec ces animaux icy terreſtres, ſi eſt-ce pour le moins qu'ils mangent de meſmes choſes que nous, & reſpirent un meſme air, ſe lavent & boivent de meſme nous, & brief ils font quelquefois honte & pitié à ceux qui les tuent, quand ils jettent un cry lamentable, & font pluſieurs choſes reſpondantes à la nourriture qu'ils ont euë : là où les animaux maritimes & aquatiques ſont totalement eſtranges

à nous, comme eſtans nez & nourris en un autre monde, & n'y a ny leur regard, ny leur voix, ny ſervice aucun qu'ils nous aient fait, ou puiſſent faire, qui les ſauve ou exempte d'eſtre par nous tuez. Car on ne s'en ſçauroit à quoy ſervir les gardant vifs, attendu qu'ils ne vivent pas meſmes avec nous : & ne pouvons prendre aucune charitable affection envers eux, par ce que le lieu où nous habitons, leur eſt à eulx comme un enfer, d'autant que ſi toſt qu'ils y arrivent, ils meurent.

## Question VI.

*Si c'eſt par religion, ou par abomination que les Juifs s'abſtiennent de manger chair de porc* [2].

Après que cela eut eſté dit, comme quelques uns ſe preparaſſent pour diſcourir au con-

[1] On peut s'attendre à trouver beaucoup d'erreurs dans cette queſtion, où il s'agit d'une nation qui ſe faiſoit un crime de communiquer quoi que ce ſoit de ſes rits ou de ſes livres ſacrés aux nations étrangères, & chez laquelle toute la ſcience étoit concentrée dans une ſeule tribu, dont les individus n'avoient ni les moyens, ni le goût de s'expatrier. Tacite lui-même eſt tombé dans les mêmes erreurs que Plutarque. La nouvelle édition du premier de ces deux écrivains, *in*-4° & *in*-12, renferme des diſſertations & des notes précieuſes, où toutes ces erreurs ſont refutées de la maniere la plus claire & la plus ſatisfaiſante.

[2] On doit répondre à cette queſtion, que c'étoit par religion & par abomination que les Juifs s'abſtenoient non ſeulement de la viande de porc, mais encore de celle de tout animal mort ſans

traire, Calliſtratus leur rompant la parole demanda, que vous ſemble il de ce que Lamprias vient de dire, que les Juifs ne mangent point de la chair la plus juſte qui ſoit? Il me ſemble, dit Polycrates, qu'il a fort bien parlé. Mais je demande davantage, ſi c'eſt par honneur ou reverence qu'ils portent aux porceaux, ou bien par abomination & par haine, qu'ils s'abſtiennent d'en manger. Car quant à ce qu'ils en content eulx cela reſemble proprement aux fables controuvées à plaiſir, ſi ce n'eſt qu'ils en aient quelque propos ſecrets qu'ils ne veulent pas dire devant tout le monde. Quant à moy, ce dit Calliſtratus, j'eſtime que ceſte beſte là ſoit en quelque honneur envers eulx. Et bien que ce ſoit une laide, villaine & orde beſte, je ne voy point qu'elle ſoit ny plus eſtrange de figure à veoir, ny plus mauſade de nature que

avoir été ſaigné, & de celle de pluſieurs autres animaux, oiſeaux & poiſſons. Leur loi eſt formelle ſur ce point, & entre dans les plus grands détails : Levit. XI, & XVII; & cette loi prohibitive étoit pour eux une nouvelle preuve de la bonté toujours vigilante du dieu qu'ils adoroient : car, comme le remarque le docteur Mead, ſans les plus ſcrupuleuſes précautions dans le régime, on eſt promptement attaqué de la lépre dans la Syrie, l'Egypte & dans ces autres pays chauds. Or la lépre & toute les maladies cutanées ſont la ſuite la plus ordinaire des alimens groſſiers & indigeſtes, tels que le porc, le liévre, & autres; & malgré toutes les précautions poſſibles les pays dont je viens de parler ſont encore infectés de ces affreuſes maladies. *Medica Sacra*, cap. 2, p. 12, 17.

l'eſcharbot, le chien, le crocodile, la muſaraigne, ou le chat, que les presbtres des Ægyptiens honorent & reverent, comme de treſſaincts animaux, les uns en un lieu, les autres en un autre. Mais quant au porceau on dit qu'ils l'honorent pour luy rendre graces, d'autant que ç'a eſté luy qui premier a monſtré la maniere de labourer la terre en la fendant & couppant avec le bout de ſon groin : & a quant & quant enſeigné la forme & maniere de faire le ſoc de charrue, qui pour cela s'appelle ὖνις, le mot eſtant derivé de ὗς, qui ſignifie porceau. Qu'il ſoit ainſi, juſques au jourd'huy les Ægyptiens qui habitent en lieux bas, & mols au long de la riviere, n'ont aucunement que faire de charrue : car quand le Nil s'eſt eſcoulé après avoir bien trempé les campagnes, les païſans ne font que jetter les porceaux dedans, & vont après avec la ſemence ; par ce que les porceaux à force de fouller des pieds, & fouiller du muzeau, ont incontinent renverſé toute la terre, & couvert la ſemence que les païſans ont jettée deſſus.

Si ne faut pas trouver eſtrange qu'il y ait des gens, qui pour cela s'abſtiennent de manger du porceau, veu qu'il y a d'autres animaux, qui pour auſſi legeres cauſes, & quelques unes fort ridicules & dignes de plus grande mocquerie ; ont bien de plus grands honneurs emprès les

nations barbares, par ce que lon dit que les Ægyptiens ont deifié la muſareigne, pour autant qu'elle eſt aveugle, & qu'ils eſtiment que les tenebres ſont plus anciennes que la lumiere, & qu'elle s'engendre des ſouris à la cinquieme generation, au croiſſant de la lune, & outre que ſon foye va diminuant à meſure que la lune decroiſt. Davantage ils attribuent le lion au ſoleil, par ce que c'eſt la ſeule beſte à quatre pieds, de celles qui ont les ongles croches, qui fait ſon petit voiant, qu'il dort bien peu, que ſes yeux reluiſent encore quand il dort, & mettent des teſtes de lion au bout des tuyaux des fontaines, & en font des gargouilles, pour autant que le Nil amene de nouvelle eau ſur leurs champs & terres labourables, quand le ſoleil paſſe par le ſigne du lion : ils diſent que la cicogne noire qu'ils appellent ibis, incontinent qu'elle eſt eſcloſe poiſe deux dragmes, autant que poiſe le cœur d'un petit enfant qui vient de naiſtre, & que de ces deux jambes eſtendues & de ſon bec, elle forme en terre un triangle à trois coſtez egaulx. Et pourquoy reprendroit on les Ægyptiens de ſi grande ſimpleſſe, veu que lon dit que les Pythagoriens meſmes adoroient un coq blanc, & entre les animaux marins ils s'abſtenoient principalement du ſurmulet, & d'une ortye de mer : & que les magiciens qui furent de la ſecte de Zoroaſtes,

honoroient ſur tous animaux le heriſſon de terre, & haïſſoient les ſouris de mer, eſtimans que celuy faiſoit grand ſervice & agreable aux dieux, & eſtoit plus heureux qui en tuoit le plus.

Cela me fait penſer que ſi les Juifs avoient en haine & abomination le porceau, ils le tueroient, comme les magiciens tuent les ſouris, là où au contraire il leur eſt autant defendu d'en tuer, comme d'en manger : & à l'adventure y a il raiſon, que comme ils honorent l'aſne pour ce que jadis en une grande ſeichereſſe il leur monſtra l'endroict où il y avoit une fontaine [1], auſſi qu'ils reverent le porceau, d'autant qu'il leur monſtra à labourer & ſemer la terre. Il y en a certes auſſi qui diſent, qu'ils s'abſtiennent ſemblablement de manger du lievre, le haïſſans & abominans, comme une beſte impure & pollue. Ce n'eſt pas ſans cauſe, dit Lamprias, prenant la parole : car ils s'abſtiennent de manger du lievre, pour la ſimilitude qu'il a avec l'aſne, lequel ils reverent miſticquement & ſignificativement : car la couleur en tous deux eſt meſme, les oreilles longues & grandes, les yeux grands & reluyſans, dont ils s'entrereſemblent merveilleuſement, de maniere qu'il n'y a animal, de

[1] Voyez la réfutation de cette abſurdité dans la nouvelle édition *in*-4° de Tacite, où l'on trouvera une diſſertation, *de fabulâ aſini à Judæis culti*. Tome III, p. 544.

petit au grand, qui ſoit plus ſemblable l'un à l'autre : ſi ce n'eſt d'adventure qu'entre ces ſimilitudes ils imitent encore en cela les Ægyptiens qui eſtiment la celerité & viſteſſe de ceſt animal divine, & la perfection de ſes ſentimens naturels. Car ſon œil eſt de telle vigueur qu'il dort les yeux tous ouverts, auſſi a il l'ouïe fort aiguë, tellement que les Ægyptiens l'en aians en admiration, quand ils veulent ſignifier l'ouyë en leurs lettres ſacrées hieroglyphiques, ils peingnent un lievre.

Mais il ſemble que les Juifs abominent la chair de porc, pourautant que les barbares ont fort à contrecœur & haïſſent merveilleuſement entre autres maladies la lepre, & la mal de ſaint Main, eſtimans que telles maladies devorent & rongent à la fin les hommes auſquels elles s'attachent. Or voions nous que le porceau ordinairement a le ventre tout plein de lepre, & couvert de ceſte fleur blanche qui s'appelle Pſora, ce qui ſemble proceder de quelque mauvaiſe habitude au dedans, & de quelque corruption interieure, ſe monſtrant au dehors par le deſſus du cuir, outre que l'ordure de ceſt animal en ſa façon de vivre, apporte encore quelque mauvaiſe qualité à ſa chair : car il n'y a point de beſte qui prenne ainſi plaiſir à la fange, & à ſe veautrer en ords & ſalles lieux, comme il fait, ſi ce ne

ſont celles qui y naiſſent & qui s'y nourriſſent. Mais on dit davantage, que leurs yeux ſont tellement de leur regard tournez & attirez contre bas, que jamais ils ne peuvent apprehender choſe qui ſoit en haut, ny regarder le ciel, ſi ce n'eſt qu'on les renverſe les pieds contremont, & que leurs prunelles ne ſoient par ce moien renverſées tout au contraire de leur naturel. Et pourtant voit on, que combien que ce ſoit un animal autrement criard & qui grongne ordinairement, toutefois ſi on le porte les pieds contremont, il ſe tait du tout ſans crier, tant il eſt eſtonné de veoir la face du ciel qu'il n'a pas accouſtumé : & ſe trouvant ſerré de ſi eſtroite peur, il ne peut pas crier : & s'il y faut encore adjouſter les fables poëtiques, on dit que le bel Adonis fut tué par un porc ſanglier. Et que ceſt Adonis n'eſt autre choſe que Bacchus meſme, ce qui eſt confirmé par pluſieurs cerimonies ſemblables qui ſe font ès ſacrifices de l'un & de l'autre : les autres tiennent que c'eſtoit le favorit de Bacchus, comme lon peut voir par ces vers de Phanoçles, homme bien entendu en matiere d'amour,

Bacchus aimant des montaignes l'orée,
Paſſant un jour par Cypre la ſacrée,
Veit d'Adonis la divine beauté,
Le raviſſant en feit ſa volonté.

Symmachus s'eſmerveillant de ce dernier pro-

pos ſe prit à dire [1], Comment Lamprias endures tu doncques que lon inſere & entre-meſle le dieu qui eſt de voſtre païs,

> Bacchus Evius qui errantes
> Incite à fureur les Bacchantes,
> Qui veut eſtre honoré de jeux
> Et de ſervice furieux,

parmy les ſecrettes cerimonies des Hebrieux, ou ſi tu penſes que ce ſoit à la verité un meſme dieu, que celuy des Juifs ? Adonc Mœragenes prenant la parole, Laiſſe moy là, dit il, Lamprias : car moy, qui ſuis Athenien, te dis & t'aſſeure que ce n'eſt autre dieu que Bacchus. Mais la plus part des arguments, indices & conjectures qui le preuvent, ne ſe peuvent declarer, ſinon à ceulx qui ſont profez en la religion & confrairie Trieterique [2] de Bacchus en noſtre païs. Toutefois ce qui n'eſt pas defendu de dire entre ſes amis, meſmement à la table en jouiſſant des dons de ce dieu, s'il plaiſt à la compagnie, je ſuis preſt de le dire. Toute l'aſſiſtance adonc le pria & enhorta de ce faire.

Premierement, dit il, la faiſon & façon de

[1] Juſqu'à preſent Plutarque a parlé de la chair des porceaux, qui étoit en abomination aux Juifs ; il va maintenant traiter de la prétendue reſſemblance du dieu des Juifs & de Bacchus. Voyez la diſſertation citée p. 240.

[2] On lit dans le grec : ſinon à ceux qui ſont initiés au culte triéterique, appellé parmi nous pantelié (culte parfait) de Bacchus.

leur principale & plus grande feſte, eſt toute propre & convenable à Bacchus : car celle qu'ils appellent le jeuſne, ils la celebrent environ les plus grands forces des vendanges, & dreſſent emmy les rues des tables chargées de toutes ſortes de fruicts, & ſe ſeient ſoubs des fueillades & ramées tiſſues principalement de branches de vigne & de lierre entrelaſſées les unes parmy les autres, & appellent le jour de devant [1], la feſte des Pavillons. Puis peu de jours aprés ils en celebrent une autre, qui n'eſt plus ſoubs figure & couvertement, mais tout à deſcouvert de Bacchus, & eſt une feſte où lon porte des rameaux en main & des javelots, & entrent ainſi avec leurs javelots dedans leur temple, mais que c'eſt qu'ils y font, nous ne le ſçavons pas, ſinon qu'il eſt vrayſemblable que ce ſoient quelques resjouiſſances Bacchanales, car ils uſent de petites trompettes & clairons, dont ils invoquent leur dieu, ne plus ne moins que font les Argiens en la ſolennité de leurs Bacchanales, & en viennent d'autres qui jouent de luths & de cithres, leſquels ils appellent en leurs langages Levites, nom à l'adventure derivé de ce ſurnom de Bacchus Lyſius, ou bien plus toſt d'Evius. Et ſi me ſemble que leur feſte des ſabbats n'eſt pas du tout aliene de

[1] Grec : & appellent le premier jour de ceux qu'ils conſacrent à cette ſolemnité, la feſte des....

Bacchus, par ce qu'il y a encore beaucoup de lieux en la Grece, où lon appelle les ſuppos de Bacchus Sabbes, leſquels en leurs jeux & cerimonies Bacchanales jettent ces voix, ἰυῶι & σαβϐοῖ, comme lon peult voir en l'oraiſon de la Coronne que feit Demoſthenes contre Æſchynes, & en Menander auſſi : ce que lon pourroit encore non ſans propos dire eſtre impoſé, à cauſe de l'agitation & turbulente motion dont ſont eſpris les Bacchants en leur fureur Bacchanale, & eulx meſmes ſemblent porter teſmoignage à ce propos, par ce qu'ils honorent ce ſabbat, en ſe convians les uns les autres à boire & à s'enyvrer, ſi ce n'eſt qu'il ſoit ſurvenu quelque occaſion grande qui les en empeſche : & lors encore accouſtument ils de gouſter du vin pur [1].

Toutefois quelqu'un pourroit dire, que tous ces arguments là ne ſont que conjectures vrayſemblables, mais ce qui ſe fait parmy eulx en eſt preuve neceſſaire à toute force : premierement leur grand pontife ſortant en leurs feſtes avec une mitre en la teſte, veſtu d'un palletoc faict de peau de cerf, ſemé de papillottes d'or, avec une robbe longue par deſſoubs juſques en terre, de

[1] Tout cet endroit de Plutarque depuis le commencement de l'alinea ſe trouve rapporté & expliqué dans une diſſertation de la nouvelle édition de Tacite *in-4°*, *de fabulâ Judæos, hederâ vinctos, Bacchum coluiſſe.* Tome III, p. 548.

brodequins

brodequins en ſes pieds, & de petites clochettes attachées à la bordure de ſa robbe tout à l'entour, qui ſonnent à meſure qu'il chemine, ne plus ne moins que lon fait un grand bruit en noſtre païs ès ſacrifices nocturnes de Bacchus qui s'appellent Nyctelia, meſmement que lon ſurnomme les nourrices de Bacchus Chalcodriſtas, comme qui diroit grattans le cuivre : & puis le thyrſe ou javelot & les tabourins que lon monſtre imprimez contre les lambris des parois de leur temple, toutes ces cerimonies là ne peuvent certainement convenir à autre dieu qu'à Bacchus.

Davantage ils n'offrent jamais en leurs oblations du miel, d'autant qu'il ſemble qu'il gaſte le vin quand on y en meſle : & c'eſtoit anciennement ce dont on faiſoit les libations aux dieux, & dont on buvoit avant que la vigne fuſt trouvée : & juſques icy les Barbares qui ne boivent point de vin, uſent de bruvage fait de miel, cortigeans ſa doulceur avec quelque ſaveur de racine aigrette & vineuſe. Et les Grecs encores appellent ces meſmes oblations là, Nephalia & Meliſponda, comme qui diroit ſobres & miellées, aiant le miel nature & proprieté toute contraire à celle du vin. Et que ce ſoit un meſme dieu, cela en eſt encore un argument non petit, qu'entre pluſieurs ſortes de punitions qu'ils ont, la plus

ignominieuſe & plus honteuſe eſt celle, où lon defend le vin à ceux qui ſont punis, pour autant de temps qu'il plaiſt à celuy qui a la puiſſance d'impoſer la peine : & ceux qui ſont ainſi punis [1],

[1] Tout le reſte de ce quatrieme livre ne ſe trouve plus. *Amyot.* Monteſquieu a mieux connu que Plutarque les loix Moſaïques, & en a plus ſenti la véritable utilité. Je dois ici mettre ſous les yeux de mes lecteurs, les ſages reflexions de l'auteur de l'Eſprit des Loix, au ſujet de ce qui a donné lieu à la queſtion que traite ici Plutarque, L. XIV, Ch. II. « Hérodote nous dit que » les loix des Juifs ſur la lepre » ont été tirées de la pratique des » Egyptiens. En effet les mêmes » maladies demandoient les mê- » mes remedes.... Le climat » de l'Egypte & de la Paleſtine » les rendit néceſſaires ; & la fa- » cilité qu'a cette maladie à ſe » rendre populaire, nous doit » bien faire ſentir la ſageſſe & » la prévoyance de ces loix.... » Comme il eſt de la ſageſſe des » légiſlateurs de veiller à la ſanté » des citoyens, il eût été très- » ſenſé ( ajoute le même au- teur, par rapport à la maladie qui corrompt les ſources de la génération ) » d'arrêter cette » communication par des loix » faites ſur le plan des loix Mo- » ſaïques ». D'après cela on conçevra aiſément les motifs de la défenſe faite aux Juifs de manger de la chair de porc & d'autres animaux ſemblables ; & l'on doit comprendre combien il eſt eſſentiel de connoître le climat, la conſtitution des pays dont on veut juger & apprécier les loix & les uſages.

# SOMMAIRES

## DU CINQUIEME LIVRE.

### *Le Proeme.*

Question I. *Pourquoy eſt-ce que nous oyons & voyons volontiers ceux qui ſont les courroucez & faſchez, mais ceux qui le ſont au vray, non.*

Question II. *Que c'eſtoit un ancien jeu de pris que celuy de la poeſie.*

Question III. *Pourquoy eſt-ce que le pin eſt conſacré à Neptune & à Bacchus, & que du commancement on couronnoit de branches de pin ceux qui gaignoient le pris ès jeux Iſthmiques, & depuis d'ache, & maintenant on a recommancé à les couronner de pin.*

Question IV. *Que veulent dire ces mots qui ſont en Homere,* ζωρότεροι δὲ κέραιρε.

Question V. *De ceux qui convient pluſieurs perſonnes à ſoupper.*

Question VI. *Pourquoy eſt-ce qu'au commancement du ſoupper on ſe trouve preſſé à table, & à la fin au large.*

Question VII. *De ceux que l'on dit qu'ils charment.*

QUESTION VIII. *Pourquoy eſt-ce que le poete appelle le pommier* ἀγλαόκαρπον, *portant beau fruict : & Empedocles appelle les pommes* ὑπέρφλοια.

QUESTION IX. *Quelle cauſe y a il pourquoy le figuier eſtant un arbre âcre & agu, produit un fruict qui eſt fort doulx.*

QUESTION X. *Qui ſont ceux que lon appelle en commun proverbe, après le ſel & le cumin : & pourquoy eſt-ce que le poete appelle le ſel divin.*

# LIVRE CINQUIEME.

## LE PROEME.

Je ne ſçay pas quelle opinion tu as preſentement, Soſſius Senecion, touchant les plaiſirs de l'ame & du corps,

> Car il y a entre nous maintenant
> Beaucoup de mer terrible bruit menant,
> Et de foreſts mainte montaigne noire.

Mais par cy devant il me ſembloit que tu accordois fort à mon opinion, & n'approuvois pas celle qui tient, qu'il n'y ait rien qui ſoit proprement agreable, ny aucunement plaiſant à l'ame : & que ne faiſant ſeulement que vivre à l'ombre du corps, elle rit avec luy ſelon qu'il ſent de doulces affections, ou au contraire ſe chagrine & ſe contriſte, comme ſi c'eſtoit un miroir qui ne feiſt que recevoir les images & eſpeces des ſentimens qui ſe font en la chair. Car on peut aiſément refuter par pluſieurs raiſons la faulſeté ignorante & deshonneſte de ceſte opinion, meſmement par ce que à la table, incontinent après ſoupper, les hommes doctes & de ſçavoir ſe mettent à deviſer enſemble, comme à une yſſue de table, s'entreresjouiſſent & ſe donnent plaiſir les uns

aux autres de propos & devis, auſquels les corps ne participent aucunement, ſi ce n'eſt de bien loing, portans teſmoignage que cela eſt comme une reſerve & une eſpargne de plaiſir pour l'ame, & que ces plaiſirs là ſont ſeuls propres à l'ame, & les autres ſont baſtards & eſtrangers qui ſont attachez au corps. Tout ainſi doncques comme les nourrices, pendant qu'elles donnent la boulie ou la panade à leurs enfans, y prennent & en ſentent quant à elles bien peu de plaiſir : mais après qu'elles les ont faict manger, & qu'elles les ont mis dormir, de ſorte qu'ils ne crient plus, alors eſtans à par elles, elles prennent leur refection de boire & de manger, & font bonne chere. Auſſi l'ame participe aux appetits du corps, ne plus ne moins qu'une nourrice le ſervant & s'accommodant à ſes neceſſitez : mais quand il eſt ſuffiſamment trairté & qu'il ſe repoſe, alors eſtant delivré de ſa beſongne & de ſon ſervice, de là en avant elle ſe met à prendre ſes propres plaiſirs, en ſe repaiſſant de diſcours de lettres, de ſçavoir, d'hiſtoires, d'enquerir, ouir & apprendre rousjours quelque choſe de ſingulier. Et qui pourroit dire autrement, veu que ceux meſmes qui ſont alienés des lettres, & addonnez à plaiſirs importuns, après le ſoupper appliquent leur entendement à des autres jeux qui ſont bien eſlongnez du corps, propoſans & mettans en avant des enigmes à ſouldre, & des

queſtions impliquées à faire deviner, & des noms compris ſoubs les notes de certains nombres ? Oultre cela les banquets ont donné lieu aux farces & moralitez, à Menander & ceulx qui les jouent. Tous leſquels paſſetemps n'oſtent aucune douleur au corps, ny n'apportent aucun doulx & gracieux chatouillement à noſtre chair : mais c'eſt pour ce que la partie ſpeculative & ſtudieuſe qui eſt en chaſcun de nous, requiert & demande quelque particulier plaiſir & recreation ſienne, quand elle eſt deſchargée de l'occupation que luy donne le corps à le traitter.

## QUESTION PREMIERE.

*Pourquoy eſt-ce que nous oyons & voyons volontiers ceux qui ſont les courroucez & faſchez, mais ceux qui le ſont au vray, non.*

DE telles choſes furent tenus propos entre nous à Athenes en ta preſence, lors que le joueur de comædies Straton, eſtoit en ſi grande reputation d'honneur, que lon ne parloit que de luy. Nous eſtions en un banquet chez Boëtus l'Epicurien, auquel ſouppoient avec nous pluſieurs de la meſme ſecte, & après le ſoupper la fraiſche ſouvenance de la comædie que nous avions veu jouer, nous feit, comme gens de lettres, tomber ſur le propos de rechercher la

cauſe, pour laquelle nous nous faſchons & ſupportons mal volontiers d'ouïr les voix de ceux qui ſe courroucent, ou qui ſe contriſtent, qui craignent, & qui ſont en frayeur : & au contraire ceux qui contrefont ces paſſions là, qui repreſentent leurs voix, leurs geſtes & leurs façons de faire, nous donnent du plaiſir. Si eſtoit l'opinion & le dire des autres preſque tout de meſme, par ce qu'ils diſoient, que d'autant que celuy qui contrefait ces paſſions là, eſt meilleur que celuy qui les ſeuffre, & que pour ne les ſouffrir point, il en eſt plus à priſer. Nous entendans & cognoiſſans cela, y prenons plaiſir & nous en esjouiſſons : mais moy, combien que je meiſſe le pied en la danſe d'autruy, dis, que nous eſtans naturellement nez à diſcourir par raiſon, & aimans les choſes ingenieuſes & artificielles, portons affection, & avons en eſtime ceux qui rencontrent bien à les faire : car ainſi comme l'abeille, par ce qu'elle aime le doulx, recherche & aime toute plante où il y a quelque ſubſtance emmiellée : auſſi l'homme qui de ſa nature eſt ingenieux & amateur de choſes belles, cherit & ambraſſe tout œuvre, où il cognoit qu'il y a de l'entendement. Si doncques on vient à preſenter à un petit enfant un pain, & un petit chien ou un petit bœuf faict de paſte, vous verrez qu'il s'en viendra

courant à ce qui ſera figuré. Semblablement auſſi, ſi quelqu'un luy offre de l'argent en maſſe, & un autre quelque petite beſte formée d'argent; il prendra beaucoup plus toſt celà où il verra qu'il y aura l'eſprit de l'artifice meſlé parmy, & pourtant ces meſmes enfans, en ceſt aage là, prennent plus de paiſir à ouïr des propos couverts qui monſtrent une choſe & en enſeignent une autre. Et quant aux jeux ils prennent auſſi plus de plaiſir à ceux où il y a quelque entrelaſſure ou quelque ingenieuſe difficulté : car ce qui eſt gentil, aigu & ſubtil tire à ſoy la nature de l'homme, comme eſtant ſon propre, encore que lon ne luy enſeigne point.

Pour autant doncques que celuy qui à la verité ſe courrouce & ſe faſche, ne monſtre que des paſſions communes & ordinaires, mais à les repreſenter & contrefaire il y a de la dexterité & de la ſubtilité d'eſprit qui le ſçait bien faire, c'eſt pourquoy nous prenons plaiſir à voir l'un, & deſplaiſir à regarder l'autre. Qu'il ſoit ainſi, il nous en prent tout de meſme aux ſpectacles que nous voions, car nous voions avec ennuy & triſteſſe ceux qui meurent ou qui ſont malades : & au contraire nous prenons plaiſir à voir & admirons un Philoctetes peint en un tableau, & une Jocaſte de bronze jettée en moulle, ſur la face de laquelle on dit que l'ouvrier meſla

un petit d'argent, à fin que la bronze repreſentaſt plus naifvement la face & couleur d'une perſonne treſpaſſée. Cela, dirent les Epicuriens, eſt un grand argument aux Cyrenaïques alencontre de nous, pour monſtrer que ès paſſetemps de voir & ouïr, le plaiſir n'eſt pas ny en la veuë, ny en l'ouye, mais à l'entendement : car c'eſt choſe faſcheuſe & mal plaiſante que d'ouïr une poule croquetter, & une corneille crailler, & toutefois celuy qui contrefait bien naifvement la poule croquetante, ou la corneille craillante, nous plaiſt & nous resjouiſt : auſſi nous faſchons nous de voir des perſonnes eticques, ou phthiſiques, & toutefois nous prenons plaiſir à en voir les figures bien peintes ou moullées, par ce que noſtre entendement ſe delecte de l'imitation, comme de choſe qui lui eſt propre : car à quel propos, & pour quelle occaſion exterieure ſe ſeroient ainſi eſmerveillez les hommes du porceau de Parmenon, que la choſe en eſt venue en commun proverbe ? Car on dit que ce Parmenon eſtoit un qui contrefaiſoit excellemment le grongnement du porceau, dequoy ſes compagnons eſtans envieux s'efforçoient à le contrefaire à l'envy de luy. Mais les hommes eſtans desjà preoccupez d'une opinion prejugée, diſoient : « Voilà bon, mais encore » n'eſt-ce rien au pris du pourceau de Parmenon ». Parquoy il y en eut un qui prit un petit cochon

ſoubs ſon aiſſelle, & le feit crier : les aſſiſtans oyans ce vray cry ſe prirent à dire, « Cela n'appro- » che point du porceau de Parmenon. » Et adonc celuy là laiſſa aller le cochon emmy la place pour les convaincre, qu'ils jugeoient par opinion anticipée, & non pas à la verité : par où il appert manifeſtement, qu'une meſme action du ſentiment n'affectionne pas de meſme l'ame, quand l'opinion n'y eſt pas, encore que l'action ſoit faicte ingenieuſement & exquiſement.

## Question II.

*Que c'eſtoit un ancien jeu de pris que celuy de la poeſie.*

En l'aſſemblée des jeux Pythiques on tint quelque fois propos, qu'il falloit retrencher & oſter les jeux ſupernumeraires, que lon avoit adjouſtez aux anciens premiers, par ce que du commancement il n'y en avoit eu que trois, le jeu des fleuſtes, le jeu de la cithre, & le chanter ſus la lyre. Mais depuis y aiant eſté receu le jeu des tragedies, auſſi toſt que la porte, par maniere de dire, a eſté ouverte, on n'a peu reſiſter à un nombre infini d'autres jeux qui s'y ſont jettez à la foulle : ce qui a bien apporté une diverſité, & une multitude concurrente à ceſte feſte qui n'eſt pas mal-plaiſante, mais auſſi n'a pas la feſte retenu

ſon ancienne dignité ny gravité bien ordonnée ; ains en ont eſté les Juges faſchez, & a le combat engendré pluſieurs inimitiez, par ce que où il y a pluſieurs qui combattent & font à l'envy à qui gaignera le pris, il eſt force qu'il y en ait beaucoup de malcontents qui perdent : mais entre autres on jugeoit principalement eſtre raiſonnable d'en oſter ceulx qui combattent à qui gaignera le pris des oraiſons & de la poëſie : non certes pour haine qu'on portaſt aux lettres, mais pour ce que ceulx qui ſe preſentent à tels combats de lettres, ſont ordinairement les plus notables perſonnes de tous les combattans, auſquels les juges deputez portent honneur & reverence, les eſtimans tous doctes & honneſtes : & toutefois ils ne peuvent pas tous gaigner le pris. Or tachaſmes nous à contenir au conſeil ceulx qui vouloient changer & remuer les façons accouſtumées ; & qui blaſmoient en un jeu ſacré la multiplicité & varieté de tant de voix, ne plus ne moins que de beaucoup de cordes en un inſtrument : & durant le ſoupper au logis de Petræus, le preſident & gouverneur du jeu, qui nous feſtoyoit, le propos en eſtant derechef mis en avant, nous priſmes à defendre la cauſe de la muſique, & monſtraſmes que la poëſie n'eſtoit pas modernement ny depuis un peu de temps entrée aux combats des jeux ſacrez, ains que de toute an-

cienneté elle y avoit obtenu & gaigné des pris & des couronnes. Si y en avoit en la compagnie à qui il ſembloit que je deuſſe alleguer des choſes toutes vulgaires & triviales, comme les funerailles de Oeolycus Theſſalien, & celles d'Amphidamas Chalcidien, auſquels lon tient qu'Homere & Heſiode feirent des carmes à l'envy l'un contre l'autre, mais paſſant par ſus tout cela, comme eſtant trop repaſſez & divulguez par le babil des Grammairiens, & ce que quelques uns alleguent des honneurs funebres de Patroclus en Homere, là où ils liſent non ἥμονας, qui ſignifie lanceurs de dards, mais ῥήμονας, c'eſt à dire harengueurs ou orateurs, comme ſi Achilles euſt propoſé un pris pour les harengues & oraiſons : laiſſant auſſi, dis-je, que Acaſtus faiſant les funerailles de ſon pere Pelias, propoſa un jeu de pris de Poëſie, auquel la Sibylle emporta le pris. A quoy pluſieurs s'oppoſans, & demandans garant & pleige de cela, pour ce que l'hiſtoire leur en ſembloit eſtrange, & mal-aiſée à croire, de bonne adventure il me vint en memoire que j'avois leu en la Chronique de Libye, de Aceſander où il eſt eſcrit : & ce livre là, dis-je, n'eſt pas en la main de tout le monde, mais je croy que pluſieurs de vous ont eſté curieux de lire ce que Polemon Athenien homme diligent, & qui n'eſt point ſommeillant en la recherche des antiquitez &

ſingularitez de la Grece, a mis par eſcript touchant ce qui ſe treuve ès threſors de la ville de Delphes: car vous trouverez là, dedans la chambre du threſor des Sicyoniens, qu'il y avoit un livre d'or qu'avoit donné, dedié & conſacré Ariſtomache poetiſſe Erythrienne, après avoir obtenu la victoire & gaigné le pris des jeux Iſthmiques. Et ſi ne fault pas que vous eſtimiez que la feſte Olympique, non plus que les autres, ait eſté comme une fatale deſtinée immuable ny immobile en ſes combats & en ſes jeux : car quant à la feſte des jeux Pythiques, il y en a eu trois ou quatre adjouſtez & extraordinaires de ceux des lettres : & quant à ceulx où lon combar à corps nud, la plus part furent inſtituez & eſtablis dès le commancement, ainſi comme ils ſont maintenant : mais quant aux olympiques, tous ont eſté adjouſtez, fors que celuy de la courſe. Et ſi y en a pluſieurs que lon avoit premierement inſtituez, que lon a depuis abolis & oſtez, comme celuy de κάλπη, qui eſtoit, que le coureur monté ſur une jument, au milieu de la courſe ſe jettoit à terre, tenant la jument par la bride couroit à pied à elle au grand galop : & celuy de ἀπήνη, qui eſtoit la courſe de charrette trainée par deux mules. Auſſi a lon oſté la couronne qui avoir eſté ordonnée pour les enfans victorieux des ſainctz combats. Bref on a innové, changé & rémué

beaucoup de choſes en l'ordonnance de ceſte feſte là, & ay peur que vous ne me demandiez encore une autrefois garant, ſi je vous dis qu'ancienement à Piſe il ſe faiſoit des combats à outrance d'homme à homme, où celuy qui demouroit vaincu & qui tomboit, eſtoit tué ſur le champ. Et ſi d'adventure il ne me peult ſouvenir du nom de l'hiſtorien qui l'a eſcrit, je crains que lon ne s'en mocque de moy, comme en ayant perdu la memoire pour avoir trop beu.

## Question III.

*Pourquoy eſt-ce que le pin eſt conſacré à Neptune & à Bacchus, & que du commancement on couronnoit de branches de pin ceux qui gaignoient le pris ès jeux Iſthmiques, & depuis d'ache, & maintenant on a recommancé à les couronner de pin.*

On demandoit un jour pourquoy c'eſt que lon couronne de chappeaux de branches de pin ceux qui gaignent le pris ès jeux Iſthmiques, c'eſtoit en la ville de Corinthe durant la feſte iſthmiaque, que le grand pontife Lucanius nous feſtoyoit en ſon logis. Le geographe doncq Praxiteles allegua les fables poëtiques, que le corps de Melicerta fut trouvé contre le tronc

d'un pin, où le flot de la mer l'avoit jetté, par ce qu'il y avoit aſſez près de la ville de Megare un endroit que lon appelloit encore la courſe de la belle, par où lon dit que Ino tenant ſon enfant entre ſes bras s'en courut precipiter dedans la mer : mais eſtant le commun langage & la commune opinion, que le pin eſt le chappeau propre à Neptune, le pontife Lucanius y adjouſta lors, que le meſme arbre eſtant auſſi bien conſacré à Bacchus, ce n'eſtoit pas de merveille s'il eſtoit auſſi aſſocié aux honneurs de Melicerta. Parquoy cela nous donna occaſion de chercher pour quelle raiſon les anciens avoient conſacré le pin à Bacchus & à Neptune tout enſemble. Si me fut advis qu'en cela il n'y avoit rien d'eſtrange ny hors de propos, par ce que ces deux dieux ſont ſeigneurs & dominateurs d'un principe genital, qui eſt l'humidité, eſtant certain que tous les Grecs univerſellement ſacrifient à Neptune ſoubs le ſurnom de φυτάλμιος, comme qui diroit, protecteur des plantes : & à Bacchus auſſi ſurnommé δενδρίτης, comme qui diroit, preſidant aux arbres. Toutefois on pourroit dire, que le pin particulierement appartiendroit à Neptune, non comme dit Apollodorus, pource que ce ſoit un arbre qui aime les rivages de la mer & les vents, ainſi que fait la mer, car il y en a encore d'autres qui le diſent : mais

pour

pour ce qu'il eſt propre à faire navires : car luy & les autres arbres qui luy reſſemblent, comme le ſapin, la peſſe, la meleze fourniſſent de bois fort propre à flotter ſur les eaux, & ſi rendent la poix & la reſine pour les godranner & poiſſer, ſans laquelle compoſition rien ne ſerviroit le calfeutrer, quelques jointures & liaiſons que lon ſceuſt donner au bois contre l'eau de la mer.

Et quant à Bacchus ils luy ont conſacré le pin, comme à celuy qui adoulcit le vin, pour ce qu'on dit que la vigne produit le vin doulx ès lieux où croiſt le pin naturellement. Ce que Theophraſtus refere à la chaleur de terre, car communement le pin croiſt ès terres où il y a de l'argille, laquelle de ſa nature eſt chaude, & par conſequent aide à cuire le vin, comme elle rend & produit auſſi l'eau legere & fort doulce. Davantage eſtant meſlée parmy du froment, elle en fait croiſtre le tas & le monceau, d'autant qu'elle l'enfle & l'attendrit de ſa chaleur : mais encore reçoit la vigne pluſieurs commoditez & plaiſirs du pin, attendu qu'il luy fournit les choſes propres & neceſſaires à bonifier & conſerver le vin : car tous univerſellement empoiſſent les vaiſſeaux où on le met, & encore y en a il qui mettent de la reſine dedans le vin meſme, comme font ceux de Eubœe en la Grece, en Italie ceux qui habitent aux environs du Pau. Et qui plus eſt,

on apporte de la Gaule Viennoiſe du vin empoiſſé, que les Romains eſtiment beaucoup & en font grand cas, d'autant qu'il ſemble que cela luy donne non ſeulement une agreable odeur, mais auſſi qu'il le rend plus fort & meilleur, luy oſtant en peu d'eſpace tout ce qu'il a de nouveau, & de ſubſtance eveuſe, par le moien de ſa chaleur.

Cela aiant eſté dit, il y eut un orateur qui avoit bien veu & beaucoup leu les lettres humaines, qui ſe prit à dire : ô dieux, & comment, n'eſt il pas vray qu'il n'y a comme rien que les branches de pin ſervent de couronne aux victorieux qui gaignent le pris ès jeux Iſthmiques, & que paravant ils eſtoient couronnez de feuilles & chappeaux d'ache ? Cela ſe peult voir par les mots que dit un taquin avaricieux, en une comædie,

> Toute la feſte Iſthmique volontiers
> Je quitterois pour autant de deniers
> Que couſteroit une couronne d'ache.

Et Timeus l'hiſtorien eſcrit, que comme les Corinthiens marchoient en battaille ſoubs la conduite de Timoleon, à l'encontre des Carthaginois pour combattre de la Sicile, ils rencontrerent en leur chemin quelques uns qui portoient des faiſceaux d'ache, & comme pluſieurs de l'armée priſ-

ſent cela pour un mauvais preſage, à cauſe que l'ache eſt tenue pour herbe funeſte & mortuaire, de maniere que quand il y a quelqu'un extremement malade en danger de mort, nous diſons qu'il ne lui fault plus que de l'ache : Timoleon les aſſeura & leur remit le cœur, leur ramenant en memoire que lon uſoit de l'ache ès jeux Iſthmiques, & que l'on en couronnoit les victorieux. Davantage la galere capitaineſſe du roy Antigonus fut ſurnommée Iſthmia pour autant que ſans ſemer ny planter, il y creut de l'ache d'elle meſme à l'entour de la pouppe. Et ceſt epigramme enigmatique, qui ſoubs paroles obſcures & couvertes ſignifie des vaſes de terre pleins de vin bouchez & eſtouppez d'ache,

Terre Argienne au feu arſe & bruſlée,
Cache le ſang noir de Bacchus, ſellée
Sa gueule eſtant d'Iſthmiaques rameaux.

Certainement ils n'avoient pas leu cela ceux qui ſouſtenoient & vantoient le pin, comme n'eſtant un moderne eſtranger venu d'ailleurs, ains ancien, propre & naturel couronnement des jeux Iſthmiques. Ces paroles eſmeurent aucuns de la compagnie, comme eſtans dittes par homme qui avoit beaucoup veu & leu : & le grand pontife Lucanius jettant ſes yeux ſus moy, & me ſoubriant : ô Neptune, dit il, que ceſt homme a de lettres !

Toutefois les autres ſe tindrent à mon ignorance, ſe perſuadans le contraire, que le pin eſtoit le couronnement ancien, naturel & ordinaire du pris ès jeux Iſthmiques : & au contraire que celuy de l'ache eſtoit eſtranger, venu d'ailleurs par emulation & jalouſie d'Hercules, & avoit eu tant de vogue, que pour quelque temps il auroit ſupplanté l'autre, mais que depuis le pin, aiant de rechef recouvré ſon crédit, florit aujourd'huy en honneur, comme devant. Parquoy je me laiſſay perſuader, & me l'imprimay ſi bien en ma fantaſie, que j'appris d'eux pluſieurs teſmoignages pour le confirmer, dont j'en retins quelques uns en ma memoire, meſmement d'Euphorion entre autres, qui dit ainſi touchant Melicerte,

> En lamentant l'enfant mort eſtendirent
> Soubs des hauts pins, dont les branches ils prirent
> Pour couronner les chefs victorieux,
> Qui gaigneroient les pris ès ſacrez jeux :
> Car pas encor n'avoit la main meurtriere
> Tué Charon, au long de la riviere
> Du pere Aſope, & depuis lors en ça
> Ceindre le front d'ache l'on commença.

Et Callimachus qui l'expoſe encore plus clairement, là où il introduit Hercules, luy diſant touchant l'ache,

> Les Allaictins, qui au dieu de la mer
> Feront un jeu bien plus à eſtimer

Que ceſtuy cy, la prendront pour le ſigne
De la victoire Iſthmiaque très digne,
Comme font ceux de Nemée, quittans
Le pin duquel jadis les combattans
On couronnoit en la noble Corinthe.

Davantage il me ſemble avoir leu quelque eſcript de Procles, touchant ceſte feſte des jeux Iſthmiens, où il recite que du commancement que la feſte fut ordonnée, la couronne eſtoit de branches de pin. Mais depuis que les jeux furent ſacrez, ils transfererent de la feſte de Nemée la couronne d'ache aux Iſthmiques. Ce Procles a eſté l'un de ceux qui furent en l'eſchole de l'Academie du temps de Xenocrates.

## Question IV.

*Que veulent dire ces mots qui ſont en Homere,*
*ζωρότερον δὲ κέραιρε.*

Quelques uns de la compagnie où je ſouppois un jour, ſe mocquoient d'Achilles, de ce qu'il commande à ſon amy Patroclus au neufvieme de l'Iliade d'Homere, qu'il verſe du plus pur, & y adjouſte encore ceſte raiſon,

Car ces ſeigneurs qui voir me ſont venus,
Sont de mon cœur plus chers amis tenus [1].

[1] Iliad. IX, 203.

Mais l'un de noz familiers amis Niceratus Macedonien affermoit, que ζωρότερον en ceſt endroit là ne ſignifie pas pur & ſans eau, mais du meilleur & plus chaud, à cauſe de la chaleur vitale & de l'ebulition : & qu'il eſtoit raiſonnable qu'eſtans ſurvenus de ſes plus grands amis, le jeune homme verſaſt du vin frais, comme quand nous voulons faire les libations aux dieux, nous verſons tousjours du vin frais. Et Soſicles le poëte alleguant Empedocles, qui en la mutation generale de l'univers dit,

Meſlé fut lors ce qui ſouloit ſainct eſtre,

& qu'il n'y avoit rien qui empeſchaſt que lon n'entendiſt qu'Achilles commandoit à Patroclus qu'il preparaſt & temperaſt le vin, comme pour boire : & ne ſe falloit point esbahir s'il avoit dit ζωρότερον, au lieu de ζῶρον, comme nous avons accouſtumé de dire θηλύτερον, au lieu de θῆλυ, & δεξίτερον, au lieu de δέξιον, eſtant reçeu en commun uſage que nous uſons des comparatifs en quelques dictions, au lieu des poſitifs. Et Antipater l'un de noz amis diſoit, que en langage ancien ὦρος ſignifioit l'année, & que ζα, en compoſition, avoit accouſtumé de ſignifier augmentation : c'eſt pourquoy le vin vieil, & qui eſt de pluſieurs années en ce lieu là eſt appellé par Achilles ζωρότερον. Mais quant à moy je leur

ramenay en memoire que ζῶρον aucunefois ſignifie chaud, & que par ce chaud il entendoit en ce lieu, viſte & toſt, comme nous commandons quelquefois à noz vallets de ſe prendre plus chaudement à leur beſongne : mais en fin je leur remonſtray qu'ils craignoient puerilement de confeſſer que ζωρότερον ſignifiaſt en ce lieu là plus pur & moins trempé, comme ſi en cela Achilles euſt fait quelque erreur & quelque impertinence, ainſi comme Zoilus Amphipolitain eſtimoit, ne prenant pas garde premierement qu'Achilles voyoit Phenix & Ulyſſes tous deux anciens, qui ne prenoyent plus plaiſir à mettre beaucoup d'eau en leur vin, ains le beuvoyent plus pur, comme font tous autres vieilles gens. Au moyen dequoy il luy commande de leur moins tremper : & puis aiant eſté diſciple de Chiron, & aiant appris de luy le regime, par lequel le corps ſe doit gouverner, il diſcouroit en luy meſme, que les corps qui ſont en repos, & ne font rien, aiant au paravant accouſtumé de travailler, ont beſoing d'une temperature plus molle & plus aiſée, comme leur eſtant plus convenable. Car meſme aux chevaux parmy les autres fourrages il leur fait jetter devant de l'ache, non ſans grande raiſon, parce que les chevaux qui demeurent oyſeux, & que lon tient à l'eſtable ſans rien faire, ſe gaſtent les pieds, à quoy remedie ſouverainement ceſte

herbe d'ache. Auſſi ne trouverez vous point en toute l'Iliade, que lon baille de l'ache, ou de quelque autre ſemblable paſture à nuls autres chevaux qu'à ceux qui ſont de repos, & qui ne travaillent point. Parquoy Achilles ayant cognoiſſance de la medecine, traictoit & penſoit les chevaux ſelon que le requeroit l'occaſion du temps : & pour les corps des hommes leur ordonne reigle de vie plus aiſée, comme eſtant la plus ſaine à ceux qui ſont de repos, & qui ne travaillent point, là où il ne donnoit pas ſemblable traictement à ceux qui tout le jour eſtoient à la guerre & aux factions des armes, comme à ceux qui eſtoient de loiſir, leur faiſant mettre plus d'eau dedans leur vin. Et puis Achilles de ſa nature eſtoit ſobre, & n'aimoit pas le vin, d'autant qu'il eſtoit aſpre, comme dit le poëte,

Car point n'eſtoit d'une nature douce,
Et qui jamais de rien ne ſe courrouce,
Mais homme ardent, aſpre & determiné [1].

Et parlant de ſoy-meſme avantageuſement il dit en quelque autre paſſage,

Sans clore l'œil j'ai paſſé mainte nuict [2].

Or le court ſommeil, & le peu dormir ne ſuffit pas & n'eſt pas convenable à ceux qui boivent le vin pur. Et là où il entre en groſſes paroles à

[1] Iliad. XX, 467. [2] Iliad. IX, 325.

l'encontre d'Agamemnon, la premiere injure qu'il luy dit, il l'appelle yvrongne [1], comme eſtant l'yvrongnerie le vice que ſon cœur deteſtoit le plus. Ainſi pour toutes ces occaſions là, il eſtoit raiſonnable que voiant ces perſonnages de tel aage venant devers luy, il penſaſt à donner ordre que lon ne leur trempaſt le vin, comme lon avoit accouſtumé de le tremper pour luy, par ce que telle trempe ne leur eſtoit pas convenable.

## Question V.

### *De ceux qui convient pluſieurs perſonnes à ſoupper* [2].

A mon retour d'Alexandrie chaſcun de mes amis me voulut feſtoier, & convioit on quant & moy tous ceux que lon penſoit aucunement d'amitié ou de parenté m'appartenir, de maniere que pour la multitude grande des conviez, le feſtin en eſtoit ordinairement tumultueux, & s'en retiroit on plus toſt que lon n'avoit accouſtumé. Parquoy le deſordre qu'il y avoit en l'aſſiette à tels feſtoyemens, nous donna occaſion de parler

[1] Iliad. I, 225.

[2] Plutarque traite dans cette queſtion du nombre & du genre des convives que l'on doit réunir à ſa table, ſuivant les différentes circonſtances. Il y fait ſentir tout le déſagrément & le ridicule de ces repas où on eſt en auſſi grand nombre qu'à une *foire*, pour me ſervir de l'expreſſion d'Amyot.

de ceſte maniere : Oneſicrates le medecin me feſtoiant comme les autres à ſon tour, n'en convia pas beaucoup, ains ſeulement ceux qu'il ſçavoit qui m'eſtoient plus familiers & plus grands amis. Si me fut advis proprement ce qu'avoit eſcrit Platon, que la ville qui va tousjours croiſſant ſe trouve à la fin n'eſtre plus ville, & qu'il y a une certaine grandeur qui luy eſt prefixe & limitée : auſſi y a il une certaine grandeur de feſtin juſques à laquelle il demeure feſtin, mais oultre laquelle s'il paſſe, les conviez ne ſe peuvent plus entre-ſaluer, ny entrecareſſer de boire les uns aux autres, non pas ſeulement s'entre cognoiſtre, de maniere qu'il n'y a plus forme de feſtin : car il ne faut pas qu'en un feſtin il y ait, comme en un camp, des advertiſſeurs pour envoyer çà & là, ny comme en une galere des comites & ſoubs-comites avec leurs ſifflets : ains faut que les conviez par eux meſmes parlent & deviſent les uns avec les autres, & que ne plus ne moins qu'en une danſe, celuy qui eſt à la queuë s'entende avec celuy qui eſt à la teſte.

Après que j'eus dit cela, mon grand pere Lamprias, prenant la parole d'une voix ſi claire & ſi forte que toute la compagnie le pouvoit entendre : il y a doncq, dit-il, une eſpece de modetation & d'attrempance, dont nous avons beſoing non ſeulement à manger en un feſtin,

mais auſſi à ſemondre & à convier. Car auſſi y a il une intemperance de courtoiſie & d'humanité qui ne peut omettre ny laiſſer pas un de ceux avec leſquels elle a quelquefois banqueté, ains les tire tous avec elle, comme ſi c'eſtoit pour aller veoir jouër des jeux ou ouir de la muſique : quant à moy, il me ſemble que le feſtoiant n'eſt pas tant digne de reprehenſion & mocquerie, quand le pain ou le vin defaillent aux conviez à ſon feſtin, comme quand il n'y a pas aſſez de place ny de lieu pour les placer, dequoy non ſeulement il y doit avoir largement pour ceux qui ſont conviez, mais encore pour les ſurvenans qui viennent d'eux meſmes ſans mander, & pour les eſtrangers paſſans s'il en ſurvient : meſmement que quand il y a faute de pain ou de vin on s'en peut prendre aux ſerviteurs, & les meſcroire de l'avoir desrobé, mais où il ſe treuve faute de place, & que le lieu eſt trop anguſte, pour le nombre de ceux qui ſont conviez, cela ne peut venir que de la negligence & faute de jugement du feſtoiant qui a fait faire la ſemonce : de ſorte que le poëte Heſiode a fort bien rencontré quand il a dit,

Premierement le grand chaos eſtoit [1].

[1] Théogon. 116.

Car il falloit qu'il y euſt premierement lieu & place pour pouvoir tenir & comprendre les choſes qui ſeroient créés : non pas, dit il, comme mon fils feit l'autre jour de ſon ſoupper proprement, ce que diſoit Anaxagoras, que toutes choſes eſtoient enſemble peſle-meſle. Toutefois encore qu'il y euſt de la place aſſez, & proviſion ſuffiſante de viandes, il faudroit neantmoins éviter la preſſe & la confuſion, comme ce qui rend une ſocieté non ſociable, & une aſſemblée mal compagnable. Car ce ſeroit moins de mal d'oſter à ceux qui ſont appellez à une meſme table la communication du vin, que la communication de diſcourir & de deviſer enſemble. C'eſt pourquoy Theophraſtus en ſe jouant appelloit les ouvroirs & bouticques des barbiers, des bancquets ſans vin, à cauſe que ceux qui y ſont aſſis les uns auprès les autres, y deviſent enſemble, & ceux qui entaſſent les hommes à troupes ainſi les uns ſur les autres, leur oſtent toute communication de propos : ou, pour mieux dire, ils font qu'il y en a peu qui ſoient enſemble : car ils ſe departent eux meſmes deux à deux, & trois à trois pour parler enſemble. Et ceux qui ſont aſſis loing, à peine les cognoiſſent ny les regardent ils, d'autant qu'ils ſont eſloignez d'eux de la courſe d'un cheval, par maniere de dire.

Les uns devers les tentes d'Achilles,
Autres devers celles d'Ajax.

Voylà pourquoy les riches monſtrent quelquefois leur magnificence mal à propos quand ils baſtiſſent des ſalles de trente licts, & encore de plus grandes. Car cela eſt un appareil pour faire des ſouppers de gens qui n'ont aucune ſocieté ny amitié les uns avec les autres, & où il ſeroit plus toſt beſoing d'un prevoſt de foire, que d'un maiſtre de feſtin : mais quant à ceux là, il leur fault pardonner, par ce qu'ils eſtiment que leur richeſſe ne ſeroit pas richeſſe, ains qu'elle ſeroit à la verité ſourde & aveugle, & ſans honneur, ſi elle n'avoit beaucoup de teſmoings, comme la tragædie beaucoup de ſpectateurs.

Mais quant à nous, le remede de n'en aſſembler pas tant à la fois ſeroit, de les convier ſouvent peu à peu à diverſes fois, par ce que ceux qui convient peu ſouvent, & quand il eſclaire à Harma, comme lon dit en commun proverbe, c'eſt à dire bien tard, & ne ſçait on quand, ſont contraincts de faire mettre en leur roolle, tous ceux qui leur appartiennent aucunement ou de parenté, ou d'amitié, ou de cognoiſſance, là où ceux qui ordinairement en convient tantoſt trois, tantoſt quatre, font de leurs feſtins comme des alleges & barques à deſcharger les grands batteaux.

Mais avec cela quand on conſidere la cauſe, pour laquelle on fait l'aſſemblée, cela met quelque difference entre les amis. Car ainſi comme pour affaires nous n'aſſemblons pas toutes ſortes de gens, mais ſeulement ceux qui ſont idoines à chaſque beſongne : car ſi c'eſt pour prendre conſeil, nous aſſemblons les plus prudents : ſi c'eſt pour plaider, les plus eloquents : ſi c'eſt pour aller à l'esbat aux champs, ceux qui ſont plus delivres d'affaires & plus de loiſir : auſſi ès ſemonces faut il ſelon les occaſions choiſir les plus idoines. Car ſi c'eſt un prince ou un ſeigneur que nous feſtoions, les plus à propos pour ſoupper avec luy ſeront les officiers, ou les principaux hommes de la ville, meſmement s'ils ont quelque familiarité & cognoiſſance avecques luy : ſi c'eſt un feſtin de nopces ou de la nativité, ceux qui ſont parents & liez du lien de Jupiter protecteur de conſanguinité.

Et en tels feſtoiemens faut tousjours avoir l'œil de mettre enſemble ceux qui ſont plus agreables les uns aux autres. Car quand nous ſacrifions à un dieu, ce n'eſt pas à dire que nous facions priere à tous les autres, encore qu'ils ſoient en meſmes temples, & ſur meſmes autels, ains eſtans trois couppes apportées pleines, nous offrons les libations aux uns de la premiere couppe, aux autres de la ſeconde, & aux

autres de la troiſieme, d'autant que l'envie n'a point lieu en la danſe des dieux, & la danſe des amis eſt auſſi divine moiennant que lon ſçache bien diſtribuer & departir les careſſes à tous en beuvant à eulx.

## Question VI.

*Pourquoy eſt-ce qu'au commancement du ſoupper on ſe trouve preſſé à table, & à la fin au large.*

Ces propos achevez on demanda incontinent la cauſe, pourquoy au commancement du ſoupper on ſe trouve couſtumierement ſerré & preſſé à la table, & à la fin à l'aiſe & au large, là où il ſembleroit que ce devroit plus toſt eſtre le contraire, d'autant que lon s'eſt remply au ſoupper. Si y en avoit quelques uns d'entre nous qui attribuoient cela, à ce que nous ſouppons ordinairement aſſis de noſtre large, veu que nous eſtendons la main droicte ſur la table : & puis quand nous avons ſouppé, alors nous nous tournons ſur le coſté, faiſant la forme de noſtre corps plus aiguë, & n'occupons plus la place de l'aſſiette par ſuperfice, en maniere de dire, ains par ligne ſeulement. Ne plus ne moins doncques que les oſſelets occupent moins de place quand ils tombent droits ſur l'un des coſtez, que quand ils tombent couchez tout à plat, auſſi un chaſcun de

nous au commancement panche ſur le devant, regardant de front vers la table, mais après il change ſon aſſiette de front en flanc. Il y en avoit pluſieurs autres qui alleguoient que la coultre du lict s'affaiſſoit, par ce qu'eſtant foullée de l'aſſiette, elle s'eſlargit & s'eſvachit, ne plus ne moins que les ſouliers croiſſans & ſe laſchans à force de marcher, deviennent à la fin ſi larges que le pied tourne dedans. Et le bon vieillard alors ſe jouant dit, qu'il y avoit touſjours deux gouverneurs & preſidens d'un meſme feſtin, qui eſtoient bien differens l'un de l'autre : au commancement la faim, qui ne ſçait rien de garder ordre : & à la fin puis après Bacchus, que tous confeſſent avoir eſté un très-ſuffiſant capitaine. Tout ainſi doncques comme Epaminondas, aians les autres capitaines Thebains par leur ignorance jetté l'armée de Thebes en des lieux ſi eſtroicts & ſi malaiſez, qu'elle ſe rompoit, heurtoit & fracaſſoit elle meſme, la retira de ces deſtroicts, & puis la remeit en bonne ordonnance : auſſi la faim nous trouvant à l'entrée du ſoupper affamez, nous fait preſſer & chocquer les uns les autres, comme chiens : mais le bon Bacchus puis après nous prenant, luy qui eſt ſurnommé Lyeus & Chorius, c'eſt à dire delieur & maiſtre de bal, nous rend & remet en ordonnance gracieuſe, doulce & aiſée.

## Question VII.

*De ceux que lon dit qu'ils charment* [1].

S'estant quelquefois esmeu propos à table, touchant ceux que lon dit qui charment, & qui ont l'œil enſorcelleur, les autres paſſoient la choſe en riſée & mocquerie : mais Metrius Florus qui nous donnoit à ſoupper, dit que les effects que lon en voioit aidoient merveilleuſement au bruict qui en eſtoit, & qu'il n'eſtoit pas raiſonnable que ſi lon ignoroit la cauſe d'une choſe faicte, que lon la meſcreuſt pour cela, attendu que d'une infinité d'autres choſes qui realement ſont en eſſence, nous n'en pouvons comprendre la cauſe. Car generallement qui veult qu'en toute choſe il y ait raiſon apparente, il en oſte la merveille, par ce que là où on ignore la cauſe, là commence lon à douter & enquerir, qui eſt

[1] Le magnétiſme animal n'offre guere d'effets plus ſurprenans que ceux qui ſont recueillis par Plutarque dans cette queſtion : de part & d'autre ils ne ſont ni mieux conſtatés, ni mieux expliqués en ſuppoſant leur exiſtence. On parle néanmoins partout du nouveau genre de *charme* : « Parce que, comme l'obſerve » Malbranche ( Recherche de » la vérité, L. II, 3e partie, » dernier chapitre ), tous les » diſcours qui réveillent l'idée » d'une puiſſance inviſible, ſont » toujours écoutés avec crainte » & curioſité. Les hommes s'at- » tachent à tout ce qui eſt extra- » ordinaire, ſe font un plaiſir » bizarre de raconter des hiſ- » toires ſurprenantes & prodi- » gieuſes... à épouvanter les au- » tres, & à s'épouvanter eux- » mêmes ».

à dire, philoſopher, de maniere que lon peult dire, que ceux qui decroient les choſes merveilleuſes, oſtent toute la philoſophie : mais il fault de telles choſes chercher le pourquoy il eſt ainſi, avec la raiſon. Et qu'il eſt ainſi [1], le prendre de l'hiſtoire.

Or en liſons nous de cela pluſieurs exemples ès hiſtoires. Car nous ſçavons & cognoiſſons des hommes qui par regarder fichément de petits enfans, les offenſent griefvement, par ce que la temperature de leur corps, qui eſt humide & imbecille, s'en altere & s'en tourne en pis, là où ils ſeuffrent moins cela quand leurs corps ſont desjà fermes & plus robuſtes. Et Philarchus eſcrit, que certaine nation de gens qui habitoient jadis au royaume de Pont [2], que lon appelloit les Thibiens, eſtoient mortels & peſtilens non ſeulement aux jeunes enfans, mais auſſi aux hommes faicts [3], par ce que ceux qui recevoient ou leur haleine, ou leur regard, ou leur parole, ſe fondoient en langueur, & tomboient auſſi toſt malades, dequoy ſe ſont apperçeus, comme il eſt vrayſemblable, les marchands trafficquans en ces quartiers là, qui en

[1] Et s'il eſt ainſi. . . .

[2] Ancien royaume d'Aſie ſur les bords du Pont-Euxin ou mer Noire.

[3] Voyez Pline, Hiſt. natur. VII, 2. Il faut lire ſur cet endroit de Plutarque, Weckeri *de Secretis*, L. IV.

amenoient des ſerfs à vendre : mais quant à ceux-là, l'exemple à l'adventure n'en eſt pas ſi eſmerveillable, par ce que l'attouchement & la contagion de les hanter familierement apporte un manifeſte principe de tel accident. Et tout ainſi comme les æles des autres oiſeaux, qui les met avec celles des aigles, periſſent & viennent à neant [1], par ce que les pennes & plumes leur tombent & pourriſſent ; auſſi eſt il bien raiſonnable que l'attouchement des hommes, d'aucuns ſoit utile & profitable, & des autres nuyſible & prejudiciable.

Mais d'eſtre offenſé pour eſtre ſeulement regardé, il ſe fait comme nous avons desjà dit : mais pource que la cauſe en eſt difficile à trouver, on le decroit [2] : & toutefois, dis-je, il ſemble que tu en es ſur les voyes, & en as trouvé la trace, aiant touché la defluxion qui ſe fait des corps. Car & la ſenteur, & la voix, & la parole & l'haleine ſont des fluxions & decoulemens qui ſortent des corps des animaux, & parties qui eſmeuvent les ſentimens naturels, leſquels en les recevant en ſont alterez & affectez. Et eſt encore plus vrayſemblable, que telles defluxions ſe facent hors des corps des animaux par la chaleur & le mouvement, quand ils ſont echauffez, & eſmeus, & que les eſprits vitaux en prennent

[1] Plin. *ib.* X, 4.

[2] On ne le croit pas.

un haulſement de pouls, & un battement plus viſte, duquel le corps eſtant agité & ſecoué, jette hors de ſoy continuellement quelques defluxions : & y a apparence que cela ſe fait autant par les yeux que par autre conduict qui ſoit. Car la veuë eſtant un ſentiment fort leger & mobile, reſpaind une merveilleuſe puiſſance enflammée quand & l'eſprit qui la dirige, de maniere que l'homme par le moien d'icelle veuë, fait & ſouffre pluſieurs notables effects, & reçoit des choſes qu'il voit, des plaiſirs & deſplaiſirs qui ne ſont pas petits. Car l'amour, qui eſt l'une des plus grandes & plus vehementes paſſions de l'ame, prent ſa ſource & origine de la veuë, tellement que celuy qui eſt eſpris d'amour, ſe fond & s'eſcoule tout en regardant la beauté des perſonnes qu'il aime, comme s'il entroit dedans elles, au moien dequoy lon ſe pourroit avec raiſon esbahir, comment il y en a qui confeſſent que l'homme peut bien ſouffrir & recevoir dommage par la veuë, & trouvent eſtrange qu'il face du mal & porte nuyſance par la meſme veuë. Car le regard des perſonnes qui ſont en eur de beauté, & ce qui ſort de leurs yeux, ſoit en lumiere ou fluxion d'eſprits, font les amoureux, & les conſomme avec je ne ſçay quelle volupté meſlée de douleur, qu'ils appellent eulx aigredouce. Car ils ne ſont pas tant

ferus & ulcerez ny pour ouïr, ny pour toucher, que pour regarder & eſtre regardez, tant il ſe fait profonde penetration & inflammation grande par la veuë, de ſorte qu'il me ſemble que ceux là n'ont jamais ſenty ny eſprouvé que c'eſt de l'amour, qui s'eſmerveillent de la Naphthe de Babylone [1], laquelle s'allume en la monſtrant ſeulement au feu de loing : car les yeux des belles creatures allument un feu dedans les ames & entrailles des amoureux, encore qu'ils n'y regardent que de bien loing.

Mais nous experimentons ſouvent le ſecours que fait à ceux qui ont la jauniſſe le regard du Loriot, car s'ils le peuvent veoir ils guariſſent, aiant ceſt oyſeau telle nature & temperature, qu'il attire à ſoy & reçoit la maladie ſortant du patient, comme une fluxion par le conduit des yeux [2]. C'eſt pourquoy les Loriots ne veulent jamais regarder une perſonne qui a la jauniſſe, ny ne le peuvent endurer, & le fuyent & s'en deſtournent, tenans leurs yeux clos de peur de les regarder : non pour envie qu'ils portent à la guariſon des malades, comme quelques uns eſtiment

[1] Le naphte, eſpece de bitume. Voyez Plin. Hiſt. natur. II, 109, & XXXV, 51. On lit dans le premier endroit que Médée fit brûler une concubine, en faiſant enduire de naphte la couronne que celle-ci devoit avoir ſur la tête pendant un ſacrifice qu'elle alloit offrir.

[2] Plin. Hiſt. natur. XXXVI, 61. XXX, 28, & X, 50.

mais pour ce qu'ils en ſont blecez & offenſez eulx meſmes [1]. Et quant aux autres maladies, ceux qui hantent & frequentent avec ceulx qui ont mal aux yeux, facilement & promptement prennent le mal, tant la veuë a une prompte & legere puiſſance d'attracher à un autre le principe de quelque contagion.

Oüy bien, dit alors Patroclias, ès maladies & paſſions corporelles, mais quant aux choſes de l'ame & ſpirituelles, entre leſquelles eſt le charmer & enſorceller, comment eſt-ce que cela ſe fait, & comment eſt-ce que par un regard ils tranſmettent une leſion & nuyſance au corps d'autruy? Ne ſçavez vous, dis-je, que l'ame ſelon qu'elle eſt affectionnée diſpoſe & altere auſſi le corps? Car la cogitation du jeu d'amour fait dreſſer la nature : l'ardeur des chiens quand ils ſont acharnez après les beſtes, bien ſouvent leur eſtaint la veuë, & les aveugle du tout. Les ennuys, l'avarice & la jalouſie changent ordinairement la couleur du viſage, & deſeichent les habitudes des corps, & l'envie qui n'eſt pas moins ſubtile à penetrer ès ames, emplit le corps d'une mauvaiſe & pernicieuſe diſpoſition, laquelle les peintres repreſentent gentilment ès tableaux, où ils peingnent la face de l'envie. Quand doncques ceux qui ſont infects de ce vice viennent

[1] Pline dit plus : « on prétend qu'ils en meurent ».

à jetter leurs yeux, qui pour eſtre prochains de l'ame tirent aiſément ce vice, & venans à darder leurs rayons, comme des traicts empoiſonnez & envenimez ſur quelques uns, ſi ceux là en ſont offenſez & blecez, il me ſemble qu'il ne leur advient rien qui ſoit eſtrange, ny à quoy on doive refuſer creance. Car les morſures meſmes des chiens ſont plus mauvaiſes & plus dangereuſes quand ils mordent eſtans courroucez : & la ſemence des hommes prend mieux & eſt plus apte à engendrer quand ils ont affaire à femmes qu'ils aiment : & generalement les paſſions & affections de l'ame fortifient & corroborent les puiſſances & facultez du corps. Voilà pourquoy lon penſe que les preſervatifs que lon appelle προβασκανίαι, aient force alencontre de ceſt enſorcellement d'envie, quand on retire & deſtourne le regard qui eſt ainſi malefique, à fin que moins il s'appuye & prenne moins pied ſur les patiens : voilà, dis-je, ſeigneur Florus, mon eſcot de ce banquet, que je te paye contant.

Ouy bien, ce dit Soclarus, mais que nous en aions eſprouvé les deniers pour voir s'ils ſont bons, car il y en a qui me ſemblent faulx : par ce que ſi nous ſuppoſons que ce que le vulgaire dit touchant ceulx qui ſont ainſi enſorcelez, ſoit véritable, tu n'ignores pas certainement qu'ils eſtiment qu'il y ait des amis & des parents, voire

des peres meſmes, qui aient des yeulx ſorciers, de ſorte que les femmes ne leur veulent pas ſeulement monſtrer leurs petits enfants, & ne permettent pas que telles gens les regardent longuement. Comment doncques procederoit ceſt effect là d'envie ? & que direz vous, je vous prie, de ceulx que lon dit qui s'encorcellent eulx meſmes ? car tu l'as bien ouy dire, & pour le moins as tu bien leu ceſte epigramme,

Belles eſtoient la face & chevelure
D'Eutelidas, mais trop à ſa mal-heure,
En l'eau d'un fleuve esblouy les mira,
Et ſa beauté tellement admira,
Que de ſes yeulx il ſe charma ſoymeſme,
En ſe fondant par maladie bleſme.

Ceſtuy Eutelidas s'eſtant veu dedans une riviere, ſe trouva ſi beau, & s'affectionna ſi fort à ceſte veuë qu'il en tomba malade, & en perdit toute ſa beauté & ſon en-bon-poinct : mais maintenant regarde comment tu es prouveu de reſponſe pour ſouldre ces inconvenients là. Fort ſuffiſamment, dis-je, d'ailleurs : mais encore buvant en une ſi grande & ſi ample couppe comme ceſte cy, j'oſe bien hardiment dire & aſſeurer, que toutes les paſſions demourans long temps en l'ame, y impriment des habitudes mauvaiſes, leſquelles après y avoir avec le tems pris force de nature s'eſmeuvent pour la moindre occaſion du monde, & bien

ſouvent tuent les hommes malgré eulx, en leurs propres & accouſtumées paſſions.

Qu'il ſoit ainſi, voyez que les hommes couards redoutent cela meſme qui les ſauve, & ceux qui ſont choleres ſe couroucent bien ſouvent à ceulx qui ſont leurs plus grands amis : & ceulx qui ſont luxurieux, à la fin ne ſe peuvent pas contenir qu'ils ne touchent meſmes aux plus ſaincts & plus ſacrez corps : car l'accouſtumance a une force merveilleuſe de conduire la diſpoſition à ce qui luy eſt familier, & eſt force que celuy qui eſt diſpoſé à broncher, choppe à tout hurt qui ſe preſente. Et pourtant ne ſe fault il pas esbahir ſi ceulx qui ont contracté en eulx meſmes une habitude envieuſe & ſorciere, ſe meuvent ſelon la particularité de leur paſſion contre ceulx meſmes qui leur ſont plus chers : & quand ils ſont une fois eſmeus, alors ils ne font pas ce qu'ils veulent, mais ce à quoy ils ſont enclins & diſpoſez : ne plus ne moins qu'une boulle quand elle ſe meut eſt contrainćte de ſe mouvoir rondement, ſelon la qualité de ſa forme : & ſemblablement auſſi un rouleau, en façon de rouleau, ſelon la difference de ſa figure : auſſi celuy qui a ainſi l'habitude de ceſte envie ſorciere, ſa diſpoſition le meut & le poulſe envieuſement à toutes choſes. Et eſt vrayſemblable qu'ils offenſent plus ceux qui leur tienent de plus près, & qu'ils aiment le plus.

Parquoy le bon Eutelidas & tous autres que lon dit qui ſe charment & enſorcellent eux meſmes, me ſemblent ſouffrir cela, & encourir en ceſt inconvenient, non ſans treſgrande apparence de raiſon : car comme dit Hippocrates, l'extreme enbon-poinct eſt fort dangereux, & les corps qui ſont parvenus juſques à une extrême vigueur de bon portement, n'y peuvent demourer, ains panchent incontinent & enclinent vers l'oppoſite. Quand doncques ils ſont venus à croiſtre tout à coup, & qu'ils ſe voyent en meilleur eſtat qu'ils n'eſperoient, tellement qu'ils s'en eſmerveillent & ſe contemplent, alors leur corps eſt prochain de mutation, & tendans ſelon leur habitude au pire, ils s'enſorcellent & ſe charment eulx meſmes. Et cela ſe fait encore de tant plus facilement & plus promptement, par les fluxions qui ſont arreſtées par la repercuſſion d'un mirouër [1], ou d'un carquois, par ce que telles fluxions rejalliſſent en arriere à l'encontre de ceulx meſmes qui y regardent, tellement que le mal & dommage qu'ils euſſent fait à autruy, ils ſe le font à eulx meſmes. Ce qui, peult eſtre, advient bien ſouvent aux petits enfans : mais on en attribue la cauſe, à faulſes enſeignes, à ceulx qui les regardent.

[1] Le grec dit au contraire : & cela ſe fait plus facilement par la repercuſſion de la furface de l'eau que de tout autre miroir.

Comme j'eu achevé mon propos, Caius, le gendre de Florus, ſe prit à dire : & quoy, des images de Democritus [1], on n'en fait doncques ne miſe ne recepte, ny compte ny mention, non plus que des Ægiens ou Megariens [2] (que dit le proverbe) car ce philoſophe dit, qu'il ſort des images des yeux de ceulx qui ſont envieux ſorciers, & ce non ſans quelque ſentiment & quelque inclination, ains eſtans pleines de l'envie & meſchanceté de ceulx qui les jettent hors de ſoy, avec laquelle venans à s'emplaſtrer, s'attacher & s'arreſter avec ceulx qui ſont ainſi envieux, perturbent & offenſent leur corps & l'ame & l'entendement : car il me ſemble que ceſt homme parle ainſi magnifiquement & merveilleuſement, & qu'il deſcrit ainſi ſon opinion. Si fait il certainement, dis-je, mais je ne ſçay comment vous ne vous eſtes pas apperceus que je n'ay rien oſté à ceſte fluxion & decoulement là, ſinon l'ame & la volonté, de peur que ſi maintenant qu'il eſt bien

[1] C'eſt de Démocrite d'Abdère dont il eſt ici queſtion. Il croyoit qu'on voyoit les images de tout ce qui peut tomber ſous notre vue : & Diogène Laërce rapporte d'après Athénodore, qu'Hippocrate étant allé trouver ce grand philoſophe, celui-ci jugea, en voyant du lait, qu'il venoit d'une chèvre à ſa premiere portée, & qui étoit noire, ce qui donna une haute opinion de Démocrite au célèbre médecin.

[2] Voyez Hérodote & Elien ſur les guerres des Athéniens & des Mégariens, & ſur la haine & le mépris des premiers pour ceux-ci. Il faut lire à ce ſujet les comédies d'Ariſtophane.

avant en la nuict, j'allois introduire des eſprits & fantoſmes, aians ſens & entendement, cela ne vous meiſt en quelque trouble & en quelque frayeur : parquoy ſi bon vous ſemble nous en remettrons la diſpute & la conſideration à demain au matin.

## QUESTION VIII.

*Pourquoy eſt-ce que le poëte appelle le pommier* ἀγλαόκαρπον, *portant beau fruict : & Empedocles appelle les pommes* ὑπέρφλοια.

COMME nous ſouppions un jour en banquet en noſtre ville de Chæronée, on nous ſervit de toutes ſortes de fruicts en grande abondance. Si vint en la fantaſie de l'un de ceulx qui eſtoient à la table, d'alleguer ce vers d'Homere,

> Des figuiers doulx, des pommiers au beau fruict
> Des oliviers verdoyans [1].

Et demanda lon, pourquoy le poëte avoit appellé les pommiers, au beau fruict. Et adonc le medecin Tryphon reſpondit, que cela pouvoit eſtre dit par comparaiſon à l'arbre, lequel eſtant petit & de peu d'apparence produit un ſi beau & ſi gros fruict. Un autre dit qu'il appercevoit, que la beauté compoſée de toutes ſes parties eſtoit en

[1] Odyſ. VII, 115.

ce ſeul arbre fruictier là, car il a l'attouchement net comme la violette, ſans qu'il falliſſe en ſorte du monde, ains emplit de doulce ſenteur les mains de celuy qui le touche : il a le gouſt doulx, & ſi eſt à ſentir très ſouëf, & très plaiſſant à voir, de maniere que delectant tous les ſentimens enſemble, il en eſt à bon droit loué comme beau.

A cela nous diſmes que c'eſtoit aſſez bien diſcouru : mais Empedocles aiant eſcrit,

> Voilà pourquoy les poires ſont tardives
> Communément, & les pommes haſtives.

J'entens, dis je, bien l'epithete des poires [1], pourquoy il les appelle tardives : c'eſt pour ce qu'elles ne ſont point meures qu'il ne ſoit ſur la fin de l'Automne, eſtans jà les grandes chaleurs toutes paſſées, pour ce que leur humidité eſtant foible & en petite quantité, le ſoleil ne permet pas qu'elle prenne conſiſtence, que l'air ne commance de ſe tourner & changer en froidure : Et pourtant dit Theophraſtus, que c'eſt le ſeul de tous les arbres fruictiers qui meurit mieulx & plus toſt ſon fruict à l'ombre. Mais je ne ſçay en quel ſens le ſage poëte a appellé les pommes ὑπέρφλοια, attendu meſmement que ce

[1] Grec : grenades ; & ce que l'on lit ici des pommes ne doit s'entendre que des grenades : Amyot a mal interprêté le mot grec, comme Meziriac l'a déja obſervé.

philoſophe là a accouſtumé d'embellir & eſgayer les matieres d'adjectifs fort propres & exquis, comme de couleurs vives, non pour orner ſon langage ny enrichir ſon ſtile, ains pour repreſenter & exprimer plus vivement quelque ſubſtance ou quelque faculté, comme quand il appelle ἀμφίζρυτην terre circummortelle, le corps qui environne l'ame, & νεφελαγερέτην, l'air aſſemble-nuée, & πολυαίματον, le foye ſanglant.

Aiant mis ces doubtes en avant, il y eut quelques grammairiens qui dirent qu'il appelloit les pommes ὑπέρφλοια, à raiſon de leur vigueur, par ce que les poëtes appellent φλοιεῖν eſtre en ſa vigueur & en ſa fleur : & que le poëte Antimachus avoit ainſi appellé la ville des Cadmiens, floriſſante de fruicts. Et ſemblablement Aratus parlant de l'eſtoile caniculaire,

> Croiſtre des uns elle fait la vigueur,
> D'autres perir la totale verdeur,

il appelle en ce lieu-là la fleur & verdure des fruicts φλόον : & y a quelques uns entre les Grecs qui ſacrifient à Bacchus, ſurnommé Phlœus. Pour autant doncq que la pomme ſe contregarde plus longuement en ſa vigueur, c'eſt pourquoy le philoſophe l'appelle ὑπέρφλοια.

Mais Lamprias noſtre grand pere dit, que ceſte diction ὑπὲρ ne ſignifioit pas ſeulement fort

& beaucoup, mais auſſi par dehors & par deſſus : car ainſi appellons nous ὑπέρθυρον, le deſſus de l'huis, & ὑπερῶον la chambre haulte. Et le poëte appelle la chair ὑπέρτερα, qui eſt au dehors de la victime, comme il nomme, ἔγκατα, ce qui en eſt au dedans, comme les entrailles. Conſidere doncq, ſi Empedocles a point viſé à cela en ceſt adjectif, que les autres fruicts ſont contenus dedans quelque eſcorce, & ont par le deſſus les coques, les tayes, & les gouſſes que lon appelle, là où l'eſcorce de la pomme eſt par le dedans une petite tunique gluante & graſſe, en laquelle eſt contenue la graine & le pepin, & ce qu'il y a de bon à manger eſt par dehors tout à l'environ, à raiſon dequoy elle eſt appellée ὑπέρφλοια.

## Question IX.

*Quelle cauſe y a il pourquoy le figuier eſtant un arbre acre & agu, produit un fruict qui eſt fort doulx.*

Après cela on demanda auſſi, Pourquoy la figue, qui eſt l'un des plus doulx fruicts du monde, peult naiſtre d'un arbre qui eſt fort amer : car la feuille meſme du figuier, à cauſe de ſon aſpreté eſt appellée Thrion, & le bois en eſt plein de jus, de maniere que quand on

le bruſle il rend une fumée fort acre, & quand il eſt bruſlé la cendre en fait une lexive qui eſt fort deterſive & forte à merveilles, à cauſe de ſon acrimonie : & ce qui eſt encore plus admirable, là où tous arbres & toutes plantes qui portent feuilles & fruicts floriſſent, le ſeul figuier ne floriſt jamais : & s'il eſt vray ce que lon dit davantage, que jamais il n'eſt touché de la foudre, cela ſe doit referer & attribuer à l'amertume & mauvaiſe habitude du tronc : car il ſemble que la foudre & le tonnerre ne touche jamais à telles choſes, non plus qu'à la peau du veau marin, ny au cuir de la Hyene. Adonc le bon vieillard prenant la parole : Ce n'eſt pas de merveilles, dit il, ſi toute la doulceur ſe rendant au fruict, tout le reſte de l'arbre en demeure aſpre & amer : car ainſi comme toute la ſubſtance & humeur cholerique ſe vengeant en la bourſe du fiel, la propre ſubſtance du foye en demeure fort doulce, auſſi le figuier aiant envoyé tout ce qu'il avoit de douceur au fruict de la figue, luy en demeure tout deſpourveu : car qu'il ſoit vray que dedans le tronc de l'arbre il y ait autrement quelque doulceur, & quelque peu de bon ſuc, j'en prens pour argument ce que lon dit de la rue, que ce qui en croiſt deſſous un figuier ou auprès, en devient plus doulx, comme en tirant & recevant quelque peu de doulceur, par le moyen de laquelle la

trop

trop grande & trop vehemente peſanteur de la rue s'eſteint : ſi ce n'eſt d'adventure plus toſt au contraire, que le figuier attirant à ſoy la nourriture, luy oſte ce qu'il y a d'acrimonie & d'amertume.

## Question X.

*Qui ſont ceux que lon appelle en commun proverbe, après le ſel & le cumin : & pourquoy eſt-ce que le poete appelle le ſel divin.*

Florus nous demanda un jour que nous ſouppions en ſon logis, qui ſont ceux que lon appelle en commun proverbe, autour du ſel & du cumin. Appollophanes le grammairien, qui eſtoit en la compagnie, ſolut la queſtion tout ſur le champ : Car ceux, dit il, qui nous ſont ſi amis & ſi familiers, qu'ils ſouppent de ſel & de cumin, ſont deſignez par ce commun proverbe.

Mais nous demandions davantage, dont procedoit que lon honoroit tant le ſel, par ce qu'Homere dit tout ouvertement,

Il eſpandit du ſel divin deſſus [1].

Et Platon [2] dit que le corps du ſel par les loix

[1] Iliad. IX, 214.

[2] Dans ſon Timée.

humaines eſt très ſacré & ſainct : & augmenta encore la doute, que les presbtres des Ægyptiens qui ſont chaſtes, & vivent ſainctement, s'abſtiennent du tout de ſel, de ſorte qu'ils ne mangent point de pain ſallé, car s'il eſt ſainct & divin, pourquoy l'avoient ils en abomination ? Florus donc nous pria de laiſſer là les façons de faire des Ægyptiens, & de dire quelque choſe des Grecs ſur ce ſubject : & adoncq je dis, que les Ægyptiens meſmes n'eſtoient point en cela contraires aux Grecs, car la ſaincteté de chaſteté defend l'uſage de faire des enfans, le rire, & le boire vin, & pluſieurs autres choſes ſemblables, qui autrement ſont choſes bonnes & non point à rejetter : mais quant au ſel, ceux qui veulent mener une vie ſaincte & impollue s'en abſtiennent, à l'adventure pour ce qu'il provocque par ſa chaleur ceux qui en uſent, à luxure & à ſe meſler avec les femmes, ainſi comme quelques uns tiennent, & ſi eſt vray-ſemblable qu'ils s'en abſtiennent, comme d'une trop delicate viande : car lon peult dire, que c'eſt la faulſe & l'aſſaiſonnement de toutes les autres viandes. Et pourtant y en a il qui l'appellent les graces, pour ce qu'il rend ce qui eſt neceſſaire pour noſtre nourriture, doulx & agreable.

Dirons nous doncq que le ſel ſoit appellé

divin pour ceſte cauſe? Ce n'en ſeroit pas, dis-je, une trop legere occaſion, par ce que les hommes ont accouſtumé d'attribuer quelque divinité aux choſes qui ſont fort communes, & dont l'utilité s'eſtend bien largement, comme ſont l'eau, la lumiere, les ſaiſons de l'an, & la terre, laquelle ils n'eſtiment pas ſeulement divine, mais en font une deeſſe. Or à toutes ces choſes là le ſel ne cede aucunement en utilité & commodité, eſtant comme un temperament & fortification de la viande dedans le corps, & qui luy donne une convenance avec l'appetit : mais toutefois conſiderez s'il y a point encore ceſte proprieté divine, que conſervant longuement les corps morts ſans pourriture & corruption, il reſiſte par ce moyen à la mort, & ne ſeuffre pas que ce qui eſt mortel periſſe & s'en aille à neant de tout poinct : ains ne plus ne moins que l'ame eſtant la plus divine partie de nous qui maintient le reſte en vie, & ne laiſſe point fondre la maſſe du corps : auſſi la nature du ſel prenant les corps morts, & imitant en cela les actions de l'ame, les retient qu'ils ne s'aillent precipiter en corruption, & les arreſte, donnant aux parties une amitié, accord & convenance des unes avec les autres. Voylà pourquoy quelques uns des ſtoïques diſent, que la chair de porc eſt dès ſa naiſſance morte, & que l'ame y a eſté ſemée, comme du ſel pour les garder de

pourrir, & les conſerver longuement [x]. Et vous voyez que nous eſtimons le feu du tonnerre feu celeſte & divin, pour ce que nous voions que les corps qui ont eſté frappez de la foudre demeurent long temps ſans ſe gaſter & corrompre. Quelle merveille eſt ce doncques ſi les anciens ont eſtimé le ſel divin, pour autant qu'il avoit la meſme vertu que ce feu celeſte & divin ? En ceſt endroit aiant finy mon propos, Philinus prenant la parole : Et ce qui eſt generatif & a puiſſance d'engendrer, dit il, ne te ſemble il pas eſtre divin, attendu que lon eſtime que dieu eſt le principe & l'origine de toutes choſes ? J'advouay qu'il eſtoit ainſi. Et lon tient que le ſel aide & ſert beaucoup à la generation, comme toy meſme en as faict mention en parlant des presbtres Ægyptiens. Et ceulx qui nourriſſent des chienes pour en faire race, quand il vient qu'elles ne devienent point chaudes, ils excitent & reveillent leur vertu generative qui eſt endormie, tant

[x] Ce propos eſt de Cléanthe le ſtoïcien. ( *Clemens Alexandr. VII, Stromat.* ) Il ſera très intelligible d'après ce paſſage de Cicéron, L. V, *de finib. bon. & mal.* 38. « Le ſouverain bien de » toutes les choſes privées d'ame, » ou qui ſont à-peu-près comme » ſi elles n'en avoient point, ne » réſide que dans les jouiſſances » corporelles. Ce n'a donc pas » été ſans raiſon qu'on a dit du » cochon, que ſon ame lui » tient lieu de ſel, pour que ſes » chairs ſe conſervent & qu'il » vive ». « C'eſt un animal fort » brute, ajoute Pline, & on ſe » plaît à croire que l'ame lui » tient lieu de ſel ». Hiſt. nat. VII, 77.

par autres viandes chaudes, que par leur faire manger des chairs ſalées & confittes en ſaumure: & les vaiſſeaux & navires où lon mène du ſel, produiſent une multitude innumerable de ſouris, parce que quelques uns tiennent que les femelles engroſſiſſent ſans la conjonction du maſle, quand elles ont leſché du ſel. Mais il eſt plus vrayſemblable que la ſaleure imprime quelque demangeaiſon ès parties naturelles des animaux, & les provocque par ce moyen à ſe joindre le maſle & la femelle, & s'aſſembler enſemble. C'eſt pourquoy, à mon advis, nous appellons la beauté d'une femme ſalée & aſſaiſonnée de ſel, qui n'eſt point fade ny morne, ains accompagnée de grace vive & émouvante. Et c'eſt auſſi pourquoy, à mon advis, les poetes appellent Venus ἁλιγενῆ, c'eſt à dire, engendrée de la mer, & en feignent une fable qu'elle ait pris ſa generation de la mer, donnans par cela couvertement à entendre la vertu generative du ſel: & bref ils font tousjours les dieux marins peres de pluſieurs enfans & de grande lignée, & entre les animaux il n'y en a eſpece quelconque ny terreſtre, ny volatile, qui ſoit ſi genérative comme ſont toutes les eſpeces des poiſſons: à quoy viſant Empedocles eſcrit,

La nation muette conduiſant
Peuple infini de poiſſons produiſant.

# SOMMAIRES

## DU SIXIEME LIVRE.

*Le Proeme.*

Question I. *Pourquoy eſt-ce que ceux qui jeunent, ont plus de ſoif qu'ils n'ont faim.*

Question II. *Si c'eſt l'indigence de nourriture qui fait la faim & la ſoif, ou ſi c'eſt le changement & la transformation des conduits.*

Question III. *Pourquoy eſt-ce que ceux qui ont faim, s'ils boivent, leur faim ſe paſſe: & ceux qui ont ſoif, s'ils mangent, leur ſoif s'augmente.*

Question IV. *Pour quelle cauſe eſt-ce que l'eau de puits eſtant tirée, & laiſſée toute la nuict dedans l'air du puits, en devient plus froide.*

Question V. *Pourquoy eſt-ce que les petits cailloux & les plombées que lon jette dedans l'eau, la rendent plus froide.*

Question VI. *Pourquoy eſt-ce que la neige ſe conſerve dedans de la paille & des habillemens.*

Question VII. *S'il faut paſſer & couler le vin.*

Question VIII. *Quelle eſt la cauſe de la faim canine.*

QUESTION IX. *Pourquoy eſt-ce que le poete aux autres liqueurs uſe d'epithetes propres, & appelle l'huile ſeule humide.*

QUESTION X. *Pourquoy eſt-ce que les chairs des victimes que lon pend & attache à un figuier, en deviennent plus tendres.*

# LIVRE SIXIEME[1].

## LE PROEME.

PLATON retirant Timotheus le fils de Conon de ces ſumptueux & ſuperflus banquets que font ordinairement les capitaines, luy donna un jour à ſoupper en l'academie ſobrement, doctement & nettement, d'un appareil qui n'apporte point de fiebvreuſe eſchaufaiſon, ny d'inflammation, comme ſouloit dire Ion, ains eſt communement ſuivy d'un doux & gracieux ſommeil, & d'imaginations produiſans peu de ſonges, qui monſtrent une grande tranquillité & ſerenité du corps. Le lendemain doncques Timotheus s'appercevant de la difference qu'il y avoit entre ces ſouppers là & les autres, dit que ceulx qui avoient ſouppé chez Platon s'en trouvoient bien encore le lendemain : car à dire la verité c'eſt un grand moien de vivre heureuſement, que d'avoir le corps diſpos & bien temperé, non noyé de vin, ny agravé de viande, preſt à employer, ſans doute ny de-

[1] L'on doit avouer ici avec M. Reiske que Plutarque eſt très-peu intelligible dans tout ce ſixieme livre, où il traite des cauſes des choſes naturelles ; il eſt vrai que ce livre eſt rempli de lacunes. On y trouvera néanmoins quelques obſervations juſtes, & même des vérités.

fiance quelconque, à toute action que lon veulr. Mais il y avoit encore un autre moyen, qui n'eſtoit pas moindre que celuy là, qu'avoient ceulx qui ſouppoient chez Platon, c'eſtoit la diſcuſſion des bons & doctes propoş, qui y eſtoient tenus à table durant le ſoupper : car les voluptez du boire & du manger ont un ſouvenir qui n'eſt point liberal ny digne de gens d'honneur, & qui autrement ne fait que paſſer, & ne demeure point, non plus que l'odeur de parfum, ou la ſenteur de cuiſine du jour paſſé : là où les diſcours de philoſophie, & les deciſions des diſputes qui y ſont traictées, en les rememorant après, donnent du plaiſir tousjours frais à ceulx qui ſe ſouvienent d'y avoir aſſiſté : & ſi font que ceux qui ne s'y ſont pas trouvez preſents, en oyent & participent autant quant à la doctrine & erudition, comme eulx meſmes, attendu que maintenant les hommes ſtudieux & doctes ont autant de fruition & de participation aux feſtins de Socrates, que ceulx meſmes qui pour lors realement ſoupperent avec luy. Et toutefois ſi les delices corporelles les euſſent affectionnez & eſpris de volupté, il euſt fallu que Platon & Xenophon euſſent eſcrit les memoires non des propos & diſcours qui furent lors tenus, mais des viandes qui furent ſeıvies chez Callias & chez Agathon, & qu'ils euſſent laiſſé une liſte

des paſtiſſeries & des confitures : là où de toutes ces choſes là ils n'en ont jamais fait aucun compte encore qu'il ſoit vrayſemblable qu'ils y aient emploié & de la diligence, & de la diſpenſe beaucoup : mais au contraire ils ont ſoigneuſement redigé par eſcript les diſcours des lettres & de la philoſophie, qui lors furent tenus en jouant & paſſant le temps, & nous les ont laiſſez par eſcript, pour nous donner exemple que nous devons non ſeulement converſer enſemble de propos & de devis, mais auſſi nous ſouvenir encore après de ceulx qui ont eſté tenus.

## QUESTION PREMIERE.

*Pourquoy eſt-ce que ceux qui jeunent ont plus de ſoif qu'ils n'ont de faim.*

JE t'envoie doncques, Soſſius Senecion, ce ſixieme livre des propos de table, duquel la premiere queſtion eſt, pourquoy ceux qui jeunent ont plus de ſoif qu'ils n'ont de faim. Car il ſembloit que ce fuſt contre raiſon que ceulx qui avoient jeuné euſſent plus de ſoif que de faim, par ce que le default de nourriture ſeiche, ſembloit auſſi par nature requerir un rempliſſement propre de nourriture pareille. Je commençay doncques à dire aux aſſiſtans, que de

tout ce qui eſtoit dedans la chaleur naturelle, ſeulement ou principalement avoit beſoing de nourriture & d'entretenement, comme certainement nous voions au dehors, que ny l'air, ny l'eau, ny la terre, n'appetent d'eſtre nourris ny ne conſument ce qui eſt auprès d'eux, & n'y a que le feu ſeul qui le face : c'eſt pourquoy les jeunes mangent plus que ne font les vieux, à cauſe qu'ils ont de la chaleur davantage. Et au contraire les vieillards portent bien plus facilement le jeune, par ce que la chaleur naturelle eſt deſormais toute languiſſante & debile en eulx, comme elle eſt auſſi aux animaux qui n'ont point de ſang, leſquels ont beſoing de bien peu de nourriture, à faulte de chaleur. Et nous voions qu'en chaſcun de nous, les exercices du corps, le crier, & autres choſes ſemblables, qui par le mouvement augmentent la chaleur, font que nous prenons plus de plaiſir à manger, & mangeons de meilleur appetit : & la nourriture premiere plus propre & plus ſelon nature de la chaleur, à mon advis c'eſt l'humeur, ainſi que nous monſtrent & donnent à cognoiſtre les flammes qui s'augmentent, quand on jette de l'huile deſſus, & ce que la couldre [1] eſt la plus ſeiche choſe qui ſoit, par ce que toute l'humidité en eſt bruſlée, & la ſubſtance terreſtre,

[1] La cendre.

deſtituée de toute liqueur, y eſt ſeulle demourée. Semblablement auſſi le feu ſepare & diviſe les corps, en oſtant l'humidité qui les colle & tient reliez enſemble. Quand doncques nous avons bien jeuné, la chaleur naturelle attire premierement toute l'humeur qu'il y a ès reliques de noſtre nourriture, & puis l'inflammation paſſe oultre à la liqueur meſme radicale, qui eſt en noſtre chair, cherchant par tout de l'humidité pour ſe nourrir. Se faiſant doncques une ſeichereſſe en noſtre corps, ne plus ne moins qu'en de la terre cuitte, noſtre chair par conſequence vient à avoir plus toſt beſoing de boire que de manger, juſques à ce que après que nous avons beu, la chaleur en eſtant refaitte & renforcée, engendre lors un appetit de nourriture grave, ſeiche & ſolide.

## Question II.

*Si c'eſt l'indigence de nourriture qui fait la faim & la ſoif, ou ſi c'eſt le changement & la transformation des conduits.*

Ce propos achevé, le medecin Philon voulut remuer & renverſer la premiere poſition, par ce qu'il maintenoit que la ſoif ne provenoit point de faute d'aucune nourriture, ains de la mutation des corps: & pour le monſtrer alleguoit

d'un coſté que ceux qui ont ſoif la nuict, s'ils s'endorment là-deſſus, ils perdent leur ſoif ſans avoir beu : & de l'autre coſté, que ceux qui ont la fiebvre, quand ils ont quelque relaſche, ou bien que la fiebvre leur ceſſe du tout, ils ſont quant & quant delivrez de la ſoif. Item, il y en a qui après s'eſtre baignez & lavez, ou bien après qu'ils ont vomy, perdent auſſi leur ſoif : & toutefois ny l'un ne l'autre accident n'augmente l'humidité du corps, & n'y a que les pores & petits conduits qui ſouffrent mutation, par ce qu'ils ſont remuez & transformez en autre eſtat & autre diſpoſition : ce qui appert encore plus manifeſtement en la faim, car il y a pluſieurs malades qui tout enſemble ont beſoing de nourriture & faute d'appetit, & d'autres qui, quoy qu'ils mangent & qu'ils ſe rempliſſent, jamais leur appetit n'en diminue, ains demeurent tousjours & s'augmentent. Et y en a pluſieurs qui eſtans degouſtez ont recouvré & fait revenir leur appetit, en gouſtant ſeulement un peu d'olive confite avec du ſel, ou un peu de cappres. Par où il appert tout evidemment que la faim ne nous vient pas de faute de nourriture, mais pour quelque alteration qui advient aux pores & conduicts : car ces viandes là diminuent la faute de nourriture, & neantmoins font avoir faim. Ainſi la pointe & acrimonie de telles

viandes confites en ſel, reſerrant & eſtraingnant l'eſtomac, ou bien au contraire le relaſchant & l'ouvrant, impriment en iceluy certaine convenance mordante de la nourriture, laquelle nous appellons appetit. La raiſon de ceſt argument me ſembla bien aſſez ingenieuſement tiſſue, & ſubtilement deduitte, mais toutefois eſtre contraire à la fin principale de la nature, à laquelle l'appetit mene & conduit tout animal, deſirant le rempliſſement de ce qui luy defaut, & pourſuyvant tousjours ce qu'il s'en faut qu'elle n'ait ce qui luy eſt propre. Car de dire que ce en quoy principalement differe l'animal du corps ſans ame, ne nous ait eſté baillé pour la tuition, entretenement & conſervation de noſtre ſalut, comme eſt le deſir de toutes les choſes qui ſont propres & amies à noſtre corps, & la crainte de toutes celles qui luy ſont ennemies & contraires, & de penſer que cela ſoit ſeulement une paſſion, remuement & alteration des pores qui advient, ſelon qu'ils ſont faits ou plus grands ou plus petits, cela eſt tout rondement à faire à gens qui ne mettent en aucun compte ny aucune conſideration la nature: & puis de confeſſer que le trembler de froid advienne à noſtre corps à faulte de la chaleur qui luy eſt propre & familiere, & nier que la faim & la ſoif n'advienne pas auſſi à faute d'humidité &

de nourriture, il n'y auroit point de propos : & ſeroit encore plus deraiſonnable de dire, que la nature deſire l'evacuation, quand elle ſe ſent chargée de repletion, & qu'elle n'appete pas repletion quand elle ſe ſent trop vuyde, ains que ce ſoit quelque autre paſſion qui s'imprime en elle. Et neantmoins ces defaults là & rempliſſemens qui ſe font ès corps des animaux, reſemblent proprement à ce qui ſe fait en l'agriculture. Car la terre ſeuffre pluſieurs telles neceſſitez & defauts, auſquels on eſſaye de remedier, comme à l'encontre de la ſeichereſſe on l'arroſe, quand elle eſt arſe & qu'elle bruſle, on la refraichit tout doucement : quand elle eſt gelée on taſche à la rechauffer, & la couvre lon de pluſieurs couvertures. Et ce qui n'eſt pas en noſtre puiſſance de faire, nous ſupplions aux dieux de le nous donner, comme de la roſée doulce, & des vents gracieux, tellement que la nature cherche tousjours le rempliſſement de ce qui luy defaut pour conſerver ſa temperature : & eſtime quant à moy que ce mot trophé, qui ſignifie nourriture, ait ainſi eſté appellé, comme qui diroit, conſervant la nature, laquelle ſe conſerve quant aux arbres & plantes inſenſiblement, ce dit Empedocles, par l'air d'alentour quand elles ſont arroſées autant comme elles en ont de beſoing.

Mais quant à nous l'appetit nous fait chercher & procurer ce qui s'en faut que nous n'aions noſtre temperature, mais toutefois conſiderons un peu à part chaſcune des oppoſitions qui ont eſté propoſées, & nous verrons comment elles ne ſont pas veritables. Car premierement les viandes qui ont une poincte aiguë & acrimonie n'impriment pas un appetit aux parties capables & ſuſceptibles de nourriture, mais une picqueure & morſure, comme un chatouillement quand on a appliqué au cuyr quelque choſe qui racle & qui gratte, il eſt vrayſemblable que par telles viandes acres ce qui rempliſſoit venant à eſtre ſubtilizé & attenué ſe reſoult, & par ainſi qu'il ſe fait un defaut, non pource que les pores ſoient alterez ou changez en autre forme, mais plus toſt pource qu'ils ſont vuydez & purgez, parce que les jus qui ſont acres, aigus, perceans & ſalez, attendriſſans & attenuans la matiere, la diſſipent, diſgregent & reſpandent, en ſorte qu'ils engendrent un nouvel appetit.

Et quant à ceux qui s'endorment ſur leur ſoif, ce ne ſont pas les pores qui pour eſtre tranſformez appaiſent la ſoif, mais pource qu'ils reçoivent l'humidité de la chair, & qu'ils ſe rempliſſent d'une moiteur vaporeuſe. Quant aux vomiſſemens, en rejettant l'humidité qui eſt eſtrangere ou ennemie à la nature, ils luy donnent moien

moien de jouir de celle qui luy eſt amïe & familiere. Car la ſoif n'eſt pas une appetence d'infinie quantité d'humeur, mais ſeulement de celle qui eſt propre & agreable à la nature. Voilà pourquoy l'homme, encore qu'il ait en ſon corps une quantité grande d'humeur eſtrangere, a neantmoins faute & beſoing, par ce que la ſoif ne cede qu'à humeur propre & naturelle, dont elle eſt appetente, & ne donne point d'attrempance au corps de l'homme, juſques à ce que ce qui eſt eſtranger ait cedé & s'en ſoit allé, & alors les pores reçoivent celle moiteur qui leur eſt propre & familiere.

Quant à la fiebvre elle poulſe l'humidité au fond du corps, le milieu duquel bruſlant, toute l'humeur s'y retire & y eſt retenue, preſſée & entaſſée, de ſorte qu'il advient ſouvent que pource qu'elle y eſt ainſi fort amaſſée, les parties du milieu la rejettent par vomiſſement, pour ſe deſcharger, & qu'ils ont ſoif quant & quant, par ce que le demourant du corps eſt aride & a beſoing d'humidité. Quand doncques il ſe fait un relaſchement de la fiebvre, & que l'ardeur s'en va dedans, l'humidité retourne alors, & ſe reſpandant & coulant par tout, comme eſt ſon naturel, elle apporte tout enſemble une aiſance au dedans & milieu du corps, & rend la chair & la peau par dehors liſſée, doulce & moite,

au lieu que paravant elle eſtoit aſpre, ſeiche & aride, & bien ſouvent elle amene encore des ſueurs, dont vient que le defaut qui paravant engendroit la ſoif, ceſſe quand l'humidité paſſe du lieu, où elle eſtoit au paravant eſtroictement retenue & preſſée, à celuy où elle eſt au large, qui la deſire & qui en a beſoing. Car tout ainſi comme en un jardin où il y a un puys, dedans lequel y a force eau, ſi on n'en tire & que lon n'en arroſe, il eſt force que les herbes, plantes & arbres aient grand ſoif & faute de nourriture: auſſi en un corps, ſi toute l'humeur eſt attirée en un lieu, il ne ſe faut pas eſmerveiller s'il y en a diſette & grande ſeichereſſe au demourant, juſques à ce que de rechef il s'y ſoit fait un nouveau decoulement & nouvelle diffuſion, ainſi comme il advient aux febricitans quand la fiebvre les a laſchez, & à ceux qui s'endorment en leur ſoif. Car à ceux là le dormir en ramenant l'humidité du fond & milieu du corps, & la diſtribuant par tout aux membres & parties, en fait un egal departement & rempliſſement.

Mais ceſte transformation & changement de pores, dont lon dit que procede la faim & la ſoif, quelle eſt elle? Quant à moy je n'y voy point d'autres differences que du plus ou du moins, & qu'ils ſoient eſtouppez, ou ouverts, quand ils ſont eſtouppez, ils ne peuvent rece-

voir ny breuvage ny viande : quand ils ſont deſtouppez & ouverts, alors ils font un vuyde, & une place libres, qui n'eſt autre choſe qu'un defaut de ce qui leur eſt propre & ſelon nature. Car meſme ce que lon trempe premierement en eau ſure d'alun [1] les laines & draps que lon veut teindre, c'eſt pource que telle eau a vertu penetrante, nettoyante & abſterſive, par laquelle tout ce qu'il y a de ſuperflu eſtant eſpraint & conſumé, les pores alors reçoivent mieux & retiennent plus ferme la teinture que lon leur baille, par ce que celle vuydange leur eſt comme un defaut.

## Question III.

*Pourquoy eſt-ce que ceux qui ont faim, s'ils boivent, leur faim ſe paſſe : & ceux qui ont ſoif, s'ils mangent, leur ſoif s'augmente.*

Ces choſes dittes, celuy qui nous feſtoioit, dit, il me ſemble qu'il y a bien grande apparence en ceſte raiſon là de la vuidange & repletion des pores, meſmement pour ſouldre encore une autre queſtion, pourquoy c'eſt que ceux qui ont faim s'il boivent, leur faim ceſſe incontinent : & ceux qui ont ſoif, s'ils man-

[1] L'eſpece de liqueur n'eſt pas déſignée dans le grec.

gent, leur ſoif en augmente. Il m'eſt advis, dis-je, que ceux qui ſupportent ces pores là, rendent fort facilement & fort probablement la cauſe de ceſt accident, & en pluſieurs poincts plus que probablement : car comme ainſi ſoit que tous corps ont des pores, & les uns une meſure & ſymmetrie, & les autres, une autre, ceux qui ſont plus larges reçoivent la nourriture ſolide & liquide tout enſemble, & ceux qui ſont plus eſtroicts admettent le breuvage, & l'evacuation d'iceux cauſe la ſoif, & des autres la faim : parquoy ſi ceux qui ont ſoif mangent, ils ne ſentent point de ſecours, par ce que les pores, à cauſe de leur capacité eſtroitte, ne peuvent recevoir la nourriture ſeiche & ſolide, & demeurent tousjours indigents & deſtituez de ce qui leur eſt propre : & ceux qui ont faim s'ils boivent, la nourriture liquide entrant dedans les grands pores, & rempliſſant les concavitez vuydes qui y ſont, relaſchent & diminuent la vehemence de la faim.

Quant à moy, l'evenement & effect me ſemble bien veritable, mais je ne pouvois pas accorder ny conſentir à la ſuppoſition de la cauſe pretendue. Car ſi lon perçoit la chair de ces pores, auſquels quelques uns s'attachent ſi fort, & les aiment tant, on la rendroit fort laxe, tremblante & vermollue : & puis de dire que meſmes parties

du corps ne reçoivent pas & le boire & le manger enſemble, ains qu'ils ſoient paſſez & coullez, comme à travers une coulloire ou un tamis, cela me ſemble merveilleuſement eſtrange, & comme un conte fait à plaiſir. Car la meſlange de l'humidité attendriſſant & deſtrempant les viandes, à l'aide de la chaleur naturelle & des eſprits aguiſe & ſubtiliſe la nourriture par toutes ſortes de coupeures & d'inciſions plus exactement & plus parfaictement que ne ſçauroient faire outils ny inſtrumens du monde, de maniere que toute partie d'icelle nourriture eſt familiere, convenable & amie de toute partie du corps, non par s'accommoder à certains vaſes ou certains pertuis, ains par s'unir & incorporer à luy.

Mais ſans cela ce qui eſt le principal de la queſtion, ne ſe ſoult pas par cela : car ceux qui mangent, s'ils ne boivent non ſeulement n'appaiſent point leur ſoif, mais au contraire ils l'augmentent : à quoy on n'a point reſpondu ne ſatisfait. Or conſiderons maintenant, dis-je, ſi les poſitions que nous ſuppoſons ont de l'apparence, ſuppoſans premierement que l'humidité perit eſtant conſumée par la ſeichereſſe, & que le ſec deſtrempé & amolly par l'humide a ſes diffuſions & ſes exhalations. Secondement tenans que ny la faim ne ſoit pas un defaut univerſel & general de nourriture aride, ny la ſoif de

liquide, ains indigence de l'une & l'autre mediocre & ſuffiſante : car ceux à qui l'une & l'autre defaillent de tout poinct, n'ont ny faim ny ſoif, ains meurent ſubitement. Cela ſuppoſé, il n'eſt deſormais pas malaiſé de cognoiſtre la cauſe de l'un & de l'autre : car la ſoif s'augmente à ceux qui mangent, d'autant que les viandes par leur ſeichereſſe amaſſent & aſſemblent l'humidité qui eſt eſparſe, & qui demeure petite & foible en tout le corps, & la font encore davantage evaporer : ainſi comme nous voions hors du corps la terre ſeiche, & la poulſiere ravir incontinent, & faire diſparoir l'humeur que lon y meſle. Mais au contraire le boire relaſche neceſſairement la faim, car l'humidité deſtrempant & gaſchant ce peu de viande qu'elle trouve dure & ſeiche, & en faiſant du jus & des vapeurs, les eſleve par tout le corps, & les applique aux parties qui en ont beſoing, tellement qu'Eraſiſtratus appelloit bien gentilment l'humidité, la voitture de la viande. Car ſe meſlant parmy la viande qui eſt oyſeuſe & immobile pour ſa ſeichereſſe, & pour ſa peſanteur, elle nourrit & aide à l'eſſence : de ſorte que pluſieurs ſans boire, par ſe laver ſeulement, ont appaiſé une exceſſivement vehemente ſoif qu'ils avoient, par ce que l'humidité penetrant du dehors au dedans, les rendoit plus ſucculents & plus aptes à recevoir nourriture,

en laſchant & amolliſſant le dedans, de maniere que ce qu'il y a de plus amer & plus violent en la faim s'en amollit & s'en adoulcit un peu. Voylà pourquoy ceux que lon fait mourir de faim vivent & durent longuement, ſi ſeulement ils prennent de l'eau, juſques à ce que tout ce qui peult nourrir & eſtre appliqué au corps ſoit entierement evaporé & deſeiché.

## Question IV.

*Pour quelle cauſe eſt-ce que l'eau de puys eſtant tirée & laiſſée toute la nuict dedans l'air du puys, en devient plus froide.*

Nous avions un hoſte delicat, qui aimoit à boire froid, noz ſerviteurs pour le ſervir à ſon appetit tirerent de l'eau du puys en un vaſe, lequel ils ſuſpendirent au dedans du puys, en ſorte qu'il ne touchoit point à l'eaue, & l'y laiſſerent toute la nuict, & l'apporta lon au ſoupper plus froide que n'eſtoit pas celle qui eſtoit toute fraiſche tirée. Or eſtoit ceſt eſtranger homme docte honneſtement, & nous dit qu'il avoit appris cela d'Ariſtote, fondé en grande raiſon : & que la raiſon en eſtoit telle. Toute eau qui eſt premierement eſchauffée en devient après plus froide, comme celle que lon appreſte pour les roys, après que lon l'a eſchauffée juſques

à bouillir, on amaſſe force neige à l'entour du vaiſſeau, & elle en devient plus froide : ne plus ne moins que noz corps, après que nous nous ſommes eſtuvez, ſe refroidiſſent plus fort, par ce que la relaxation qui s'y fait à cauſe de la chaleur, rend le corps plus rare, & les pores d'iceluy plus ouverts, & par conſequent reçoit plus de l'air de dehors environnant, & fait la mutation plus violente. Quand doncques l'eau eſt patouillée par le battement du vaſe où on la puyſe, en eſtant premierement eſchauffée, elle ſe refroidit plus par l'air qui environne le vaſe tout à l'entour.

Nous louaſmes ceſt hoſte, d'avoir ſi vaillamment retenu Ariſtote, mais nous doubtions fort de la raiſon qu'il en alleguoit. Car ſi l'air auquel eſt ſuſpendu le vaſe eſt froid, comment eſchauffe il l'eau ? & s'il eſt chaud, comment la refroidit il après ? Car il n'y a point de raiſon, qu'une meſme choſe ſouffre de meſmes choſes paſſions toutes contraires, n'y eſtant point entrevenu aucune difference. Luy ſe taiſant un eſpace, & y penſant : Il ne faut point, dis-je, doubter de l'air, car l'experience du ſentiment nous monſtre qu'il eſt froid, & meſmement au fond des puys, de ſorte qu'il eſt impoſſible que l'eau ſoit eſchauffée par l'air qui eſt froid. Mais ceſt air froid ne peut pas changer toute l'eau qui eſt au fond

du puys, pource qu'il y en a trop grande quantité, mais ſi lon en tire en petite quantité, il en vient mieux à bout, & la refroidit davantage.

## Question V.

*Pourquoy eſt-ce que les petits cailloux & les plombées que lon jette dedans l'eau, la rendent plus froide.*

Mais vous ſouvenez vous point de ce qu'Ariſtote dit, que les menus cailloux & les plombées, qui les met dedans l'eau, la refraiſchiſſent & la reſerrent ? Il n'a ſeulement dit que ce qui ſe fait reſpondit-il, mais nous eſſayons à en trouver la cauſe, car il ſemble qu'elle ſoit bien malaiſée à imaginer. Bien fort, dis je, & ſera bien merveille ſi nous la pouvons trouver : mais voyez toutefois, Premierement ne vous ſemble il pas que l'eau ſe refraiſchiſſe devant par l'air qui vient du dehors à penetrer dedans, & qu'il a plus d'efficace quand il vient à s'appuyer & arreſter ſur les pierres & ſur les cueux[1] ? Car ils ne le laiſſent pas paſſer à travers, comme font les vaſes de cuyvre ou de terre, ains par leur ſolidité le ſouſtenant, ils le rebattent de leur ſuperfice en l'eau, de maniere que le refroidiſſement en eſt

[1] Enclumes. Liſez avec le traducteur Anglois, & ſur les pieces de cuivre.

plus fort, & paſſe à travers toute l'eau : c'eſt pourquoy l'hyver les rivieres ſont plus froides que la mer, par ce que l'air froid a plus de puiſſance en elles, eſtant rebatu du fond, là où en la mer il ſe diſſoult, à cauſe de la grande profondeur, ne rencontrant rien ſur quoy il ſe puiſſe appuyer.

Mais encore par un autre moyen il eſt vrayſemblable, que les eaux tant plus elles ſont deliées & ſubtiles, plus elles ſont aiſées à refroidir par le froid, qui en vient plus aiſément au deſſus, à cauſe qu'elle eſt plus debile. Or les cueux & les petits cailloux ſubtiliſent & extenuent l'eau, en amaſſant & tirant au fond tout ce qu'il y a de brouillé & de ſubſtance terreſtre meſlé parmy, de ſorte que l'eau devenant ainſi plus deliée, & conſequemment moins forte, en eſt plus toſt vaincue & ſurmontée par la refrigeration. Or le plomb eſt de ſa nature froid, attendu qu'eſtant trempé dedans du vinaigre, il rend & fait le plus froid qui ſoit entre les poiſons mortels, la ceruſe. Et les cailloux, à cauſe de leur ſolidité conçoivent le froid juſques au cœur, car toute pierre eſt une congelation de terre refroidie & preſſée par la vehemence du froid, & plus eſt pierre celle qui plus eſt conſtipée : au moyen dequoy il ne ſe faut pas esbahir, ſi & le plomb & les cailloux rebattans la froideur augmentent celle de l'eau.

## Question VI.

*Pourquoy eſt-ce que la neige ſe conſerve dedans de la paille & des habillemens.*

Cest hoſte aiant icy fait un peu de pauſe : Les amoureux, dit il, deſirent principalement deviſer avec leurs amours, ou pour le moins parler d'eux, comme je fais de la neige [1]. Car pour ce qu'il n'y en a point icy, & que nous n'en avons point, je deſire ſçavoir pour quelle cauſe c'eſt qu'elle ſe conſerve par choſes qui ſont fort chaudes : car on l'enveloppe dedans de la paille & dedans des draps non tondus [2], & la conſerve lon en ceſte ſorte bien long temps. Si me ſemble bien eſtrange, comment ce qui eſt fort chaud peut conſerver ce qui eſt très-froid. Vrayement auſſi eſt il, dis-je, s'il eſt vray : mais il n'eſt pas ainſi, ains nous abuſons nous meſmes eſtimans que ce qui eſchauffe ſoit incontinent chaud, attendu meſmement que nous diſons qu'un meſme veſtement en hyver nous eſchauffe, & au ſoleil nous refraiſchit, comme la nourrice tragique qui allaicte les petits enfans de Niobé,

[1] Grec : or j'ai beaucoup de goût pour la neige.

[2] Dedans de groſſes toiles, ou qui n'ont point paſſé entre les mains du foulon. « That as never » been at the fuller ».

Les eſchauffant & les refraiſchiſſant
Avec petits mantelets de texture,
Bien deliée uſée couverture.

Les Allemans n'uſent d'habillemens que pour ſe defendre du froid, & les Æthiopiens du chaud ſeulement, & nous de l'un & de l'autre : parquoy il ne les faut point juger chauds plus toſt pource qu'ils eſchauffent, que froids pource qu'ils refraiſchiſſent. Et s'il en faut tirer conjecture par le ſentiment exterieur, on les devra plus toſt reputer froids que chauds : car ſoudain que nous veſtons noſtre chemiſe nous la ſentons froide, & les draps auſſi quand nous nous couchons dedans le lict, mais puis après ils nous aident à eſchauffer, quand ils ſont emplis de la chaleur qui ſort de nous meſmes, enveloppans & contenans tout enſemble la chaleur qui eſt en nous, & empeſchans que le froid & l'air de dehors n'attaigne juſques à noſtre corps. Voylà pourquoy ceux qui ont la fiebvre, & qui bruſlent de chaud, changent continuellement de linge & de veſtemens, par ce que ce qu'on leur jette ſus eſt tousjours frais : mais auſſi toſt qu'on l'y a jetté il devient chaud, à cauſe de l'ardeur du corps.

Tout ainſi doncq comme le veſtement eſchauffé eſchauffe, auſſi eſtant refraiſchy par la neige, il la refraiſchit reciproquement, & eſt refraiſchy

par elle, à cauſe qu'il en ſort un petit vent & eſprit delié, lequel demourant dedans, contient la liaiſon & concretion d'icelle. Et au contraire quand il s'en eſt allé, ce n'eſt plus qu'eau qui flue, & coulle & ſe fond, & la fleur de blancheur s'eſpand & s'eſvanouit, laquelle provenoit de la commixtion de l'eſprit avec l'humeur, dont elle eſtoit devenue eſcumeuſe. Tout enſemble doncq & le froid eſt enclos & enveloppé de l'habillement, & l'air de dehors empeſche d'entrer, ne couppe & n'inciſe, ny ne fond point la congelation de la neige : joinct que ces draps qui ne ſont point encore cardez, ny tondus, ny preſſez, pour la longueur & ſeichereſſe du poil velu, le veſtement ne charge pas peſamment, ny ne preſſe ny n'eſtraint pas la laxité de la neige, comme auſſi la legereté de la paille venant à la toucher mollement & doucement, ne rompt & ne preſſe point la congelation d'icelle : & ſi eſt au demourant aſſez jointe & ſerrée, pour empeſcher que ny la froideur de la neige de dedans n'en ſorte, ny la chaleur de l'air n'y entre de dehors. Or que l'excretion & yſſue de l'eſprit ſoit ce qui fait fondre & deffaire la neige, il eſt tout apparent au ſentiment exterieur, par ce que la neige ſe fondant engendre du vent.

## QUESTION VII.

### *S'il faut paſſer & couler le vin* [1].

NIGER l'un de noz citoiens retournoit des eſcholes, aiant eſté peu de temps avec un excellent & renommé philoſophe, non tant qu'il euſt compris ce qu'il y avoit de bon en ſon maiſtre, mais bien tant qu'il s'y eſtoit remply de ce qu'il y avoit de faſcheux & odieux, contrefaiſant ſa couſtume de reprendre & de corriger en toutes choſes ceux qui eſtoient en ſa compagnie. Parquoy comme Ariſtion nous euſt conviez à ſoupper chez luy, il reprenoit tout le reſte de l'appareil, comme eſtant trop ſumptueux, trop curieux, & trop ſuperflu, & meſmement en ce qu'il diſoit, qu'il ne failloit point couler ne paſſer le vin en le verſant, ains le boire, ainſi que dit Heſiode, tel comme il vient du tonneau, aiant ſa force & puiſſance naturelle, ainſi que nature l'a produit, là où ceſte maniere là d'eſpuration en le coulant, premierement luy couppe les nerfs de la force naturelle, & luy eſtraint ſa chaleur, car il perd ſa vigueur & s'eſvente quand il eſt ainſi

[1] Pline reproche aux Romains tous les ſoins qu'ils prenoient pour s'exciter à boire du vin. « *Quin* » *immo ut plus capiamus, ſacco* » *frangimus vires :* Pour en boire » davantage, nous l'affoibliſſons » en le paſſant à la toile ». Hiſt. natur. XIV, 28.

ſouvent paſſé à deſcouvert. Et puis cela, dit il, monſtre une curioſité, & une delicateſſe & volupté, qui conſume & perd ce qui eſt utile pour jouïr de ce qui eſt plaiſant & delectable : car ainſi comme chaſtrer les coqs, & ſeigner les porceaux, pour en rendre la chair, contre nature, plus tendre & plus delicate, ne fut jamais invention d'hommes ſains de meurs & de jugement, ains depravez & corrompus par gourmandiſe & friandiſe : auſſi ceux qui coulent & qui paſſent le vin, le chaſtrent & l'effeminent, s'il faut ainſi dire en parlant par metaphore, ne le pouvans ny ſupporter à cauſe de leur imbecillité, ny le boire par meſure ainſi qu'il le faut, par leur intemperance, ains ont ſongé ceſte invention & ceſt artifice pour s'aider à beaucoup boire : car ils oſtent ce qu'il y a de grave & de ferme au vin, & y laiſſent ce qu'il y a de liſſé & de gliſſant, ne plus ne moins que ceux qui donnent de l'eau boulue aux malades qui ne ſe peuvent tenir de boire de l'eau froide : car tout ce qu'il y a de vertu & de force au vin, ils l'oſtent & l'eſpraingnent en le paſſant & coulant.

Et qu'il ſoit vray qu'ils le corrompent & le gaſtent en ce faiſant, cela en eſt un grand argument, qu'il ne demeure pas en ſon naturel, ains ſe tourne incontinent & ſe paſſe, comme aiant eſté couppé par la racine de deſſus ſa mere la lie.

Et les anciens appelloient manifeſtement le vin Tryga, c'eſt à dire, lie : comme nous avons accouſtumé, par une maniere de parler, d'appeller l'homme l'ame & la teſte, luy donnant la denomination de ces principalles parties : encore diſons nous Trygân, cueillir le fruict de la vigne. Et Homere en quelque paſſage a appellé la vigne Diatrygion [1], & a par tout accouſtumé d'appeller le vin Æthopa & Erythron, dont l'un ſignifie bruſlant la face, & l'autre rouge, non pas comme fait Ariſtion, qui à force de le frelater & eſpurer, le nous rend paſle & bleſme.

Non pas bleſme ny decoloré, mon bel amy, dit Ariſtion, mais doulx & gracieux à le juger premierement à la veuë, là où tu veulx nous en faire gorger d'un noir comme la nuict, gros & obſcur, comme une eſpeſſe nuée, & blaſmes la clarification, qui eſt par maniere de dire, luy faire vomir ſa cholere, & le deſcharger de ce qu'il y a de peſant qui enyvre l'homme, & qui le diſpoſe à maladies, à fin que plus agile, plus leger & moins cholere il ſe meſle dedans nous, tel comme Homere dit que les princes demy-dieux en la guerre de Troye le buvoient, quand il appelle Æthopa, non celuy qui eſt gros & obſcur, mais qui eſt clair, net & tranſparent & luyſant à la veuë : car aiant au paravant

[1] Iliad. XXIV, 341.

nommé

nommé le cuyvre evenor & norops, comme clair & luyſant, il ne l'euſt pas depuis appellé æthops [1].

Tout ainſi donc comme le ſage Anacharſis reprenoit quelques autres choſes ès façons de faire des Grecs, & louoit l'uſage du charbon [2], pour ce que laiſſans la fumée dehors ils apportoient le feu à la maiſon : Auſſi vous autres, meſſieurs les ſages, vous nous reprendrez, ſi bon vous ſemble, en autres choſes : mais ſi rejettans & diſſipans ce qu'il y a de turbulent, de cholerique & de furieux au vin, en l'eſgayant, & non pas le fardant, non comme retranchans le fil & l'acier du fer, ains plus toſt luy oſtant ce qu'il y a de rouille & ſouillure en le deſrouillant & fourbiſſant, nous le baillons ainſi à boire, quelle grande faulte commettons nous ? Par ce, me diras tu, qu'il a plus de force quand il n'eſt point paſſé : auſſi a bien l'homme [3] quand il eſt en phreneſie, ou qu'il eſt maniaque, mais après qu'il a eſté purgé par l'hellebore ou par quelque bon regime, & eſt revenu en ſon ſens raſſis, ceſte vehemence & violence là ſe perd & s'en va, mais la vraye force naturelle & temperature

[1] Liſez d'après le grec : & on ne voit pas qu'il ait donné au cuivre, qu'il appelle d'ailleurs norops, c'eſt-à-dire, très-clair, les épithètes, evenor, utile à l'homme, & æthops, clair.

[2] Des charbonniers.

[3] Liſez : de meſme l'homme a plus de force. . . .

luy revient au corps : auſſi ceſte eſpuration du vin luy oſtant ce qu'il a de furieux & de battant, le met en un eſtat paiſible & ſain.

Et quant à moy, je fais grande difference entre curioſité, & netteté & propreté : car les femmes qui ſe fardent, qui ſe parfument & oignent d'huiles de ſenteurs, qui portent des affiquets d'or & des robbes de pourpre, ſont à bon droit tenues pour curieuſes, mondaines & affettées, mais de ſe baigner, laver, coiffer, & agencer ſes treſſes, il n'y a perſonne qui les en reprenne, laquelle difference le poëte Homere monſtre fort gentilment & plaiſamment en la deſcription de la pareure de Juno :

> En premier lieu de divine laveure
> Elle purgea toute tache & ſouilleure
> De ſur ſon corps immortel, puis l'oignit
> De claire & nette huile [1].

Juſques là ce n'eſt que diligence & propreté, mais quand elle prent ſes carquans d'or & ſes pendans d'oreille ſi exquiſement ouvrez & labourez, & à la fin qu'elle met la main aux charmes du tyſſu de Venus, cela n'eſt plus que curioſité & affetterie, qui n'eſt point bien ſeante ne convenable à une dame d'honneur. Auſſi ceux qui avec du bois d'aloës, ou de la cinnamome

[1] Odyſ. XIV, 179.

teignent le vin, ou qui l'addouciſſent avec du ſaffran, ils ſont comme ceux qui fardent des femmes pour les produire en un feſtin : mais ceux qui luy oſtent ce qu'il a d'ordure & qui ne ſert de rien, ceulx là le purgent & le guariſſent.

Autrement vous direz que tout ce qu'il y a icy n'eſt que curioſité ſuperflue, commanceant à la maiſon meſme : car quel beſoing eſtoit il qu'elle fuſt ainſi creſpie & enduite ? & pourquoy eſt elle ouverte du coſté dont elle peult recevoir l'air & le vent le plus pur, & dont elle peut jouir de la lumiere du ſoleil baiſſant vers le couchant ? Et pourquoy eſt-ce que les pots & la vaiſſelle eſt nettoyée & frottée, de maniere qu'elle reluit & reſplendit de tous coſtez ? Falloit il que le pot fuſt pur & net de toute ordure & de toute mauvaiſe ſenteur, & que le vin que lon boit dedans ſentiſt le moiſy, ou euſt quelque autre tare ? Quel beſoing eſt il que je diſcoure par tout le reſte ? La manufacture du bled meſme dont on fait le pain, qui n'eſt autre choſe qu'une purgation, regardez je vous prie avec combien de façons & de labeur elle ſe fait, car non ſeulement il le fault battre, vanner, cribler, mouldre & faſſer, ains le fault peſtrir & fouler pour jetter hors de la paſte toute dureté, & incorporer toute la maſſe enſemble, tant qu'elle ſoit propre à manger. Quel inconvenient doncques & mal y a il, ſi la

couleure oſte au vin ce qu'il y peult avoir de lie ou de limon, comme ſi c'eſtoit la bale ou le ſon; attendu qu'il n'y a point en cela de deſpenſe ny de grande occupation ?

## QUESTION VIII.

### *Quelle eſt la cauſe de la faim canine* [1].

IL y a un ſacrifice qui ſe fait en noſtre païs, lequel le prevoſt [2] de la ville fait ſur l'autel commun, mais chaſcun des citoiens le fait à part en ſa maiſon, & appelle lon ce ſacrifice, le banniſſement de la faim. On prend un eſclave & le fouette lon avec des verges d'oſier, & puis le jette lon par les eſpaules hors de la maiſon, en luy diſant, « Dehors la famine, & dedans » ſanté & richeſſe ». L'année doncques que je fus prevoſt pluſieurs furent conviez au feſtin du ſacrifice, & après que nous euſmes fait les cerimonies ordinaires, & que nous fuſmes à table, on demanda premierement du nom de Bulimos, ce qu'il ſignifioit, & puis des mots que lon y dit à celuy que lon chaſſe, & de ce que lon luy fait. Or quant au mot de bulimos

[1] Grec : βυλίμου, de la boulimie, eſpece de faim canine particulière, occaſionnée par le froid : & c'eſt de cette indiſpoſition dont parle Hippocrate, lorſqu'il dit, que le vin pur appaiſe la faim. Aphoriſ. XXI, ſect. 2.

[2] Grec : archonte.

chaſcun fut bien d'advis qu'il ſignifioit une grande ou publicque famine, meſmement entre nous Grecs Æoliens qui uſons du p. au lieu du b. car nous ne diſons pas boulimon, mais poulimon, comme ſi nous voulions dire polylimon, grande famine : & ſembloit neantmoins que ce fuſt autre choſe que Bubroſtis, dont nous tirions argument des chroniques d'Ionie de Metrodorus, là où il eſcrit que ceulx de Smyrne qui d'ancienneté ſont Æoliens, ſacrifient à Bubroſtis un taureau, lequel ils taillent en pieces avec ſa peau, & le bruſlent entierement. Et pour ce que toute faim reſſemble à une maladie, principalement ceſte canine qui s'appelle bulimos, il ſemble que elle prenne à l'homme quand le corps ſe trouve en quelque diſpoſition contre nature, & pourtant à bonne cauſe oppoſe lon l'indigence à la richeſſe, la maladie à la ſanté. Et comme ναυτία, c'eſt à dire le mal de cœur, qui eſt un relaſchement d'eſtomach, a proprement eſté appellé de ceulx qui ſont en une navire, & qui navigent ſur la mer, mais par accouſtumance de parler, il a obtenu qu'il ſe prent auſſi generallement pour tout mal de cœur de quelque occaſion qu'il puiſſe advenir : auſſi ce mot de bulimia, aiant commancé de là eſt venu juſques icy.

Nous recueilliſmes doncques cela comme une contribution commune des propos de chaſcun :

mais quand nous vinſmes à toucher la cauſe de la maladie, en premier lieu on demanda, pourquoy c'eſt que principalement ſont ſaiſis de ceſte maladie ceulx qui cheminent parmy de grandes neiges, comme jadis feit Brutus, allant de la ville de Duras [1] à celle d'Apollonie [2], tant qu'il en fut en danger de ſa vie. Il y avoit force neige ſur la terre, & nul des ſommiers & vivandiers qui portoient les vivres n'avoit ſuivy : le cœur luy faillit, & eſtoit près de tomber tout eſvanouy, ſi que les ſoudars furent contraints de recourir aux ennemis, & accourans aux murailles de la ville, requirent à ceux qui eſtoient à la garde d'icelles de leur donner un pain : ce qu'ils feirent, & le porterent à Brutus, dont ils luy feirent revenir le cœur : à l'occaſion de quoy, depuis quand il eut la ville en ſa puiſſance il en traitta humainement & gracieuſement tous les habitants, pour la courtoiſie dont avoient uſé les gardes. Ce meſme accident advient auſſi aux chevaux & aux aſnes, meſmement quand ils portent des figues ou des pommes. Et ce qui fait encore plus à eſmerveiller, c'eſt qu'il n'y a rien qui face plus toſt revenir non ſeulement les hommes, mais auſſi les beſtes de voiture, que de leur donner à manger du pain, tellement que s'ils en mangent,

[1] Grec : Dyrrachium, maintenant Durazzo.

[2] Appollonia, dont l'on voit encore des veſtiges à *Polina*.

pour peu que ce ſoit, ils ſont auſſi toſt revenus, & cheminent.

Icy s'eſtant fait un ſilence, ſçachant bien que les arguments & opinions des anciens font incontinent ceſſer, & contentent ceulx qui ſont pareſſeux & faillis de cœur, mais à ceulx qui ſont ſtudieux, diligents, & qui aiment à bon eſcient les lettres, cela au contraire leur donne une entrée & une hardieſſe de rechercher plus avant & enquerir la verité : Je me ſouvins d'une doctrine d'Ariſtote qui dit, que tant plus il y a de refroidiſſement par le dehors, tant plus le dedans s'eſchauffe, & conſequemment auſſi ſe fondent plus les humeurs : & ſi ceſte faulte d'humeurs flue ſur les cuiſſes, elle fait des laſſitudes & des peſanteurs : & ſi c'eſt ſur les principaulx organes du mouvement & de la reſpiration, elle produit des defaillances & foibleſſes. Je n'eu pas plus toſt dit ce propos, qu'il advint ce qui eſt couſtumier d'advenir, c'eſt que les uns ſe prirent à oppugner ceſte ſentence, les autres à la defendre : mais Soclarus dit, que le commancement du propos eſtoit très bien poſé, par ce que les corps de ceux qui cheminent par la neige ſont voirement bien refroidis par dehors & bien comprimez : mais de dire que ceſte chaleur face fondre les humeurs, & que ces humeurs ainſi fondues ſaiſiſſent les principes de la reſpiration,

il luy ſembloit que c'eſtoit une feinte controuvée, & que plus toſt luy eſtoit il advis que la chaleur ſerrée enſemble, & ſe trouvant forte & puiſſante au dedans, elle conſume toute la nourriture, laquelle venant à eſtre conſumée, il eſt force auſſi que la chaleur, ne plus ne moins que le feu qui n'a plus de bois, languiſſe. Voilà pourquoy ils ont une faim ſi vehemente, & quand ils ont un peu mangé ils ſe reviennent incontinent, pource que ce peu qu'ils prennent eſt un entretenement de la chaleur.

Et adonc le medecin Cleomenes dit, que ce mot de limos, qui eſt à dire faim, eſtoit venu ſans mander temerairement à la compoſition de ceſte diction boulimia, ſans qu'il y ait rien de la choſe par luy ſignifiée : ne plus ne moins qu'en ce mot de καταπίνειν, qui eſt à dire avaller, ce mot πίνειν, qui ſignifie boire : & en ce mot auſſi ἀναχύπλειν, qui ſignifie ſe dreſſer, κύπλειν, qui eſt à dire ſe pancher : par ce que boulimie n'eſt pas faim, comme il ſemble à pluſieurs, mais eſt une paſſion en l'eſtomach qui par concours d'humeur qui coule dedans tout à coup, engendre une defaillance de cœur. Tout ainſi doncq comme les ſenteurs remedient aux paſmoiſons & defaillances de cœur, auſſi le pain fait revenir ceux qui defaillent par ceſte boulimie, non pour ce qu'ils aient beſoing de nourriture : car qu'il ſoit

vray, pour peu de pain qu'ils prennent, le cœur leur reviens, mais c'eſt pour ce qu'il fait revenir les eſprits & la force de nature qui ſe laiſſoit aller : & que ce ſoit une defaillance & non pas une faim, l'accident des beſtes de voiture le monſtre : car la ſenteur des figues & des pommes ne leur donne pas une faulte & indigence de nourriture, mais plus toſt une morſure & contorſion de l'eſtomach.

Il me ſembloit auſſi d'autre coſté qu'il y avoit apparence de dire au contraire, que ce n'eſtoit point par une condenſation, mais plus toſt par une rarefaction que cela ſe faiſoit : car l'eſprit qui ſort & flue de la neige, eſt comme la pointe & eſprainte fort deliée, yſſant de la concretion d'icelle, laquelle a je ne ſçay quoy d'aigu & perçant, qui penetre & paſſe non ſeulement à travers la chair, mais auſſi à travers les vaſes de cuivre & d'argent : car nous voions que tels vaſes ne la peuvent pas contenir, ains que ſe venans à reſouldre en eſprit elle ſe conſume, & emplit l'exterieure ſuperficie d'iceulx vaſes d'une moiteur fort ſubtile & claire comme glace, que ceſt eſprit y laiſſe, en paſſant inſenſiblement à travers les petits pores & pertuis deſdicts vaſes. Ceſt eſprit doncques ainſi aigu comme un feu delié venant à ſaiſir ceulx qui cheminent par la neige ſemble bruſler l'exterieure ſuperficie du cuir, en l'inci-

ſant, & paſſant à travers la chair, comme du feu, dont il ſe fait une grande rarefaction au dedans du corps, par le moien de laquelle chaleur interieure s'eſcoule au dehors, & à cauſe de la froideur de l'eſprit qui s'eſtaint à l'entour de la ſuperficie, il evapore une ſueur deliée & ſubtile comme roſée, de ſorte que la force naturelle ſe fond & ſe conſume : & ſi lon ne bouge d'un lieu, il ne s'en va pas tant de chaleur hors du corps : mais quand le mouvement du cheminer a ſoudainement tranſmué la nourriture en chaleur, & que ceſte chaleur s'enfuit au dehors à travers la chair rarefiée, il eſt force qu'il ſe face tout à coup une grande eclipſe & defaillance de la force naturelle.

Et qu'il ſoit vray, que le refroidir ne reſerre & n'eſpeſſiſſe pas tousjours les corps, ains les fonde & rarefie, il appert par ce que ès grands hyvers les cueux [1] de plomb ſe fondent quelquefois en les mettant dedans l'eau : & ce que nous voions que tous ceux qui ont faim ne tombent pas en ceſte maladie de boulimie, argue que c'eſt plus toſt un coulement qu'un eſpeſſiſſement des corps, leſquels ſe rarefient en hyver, comme nous avons desjà dit, par la ſubtilité de l'eſprit, meſmement quand le travail du cheminer & le mouvement aiguiſe & ſubtiliſe la chaleur

[1] Des morceaux de plomb.

qui eſt dedans le corps : car eſtant ainſi devenue deliée & laſſe, elle flue & ſe diſſipe facilement par le corps. Et eſt vrayſemblable, que les figues & les pommes exhalent & evaporent quelque tel eſprit, qui ſubtiliſe, aiguiſe & inciſe la chaleur des animaulx de voitture : car comme il y a certaines choſes qui vivifient les eſprits aux uns & d'autres aux autres, auſſi y en a il qui les diſſipent.

## Question IX.

*Pourquoy eſt-ce que le poëte aux autres liqueurs uſe d'epithetes propres, & appelle l'huile ſeule humide.*

On demanda quelquefois, pourquoy c'eſt qu'y aiant pluſieurs liqueurs, le poëte a accouſtumé d'orner & remarquer les autres de propres epithetes & adjectifs, comme d'appeller le laict blanc, le miel jaune, le vin rouge, mais l'huile ſeule il l'appelle ordinairement, d'un accident qui eſt commun à toutes, humide. A quoy il fut reſpondu, que cela eſt très doulx qui par tout eſt doulx, & très blanc qui par tout eſt blanc : or eſt il par tout tel, quand il n'y a rien meſlé parmy qui ſoit de nature contraire. Auſſi fault il appeller humide cela où il n'y a rien qui ſoit de ſec meſlé parmy, ce qui convient proprement à l'huile : car premierement ce qu'elle eſt liſſée, & polie monſtre que ſes parties ſont toutes unies,

& par tout, auſſi s'accorde elle à la veuë, & ſe baille fort claire aux yeulx à ſe mirer dedans, comme en une glace de mirouër, par ce qu'il n'y a rien dedans qui ſoit rude, ou aſpre, en ſorte qu'il diſſipe la reflexion de lueur, ains de toute part, à cauſe de l'humidité, toute lueur, pour petite qu'elle ſoit, ſe retourne contre la veuë, comme au contraire le laict ſeul entre les liqueurs ne renvoye point les images comme un mirouër, à cauſe qu'il y a beaucoup de ſubſiſtence terreſtre meſlé parmy. Davantage c'eſt de toutes les choſes liquides, celle qui moins fait de bruit quand on la remue, d'autant qu'elle eſt humide en tout & par tout, là où des autres liquides les parties qui ſont dures & terreſtres en coulant & ſe mouvant s'entrechocquent & battent, & par conſequent meinent bruit, à cauſe de leur peſanteur. Qui plus eſt, elle demeure ſimple, ſans admettre compoſition ny meſlange quelconques, d'autant quelle eſt fort denſe & ſerrée, par ce qu'elle n'a point de pertuis vagues & vuydes entre ſes parties dures & terreſtres, pour pouvoir recevoir aucune ſubſtance dedans. Oultre cela pour la ſimilitude de ſes parties, elles ſe joignent fort bien, & ſe continuent enſemble, qui eſt cauſe que le feu s'en nourrit, lequel ne ſe nourrit que de l'humidité, & n'y a rien qui ſoit apte & idoine à

bruſler que l'humeur, comme lon voit ès bois que lon bruſle, que ce qu'il y a d'air s'en va en fumée, ce qu'il y a de terreſtre demeure converty en cendre, & n'y a rien que ce qui eſt liquide & humide qui ſe conſume par le feu, par ce qu'il n'y a rien autre, dont il ſe nourriſſe : parquoy l'eau, le vin, & autres liqueurs tienent fort du trouble & du terreſtre : quand on les jette dedans le feu & ſus de la flamme, elles la diſgregent par leur aſpreté, la ſuffoquent & l'eſtaignent par leur peſanteur : mais l'huile d'autant que plus proprement & plus ſincerement elle eſt humide, à cauſe de ſa ſubtilité elle ſe change & ſe gaigne facilement par le feu qui l'enflamme. Et pour un manifeſte ſigne & argument de ſon humidité, c'eſt qu'une bien petite partie ſe peut eſpandre & diffundre fort amplement : car il n'y a ny miel, ny eau, ny autre liquide quelconque, qui de ſi peu de jus ſe puiſſe dilater & eſtendre ſi amplement comme fait l'huile, ains au contraire periſſent tout incontinent, & ſe perdent & conſument à cauſe de leur ſiccité, là où l'huile ſe peult tirer par tout, & eſtant molle elle ſe laiſſe mener & conduire par tout le corps quand on s'oingt, & flue & coule bien fort loing à cauſe de l'humidité de toutes ſes parties qui en ſont d'autant plus mobiles, de ſorte qu'elle demeure fort long temps, ſans qu'on la puiſſe faire en

aller. Car un veſtement qui ſera tout trempé d'eau ſe ſeiche facilement, mais les taches d'huile, il fault une grande manufacture pour les nettoyer, d'autant qu'elle perce fort, à cauſe qu'elle eſt fort deliée, fort ſubtile & fort humide : car Ariſtote meſme dit, que depuis que le vin eſt embeu dedans un habillement, il eſt mal aiſé de l'en retirer & oſter, à cauſe qu'il eſt plus delié que l'eau, & penetre plus avant dedans les potes.

## QUESTION X.

*Pourquoy eſt-ce que les chairs des victimes que lon pend & attache à un figuier, en devienent plus tendres.*

Le cuiſinier d'Ariſtion fut eſtimé habile homme de ſon meſtier, par ceux qui ſouppoient chez ſon maiſtre, d'autant qu'il avoit au demourant fort bien habillé toutes les autres viandes, & meſmement par ce qu'il nous avoit ſervi un coq, qui ne faiſoit que de venir d'eſtre tué & immolé à Hercules, tout auſſi tendre comme s'il euſt eſté tué un jour ou deux devant. Ariſtion reſpondit que cela eſtoit facile à faire, & qu'il ne le falloit qu'attacher ſeulement à un figuier incontinent qu'il avoit la gorge couppée : nous cherchions la cauſe de ceſt effect. Or qu'il ſorte du figuier un vent & eſprit fort agu & vehement, la veuë

meſme en porte teſmoignage : & ce que lon recite du taureau, que l'attachant à un figuier, quelque farouche & ſauvage qu'il ſoit, il s'appaiſe & devient tout quoy, endurant qu'on le touche & le manie, & bref il perd toute ſa cholere & fierté, comme ſi elle s'eſvanouiſſoit : mais la plus part de la cauſe s'attribuoit à l'acrimonie du bois, par ce que l'arbre eſt plus ſucculent que nul autre, tellement que la figue meſme, & le bois & la feuille ſont tous pleins de jus : & quand on le bruſle il rend une fumée fort acre, & qui fait fort mal aux yeulx, & après qu'il eſt bruſlé, de la cendre on en fait une lexive qui eſt forte & deterſive à merveilles, qui ſont tous ſignes de chaleur. Et ſi dit on davantage, que le jus fait prendre le laict [1], non que par ſon inegalité de figure il treſſe & colle les parties du laict, en chaſſant au deſſus à la ſuperfice celles qui ſont unies & rondes, ains par ce que de ſa chaleur il fond, reſoult & conſume ce qu'il y a d'humeur eveuſe diffluente, & qui ne ſe peult

[1] Pline, Hiſt. nat. XXIII, 63, en donne la vraie raiſon : c'eſt parce que le ſuc laiteux du figuier a la même qualité que le vinaigre. On recueilloit autrefois ce ſuc avant la marurité des figues, & on s'en ſervoit pour faire prendre le lait. L'expérience journaliere nous apprend que ce ſuc laiteux fait prendre le lait, comme la préſure ; qu'il diſſout celui qui eſt caillé, comme le vinaigre, & qu'il enleve la peau lorſqu'on l'applique deſſus, tant il eſt âcre, brûlant & corroſif. Enfin il a les mêmes propriétés que le ſuc du limon, le vinaigre & les autres acides : on s'en ſert avec le même ſuccès pour les écritures inviſibles.

figer enſemble. Encore eſt ce un ſigne de chaleur ce qu'il eſt doulx, bien qu'il ſoit inutile ce jus là, & le plus mauvais bruvage du monde: car ce n'eſt pas l'inegal & difforme qui fait prendre le liſſé & uny, mais le chaud qui fige & coagule le froid, & le crud. Qu'il ſoit vray, le ſel y ſert à cela, pour ce qu'il eſt chaud, combien toutefois qu'il empeſche l'entrelaſſement & liaiſon pretendus, & que ſon naturel eſt plus toſt de diſſouldre & de deſſier. Le figuier doncques rend & jette dehors un eſprit acre, perçeant & inciſif, lequel attendrit & meurit la chair de l'oiſeau[1]: & tout autant en feroit il qui le mettroit dedans un tas de bled, ou qui le couvriroit de ſal-nitre, pour la chaleur. Et qu'il ſoit vray, que le bled, froment ait de la chaleur, on le preuve par des cruches pleines de vin: car qui les mettroit dedans un monceau de bled, il trouveroit le vin bien toſt conſumé.

[1] Il eſt certain que les ſubſtances expoſées à l'air extérieur peuvent ſubir différentes altérations, car tous les phyſiciens conviennent que la maſſe de l'air atmoſphérique qui enveloppe notre globe n'eſt point entiérement, & à proprement parler, de l'air pur. Cet air eſt combiné avec quantité de ſubſtances étrangeres qui s'élevent dans ſon ſein, & qui s'y diſſolvent. L'acide nitreux, par exemple, renfermé dans toutes les ſubſtances qui abondent en phlogiſtique, fournit un fluide très expanſible, très abondant, que le docteur Pryeſtley appelle *air nitreux*. Cet air ſe dégage des corps qui le renferment, à l'aide d'un certain degré de chaleur; mais c'eſt moins cette raiſon, que parce que *le coq*, en queſtion, *ne faiſoit que de venir d'être tué*.

SOMMAIRES

# SOMMAIRES

## DU SEPTIEME LIVRE.

*Le Proeme.*

Question I. *Contre ceulx qui reprennent Platon de ce qu'il a dit, que le boire paſſe par les poulmons.*

Question II. *Que c'eſt que Platon appelle* κεράτβολος, *& pourquoy les grains qui en les ſemant tombent ſur les cornes des bœufs, en deviennent durs & malaiſez à cuire.*

Question III. *Pourquoy eſt-ce que le milieu du vin, le hault de l'huile, & le bas du miel, eſt le meilleur.*

Question IV. *Pourquoy gardoient anciennement les Romains ceſte couſtume, de n'oſter point la table vuide, ny la lampe eſtainte.*

Question V. *Qu'il ſe fault donner de garde de prendre plaiſir aux mauvaiſes muſiques, & comment il s'en fault garder.*

Question VI. *De ceulx que lon appelle umbres, & ſi lon peult aller ſans eſtre conviez chez autruy, eſtant menez par ceulx qui ſont conviez, & quand, & chez qui.*

QUESTION VII. *S'il eſt honneſte d'introduire des meneſtrieres & baladines en un feſtin.*

QUESTION VIII. *Quelles choſes ſont bonnes à ouir durant que lon eſt à table.*

QUESTION IX. *Que le tenir conſeil à table eſtoit auſſi bien anciennement couſtume des Grecs, comme des Perſes.*

QUESTION X. *S'ils faiſoient bien de conſulter à table.*

# LIVRE SEPTIEME.

## LE PROEME.

Les Romains ont communément en la bouche le propos de quelque gentil & honneſte perſonnage, Soſſius Senecion, quiconque ait eſté celuy là, qui diſoit quand il avoit ſouppé ſeul, J'ay aujourd'huy devoré, & non pas ſouppé : monſtrant qu'il deſiroit tousjours avoir compagnie à manger, comme eſtant la faulſe de la viande. Evenus ſouloit dire, que le feu eſtoit la meilleure faulſe du monde : & Homere appelle le ſel divin, comme les autres le ſurnomment la grace, pource qu'eſtant meſlé & joinct avec les autres viandes, il les rend fort plaiſantes & agreables au gouſt : mais le plus divin ſaupicquet d'une table & d'un ſoupper, à la verité c'eſt un amy, un familier, un que lon cognoit, non pource qu'il boit & mange avec nous, mais plus toſt pource qu'il participe à noz propos, & nous communique les ſiens, prouveu qu'il y ait quelque choſe de bon, utile & pertinent en tels devis, d'autant que le babil que lon tient en buvant & folaſtrant, met bien ſouvent les maladviſez en des paſſions & inconvenients, & les

desbauche encore plus qu'ils ne l'eſtoient, de maniere qu'il ne faudroit pas moins examiner & eſprouver les propos, que les amis, que lon voudroit, & devroit recevoir à la table, en penſant & diſant tout le contraire de ce que faiſoient anciennement les Lacedæmoniens, leſquels quand ils recevoient un eſtranger ou un jeune homme en leurs ſalles, où ils mangeoient enſemble, leur monſtroient la porte, & leur diſoient, « Il ne ſort pas un propos hors de ceſte » porte ». Mais nous nous pouvons accouſtumer nous meſmes à tenir à table des propos qui pourront eſtre rapportez à tous & par tous, à cauſe des matieres, eſquelles il n'y a rien de lubricité, rien de mediſance ny de detraction, rien de malignité, ne qui ſoit indigne d'un homme de bien, comme lon pourra juger par les exemples qui ſont contenus en la dizaine de ce ſeptieme livre.

## QUESTION PREMIERE.

*Contre ceulx qui reprennent Platon de ce qu'il a dit, que le boire paſſe par les poulmons* [1].

IL advint un jour d'eſté à quelqu'un de la compagnie où j'eſtois à ſoupper, de s'eſcrier tout haut ces vers d'Alcæus,

[1] La propoſition de Platon qui eſt ici diſcutée, ſe trouve en ſon Timée.

Trempe de vin tes poulmons, car l'ardente
Caniculaire eſt au ciel evidente.

Ce n'eſt pas de merveille, dit adonc Nicias le medecin natif de Nicopolis, ſi un poëte a ignoré ce que Platon le grand philoſophe n'a pas entendu : combien que encore peut on mieux excuſer & ſecourir Alcæus, par ce que lon peut dire, qu'il entendoit que le poulmon eſtant prochain voiſin de l'eſtomach, ſentoit la fraiſcheur & moitteur de la liqueur quand on buvoit, & pour cela n'eſt il pas impertinent de dire, qu'il s'en trempe. Là où ce grand philoſophe là, en paroles expreſſes a laiſſé par eſcript, que le boire paſſe par les poulmons, de ſorte qu'il ne laiſſe moien quelconque vrayſemblable de le revenger & defendre, quelque bonne volonté que lon en euſt, tant l'ignorance & la faulte eſt lourde & groſſiere. Premierement par ce qu'eſtant neceſſaire que la nourriture aride ſe meſle avec la liquide, il eſt tout apparent, qu'il falloit un commun vaſe, qui eſt l'eſtomach, pour les recevoir enſemble, à fin d'envoyer & tranſmettre au bas ventre la viande molle & deſtrempée. Et puis, veu que le poulmon eſt liſſé, & tout d'une piece ſolide, comment eſt-ce quand on donne un bruvage où il y a de la farine meſlée, qu'il paſſe, & qu'il n'eſt arreſté ? car c'eſt une queſtion que luy objice Eraſiſtratus fort

à propos. Davantage, aiant enquis par raiſon de pluſieurs des parties du corps, pourquoy elles eſtoient faittes, & voulant ſçavoir & entendre, comme il eſt bien ſeant à un philoſophe, à quel uſage nature les avoit produictes, il devoit penſer que la luette, autrement l'epiglottide [1], n'eſtoit pas faitte en vain, pour ne ſervir de rien, eſtant ordonnée à ceſt effect, à fin que comme une ſoupape elle bouchaſt & ſeellaſt le conduit du ſifflet ou artere [2] aſpre, de peur qu'en avallant il ne tombaſt aucune partie du boire ou du manger ſur le poulmon, lequel eſt fort aſprement travaillé & deſchiré de la toux, quand il en gliſſe quelque choſe dedans le tuyau, par où l'eſprit [3] paſſe & repaſſe. Mais la luette eſtant aſſize droictement au milieu, quand on parle, elle bouſche le conduit de l'eſtomach, & quand on boit & mange elle eſtouppe l'artere aſpre & canal des poulmons, gardans le paſſage pur & net au vent & à l'haleine pour la reſpiration.

Davantage nous ſçavons par experience, que ceux qui boivent peu à peu à loiſir, ont le ventre plus mol que ceux qui entonnent tout à coup leur boire : car cela chaſſe & poulſe incontinent l'humeur en la veſſie, ne faiſant que paſſer, pour l'impetuoſité dont on l'y a jetté, là où l'autre

[1] L'épiglotte.
[2] Trachée-artère : canal par où l'air paſſe dans les poûmons.
[3] L'air.

demeure plus longuement avec la viande qu'il deſtrempe, de maniere qu'elle ſe meſle mieux avec le boire, & y demeure plus longuement. Ce qui n'adviendroit pas ſi dès le commancement le boire eſtoit ſeparé & diſtingué de la viande en avallant, mais nous les lions, & apparions enſemble la viande avec le boire, à fin que la viande ſe ſerve de l'humeur, comme d'une voiture pour la porter par tout, ainſi que diſoit Eraſiſtratus.

Nicias aiant fait ce diſcours, Protogenes le grammairien y adjouſta, que le poëte Homere avoit le premier ſçeu & cogneu, que l'eſtomach eſtoit le vaſe & receptacle de la viande, & le ſifflet du vent de l'haleine, que les anciens appelloient Aſpharangos. Voylà pourquoy ils ſouloient appeller les grands criards & qui avoient forte voix, ἐρισφάραγους qui ſignifie grand gouſiers parquoy aiant dit d'Achilles qui avoit abattu Hector,

Il luy donna dedans la gorge nue [1],
Là où de l'ame eſt plus prompte l'iſſue.

Il dit un peu après,

Pas ne couppa ſa lance le ſifflet [2].

Il ne dit pas là Leucanien, qui eſt à dire la

[1] λευκανίην. | [2] ἀσφάραγον. Iliad. XXII, 325 & 328.

gorge, mais Aſpharagon[1], comme le ſifflet, qui eſt le propre canal & conduict de la voix & de l'eſprit.

Après ces paroles dittes, on demoura quelque temps en ſilence, juſques à ce que Florus ſe prit à dire : Et comment, laiſſerons nous doncques ainſi condamner Platon abſent par forcluſion, à faute de defenſe ? Non pas, dis-je, tout ſeul, car nous jetterons en avant avec Platon Homere, lequel tant s'en fault qu'il exclue & deſtourne le boire de l'aſpre artere, & qu'il jette le boire & le manger enſemble, qu'il[2] dit,

> Le vin ſortoit hors de ſa gorge pleine[3],
> Et les morceaux ſanglans de chair humaine.

Si d'adventure lon ne veut maintenir, que ce Cyclops Polyphemus, comme il n'avoit qu'un œil, auſſi n'avoit il qu'un meſme canal & conduit de la viande & de la voix : ou bien, ſi lon ne dit qu'en ceſt endroit là il appelle pharinx l'eſtomach, & non pas le ſifflet, ainſi qu'il a eſté appellé univerſellement par tous & anciens &

[1] Liſez : Il ne ſe ſert pas dans ce dernier vers du mot grec LEUCANIÊS qui eſt à dire la gorge, mais du mot ASPHARAGON.

[2] Puiſqu'au contraire il dit, ...

[3] φάρυγξ, le pharinx ; c'eſt la partie ſupérieure de l'œſophage, le commencement du conduit qui va à l'eſtomac ; ce qu'on appelle communément le goſier. Galien & d'autres ſe ſont ſervis du mot φάρυγξ, pharynx, pour déſigner la trachée-artère.

modernes : ce que je n'ay pas allegué pour faute de teſmoings, mais pour la verité.

Car il y a aſſez de bons teſmoings pour Platon : paſſez, ſi vous voulez, Eupolis le poëte comique, lequel dit en ſa comedie de Colax du flatteur,

> Protagoras commandoit de bien boire
> Avant le temps de la caniculaire,
> A fin qu'on euſt les poulmons bien trempez.

Paſſez auſſi, s'il vous plaiſt, le gentil Eratoſthenes qui dit,

> De bon vin pur trempe juſqu'au fond
> Tous les deſtours de ton poulmon profond.

Mais Euripides, qui dit expreſſément en un paſſage,

> Le vin paſſant [1] les conduits des poulmons.

voyoit à mon advis un peu plus clair que ne faiſoit Eraſiſtratus : car il ſçavoit que le poulmon a des cavernes, & qu'il eſt percé de trous & conduicts, par leſquels l'humeur paſſe. Car quant à l'haleine, elle n'avoit point de beſoing de ces petits trous là pour ſortir, ains a eſté fait par la nature, ainſi caverneux & pertuiſé comme un crible, pour occaſion de l'humeur & des autres ſubſtances qui tombent dedans quant & l'humeur : & n'y a point plus d'inconvenient, que le

[1] Grec i paſſant par les....

poulmon tranſmette & donne paſſage à la farine meſlée avec l'humeur, & à la boulie, que l'eſtomach : car noſtre eſtomach n'eſt point liſſé, comme quelques uns nous diſent, ne gliſſant, ains a des aſperitez & inegalitez, auſquelles il eſt vrayſemblable, que les menues parcelles de ce que nous prenons, s'attachans & arreſtans, evitent d'eſtre ſoudain avallées & envoyées à bas. Mais il n'eſt bien de dire ny l'un ny l'autre, car la nature eſt ſi ingenieuſe & induſtrieuſe en ſes operations, qu'il n'y a eloquence qui le ſçeuſt aſſez exprimer, & n'eſt poſſible de bien ſuffiſamment expliquer [1] l'exquiſe perfection des outils principaux dont elle ſe ſert, j'entens de la chaleur & des eſprits.

Mais j'allegue davantage pour teſmoings en faveur de Platon [2], Philiſtion le Locrien, perſonnage fort ancien, & fort renommé pour ſon excellence en voſtre art de medecine, & Hippocrates de Co, leſquels ne donnent point d'autre voye ne conduit au boire, que celuy que luy donne Platon. Quant à l'epiglottis, c'eſt à dire la luette, tant priſée, Dioxippus ne l'a point ignorée. Car il dit qu'à l'entour d'icelle, l'hu-

[1] Nous avons dans les œuvres du P. André deux diſcours très-bien écrits & très-intéreſſans. Ils forment un traité complet de l'homme, ſelon les différentes merveilles qui le compoſent.

[2] Voyez Aul. Gel. Noct. Att. XVII, 11.

midité, en avallant, ſe ſeparant ſe coule dedans l'aſpre artere, & que la viande ſe roulle dedans l'eſtomach, & que dedans l'artere il ne tombe rien qui ſoit de la viande, mais que l'eſtomach parmy la viande reçoit auſſi quant & quant quelque partie du boire meſlée parmy. Car il eſt vrayſemblable que ceſte luette ait eſté poſée, comme un couvercle & un obſtacle au devant de l'emboucheure de l'artere, à fin que petit à petit tout bellement le boire s'y coulaſt dedans, non pas à flot tout à coup, de ſorte que l'eſprit trop humecté en demouraſt ſuffocqué ou empeſché. Voylà pourquoy les oyſeaux n'ont point de luette, & ne leur en a nature point donné d'autant qu'ils ne boivent pas en attirant l'eau ny en lappant & lechant, ains en baignant leur bec dedans l'eau, & tranſmettant peu à peu le boire, ils arroſent tout doucement leur artere, & la trempent. Mais quant aux teſmoings & aſtipulateurs, Platon n'en a que trop.

Au demourant quant à la raiſon, l'experience du ſentiment luy en fait foy : car depuis, que ceſte artere du ſifflet eſt bleçée, le boire ne s'avalle plus, ains comme eſtant le tuyau couppé, on voit qu'il ſort dehors par la playe, combien que l'eſtomach demeure ſain & en ſon entier. Et puis ſavons tous qu'à la maladie de peripneumonie qui eſt inflammation des poulmons, il

ſuit une ſoif fort ardente, à cauſe de la ſeichereſſe ou chaleur, ou quelque autre cauſe, qui avec l'inflammation apporte ceſte grande envie de boire. Et puis un autre ſigne & argument fort puiſſant, c'eſt, que les animaux qui n'ont point de poulmon, ou qui l'ont fort petit, ceux là n'ont aucun beſoing de boire, ny ne l'appetent point auſſi, par ce que chacune partie du corps a un naturel appetit de faire l'œuvre, à laquelle elle eſt deſtinée : & ceux qui n'ont point quelques parties, auſſi n'en ont ils point l'uſage ny la cupidité de l'operation qui ſe fait par icelles.

En ſomme, il ſembleroit que la veſſie euſt eſté pour neant donnée aux animaux qui l'ont : car ſi l'eſtomach reçoit le boire avec le manger, & le baille, & l'envoye au bas ventre, la ſuperfluité de la nourriture humide n'a point de beſoing de particulier receptacle & conduit, ains ſuffiroit qu'il y en euſt un commun pour l'un & pour l'autre, comme un eſgouſt de la ſentine, l'une & l'autre nourriture tendant en un meſme receptacle par un meſme conduit : mais maintenant au contraire la veſſie eſt à part d'un coſté, & le boyau de l'autre, d'autant que l'un procede du poulmon, & l'autre de l'eſtomach, eſtant diviſé l'un de l'autre dès l'avaller incontinent. Voylà pourquoy en la ſuperfluité humide il n'apparoit rien de la ſeiche qui luy ſoit ſemblable ny en

couleur ny en odeur : & neantmoins la raiſon naturelle voudroit, qu'eſtant meſlée & deſtrempée avec elle dedans le ventre & les boyaux, elle fuſt remplie des qualitez d'icelle, & qu'elle n'en fuſt pas coulée dehors ainſi nette & non contaminée : au contraire, il ne ſe trouve point qu'il y ait jamais eu pierre concrée dedans les boyaux [1], combien que la raiſon voudroit que l'humidité s'y congelaſt & concreaſt auſſi bien en pierre, comme elle fait dedans la veſſie, s'il eſtoit vray que tout ce qui ſe boit deſcendiſt au ventre & aux boyaux, en paſſant à travers de l'eſtomach ſeulement : mais il ſemble que l'eſtomach incontinent au commancement du boire, tire à ſoy de l'humeur qui paſſe au long de luy, ce qui luy en eſt neceſſaire & requis pour mollifier, deſtremper, & convertir en jus nutritif ſa viande, & que pour ceſte cauſe il ne laiſſe rien de ſuperfluité humide, & que le poulmon, comme celuy qui depart & l'eſprit & l'humidité de luy meſme à ceux qui en ont beſoing, eſpraint au demourant ce qui luy reſte en la veſſie. Il y a bien plus d'apparence de verité en ce propos là qu'ès autres, combien que à l'adventure ſeroit il bien malaiſé de comprendre la certaine verité en telles choſes : & pourtant ne falloit il pas ainſi temerairement prononcer ſa ſentence à

[1] Cela eſt faux. *Amyot.*

l'encontre du prince des philoſophes, tant à la verité qu'en l'opinion & reputation de tout le monde, meſmement touchant une choſe incertaine, & où il y a tant de moyens & d'argumens pour defendre Platon.

## QUESTION II.

*Que c'eſt que Platon appelle κεράσβολος, & pourquoy les grains qui en les ſemant tombent ſur les cornes des bœufs, en deviennent durs & malaiſez à cuire.*

ON a tousjours demandé de Cerasbolus & de Atetamon, non pas que c'eſt, car il eſt certain & manifeſte que les ſemences qui tombent ſur les cornes des bœufs, ſelon la commune opinion produiſent un fruict qui ne ſe peut amollir ne cuire. Voylà pourquoy par tranſlation on appelle un homme rebours, dur & farouche, Cerasbolus & Ateramon. Mais on doutoit & demandoit de la cauſe, pour laquelle ces grains & ſemences là qui donnoient contre les cornes des bœufs, en prenoient ceſte imperfection là : ce que j'ay par pluſieurs fois refuſé de chercher à mes amis, meſmement pource que Theophraſtus en fait la raiſon fort obſcure, le mettant entre pluſieurs exemples qu'il a recueillis & redigez par eſcript d'effects merveilleux, & dont la cauſe eſt bien malaiſée à

trouver, comme eſt celuy des poules qui amaſſent à l'entour d'elles des pailles & feſtus après qu'elles ont pondu leurs œufs : & le veau marin, qui crache ſa preſure quand on le prend : & les cerfs, qui cachent en terre leurs cornes : & le chardon à cent teſtes, que ſi une chévre le prend en ſa bouche, tout le trouppeau incontinent s'arreſte. Entre ces effects là il y met auſſi les ſemences tombées ſur les cornes des bœufs, choſe qui eſt tenue pour bien certaine qu'elle ſe fait ainſi, mais dont la cauſe eſt impoſſible où bien très-difficile à imaginer : toutefois un jour, en la ville de Delphes, quelques uns de noz amis nous aſſaillirent de ceſte queſtion, diſans, que non ſeulement

Le ventre plein on en conſeille mieux,

mais auſſi on en eſt plus diſpos à ſouldre des queſtions, parce que le vin rend les perſonnes plus promptes & plus hardies à prononcer, & donner reſolutions. Si me requirent de vouloir dire quelque choſe ſur ceſte queſtion : ce que je refuſois de faire, & avois d'aſſez bons advocats, qui me defendoient & prenoient ma cauſe en main. Euthydemus mon collegue & compagnon en la dignité de preſtriſe, & mon gendre Patroclus, qui alleguoient pluſieurs choſes telles, tant de l'art de l'agriculture u ede la venerie, comme eſt ce que lon dit, que lon deſtourne & garde

lon de tomber la greſle avec le ſang d'une taulpe, ou des linges ſouillez des purgations d'une femme. Et que qui prendroit des figues d'un figuier ſauvage [1], & les attacheroit à un figuier franc, il engarderoit que ſes figues ne tombaſſent, en les retenant ſur l'arbre, & les feroit meurir : & que les cerfs jettent des larmes ſallées, & les ſangliers doulces. Car ſi tu te mets à vouloir rechercher la cauſe de cela, dit Euthydemus, il faudra incontinent que tu rendes auſſi raiſon & de l'ache & du cumin, dont on foule l'une aux pieds, pource que lon a opinion qu'elle en vient mieux après, & l'autre on le ſeme en le maudiſſant & l'injuriant. Florus reſpondit, que c'eſtoit toute mocquerie & choſe controuvée à plaiſir que cela, mais quant à la cauſe de l'autre, il n'en voudroit pas rejetter l'inquiſition, comme ſi elle eſtoit incomprehenſible. J'ai trouvé, dis-je, un remede pour amener ceſt homme en noſtre opinion avec la raiſon, de maniere que luy meſme ſoudra quelques unes des queſtions propoſées.

Il me ſemble doncq que c'eſt la froideur qui produit ceſte dureté reveſche, tant aux bleds,

[1] C'eſt le caprificus de Pline (Hiſt. natur. XXIII, 64). Les fruits de ce figuier ne ſont propres que pour la *caprification* dont les anciens ont tant parlé : cette opération très curieuſe eſt encore en uſage, & a le plus grand ſuccès. Voyez à ce ſujet tous les ouvrages d'agriculture. La forme de cette édition nous empêche d'étendre cette note autant que nous le deſirerions.

comme

comme aux legumages, en les comprimant & eſtraingnant juſques à les rendre durs, là où la chaleur les amollit & les rend faciles à cuire. Et pourtant ne diſent pas bien ceux qui alleguent cev erſet contre le dire d'Homere,

C'eſt l'an, non pas la terre, qui produit :

car les terres qui ſont de nature chauldes, prouveu que l'année ſoit au demourant de bonne & de gracieuſe temperature, produiſent les fruicts plus tendres. Parquoy les graines & ſemences qui incontinent au partir de la main du laboureur tombent droict ſur la terre, entrans dedans, & y eſtans couvertes, ſe ſentent par ceſte couverture plus toſt de la chaleur & humidité de la terre, pour germer & lever, là où celles qui heurtent contre les cornes des bœufs en tombant, n'ont pas ceſte droicture que requiert Heſiode [1], ains allant chancellant & bronchant, elles ſemblent plus toſt eſtre jettées que ſemées : par quoy les froidures qui ſurviennent, ou les gaſtent & perdent du tout, ou bien elles font un fruict qui devient dur, & qui ne ſe peut attendrir ſans humeur, ſec comme bois, n'eſtant couvert que de ſa cotte : car vous voyez meſmes que des pierres les parties qui ſont plus avant dedans la terre, & en lieu plus

[1] *Opera & Dies*, 469.

obſcur, en ſont plus freſles & plus tendres, conſervées par la chaleur, que celles qui ſont à fleur de terre. Voylà pourquoy les ouvriers enfouiſſent dedans la terre les pierres de taille qu'ils veullent tailler, comme ſi elles s'y meuriſſoient par la chaleur, là où celles qui demeurent dehors à l'air toutes nues, à cauſe de la froideur deviennent dures & mal aiſées à tailler, & à mettre en œuvre : les grains meſmes s'ils demeurent longuement ſur l'aire nuds à deſcouvert, ils en deviennent plus durs & plus reveſches que ceux qui en ſont bien toſt enlevez, & quelquefois le vent meſme qui ſurvient ce pendant qu'on vanne le bled, le rend plus rebours & plus dur, à cauſe de ſa froideur, comme lon raconte qu'il s'experimente en la ville de Philippi [1] en la Macedoine, là où quand on le ſerre avec ſa paille, cela luy ſert : ce qu'il ne faut pas trouver eſtrange, veu ce que lon entend dire aux laboureurs, que de deux ſillons & rayons qui ſont l'un au long de l'autre, l'un produit le fruict rebelle & dur, & l'autre aiſé & tendre. Et qui plus eſt encore, que ès febves d'une gouſſe les unes ſeront d'une ſorte, & les autres d'une autre, ſelon qu'elles auront ſenty plus ou de vent, ou d'eau froide.

[1] Ville dont il ne reſte plus aucun veſtige, & qui devoit ſon nom à Philippe, pere d'Alexandre.

## Question III.

*Pourquoy eſt-ce que le milieu du vin, le hault de l'huile, & le bas du miel, eſt le meilleur.*

Mon gendre Alexion ſe mocquoit un jour du poëte Heſiode, qui conſeille de boire à bon eſcient, quand le tonneau eſt plein, ou qu'il eſt au bas, mais de l'eſpargner quand il eſt au milieu,

> Quand le tonneau eſt plein, ou qu'il eſt bas,
> Boy hardiment, & ne l'eſpargne pas,
> Mais au milieu fais en eſpargne chiche [1]:

là où le vin eſt le meilleur : car qui eſt celuy, dit-il, qui ne ſçait que le milieu du vin devient le meilleur & le deſſus de l'huile, & le deſſoubs du miel ? Et luy conſeille de laiſſer là le milieu, & attendre juſques à ce qu'il ſoit eſventé, aigre ou bas, quand il n'y en a plus gueres au vaiſſeau. Après qu'il eut dit ces paroles, nous nous meiſmes à rechercher les cauſes de ces differences & diverſitez, ſans plus nous arreſter à Heſiode.

Or quant à la cauſe & raiſon du miel, elle nous donna beaucoup plus d'affaires, par ce qu'il n'y a celuy qui ne ſache, que ce qui eſt leger,

[1] *Opera & Dies*, 366.

l'eſt pour autant que ſa ſubſtance eſt rare, & que ce qui eſt ſolide, eſpais & continu, pour ſa peſanteur s'affaiſſe au deſſous, de ſorte qu'encore que vous renverſiez le vaiſſeau, de rechef en peu de temps chaſcune partie retourne en ſa place, le peſant devalle contre bas, & le leger flotte au deſſus : & ſi n'y eut pas faute d'arguments pour rendre raiſon du vin. Car premierement ſa puiſſance, qui eſt la chaleur, à bonne cauſe s'amaſſe environ le milieu, & conſerve celle partie la meilleure de toutes : & puis le bas à cauſe du voiſinage de la lie eſt mauvais, & ce qui eſt au hault en la ſuperfice ſe gaſte à cauſe de la proximité de l'air : car nous ſçavons tous que l'air luy eſt fort dangereux, d'autant qu'il le tire hors de ſa qualité naturelle. C'eſt pourquoy on enfouit les vaiſſeaux dedans la terre, & les bouſche lon diligemment, à celle fin que tant moins d'air luy touche : & qui plus eſt, le vin ne ſe gaſte pas tant quand les vaiſſeaux ſont du tout pleins, que quand il s'en faut quelque choſe. Car l'air entrant en quantité en l'eſpace qui eſt vuide, l'eſvente & altere davantage, là où quand les vaiſſeaux ſont tous pleins, le vin s'en entretient de luy meſme, ne recevant pas de dehors beaucoup de ce qui luy eſt ennemy, & qui le gaſte & corrompt.

Mais l'huile nous arreſta un petit plus, &

nous donna plus d'affaire : car les uns dirent que le bas eſt le pire, par ce qu'il eſt troublé & brouillé de la graſſe & de la vaſe qui eſt au fond, & que le deſſus n'eſt le meilleur, mais qu'il le ſemble, d'autant qu'il eſt plus eſloigné de ce qui le gaſte. Et les autres en attribuerent la cauſe à la ſolidité, pour laquelle elle ne ſe peut meſler ny incorporer avec pas une autre liqueur, ſi ce n'eſt que lon la fende à force & par violence, tellement qu'elle ne donne pas à l'air meſme, moien de ſe meſler avec elle, ains ſe tient à part d'avec luy, & s'en retire pour la tenuité deliée, & continuité de ſes parties : c'eſt pourquoy elle n'en eſt point alterée, d'autant qu'il ne la peult vaincre ne gaigner. Toutefois il ſemble qu'Ariſtote contredit à ceſte raiſon, aiant, ce dit-il, obſervé, que l'huile devient meilleure & plus odorante quand elle eſt gardée en vaiſſeaux non tout pleins, & puis il attribue la cauſe de la melioration à l'air : par ce, dit-il, qu'il entre plus d'air en un vaiſſeau qui eſt à demy vuide. N'eſt-ce point doncques, dis-je, pour une meſme puiſſance & faculté, que l'air amende l'huile & empire le vin ? Par ce que la vieilleſſe eſt nuiſible à l'huile & profitable au vin, laquelle vieilleſſe l'air oſte à l'huile, d'autant que ce qui eſt refreſchy demeure jeune & frais, & ce qui eſt eſtouffé & ne prend point d'air,

pour eſtre tenu reclus s'envieillit incontinent. Il y a doncques de l'apparence vray-ſemblable à dire, que l'air approchant & touchant à la ſuperfice, tient frais & jeune ce qu'il touche. C'eſt pourquoy le deſſus du vin eſt la pire partie, & de l'huile la meilleure, par ce que l'envieilliſſement apporte & engendre en celle cy une très bonne diſpoſition, & en celuy là une très mauvaiſe.

## QUESTION IV.

*Pourquoy gardoient anciennement les Romains ceſte couſtume, de n'oſter point la table vuide* [1], *ny la lampe eſtainte.*

FLORUS amateur de l'antiquité ne vouloit jamais ſouffrir que lon oſtaſt & enlevaſt la table vuide, ains y falloit laiſſer tousjours quelque reſte de viandes deſſus : & ſçay, diſoit-il, que mon pere & mon grand pere obſervoient non ſeulement cela ſoigneuſement, mais auſſi ne permettoient pas que lon eſtaingniſt la lampe après ſoupper, pour ne deſpendre point d'huile inutilement [2]. Et Euſtrophus Athenien, qui eſtoit en la compagnie : Hedeà, dit-il, quel avantage avoient ils en cela ? Si d'adventure ils n'avoient

[1] Ce même ſujet eſt traité dans Plutarque, queſtions Rom. LXIV.

[2] Xilander corrige avec raiſon cet endroit, & lit : quoique d'ailleurs ils fuſſent très-attentifs à ne pas dépenſer l'huile inutilement.

appris la fineſſe de noſtre citoien Epicharmus, lequel aiant, comme il diſoit, longuement penſé, comment il pourroit engarder ſes ſerviteurs de luy deſrober ſon huile, à peine à la fin en avoit il trouvé le moien : car incontinent que lon avoit eſtaint les lampes, il les rempliſſoit toute pleines d'huile, & puis il revenoit le lendemain matin viſiter ſi elles eſtoient encores pleines. Florus ſe prenant à rire de ceſte habilité : Or bien doncq, dit-il, puis que ceſte queſtion eſt diſſoulre, je vous prie cherchons la raiſon pour laquelle les anciens ont eſté ſi religieux quant à la table, & quant aux lampes.

Lon commança par les lampes, & diſt Ceſernius ſon gendre, qu'il eſtimoit que les anciens euſſent en abomination d'eſteindre tout feu quel qu'il fuſt, pour la ſimilitude & parenté qu'il avoit avec le ſacré feu que lon garde inextinguible, par ce qu'il y a deux moiens de le faire perir, ne plus ne moins qu'un homme, l'un violent quand on l'eſtaint à force, l'autre naturel quand il ſe meurt de luy meſme. Or quant au ſainct & ſacré feu, on remedie à l'un & l'autre moien, en l'entretenant tousjours & le gardant ſoigneuſement, mais quant à l'aurre feu commun ils le laiſſoient aſſopir de ſoy meſme, & ne le forçoient point, ny ne le faiſoient pas mourir, ains comme s'ils euſſent oſté les vivres à une beſte,

à fin de ne la nourrir pas en vain, ils ne l'entretenoient point.

Lucius le fils de Florus dit adoncq, que tout le reſte luy ſembloit eſtre bien dit, mais quant au ſacré feu, que les anciens ne l'avoient point choiſi pour le reverer & adorer, à cauſe qu'ils l'eſtimaſſent plus ſainct ne meilleur qu'un autre, mais ainſi comme aucuns entre les Ægyptiens adorent & reverent toute l'eſpece des chiens, & d'autres celle des loups, ou des crocodilles, mais ils n'en nourriſſent pourtant qu'un reſpectivement, les uns un chien, les autres un loup, & les autres un crocodille, par ce qu'il ne ſeroit pas poſſible de les nourrir tous. Auſſi en ce cas icy, que le ſoing, la vigilance & la devotion qu'ils employoient à garder le ſainct feu, eſtoit ſigne & marque de l'obſervance & religion qu'ils avoient envers le total element du feu, par ce qu'il n'y avoit rien qui reſemblaſt mieux à creature animée & vivante, attendu qu'il ſe meut & ſe nourrit de luy meſme, & par ſa lueur eſclaire, & nous met en evidence toutes choſes, comme fait l'ame, mais principalement ſe monſtre ſa puiſſance n'eſtre point ſans quelque principe de vie, quand on l'eſtaint ou qu'on le ſuffoque à force, car il crie & jette quelque ſon, & ſe revanche comme fait un animal que lon tue & que lon fait mourir à force.

Et en diſant cela, & jettant les yeux ſur moy: n'as tu rien, dit-il, à dire de meilleur? Je ne ſçaurois dis-je, rien reprendre en tout ce qui a eſté dit, mais j'y adjouſterois volontiers, que ceſte façon de faire & couſtume là, eſt comme un exercice & diſcipline d'humanité: car il ne faut ny perdre & abolir la viande & nourriture, après que lon en a pris à ſuffiſance, ny après que lon s'eſt bien trempé d'une bonne eau, en cacher ny eſtoupper la ſource, ny gaſter les marques & enſeignes du chemin & de la navigation après que lon en a fait, ains en laiſſer les marques & inſtrumens, qui pourront ſervir à la poſterité de ceux qui viendront après nous. Voilà pourquoy il n'eſt pas honneſte d'eſtaindre la lampe par chicheté, incontinent que nous n'en avons plus que faire, ains la fault garder & laiſſer, à fin que ſi quelqu'un avoit affaire de feu, il la trouve encore bruſla nte& ardente: car ce ſeroit ſainctement faict, qui pourroit, de preſter meſme ſa propre veuë, ſon ouye, voire ſa prudence meſme, & ſa force & vaillance, à quelque autre, quand on s'en va dormir, ou que lon ſe veult repoſer.

Et conſiderez davantage ſi les anciens ont point permis ces exceſſives obſervations là, pour une diſcipline & exercice de gratitude, comme en ce qu'ils reveroient les cheſnes portans gland,

& les Atheniens appelloient un certain figuier ſainct, & defend on de coupper les oliviers ſacrez à Minerve. Ces obſervances là ne rendent pas les hommes enclins à la ſuperſtition, comme aucuns eſtiment, ains nous exercent & accouſtument à la gratitude & ſociable humanité les uns envers les autres, par l'eſtre envers ces choſes là, qui n'ont ny ame ny ſentiment [1]. Voilà pourquoy Heſiode [2] fait bien, qui ne veult pas que nous taſtions de la chair ny de la viande tirée de la marmite, que nous n'en aions premierement offert les primices, & comme le loyer de ſon ſervice, au feu : & bien auſſi faiſoient les Romains qui n'oſtoient pas aux lampes la nourriture qu'ils leur avoient baillée, après qu'ils en avoient faict, ains les en laiſſoient jouir vivantes & ardentes.

Après que j'eus dit cela, Euſtrophus prenant la parole : cela, dit il, ne donneroit il point bien un propre paſſage pour paſſer de là à parler de la table, que les anciens vouloient qu'il demouraſt tousjours quelques reliques du ſoupper pour les eſclaves & pour leurs enfans ? car ils ſont aiſes d'avoir non ſeulement dequoy manger, mais

[1] C'eſt dans cette vue, comme l'obſerve Xilander, que les Athéniens avoient un édifice public conſacré uniquement à l'entretien & à la conſervation des chevaux hors de ſervice.

[2] *Opera & Dies*, 748.

auſſi de noſtre reſte, & du relief meſme de noſtre table. C'eſt pourquoy lon dit, que les roys des Perſes envoyoient la livraiſon non ſeulement à leurs amis, aux princes & capitaines, & aux gardes de leurs corps, ains vouloient que le manger meſme des eſclaves, voire des chiens, fuſt ſervi ſur leur table, voulans que tous ceux dont ils ſe ſervoient fuſſent, autant qu'il eſtoit poſſible, leurs commenſaux, & veſcuſſent de leur maiſon : car les plus ſauvages, & plus farouches beſtes meſmes, s'apprivoiſent en leur donnant à manger.

Adoncq me prenant à rire : Et pourquoy mon bel amy, dis je, ne tirons nous en avant le poiſſon ſerré [1], que lon dit en commun proverbe, avec le picotin de Pythagoras, ſur lequel il defendoit de ſe ſeoir ? nous enſeignant de laiſſer tousjours quelque reſte pour le lendemain, & aujourd'huy nous ſouvenir du demain. Quant à nous autres Bœotiens, nous avons encore ce commun proverbe en la bouche, « Laiſſe quelque choſe pour » les Medois » : du temps que les Medois coururent & fourragerent toute la province de la Phocide, & les bords de la Bœoce : mais il fault tousjours avoir en la bouche & à la main ce propos, « Laiſſe quelque choſe auſſi pour les

[1] C'eſt un proverbe grec qui ſignifie, qu'il fault avoir ſoucy du lendemain. *Amyot.*

» hoſtes & ſurvenans. » Car quant à moy, je trouve mauvaiſe & blaſme la table d'Achilles, qui eſtoit tousjours vuide & affamée, par ce qu'eſtans Ajax & Ulyſſes allez en ambaſſade devers luy, ils ne trouverent rien de preſt, ains furent contraints de cuiſiner & appareiller le ſoupper dès le commancement [1]. Et une autrefois voulant traitter & recevoir Priam, en ſe levant il tue un blanc mouton, le taille en pieces, le roſtit, conſumant la plus part de la nuict en cela [2] : là où Eumæus, comme eſtant la ſage nourriture d'un ſage maiſtre, ne ſe trouva point eſtonné ny embeſongné quand Telemachus luy ſurvint à l'improuveu, ains le feſtoya incontinent, le faiſant ſeoir à table,

> Là où en plats il fut ſoudain ſervy
> De roſt, le jour de devant deſſervy [3].

Et ſi cela vous ſemble choſe legere & de peu de conſideration, pour le moins me confeſſerez vous que ceſte occaſion n'eſt pas de petite importance, de retenir & refrener ſon appetit, lors qu'il y a encore dequoy l'aſſouvir : car ceux qui s'accouſtument à s'abſtenir de ce qu'ils ont preſent, appetent moins ce qui leur eſt abſent. Lors Lucius y adjouſta, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir ouy

[1] Iliad. IX, 200 & ſuiv.
[2] *Ib.* XXIV, 620 & ſuiv.
[3] Odyſ. XVI, 50.

dire à ſa grand'mere, que la table eſtoit choſe ſaincte & ſacrée. Or fault il qu'il n'y ait rien de ſacré qui ſoit vuide : mais quant à moy, il m'eſt advis, que la table eſt une repreſentation & figure de la terre : car oultre ce qu'elle nous nourrit, elle eſt ferme, ronde & immobile, à l'occaſion dequoy elle eſt pertinemment appellée d'aucuns Eſtia. Et ainſi que nous voulons que la terre porte & produiſe tousjours quelque choſe à noſtre profit, auſſi eſtimons nous qu'il ne fault pas que lon voye la table vuide, & qu'il ne demeure rien deſſus.

## Question V.

*Qu'il ſe fault donner de garde de prendre plaiſir aux mauvaiſes muſiques*[1], *& comment il s'en fault garder.*

En la ſolennité des jeux Pythiques Calliſtratus aiant la charge & ſuperintendence de ceulx qui y devoient jouër à l'envy, pour gaigner le pris, forclut[2] un muſicien joueur de fleuſtes, qui eſtoit de ſon païs, & ſon amy, pour autant qu'il n'eſtoit pas venu en temps & lieu ſe preſenter pour ſe faire enrooller au nombre des contendans ſelon que portent les loix & ſtatus deſdicts jeux, mais

[1] Aux muſiques molles, efféminées & laſcives.

[2] Exclut.

un ſoir qu'il nous donnoit à ſoupper, il l'amena au feſtin, accouſtré de belle robbe & de couronnes & feſtons magnifiquement, comme la couſtume eſt en tels jeux de pris, avec une danſe de baladins accouſtrée de meſme : & certainement d'entrée ce fut un aſſez plaiſant & gentil paſſetemps à ouïr le commancement, mais puis après quand il eut un peu esbranlé & ſondé la compagnie du feſtin, & qu'il ſentit que pluſieurs eſtoient enclins à ſon intention, & ſe laiſſoient mener, pour le plaiſir qu'ils prenoient à tout ce qu'il vouloit leur ſonner, & à toute diſſolution qu'il vouloit repreſenter, alors ſe deſcouvrant tout à l'ouvert, il nous feit voir clairement que la muſique, à ceux qui en abuſent impudemment à toutes heures, enyvre plus que ne fait toute ſorte de vin que lon pourroit boire : car ceux qui eſtoient à la table ne ſe contenterent plus de crier à pleine teſte, & de frapper des mains l'une contre l'autre, mais à la fin la plus part d'iceux ſe leverent de table, & commancerent à ſe tremouſſer de mouvements deshonneſtes & indignes de gents d'honneur, mais qui convenoient aux ſons & chanſons qu'il leur ſonnoit. Puis après qu'ils ſe furent appaiſez, & que le feſtin, comme après l'accès d'une fiebvre & fureur, ſe fut un peu raſſis, Lamprias voulut parler, & reprendre à bon eſcient l'inſolence de la jeuneſſe, mais il

craignoit de ſe rendre trop importun & faſcheux, juſques à ce que Calliſtratus luy meſme luy en donna le ton, qui l'incita à ce faire, par tels propos qu'il dit : Quant à moy, dit il, j'abſous du vice d'intemperance la cupidité de voir & d'ouïr, mais pour cela je ne ſuis pas de l'opinion d'Ariſtoxenus du tout, quand il dit que ce ſont les ſeules voluptez que lon peult nommer belles & honneſtes : car on appelle bien auſſi quelquefois les viandes & les parfums honneſtes, & dit on que lon a eſté traitté honneſtement, quand on a ſouppé plaiſamment & magnifiquement. Et me ſemble qu'Ariſtote meſme n'exempte pas à bonne occaſion du vice d'intemperance les voluptez que lon reçoit du voir & de l'ouïr pour ce, dit il, que ce ſont les ſeules voluptez qui ſont propres à l'homme, là où les beſtes brutes ont les autres, en uſent & en participent : car je voy qu'il y a pluſieurs animaulx qui n'ont point d'uſage de raiſon, qui prennent plaiſir à la muſique, comme les cerfs aux fleuſtes : & au temps de la monte, quand on fait faillir les juments on leur ſonne un certain chant, qui s'appelle Hippothoron : & Pindare dit, qu'il a eſté eſmeu à chanter,

Comme le daulphin s'achemine
Courant la part de la marine,
Dont il oit le ſon retentir
Des aubois aimable à ſentir,

Quand la haulte mer applanie
Sans vagues eſt calme & unie.

Et prent on les ducs & chats-huans par le plaiſir qu'ils ſentent à voir danſer, car ils taſchent à contrefaire les danſans, & remuent les eſpaules çà & là [1]. Je ne voy donques point que ces voluptez là aient rien de propre, pour ce qu'elles ſont ſeules qui appartiennent à l'ame, & les autres au corps, & ſe terminent dedans le corps, là où le baller, danſer, chanter, & ſonner des inſtruments, paſſans oultre le ſentiment naturel, appuyent & fondent leur delectation & leur chatouillement ſur la joye de l'ame. C'eſt pourquoy nulle de ces voluptez là ne ſe cache, ny n'a beſoing de tenebres ny de murailles qui l'environnent, comme des femmes diſent, là où pour celles cy on baſtit des carrieres & des theatres, & amphitheatres, & eſt encore plus agreable & plus venerable, tant plus on les peult voir en grande compagnie, par ce que nous deſirons avoir grand nombre de teſmoings, non de noſtre intemperance

[1] Amyot a tout à fait changé le ſens que préſente le texte en cet endroit : il n'y eſt en effet queſtion ni de *ducs*, ni de *chats-huants*. Plutarque continue à parler des dauphins : « Et quand ils » ſont arrivés, dit-il, au ſon des » inſtrumens, on les voit s'élever » au-deſſus de la ſurface de » l'eau, ſe prêter à certains mou- » vemens, ſe plaire d'être en » ſpectacle, & ſe balancer de » droite & de gauche à l'inſtar de » ceux qui danſent ſur le rivage ». M. Reiske, & le traducteur Anglois, n'ont pas lu autrement.

ou

ou volupté villaine, mais d'une honneſte exercice & gentille occupation.

Après que Calliſtratus eut achevé ſon propos, Lamprias appercevant que ceux qui eſtoient les principaulx fauteurs & introducteurs de tels paſſe-temps de l'ouye, en devenoient encore plus hardis & plus audacieux, ſe prit à dire, cela n'eſt pas la cauſe, ô fils de Lion, mais il m'eſt advis que les anciens n'ont pas bien fait de dire que Bacchus eſtoit fils d'oubliance, car ils devoient plus toſt dire qu'il en eſtoit le pere, attendu que par luy meſme il ſemble que maintenant tu oublies, que des faultes que lon commet par les voluptez, les unes procedent d'intemperance, les autres d'ignorance ou de nonchalance : car là où il y a perte & dommage tout evident, c'eſt là où ils pechent, leur raiſon eſtant forcée par intemperance & incontinence : mais là où le ſalaire de l'intemperance n'eſt pas tout preſent & contant, auſſi tôt que la faulte eſt commiſe, ce ſont les choſes que les hommes font, qu'ils commettent, & qu'ils ſuivent par faulte de ne cognoiſtre pas qui leur fait mal & qui les offenſe. Voylà pourquoy nous appellons diſſolus & intemperans ceulx qui ſe gouvernent mal quant à trop boire & trop manger, & trop uſer des femmes, leſquels excès ſont ordinairement accompagnez de pluſieurs maladies, de deſpenſes, pertes de biens, & de

mauvaiſe renommée, comme ce Theodectes ; qui combien qu'il euſt un grand mal aux yeulx, auſſitôt qu'il apperceut ſon amie, « dieu te garde, » dit-il, la doulce lumiere de mes yeulx » : & Anaxarchus Abderitain,

Qui mal heureux, comme j'oy raconter,
Se confeſſoit, ſçachant que ſa nature
A volupté encline oultre meſure,
Dont la plus part de ces ſages a peur,
Le retiroit d'où aſpiroit ſon cœur.

Mais ceux qui combattent gaillardement, & ſe tiennent ſur leurs gardes de peur d'eſtre pris & vaincus des voluptez du ventre, des parties naturelles, du gouſt & de l'odorement, & ce pendant ſe laiſſent environner par derriere & ſurprendre par celles qui les eſpient, & qui ſe cachent en embuſche dedans les yeux & dedans les aureilles, ceux-là dis-je, encore qu'ils ne ſoient pas moins paſſionnez ne moins diſſolus & incontinens que les autres, toutefois nous ne les appellons pas ainſi pourtant, car ils ne s'en apperçoivent pas, & ſe laiſſent aller par ignorance, & penſent être ſuperieurs des voluptez, encore qu'ils demeurent tout un jour ſans boire & ſans manger en un theatre à regarder les jeux, comme ſi un vaſe de terre ſe glorifioit de ce qu'il ne ſe laiſſeroit pas prendre par le ventre ou par le

fond, & ce pendant ſe laiſſoit facilement remuer de lieu à autre par les anſes & aureilles. C'eſt pourquoy Arceſilaus ſouloit dire, que c'eſtoit tout un d'abuſer du devant ou du derriere : & fault craindre la delicateſſe & volupté quinous chatouille & aux yeulx & aux aureilles, & n'eſtimer pas la ville imprenable qui aura toutes les autres portes bien fermées de gros courreaux, & fortifiées de barrieres traverſantes, & de harſes couliſſes, ſi les ennemis ſont entrez dedans par une autre porte, ny auſſi ne cuider pas que nous ſoyons invincibles à la volupté, ſi nous ne nous laiſſons pas prendre dedans le temple de Venus, mais bien dedans celuy des Muſes, ou dedans un theatre : car autant ceſte paſſion deſbauche noſtre ame, & la baille à mener & entrainner aux voluptez, qui verſent en noz eſprits des poiſons plus aigus, plus perçans & plus divers, des chanſons, danſes & accords, que ne ſont tous ceux des cuiſiniers & parfumiers, dont elles nous menent où il leur plaiſt, & nous corrompent par le propre témoignage que nous en portons à l'encontre de nous meſmes ; car comme dit Pindare,

Rien ne fault reprendre ou changer
De ce que pour boire ou manger,
Nous produit la terre ſacrée,
Ou la mer des vents deſchirée.

Mais il n'y a ny mangeaille, ny viande, ny meſme ce bon vin que nous buvons, qui pour plaiſir qu'il nous donne, face jetter de tels cris, comme nagueres le ſon & le jeu de ces fleuſtes ont rempli, je ne diray pas ſeulement ceſte maiſon, mais toute la ville, je croy, de bruits, de clameurs, de battemens de mains & d'alarmes: pourtant fault-il bien redouter & craindre telles voluptez, car elles ſont très fortes & très puiſſantes, comme celles qui ne ſe terminent pas ainſi que celles du gouſt, de l'attouchement & de l'odorement, en la partie irraiſonnable de l'ame, ſans paſſer plus oultre, ains touchent juſques au jugement & juſques au diſcours de la raiſon. Et puis ès autres plaiſirs & voluptez, encore que la raiſon defaille & ſuccombe en leur reſiſtant, il y a bien ſouvent d'autres paſſions qui leur reſiſtent & donnent empeſchement: car s'il eſt queſtion d'acheter des poiſſons delicieux, la chicheté retiendra quelquefois les doigts du friand & gourmand, qu'il ne mette la main à la bourſe pour en avoir. Et l'avarice deſtournera bien ſouvent un luxurieux, qui aime les femmes, d'une courtiſanne trop chere, & qui ſe mettra à trop hault pris, comme dit le macquereau en une comédie de Menander, qui avoit amené en quelque banquet de jeunes gens une belle garſe, fort bien en poinct pour les allecher & attraire,

Chaſcun baiſſant la teſte grignotoit
Le fruict de four qui devant luy eſtoit.

Car quand il fault emprunter de l'argent à uſure, c'eſt un grand chaſtie-fol de l'incontinence, & n'eſt pas choſe qu'on face fort volontiers, que de mettre la main à la bourſe. Là où les yeulx & les aureilles de ceulx qui aiment les chantres & joueurs d'inſtrumens, & ces liberales recreations que lon appelle, aſſouviſſent leur furieuſe affection envers la muſique, pour neant, & ſans qu'il leur couſte rien, parce qu'ils peuvent puiſer & jouir à plein fond de telles voluptez de pluſieurs endroits, ès jeux publiques & ſacrez, ès theatres, ès feſtins aux dépens des autres, dont il eſt aiſé de rencontrer matiere de ſe perdre & gaſter, à ceux qui n'ont pas la raiſon qui les gouverne & regiſſe.

Ici s'eſtant fait un peu de ſilence : Et que voulez vous, ce dit Calliſtratus, que die ou face ceſte raiſon pour nous ſecourir ? car elle ne nous attachera pas à l'entour des oreilles les oreillettes de Xenocrates, ny ne nous fera pas lever de la table incontinent que nous entendrons accorder un luth, ou entonner une fluſte. Non pas, reſpondit Lamprias, mais toutes les fois que nous tomberons en danger de telles voluptez, il nous fault invoquer les Muſes à noſtre aide, & nous enfouir en la montagne de l'Helicon des anciens :

car à qui eſt amoureux d'une femme ſumptueuſe on ne luy ſçauroit donner une Penelope [1], ny le marier à une Panthea [2]. Mais un qui prendroit plaiſir à des farces impudiques, à des chanſons laſcives, & danſes lubricques, on le peult bien divertir en le mettant à la lecture d'un Euripide, d'un Pindare, d'un Menander, en lavant, comme dit Platon, une ouyë alterée d'un propos bon à boire : car ainſi comme les magiciens commandent à ceux qui ſont dæmoniaques & travaillez des mauvais eſprits, de reciter à part eulx & prononcer les lettres Epheſiennes : auſſi quand nous nous trouverons parmy telles meneſtreries, ſaults & gambades de baladins,

> En ſe ſecouant de furie
> Avec forſenée cryerie,
> Le col & la teſte croulans,

nous nous ramenerons en la memoire les eſcripts graves, ſaincts & venerables de ces ſages anciens là, & en leur conferant ces belles chanſons, poëſies & vains propos, nous ne nous forvoyerons pas pour eulx, ny ne leur donnerons pas le flanc

[1] Fille d'Icare, épouſe d'Ulyſſe, mere de Télémaque. Voyez dans l'Odyſſée l'heureux artifice qu'elle employa pour n'être pas forcée à violer la foi jurée à ſon époux, qui reſta dix ans au ſiége de Troie.

[2] Panthée, femme d'Abradate : elle ſe tua elle-même ſur le corps de ſon mari, qui fut tué au premier combat où il ſe trouva. Elle ne put ſurvivre aux reproches qu'elle ſe faiſoit de l'avoir engagé à prendre les armes.

pour nous laiſſer emporter à eulx, comme à une riviere coulante.

## Question VI.

*De ceulx que lon appelle umbres, & ſi lon peult aller ſans eſtre conviez chez autruy, eſtant mené par ceulx qui ſont conviez, & quand, & chez qui.*

Homere fait que Menelaus vient ſans mander au feſtin que ſon frere Agamemnon donnoit aux princes de l'armée,

> Car il ſçavoit qu'en ſon entendement,
> Son frere eſtoit travaillé grandement:

& ne voulut pas negliger, que l'ignorance ou l'oubliance fuſt autrement deſcouverte, & moins encore la voulut il lui meſme deſcouvrir, en faillant d'y venir, ainſi comme les hommes faſcheux & hargneux ont accouſtumé de s'attacher à telles oublianses ou nonchalances de leurs amis, eſtans plus aiſes d'eſtre negligez que non pas d'eſtre honorez, à fin qu'ils aient dequoy ſe plaindre. Mais ceulx qui ne ſont point conviez, que lon appelle maintenant umbres, qui ne ſont point ſemonds, ains ſont menez par ceulx qui ſont conviez, on demandoit un jour dont ceſte couſtume avoit pris ſon commancement: ſi furent

aucuns d'advis qu'elle avoit commancé à Socrates, lequel perſuada Ariſtodemus, qui n'eſtoit point convié, de venir quant & luy au feſtin chez Agathon, là où il luy entrevint une choſe pour rire : car il ne ſe prit pas garde que Socrates demeura derriere, & lui entra le premier, eſtant à la vérité ombre qui precedoit le corps, & avoit la clarté derriere. Mais depuis aux feſtoyemens des hoſtes paſſans, meſmement quand c'eſtoient princes ou grands ſeigneurs, par ce que lon ne ſçavoit pas ceux qui eſtoient en leur ſuitte, & à qui ils faiſoient l'honneur de manger à leur table, on avoit accouſtumé de les prier eulx meſmes d'amener qui bon leur ſembleroit, & d'en déterminer le nombre, de peur qu'il ne leur advint, comme il feit à un qui donna à ſoupper ſur les champs au roy de Macedoine Philippus. Car il y vint avec une grande ſuitte, & il n'y avoit pas à ſoupper appreſté pour beaucoup de gens : de quoy s'appercevant que ſon hoſte eſtoit tout troublé, il envoya, ſans faire ſemblant de rien, dire à l'oreille de ceulx qu'il avoit amenez, qu'ils gardaſſent place pour la tarte. Parquoy s'attendans qu'on leur deuſt ſervir de paſtiſſerie à l'iſſue, ils eſpargnerent ce qu'on leur meit devant, de maniere qu'il y eut ſuffiſamment à manger pour tous.

Et comme je deduiſois ce propos devant

l'aſſiſtence, Florus fut d'advis, qu'il falloit traicter ceſte queſtion un peu ſerieuſement & à bon eſciant, touchant les ombres, s'il eſtoit honeſte de ſuyvre, & aller ainſi quant & ceulx qui eſtoient conviez : & quant à ſon gendre Cæſernius il rejettoit entierement toute la choſe. Car il fault, dit il, ſuyvant le conſeil du poëte Heſiode, Sur tous ſemondre à ſoupper ſon amy : ſinon, à tous le moins ſes familiers, & ceulx de ſa cognoiſſance ; pour participer aux libations & actions de graces que lon fait aux dieux à la table, aux propos que lon y tient, & aux careſſes que lon s'y entrefait, en beuvant l'un à l'autre : mais maintenant c'eſt comme ceulx qui louent les navires aux paſſagers, qui permettent jetter dedans toutes les hardes que lon a quant & ſoy. Auſſi nous donnans le feſtin à quelques-uns, nous leur permettons de remplir de ceulx qu'ils veulent, ſoient perſonnes honneſtes & de qualité, ou non : & m'eſmerveillerois grandement ſi une perſonne d'honneur & de qualité, y venoit arriere mandé ou plus toſt non mandé, tel que bien ſouvent le feſtoiant meſme ne cognoit pas, & ſi le cognoiſſant & converſant quelquefois avec luy, il ne l'a point convié, encore eſt ce plus grande honte d'y aller, comme luy reprochant, par maniere de dire, que lon jouyt de ſes biens par force & malgré luy : & puis,

aller devant ou demourer derriere, apporte quelque vergongne au conviant envers l'autre : & n'eſt point honneſte d'avoir beſoing de teſmoings & de garant envers le feſtoyant, pour luy inſinuer que lon n'eſt pas venu, comme convié au ſoupper, mais comme l'ombre d'un tel : & puis aller nacquetant après un autre, & obſervant quand il ſera eſtuvé, oingt & lavé, & l'heure qu'il partira, toſt ou tard, cela me ſemble fort ſalle, & qui ſent fort ſon boufon Gnathon, ſi jamais il fut un Gnaton pourſuivant de repeües franches aux deſpens d'autruy, & s'il n'y a ny temps, ny lieu, auquel la langue ſe puiſſe permettre de dire,

Si tu te veux un petit bravement
Eſcarmoucher, parle icy hardiment :

Et s'il eſt ainſi qu'il y ait une grande liberté & franchiſe en tout ce qui ſe fait, & qui ſe dit à la table, en faiſant bonne chere, & que lon y doive prendre tout en jeu, comment ſe pourra & devra gouverner en tel lieu, un qui n'y ſera pas naturel & legitime convié, ains baſtard en maniere de dire, venu ſans mander, s'eſtant ingeré de ſoy meſme à entrer au feſtin d'autruy? Car ſoit qu'il y parle librement ou non, l'un & l'autre ſera ſubject à grande calomnie & reprehenſion : & ſi n'eſt pas un petit inconvenient, de ne ſe faſcher point d'eſtre but à moc-

querie & à traicts de riſée, & d'endurer facilement, ſans ſe picquer, d'eſtre appellé umbre, & reſpondre à ce brocard là. Car le faire peu de compte des paroles mal-honneſtes, achemine & accouſtume peu à peu les perſonnes aux faicts deshonneſtes : & pourtant en conviant des autres à venir ſoupper chez moy, je leur ay bien quelque fois donné des umbres, & permis d'en amener : car la couſtume d'une cité a grande puiſſance, & eſt bien malaiſé de s'en ſauver & exempter : mais eſtant convié par autres, pour aller chez des autres, juſques icy j'y ay tant reſiſté, que je ne l'ay point encore fait.

Après ces paroles il y eut un peu de ſilence, juſques à ce que Florus dit, Ce ſecond poinct a plus de doubte & de difficulté : mais quant au premier, il eſt force de convier ainſi ſes hoſtes, quand on les veult traicter & feſtoier en paſſant païs, ainſi qu'il a eſté dit au paravant : car il n'eſt pas raiſonnable qu'ils laiſſent en arriere leurs amis qui leur font compagnie, & n'eſt pas facile de cognoiſtre tous ceulx qu'ils amenent. Prens garde doncques, dis-je alors, que ceux qui permettent aux feſtoians de convier en la ſorte que tu dis, ne donnent auſſi quant & quant par meſme moien, permiſſion à ceulx que les conviez voudront amener de leur obeir & y venir. Car il n'eſt point hon-

neſte de donner ce qu'il ne ſeroit pas bien ſeant de demander, ny totallement de convier à ce que lon ne voudroit pas eſtre convié de faire ny de conſentir. Or quant aux ſeigneurs & aux hoſtes qui paſſent, il n'y a point en cela de ſemonce ny d'election : car il fault recevoir ceulx qu'ils amenent quant & eulx. Mais autrement quand un amy feſtoie l'autre, il eſt plus cordial que luy meſme le feſtoiant convie les amis familiers ou parents de ſon amy, comme les cognoiſſant bien : car ce luy eſt faire plus d'honneur & plus de plaiſir, en luy monſtrant que lon ſçait bien qu'il honore le plus ces perſonnes là, aime leur compagnie, & prend plaiſir qu'on les honore pour l'amour de luy, & que lon les prie. Si fault il pourtant quelquefois remettre le tout à luy, comme ceulx qui ſacrifient à quelque dieu, ſacrifient quant & quant à ceulx qui ont temple & autel commun, encore qu'ils ne les nomment pas chaſcun par leurs noms : car il n'y a ne vin, ne viande, ny parfum qui tant esjouiſſe & donne de plaiſir en un feſtin, que fait la perſonne que lon aime & que lon a agreable, aſſiſe à table auprès de ſoy. Et puis de demander & interroguer celuy meſme que lon veult feſtoier, quelles viandes & quelles paſtiſſeries il aime mieulx, & l'enquerir de la diverſité des vins, & des ſenteurs & parfums, cela

eſt merveilleuſement incivil & impertinent. Mais à celuy qui a pluſieurs amis, pluſieurs parents & familiers, le prier d'amener quant & luy ceulx dont il aime mieulx la compagnie, & avec leſquels il prend plus de plaiſir, il n'eſt ny mal à propos ny mal plaiſant : car ny le naviguer dedans meſme vaiſſeau, ny habiter en meſme maiſon, ny plaider en meſme cauſe avec ceulx que lon ne vouldroit pas, n'eſt point ſi faſcheux ne ſi deſplaiſant, comme de ſoupper & manger avec ceulx que lon a à contrecœur : ainſi comme auſſi le contraire eſt agreable & plaiſant, car la table eſt une communication & de jeu & d'affaires, & de faicts & de paroles. Voylà pourquoy il n'eſt pas beſoing ſi lon veult y eſtre joyeuſement & gayement, que toutes perſonnes indifferemment y ſoient, ains ſeulement ceulx qui ont amitié, privauté & familiarité enſemble, les uns avec les autres. Car quant aux viandes, les cuyſiniers les accouſtrent de jus differents, en meſlant enſemble l'aigre avec le doulx, & le gras parmy le ſalé : mais un ſoupper ne ſçauroit eſtre agreable ny plaiſant, s'il n'eſt compoſé de gens qui ſoient de meſme humeur & de meſmes affections. Et pour ce que, comme les Peripateticiens diſent, le premier mouvant meut ſeulement, & n'eſt meu de nul autre, &

le dernier eſt meu ſeulement, & ne meut rien, mais entre les deux eſt ce qui meut les uns, & qui eſt meu des autres : auſſi, dis-je, y a il icy meſme proportion entre trois ſortes d'hommes, l'une de ceulx qui convient, l'autre qui ſont conviez ſeulement, & la troiſieme de ceux qui convient & ſont conviez.

Or avons nous desjà parlé du feſtoiant qui convie : il vaut doncq mieux que je die auſſi maintenant ce qu'il me ſemble des deux autres. Celuy doncques qui eſt convié, & a loy d'en convier d'autres, en premier lieu il eſt bien raiſonnable qu'il ſe garde d'en ſemondre beaucoup, & de manger & fourager, comme païs de conqueſte, la maiſon de ſon amy, en y menant à un coup tous ceux de ſa compagnie, ou de faire comme ceux qui occupent de nouveau un païs, en menant beaucoup de ſes amis, forclorre & mettre hors tous ceux de celuy qui l'a convié, de maniere qu'il advienne à celuy qu'il feſtoie, ce qu'il fait à ceux qui portent à ſoupper à Proſerpine & aux dieux que lon invocque pour divertir les maux : c'eſt qu'ils n'en mangent point eux, & n'y participent point, ny tous ceux de la maiſon, ſinon en tant qu'ils en ſentent la fumée, & en ont le bruit : car autrement ceux qui nous alleguent ce commun dire,

Qui ſacrifie en Delphes, qu'il s'attende
S'il veut manger, d'acheter ſa viande [1].

Ils nous diſent cela en jouant, mais il advient à la verité à bon eſciant, à ceux qui feſtoient des hoſtes ou des amis mal courtois & incivils, avec un nombre grand d'umbres, comme des harpies qui diſſipent & devorent tout leur ſoupper : en après il ne faut pas qu'ils aillent chez autruy avec toutes ſortes de gens, ains qu'ils appellent & menent principalement ceux qu'ils ſçauront eſtre amis & familiers du feſtoiant, faiſant à l'envy avec luy, à luy convier & appeller les ſiens meſmes, ou bien s'il en veut mener de ceux qu'il a en ſa compagnie, qu'il en choiſiſſe ceux que le feſtoiant luy meſme choiſiroit. S'il eſt modeſte, gens modeſtes : s'il eſt ſtudieux & docte, gens auſſi doctes & ſtudieux : s'il a eu autrefois authorité, hommes qui preſentement ſoient en authorité, & auſquels il entendra qu'il deſireroit bien parler, les ſaluer, & communicquer avec eux. Car c'eſt une prudente courtoiſie & civilité grande, de donner à un perſonnage tel, occaſion & moien de les ſaluer & les ca-

[1] Meziriac explique ce proverbe de cette maniere : « Je » penſe que ce proverbe prit ſon » origine de la coutume des » Delphiens, de ravir les chairs » des bêtes immolées, dont s'en- » ſuivit que celui qui faiſoit le » ſacrifice n'en pouvoit pas taſ- » ter ; mais eſtoit contraint de » faire proviſion d'autre viande, » s'il avoit envie de manger ».

reſſer. Mais celuy qui amene des gens qui n'ont rien de convenable ny de conforme, comme à un homme ſobre de grands yvrongnes : à un homme retenu & reglé en deſpenſe, des hommes diſſolus & ſuperflus en toute profuſion : ou bien à un jeune homme qui aime à boire, rire, gaudir, & faire bonne chere, des vieillards ſeveres, parlans gravement, ſages par la barbe, celuy là eſt importun & impertinent, recompenſant une careſſe hoſpitale d'une importunité faſcheuſe : car il faut que le convié mette auſſi grand peine de complaire au conviant, comme le conviant, & feſtoiant au convié. Or ſera il le bien venu & agreable, s'il rend non ſeulement luy, mais auſſi ceux qui viennent avec luy, & pour l'amour de luy, courtois & gracieux.

Le troiſieme qui nous reſte, eſt celuy qui eſt convié & mené par un autre chez un autre, lequel s'il ſe faſche & prend à deſplaiſir, que lon l'appelle umbre, ſans point de doubte il craint ſon umbre, mais il a beſoing d'y aller bien retenu, & avec grande circonſpection. Car il n'eſt pas honneſte de ſuivre facilement tous ceux qui convient indifferemment, & ſi ne faut pas legerement conſiderer, qui eſt celuy qui l'appelle & convie : car s'il n'eſt bien ſon familier, ains quelqu'un de ces riches magnifiques & pompeux qui veulent, comme ſur un eſchaffault, monſtrer grand

grand nombre de ſuitte & de ſatellites après eux, ou qui penſe faire beaucoup pour luy, & grandement l'honorer en l'y menant, il le faut refuſer du tout. Mais encore qu'il ſoit bien amy & familier, il ne luy fault pas pourtant incontinent obtemperer, mais ouy bien ſi lon voit qu'il ait beſoing neceſſairement de parler & de communiquer avec le feſtoiant, & qu'il ne puiſſe pas recouvrer occaſion plus opportune pour ce faire : ou qu'il vienne de quelque loingtain voyage, où il ait longuement eſté : ou qu'il ſoit preſt de s'en aller, & que pour amitié qu'il porte, il appete & deſire d'entretenir celuy qu'il appelle, & qu'il n'y en mene pas pluſieurs, ny gens eſtrangers & incogneus, ains ou luy ſeul, ou avec peu & d'amis familiers : ou, après toutes ces conſiderations là, qu'il prattique de contracter par ſon entremiſe quelque commancement de familiarité, de cognoiſſance & d'amitié de celuy qu'il veut mener avec celuy qui le feſtoie, qui ſoit homme de bien & d'honneur & digne d'eſtre aimé. Car quant aux meſchans, tant plus ils nous retiennent & ambraſſent comme des ronces, d'autant plus les faut il arracher, ou bien paſſer par deſſus, encore que ceux qui nous y voudroient mener, fuſſent honneſtes, mais non pas chez un honneſte homme, il ne faut pas les y accompagner, ny endurer que

lon nous face prendre du poiſon parmy du miel, c'eſt à dire, l'accointance d'un meſchant par l'entremiſe d'un bon amy. Auſſi n'y a il point d'apparence d'aller chez un homme que lon ne cognoit du tout point, & avec lequel on n'a familiarité quelconque, ſi d'adventure ce n'eſtoit quelque perſonne d'excellente vertu, comme nous avons desjà dit, & que cela puiſſe ſervir à donner commancement à quelque bonne amitié & dilection, d'aller franchement & ſans cerimonie devers luy, ſoubs l'aile & l'ombre d'un autre : & quant à ceux qui nous ſont familiers, vers ceux là pouvons nous principalement aller à la ſemonce d'un autre, auſquels nous donnons reciproquement licence de venir chez nous à l'ombre & au convy d'un autre. Car un bouffon plaiſant nommé Philippus diſoit, que ceux qui alloient à un feſtin ſans mander eſtoient plus ridicules, & faiſoient plus rire que ceux qui y eſtoient conviez. Mais je dis qu'il eſt plus honorable & plus agreable aux gens de bien & bons amis, d'aller chez leurs amis, gens de bien & d'honneur auſſi, quand ils y viennent opportunement ſans eſtre conviez ny attendus avec d'autres amis : car tout enſemble ils reſjouiſſent ceux qui les recueillent, & honorent ceux qui les y menent. Mais bien ſe faut il garder d'aller chez les princes, grands ſeigneurs

& riches hommes, que lon n'y ſoit appellé par eux meſmes, ains menez par autres, ſi nous nous voulons garder qu'à bon droict lon ne nous puiſſe imputer d'eſtre ſans propos effrontez, impertinents & ambitieux importunement.

## Question VII.

*S'il eſt honneſte d'introduire des meneſtrieres & baladines en un feſtin.*

En noſtre ville de Cheronée il ſe tint un jour propos à table où eſtoit Diogenianus Pergamenien, touchant les choſes que lon doit ouir en banquetant, & euſmes beaucoup d'affaires à nous defendre d'un ſophiſte à longue barbe de la ſecte ſtoïque, qui nous alleguoit Platon blaſmant & condamnant ceux qui introduiſoïent en leurs feſtins, durant que lon ſouppoit, des meneſtrieres, pour les faire ouir, comme s'ils ne pouvoient pas s'entretenir de bons propos les uns les autres : combien que toutefois fuſt auſſi là preſent Philippus le Pruſien [1] de la meſme eſchole, qui diſoit qu'il ne falloit point alleguer, ains laiſſer là ces perſonnages qui ſont introduirs parlans au feſtin d'Agathon, leſquels ſonnoient & parloient

[1] De Pruſa, ou Pruſias. Il y a eu deux villes de ce nom dans la Bithynie, dont l'une au pied du mont olympe, & nommée par les Turcs Buſſa.

plus doucement & plus plaiſamment, que toutes les fleuſtes & toutes les cithres du monde. Car ce n'euſt pas eſté grande merveille ſi des meneſtrieres n'euſſent point eu d'audience en un tel convive, mais ſi les conviez n'oublioient pas tous à boire & à manger pour le grand plaiſir & contentement qu'ils avoient d'ouir de tels propos : combien que Xenophon n'ait point eu de honte d'endurer en la preſence de Socrates, d'Antiſthenes, & autres tels perſonnages, un bouffon plaiſant : Philippus, non plus qu'Homere n'a point eu de honte d'enſeigner en paſſant aux hommes, que l'oignon eſtoit la ſaulſe du vin. Et Platon a jétté comme un entremets de comædie en ſon convive, le propos d'Ariſtophanes touchant l'amour, & à la fin ouvrant la ſalle à portes arriere ouvertes, encore y introduit il une farſe la plus biſarre de toutes, c'eſt Alcybiades aiant bien beu, & eſtant couronné de chappeaux & feſtons de fleurs, qui vient en maſque faire une mommerie. Et puis les altercations qu'il a à l'encontre de Socrates touchant Agathon, & la louange de Socrates: ô ſainctes graces, je croy, s'il eſt loyſible d'ainſi dire, que ſi Apollon luy meſme fuſt entré, aiant ſa lyre toute preſte & accordé pour jouer, les aſſiſtans l'euſſent ſupplié d'arreſter juſques à ce que le ptopos euſt eſté achevé & conduit à ſa fin : & puis ces per-

ſonnages là qui avoient tant de graces en leurs propos, uſoient neantmoins encore de ces entremiſes là, & diverſifioient leurs feſtins de ces jeux là, pour faire rire & pour eſgayer la compagnie: & nous qui ſommes meſlez de gens manians affaires, de marchands, & de pluſieurs, telle fois eſt, ignorans de toutes lettres, & ruſtiques, nous chaſſerons une telle grace & tels paſſe temps hors de noz convives, où nous nous en irons fuyans de telles ſirenes, quand nous les verrons arriver.

On trouvoit eſtrange de ce que Clitomachus qui faiſoit profeſſion de combattre ès jeux de pris, incontinent que lon mettoit en avant des propos de l'amour, ſe levoit de la compagnie, & s'en alloit. Et un grave philoſophe fuyant d'ouïr un jeu de fleuſtes s'en yra d'un feſtin, & comme s'il avoit peur d'une meneſtriere qui s'appreſtaſt pour ſonner ou chanter, il criera incontinent à ſon vallet, qu'il allume la torche: ne ſera il pas en ce faiſant digne d'eſtre ſifflé, mocqué de tout le monde, s'il ſe ſcandaliſe des plaiſirs innocens, qui ne portent dommage à perſonne, comme les eſcharbots fuient les parfums & doulces ſenteurs? Car s'il y a jamais temps ne lieu où il ſe faille jouër de tels jeux, c'eſt principalement ce pendant que lon eſt à table, & faut donner ſon eſprit à cela ce pendant que lon ſacrifie à Bacchus. Car quant à moy, Euripides, encore qu'il

me plaiſe grandement au demourant, ne me ſatisfait point quand il ordonne de la muſique, qu'il la fault transferer des convives aux deuils, aux douleurs & triſteſſes. Car là il faut donner comme le medecin, une bonne, ſobre & ſage remonſtrance, & au demourant meſler ces voluptez icy de la muſique parmy les dons de Bacchus, en maniere de jeu : car je treuve de bonne grace, ce que dit quelquefois un Lacedæmonien eſtant à Athenes, lors que les jeux des tragædies & des danſes ſe faiſoient, quand il veit le grand & ſomptueux appareil des danſes, le grand travail & ſollicitude que prenoient à l'envy les uns des autres ceux qui faiſoient jouër leurs tragædies & comædies, & qui mettoient en ordre leurs danſes, car il dit que la ville eſtoit devenue folle, de jouër ſi à bon eſciant, c'eſt à dire de prendre tant de travail pour un jeu ſeulement. Car à la verité dire, il faut jouër en jouant, & n'achetter pas ſi cherement avec tant de frais & de deſpenſe, & de temps qui ſeroit mieux employé à autres bons affaires, un oiſif paſſe-temps : mais à la table, ce pendant que lon a l'eſprit relaſché d'affaires, gouſter un petit en paſſant de tels esbattemens, & quant & quant conſiderer ſi lon en pourroit point tirer quelque profit.

## Question VIII.

*Quelles choſes ſont bonnes à ouïr durant que lon eſt à table.*

Quand cela eut eſté dit, le ſophiſte voulut repliquer : mais pour l'entrerompre, je me pris à dire, Il vaudroit mieux, Diogenian, conſiderer quelle ſorte d'esbatement, entre pluſieurs qu'il y en a, ſeroit plus propre & plus convenable à ouïr, durant que lon eſt à table, & prions ce ſage homme icy d'en vouloir donner ſon jugement. Car eſtant, comme il eſt, inflexible, & homme qui ne ſe laiſſe point mener aux voluptez & delices, il ne s'abuſera jamais à preferer ce qui ſera plus plaiſant à ce qui ſera meilleur. Comme doncq Diogenian l'en priaſt & nous auſſi, luy ne s'en faiſant pas beaucoup prier, ſans attendre dit incontinent, qu'il chaſſoit & renvoyoit tous autres paſſe-temps de l'ouïe au theatre, & à l'eſchaffault des baladins, & qu'il introduiſoit une ſorte de plaiſir d'ouïr, qui depuis n'agueres eſtoit venu en uſage à Rome. Car vous ſçavez, dit-il, qu'entre les dialogues de Platon, il y en a aucuns qui contiennent une narration continuelle de quelque choſe qui a eſté ou faitte ou ditte, les autres ſont à perſonnages qui deviſent enſemble. De ceux là doncques qui

ſont à perſonnages, on en fait apprendre à des jeunes enfans les plus legers, qui les recitent par cœur, & y adjouſte lon les geſtes convenables aux meurs & au naturel des perſonnes introduittes, une conformation de voix, une contenance & diſpoſition qui accompagne les paroles : ceſte façon de paſſe-temps a eſté merveilleuſement bien receuë des gens d'honneur & graves, mais ceux qui ont les aureilles effeminées & trop delicates, pour eſtre ignorants & ne ſçavoir que c'eſt de bien & d'honneur, qui, comme ſouloit dire Ariſtoxenus, vomiſſent la cholere & rendent leur gorge, quand ils oyent quelque bonne armonie, ceux-là la rejettoient & ne la vouloient point ouïr, & ne m'esbahis point s'ils la rejettoient & condamnoient du tout, car ils ſont plus enervez que femmes.

A donc Philippus voiant que quelques uns oyoient cela mal volontiers : Attens mon amy, dit-il, & dilaye de nous dire injure : car nous meſmes fuſmes les premiers qui reprouvaſmes ceſte maniere de faire à Rome, & qui repriſmes ceux qui vouloient faire ſervir Platon de farce & d'esbatement à la table, & pretendoient ouïr reciter les dialogues de Platon parmy les tartes, les confitures & les parfums, attendu que ſi on y admettoit ſeulement les oeuvres de Sapho, ou les odes d'Anacreon, j'en aurois ſi grande

honte, que j'en mettrois à bas la couppe, & laiſſerois à en boire. Il y a beaucoup d'autres choſes qui me viennent en l'entendement, leſquelles je crains de dire de peur qu'il ne ſemble que je diſpute à bon eſciant à l'encontre de toy: parquoy je donne avec la couppe à ce mien amy, comme tu vois, la charge de laver une aureille alterée d'un propos qui ſoit bon à boire.

Diogenianus adonc recevant la couppe : Mais je voy, dit-il, icy tous bons propos & ſobres, tellement qu'il ſemble que le vin ne nous fait point de tort ny ne nous gaigne point. Mais je crains que je ne ſois moy-meſme chapitré, toutefois je ſuis d'advis qu'il faut retrencher pluſieurs des matieres que lon oyt par plaiſir, & la premiere tragædie entre autres, comme choſe qui ne ſiet pas gueres bien en un feſtin, par ce qu'elle crie trop gravement, & repreſente des ſubjects & argumens qui eſmeuvent à pitié & à compaſſion. Je renvoye auſſi & rejette entre les danſes celles de Pylades, comme eſtant trop pompeuſe, trop paſſionnée, & où il faut trop jouër de perſonnages : mais bien reçois je ces eſpeces là villageoiſes, que Socrates parlant de la dance raconte comme la Bathylliene, tenant du ſon de celle qui s'appelle Cordax à la ruſtique, où il y a parmy les faults de quelque Pan ou de quelque Satyre faiſant de l'amoureux. Quant

à la comædie, celle qui s'appelle l'ancienne n'eſt point bien ſortable pour reciter pendant que lon eſt à table, à cauſe de ſon inegalité, par ce que ſa gravité & liberté de parler en ſes digreſſions, que lon appelle παραβάσις, eſt trop franche & trop vehemente, & ſa facilité de brocarder, picquer, gaudir & mocquer eſt trop frequente, trop ouverte, pleine de paroles deshonneſtes, laſcives & diſſoluës : & davantage ainſi comme ès feſtins des princes & grands ſeigneurs, il y a tousjours auprès de chaſcun de ceux qui ſont aſſis à table, un eſchanſon pour luy donner à boire, auſſi faudroit il qu'il y euſt tousjours un grammairien qui leur expoſaſt à chaſque coup, que veut dire ce mot læſmodias, dont uſe Eupolis, & Cineſias ès comædies, du poëte Platon, & Lampon en Cratinus, & qui leur donne auſſi à cognoiſtre chaſcun de ceux qui y ſont mocquez, de maniere que noſtre feſtin deviendra une eſchole de grammaire, ou bien que les brocards & traicts picquans de mocquerie, ſeront jettez & s'en yront en vain, ſourds & muets, ſans eſtre de perſonne entendus. Mais quant à la nouvelle comædie, qu'en pourroit on dire ſinon, qu'elle eſt ſi fort incorporée, avec les feſtins, qu'il ſeroit plus aiſé de dreſſer un feſtin ſans vin, par maniere de dire, que ſans Menander ? Car le langage en eſt doulx &

familier, & la matiere telle, que ny elle ne peut eſtre meſpriſée des ſobres, ny facher les yvres : & puis de belles & bonnes ſentences en ſimples termes, qui coulent parmy ſi à propos, qu'elles amolliſſent & plient les plus dures meurs & natures dedans le vin, comme le fer dedans le feu, & les amenent à toute humanité. Brief la meſlange qu'il y a par tout de jeu & de gravité enſemble, eſt telle, qu'elle ſemble n'avoir eſté inventée pour autre choſe que pour plaire & proffiter à ceux qui auroient bien beu, & en auroient pris au cœur joye : & puis les amourettes qui y ſont demenées, ſont merveilleuſement à propos pour gens qui ont beu, & qui s'en vont au partir de là trouver leurs femmes. Et ne ſe trouvera point en tant de comædies qu'il a eſcrites, qu'il y ait amour de garſon : encore les violemens des filles qui y ſont depucellées ſe terminent ordinairement en mariages. Quant aux amours des courtiſanes, ſi elles ſont fieres & preſumptueuſes, il entrerompt ceſte affection là par quelque chaſtiement ou quelque repentence des jeunes hommes qui ſe reviennent & ſe recognoiſſent : & quant à celles qui ſont bien conditionnées, & qui reſpondent à l'amour qu'on leur porte, ou il leur fait retrouver leur pere legitime, ou il leur meſure le temps de l'amour qui à la fin ſe tourne en une honneſte honte. Je

ſçay bien que toutes ces obſervations là à ceux qui ſont embeſongnez & occupez en quelques affaires, ne ſont d'aucune importance : mais à la table en faiſant bonne chere, je m'esbahirois ſi leur delectation, leur dexterité & leur bonne grace obliquement n'apportoit auſſi quant & quant quelque amendement & ornement aux meurs de ceux qui y prennent garde, pour leur imprimer envie de reſſembler & ſe conformer à ceux qui ſont gentils & honneſtes.

Icy ſe teut un peu Diogenian, fuſt ou pour ce qu'il euſt achevé ſon propos, ou qu'il vouluſt reprendre ſon haleine. Et comme le ſophiſte derechef s'attachaſt à luy, & luy diſt, qu'il y falloit bien reciter quelques endroits & paſſages d'Ariſtophanes, Philippus en me nommant : Ceſtui-cy, dit-il, a ſon deſir ſatisfait, puis que lon a ſi bien recommandé ſon Menander, auquel il prent tant de plaiſir, & ne ſe ſoucie plus du demourant : mais il reſte encore beaucoup d'autres matieres que lon a accouſtumé d'ouïr, dont on n'a point encore fait d'examen, & toutefois je ſerois bien aiſe d'en ouir parler. Quant à juger des ouvrages des imagers & ſtatuaires, s'il plaiſt à ceſt eſtranger icy & à Diogenian, nous en deciderons demain la querelle à jeun. Adoncq je me pris à dire, Il y a d'autres jeux qui s'appellent mimes, dont les uns ſe nomment hy-

potheſes, comme moralitez & repreſentations d'hiſtoires, & les autres pægmes, follaſtreries, comme farces : mais ſelon mon jugement, ny l'une ny l'autre ſorte n'eſt bien convenable à un convive. La premiere pour ſa longueur, & la mal-aiſance de l'equipage qui y eſt neceſſaire, & les farceries par ce qu'elles ſont pleines de gaudiſſeries, & de ſales & ordes paroles, qui ne ſeroient pas bien ſeantes meſmes en la bouche de laquais portans les mules, prouveu qu'ils fuſſent à des ſages & honneſtes maiſtres. Et neantmoins pluſieurs font repreſenter en leurs convives où ſont leurs femmes & leurs enfans n'aians encore point de barbe, des folies & des propos qui troublent plus les eſprits & les embrouillent de paſſions, que ne feroient toutes les yvrongneries du monde.

Mais le jeu de la cithre, qui de ſi grande ancienneté, & juſques au temps meſme d'Homere, eſt familiere amie des convives, il ne ſeroit pas honneſte de diſſouldre une ſi longue & ſi ancienne amitié & familiarité, mais bien faudra il prier les joueurs qui en ſonnent, qu'ils oſtent de leurs chants leurs ordinaires complaintes & lamentations, & qu'ils ne chantent deſſus que chanſons & matieres guayes & convenables à gens qui ſont aſſemblez pour faire bonne chere. Au demourant quant à la fluſte, qui voudroit

meſme on ne ſçauroit la debouter & repouſſer arriere de la table, quand ce ne ſeroit que pour les libations, lors que lon eſpand du vin en l'honneur des dieux, & que lon prend les couronnes des chappeaux ſur les teſtes, cela neceſſairement la requiert, & ſemble que les dieux meſmes chantent quant & quant : & puis elle adoulcit les eſprits, & penetre dedans les aureilles avec un ſi gracieux ſon, qu'elle porte une tranquillité & pacification de tous mouvemens juſques dedans l'ame, tellement que s'il eſt encore demouré en l'entendement quelque ennuy, quelque cure & ſolicitude que le vin n'ait peu effacer & dechaſſer, par la grace amiable & doulceur de ſon chant, elle l'endort & aſſopit, prouveu qu'elle ſe maintiene auſſi en la mediocrité, & qu'elle ne meuve & ne paſſionne point l'ame de trop de tons & de paſſages, lors qu'elle eſt deſtrempée & facile à gliſſer à cauſe du vin. Car ainſi comme les moutons n'entendent point le langage articulé qui ait quelque ſubſtance, mais avec quelques ſifflemens, quelques flattemens des lévres ou des mains, ou au ſon d'un flageolet, les bergers les font lever ou coucher : auſſi la partie de l'ame qui eſt brutale, tenant de la beſte paiſſante, & qui n'entend ny n'eſt pas capable de la raiſon, on l'appaiſe, on la renge, & la diſpoſe lon comme il faut par chants

& par ſons que lon luy chante & que lon luy ſonne.

Toutefois à fin que j'en die ce qui m'en ſemble, j'eſtime que ny le ſon de la fluſte, ny le ſon de la lyre à part ſoy, ſans parole & voix d'homme chantant deſſus, ne ſçauroit resjouir une aſſemblée de convive, comme fera une parole bien appropriée & accommodée au ſon : car il faut ainſi s'accouſtumer de prendre la volupté principale de la parole, & s'arreſter à la parole : & quant au chant & à l'armonie en faire comme la faulſe de la parole & non pas la manger & avaller toute ſeule. Car tout ainſi qu'il n'y a perſonne qui repoulſe la volupté qui entre avec le vin & la viande que lon prend pour la neceſſité de la nourriture, mais celle qui entre avec les ſenteurs & parfums, comme non neceſſaire, ains trop delicate & ſuperflue, Socrates en la ſouffletant la chaſſoit : auſſi ne devons nous point ouïr le ſon d'une fluſte, ny d'un pſalterion qui nous vienne battre les oreilles tout ſeul, mais bien s'il ſuit & accompagne une parole qui feſtoye & resjouiſſe la raiſon qui eſt en noſtre ame, nous le pourrons bien alors introduire : & penſe quant à moy, que ce pourquoy Appollon anciennement punit le preſumptueux Marſyas, fut pour ce qu'avec ſa muſeliere & ſa fluſte s'eſtant eſtouppé la bouche, il preſuma de contendre & eſtriver

avec le ſeul ſon de ſa fluſte tout nud, à l'encontre du ſon de la cithre & du chant de la parole & de la voix enſemble.

Prenons doncques garde qu'en compagnie de gens, qui par la parole & docte devis ſe peuvent entretenir & donner du plaiſir les uns aux autres, nous n'introduiſons je ne ſay quoy de tel, qu'il ſoit plus toſt empeſchement de plaiſir que plaiſir aucun : car non ſeulement ceux là ſont fols & mal conſeillez, comme dit Euripides, qui aians chez eux & de leur propre, dequoy ſe ſauver, en vont chercher & emprunter d'ailleurs, mais auſſi ceux qui ayans dedans eux meſmes aſſez dequoy ſe recréer & ſe resjouir, s'efforcent de mendier des delectations peregrines au dehors : car la magnificence du grand roy de Perſe, dont il cuida uſer envers Antalcidas le Lacedæmonien, fut fort impertinente, lourde & groſſiere, quand il trempa dedans de l'huile de parfum un chappeau de roſes & de fleurs odorantes, & le luy envoya, en corrompant & eſtaignant la naïfve beauté & naturelle ſuavité d'odeur de ces fleurs là. Ce ſeroit doncques tout un d'aller enchanter & enfluſter un convive au dehors, qui au dedans auroit & grace & muſique, en luy oſtant par l'eſtranger le propre, & par l'acceſſoire le principal. Parquoy je conclus, que le plus opportun temps de tels amuſemens d'oreilles ſeroit, quand un

feſtin

feſtin commanceroit un petit à ſe troubler & ſe tourmenter de contention opiniaſtre, pour l'eſtaindre & aſſopir qu'elle ne ſortiſt hors des gonds, juſques à injures, pour reprimer une diſpute ſe desbordant en altercation faſcheuſe & debat ſophiſtique, ou pour arreſter des plaideries d'avocats, & animoſitez de harengueurs plaidants les uns contre les autres en un conſeil de ville, juſques à ce que le convive retournaſt de rechef en ſon calme & ſa tranquillité premiere.

## Question IX.

*Que le tenir conſeil à table eſtoit auſſi bien anciennement couſtume des Grecs, comme des Perſes.*

Nicostratus nous donnoit un jour à ſoupper, là où on commança à parler de quelque matiere, dont les Atheniens devoient le lendemain tenir aſſemblée de peuple & conſeil de ville. Si y eut quelqu'un de la compagnie qui dit, ſeigneurs, nous faiſons icy une choſe Perſienne, de tenir conſeil à table. Et pourquoy Perſienne, ce dit Glaucias, plus toſt que Grecque? Car ce fut un Grec qui dit,

Le ventre plein on en conſulte mieulx.

Et les Grecs avec Agamemnon tenoient Troye

affiegée, auſquels ainſi qu'ils buvoient & mangeoient enſemble, le bon vieillard Neſtor commança à donner ce conſeil, mettant en avant au roy Agamemnon, de les aſſembler en conſeil pour ce meſme effect,

> Donne à diſner aux ſeigneurs capitaines,
> Quand aſſemblé pluſieurs tu en auras,
> L'opinion de celuy tu ſuyvras,
> Qui conſeillé t'aura plus ſagement.

Parquoy les nations de la Grece qui ont eu de meilleurs ſtatuts & de meilleures loix, & qui plus conſtamment ont retenu leurs ancienes façons de faire, tenoient leurs conſeils à la table : car ce que lon appelloit en Candie Andria, & en Sparte Phiditia, tenoient lieu de conſeils ſecrets & de ſeance de ſenateurs, comme auſſi en ceſte ville meſme le palais & l'hoſtel de ville : & n'eſt pas loing de là l'aſſemblée nocturne des plus gents de bien & des plus entendus au gouvernement de la choſe publique que Platon met en ſes livres, là où il renvoye les principaulx affaires, & de plus grande importance, & ceulx qui offrent des libations à Mercure dernier, lors qu'ils ſont preſts de s'en aller au lict, n'aſſemblent ils pas le vin avec la parole? Et ſe retirant doncques ils font prieres & libation de vin au plus adviſé des dieux, comme eſtant preſent

& aiant l'œil ſur eulx : mais les plus anciens appelloient Bacchus luy meſme Eubulus, c'eſt à dire, donnant ſage conſeil, comme n'aiant point beſoing en cela de Mercure : & la nuict, à cauſe de luy, Euphrone, qui eſt à dire, ſage.

## Question X.

### *S'ils faiſoient bien de conſulter à table* [1].

Quand Glaucias eut dit ces paroles, il nous ſembla bien que ces propos là turbulents eſtoient appaiſez & aſſoupis, mais à celle fin qu'ils fuſſent du tout plus oubliez, Nicoſtratus meit en avant une autre queſtion, diſant que paravant il ne luy en challoit pas beaucoup, quand il ſembloit que ce fuſt une uſance Perſienne, mais puis que maintenant il a eſté deſcouvert qu'elle eſt auſſi bien Grecque, elle a beſoing de raiſon pour la ſouſtenir à l'encontre de l'abſurdité, qui de prime face ſe preſente, par ce que le diſcours de la raiſon, auſſi bien comme l'œil, eſt bien mal-aiſé à regir & manier en grande

[1] Cette queſtion eſt traitée & décidée avec tout l'art, toute la fineſſe, & tout l'eſprit poſſible. Plutarque y fait voir les bons effets du vin, & prouve très bien qu'on rejette ſouvent ſur cette liqueur, des effets que l'on ne doit attribuer qu'aux mauvaiſes inclinations, ou aux caracteres fâcheux de ceux qui en boivent. Car on ſe montre dans le vin tel que l'on eſt : ſuivant le proverbe, la vérité dans le vin.

quantité d'humeur & encore agitée, là où toutes choſes odieuſes de tous coſtez viennent en evidence & ſortent au dehors au vin, ne plus ne moins que les ſerpenteaux, liſards, & reptiles, au ſoleil, rendans l'opinion vacillante & mal aſſeurée. Parquoy ainſi comme le lict eſt meilleur que la chaire à ceulx qui boivent, d'autant qu'il contient tout le corps & l'exempte de tout travail de mouvement, auſſi eſt il meilleur de tenir l'ame à requoy du tout, ou ſinon, comme lon donne aux petits enfans qui ne peuvent arreſter, non une eſpée, ny une javeline, mais des ſonnettes ou des boulles, ne plus ne moins que Bacchus a donné en main aux yvrognes la ferule, baſton fort leger, & arme fort gracieuſe, à fin que pour ce qu'ils frappent volontiers, ils blecent & offenſent moins, par ce qu'il convient que les faultes qui ſont commiſes par yvrongnerie paſſent legerement en riſée, & ne ſoient pas atroces ne tragiques, en amenant de grands inconveniens. Et puis ce qui eſt le principal, quand on delibere & conſulte de bien grands affaires, que celuy qui a faulte de ſens ou d'experience ſuyve en ſon opinion ceulx qui ont grand entendement, & aille après ceulx qui ſont experimentez : le vin oſte le moien de le faire, de ſorte que le nom de Oînos, c'eſt à dire vin, comme Platon eſcrit, en a pris

ſa denomination, par ce qu'il fait que ceux qui ont bien beu eſtiment beaucoup de ſoy, & penſent avoir grand ſens: car encore qu'ils s'eſtiment eloquents, beaux & riches, ils s'eſtiment encore plus ſages & prudents, & pourtant eſt le vin fort plein de grand langage, & nous emplit de babil importun, & d'opinion grande de nous meſmes en toutes ſortes, comme meritans plus toſt d'eſtre ouys que d'ouïr, & de mener plus toſt que de ſuivre.

Mais, ce dit Glaucias, il eſt bien aiſé de ramaſſer & alleguer ce qui fait à ce poinct là, par ce que c'eſt choſe aſſez claire & notoire: mais il faudroit ouïr diſcourir au contraire, s'il y avoit quelqu'un ou jeune ou vieil qui ſe vouluſt oppoſer à cela, à la defenſe du vin. Et comment, dit alors mon frere, malicieuſement & finement: Et penſez vous qu'il y ait homme qui ſceuſt preſentement inventer & alleguer ſur ceſte queſtion là tout ce qui s'en pourroit dire? Pourquoi non, dit Nicoſtratus, ne le penſerois-je, veu qu'il y a ici de gents doctes & qui aiment bien le bon vin? L'autre ſe ſoubriant: Et puis, dit il, tu cuides que tu ſois aſſez ſuffiſant pour diſcourir de cela devant nous, & neantmoins que tu ſois indiſpoſé & inhabile à deviſer d'affaires de gouvernement, pour ce que tu as bien beu, n'eſt-ce pas proprement tout un, comme ſi quelqu'un eſtimoit, que

celuy qui a beu ne voit pas bien de ſes yeulx, n'y auſſi n'oit pas bien de ſes oreilles ceulx qui parlent & qui deviſent avec lui, mais qu'il entend & oyt parfaittement bien ceulx qui chantent ou qui jouent des fleuſtes ? Car comme il eſt vrayſemblable, que les choſes utiles retiennent & affectionnent plus les ſens icy, que les belles & gentilles, auſſi là rendent elles l'entendement plus attentif: & ſi pour avoir bien beu il ne peult à l'adventure pas bien comprendre quelque difficulté & ſubtilité des plus ardus poincts de la philoſophie, je ne m'en esbahis pas: mais s'il eſt queſtion de matieres & d'affaires d'eſtat, il eſt vrayſemblable qu'il ſe recueille & reſerre en vigueur de ſens, comme Philippus de Macedoine, après la battaille qu'il gaigna à Cheronée, faiſant & diſant pluſieurs follies dignes de grande mocquerie pour ce qu'il avoit bien beu, incontinent qu'on luy vint parler de paix & d'appointement, il taſſit ſon viſage, fronça ſes ſourcils, & chaſſant arriere toute vaine reſverie, & toute inſolence & diſſolution, il rendit aux Atheniens une fort ſobre & bien adviſée reſponſe [1].

[1] Léon X, Charles-Quint, François I, Henry VIII, ſe ſont ſans doute ſouvent trouvés dans le même cas que Philippe. « Ils » avoient tous, dit S. Evre- » mond, leur propre maiſon » dans Aï (excellent vignoble » de Champagne), ou proche » d'Aï, pour y faire plus cu- » rieuſement leurs proviſions. » Parmi les plus grandes affaires » du monde qu'eurent ces grands

Mais auſſi y a il difference entre bien boire & s'enyvrer [1] : car ceulx qui ſont yvres, de maniere qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font ne ce qu'ils diſent, nous eſtimons qu'il les faut envoyer dormir : & ceux qui ſe ſont un peu donné au cœur joye en buvant à bon eſcient, prouveu qu'ils ſoient au demourant gents de cervelle, il ne fault pas craindre que pour cela l'entendement leur varie, ne qu'ils perdent ou oublient leur experience, attendu que nous voions les baladins, & les joueurs de cithres, qui pour avoir bien beu n'en font de rien moins bien en leur meſtier, ès feſtins & ès theatres : car l'experience leur demourant tousjours preſente avec eulx, leur rend le corps adroit, & ſe mouvant & maniant ſouplement & ſeurement, comme il fault. Et y en a pluſieurs à qui le vin adjouſte une aſſeurance & hardieſſe guaye & deliberée qui leur aide à bien faire leurs actions, non faſcheuſe ny inſolente, mais gracieuſe & plaiſante, comme lon dit qu'Æſchylus eſcrivoit ſes tragœdies en buvant à bon eſciant, de ſorte que toutes eſtoyent de

» princes à démêler, avoir du » vin d'Aï ne fut pas le moindre » de leurs ſoins ». Lettre au Comte d'Olonne, T. III, p. 69, véritable édition de Londres, 1708.

[1] « Les plus farouches de nos » philoſophes n'ont point dé- » daigné l'uſage du vin ; ils ſe » ſont contentés d'en condamner » l'excès, & ont, pour ainſi dire, » ſoumis leurs plus auſteres ver- » tus aux charmes de ce doux » plaiſir ». S. Evrem. *ib.*

l'influence du bon Bacchus, non pas comme diſoit Gorgias, qu'il y en avoit une de Mars, celle qui eſt intitulée Les Sept Princes de devant Thebes : car aiant le vin vertu d'eſchauffer non le corps tant ſeulement, mais auſſi l'ame, comme dit Platon, il rend le corps penetrable & ouvre tous les pores, de ſorte que les imaginations le courent facilement, attirans quant & l'aſſeurance la raiſon : car il y en a qui ont bien l'invention bonne, mais quand ils ſont ſobres ou à jeun, elle eſt froide, craintive & figée, & quand ils ont beu, ils evaporent comme fait l'encens par la chaleur du feu : & puis le vin chaſſe la peur qui eſt autant contraire à ceux qui conſultent, comme choſe qui ſoit, & eſtaint pluſieurs autres paſſions baſſes & viles, comme la malignité. Il deſploye les plis de l'ame, & fait une deſcouverture de toutes mœurs & de toute nature par les propos, & ſi a vertu de donner une franchiſe de librement parler, & conſequemment de dire vérité, ſans laquelle rien ne ſerviroit ny l'experience, ni la profondité d'entendement, mais pluſieurs tenans & ſuyvans l'advis de celui qui a beu, rencontrent mieulx que ceulx qui finement & cauteleuſement cachent leur opinion. Il ne fault doncques point craindre que le vin ne remue les paſſions, car il n'en remue point des plus mauvaiſes, ſi ce n'eſt aux

plus meſchans hommes, deſquels le conſeil n'eſt jamais ſobre: ains, comme Theophraſtus ſouloit appeller les bouticques des barbiers, des banquets ſans vin: auſſi y a il une yvreſſe ſans vin, triſte & malheureuſe, qui demeure tousjours dedans les hommes vicieux & ignorants, tousjours tourmentée de quelque cholère, de quelque malignité, opiniaſtreté ou avarice, dont le vin eſmouſſant la plus part, & non pas les aiguiſant, les rend non pas fols ne ſots, mais ſimples, ronds & non pas cauts, ny meſpriſants ce qui eſt utile, ains eliſants ce qui eſt honneſte. Mais ceux qui eſtiment que fineſſe ſoit bon entendement, & que tacquinerie mechanique ou faulſe opinion ſoit ſageſſe & prudence, à bon droit afferment que ceux qui en buvant à la table diſent rondement & franchement ce qui leur ſemble, ſont fols & ecervelez: mais au contraire les anciens appelloient le Dieu Bacchus Eleutherea & Lyſion, c'eſt à dire, délivreur & deſlieur, & maintenoient qu'il avoit bonne partie de la divination, non pour ce qu'il fuſt furieux & inſenſé, comme dit Euripides, mais pour ce que nous oſtant toute crainte ſervile, defiance & couardiſe de l'ame, il nous fait uſer de vérité & de liberté les uns avec les autres.

# SOMMAIRES

## DU HUITIEME LIVRE.

QUESTION I. *Des jours eſquels ſont nez quelques uns des hommes illuſtres, & parmy de la generation que lon dit deſcendant des dieux.*

QUESTION II. *Comment eſt-ce que Platon dit, que dieu exerce tousjours la geometrie.*

QUESTION III. *Pourquoy eſt-ce que la nuict eſt plus reſonante que le jour.*

QUESTION IV. *Pourquoy eſt-ce que des jeux ſacrez les uns ont une ſorte de couronne, les autres une autre, mais tous ont la branche de palmier, & pourquoy lon appelle les grandes dattes Nicolas.*

QUESTION V. *Pourquoy eſt-ce que ceux qui naviguent ſur le Nil, en puiſent l'eau pour leur uſage avant le jour.*

QUESTION VI. *De ceux qui viennent tard au ſoupper: & parmy cela, d'où ſont appellez ces mots* ἀνπάτισμα, ἄριστον δεῖπνον.

QUESTION VII. *Des préceptes pythagoriques, par leſquels ils commandoient de ne recevoir point d'arondelles en ſa maiſon, & de brouiller le lict incontinent que lon eſtoit levé.*

QUESTION VIII. *Pourquoy eſt-ce que les Pythagoriens entre tous animaulx s'abſtenoient le plus de manger des poiſſons.*

QUESTION IX. *S'il eſt poſſible qu'il s'engendre de nouvelles maladies.*

QUESTION X. *Pourquoy eſt ce que lon ne croit point aux ſonges de l'automne.*

# LIVRE HUITIEME.

## QUESTION PREMIERE.

*Des jours eſquels ſont nez quelques uns des hommes illuſtres, & parmy de la generation que lon dit deſcendant des dieux.*

CEULX qui chaſſent la philoſophie hors des convives & banquets, Soſſius Seneciou, ne font pas comme ceux qui en oſtent la lumiere, mais bien pis, parce que la lampe oſtée, les hommes bien conditionez & honeſtes n'en deviendront point plus mauvais pour cela, d'autant qu'ils ont le reverer qui eſt bien plus puiſſant que le voir l'un l'autre : là ou quand l'ignorance & la deſbauche ſe joignent avec le vin, la lampe meſme dorée de Minerve, ſi elle y eſtoit, ne pourroit jamais rendre le convive modeſte, de bonne grace ne bien ordonné : car de ſe remplir & ſaouler les uns avec les autres en ſilence ſans mot dire, cela ſent par trop ſon pourceau, & à l'adventure eſt-il du tout impoſſible, & celuy qui laiſſe la parole au convive, & n'y reçoit pas le ſagement & utilement en uſer, eſt plus digne de mocquer que celuy qui penſeroit eſtre neceſſaire que lon

boive & mange tousjours en un ſoupper, mais que lon ny ſerve que le vin tout pur & ſans eau, & la viande ſans ſel ny faulſe, & ſans eſtre nettement accouſtrée, parce qu'il n'y a bruvage ny viande qui ſoit ſi faſcheuſe ny ſi pernicieuſe, n'eſtant pas accouſtrée ainſi comme il appartient, que la parole errante importunément & indiſcrettement parmy un banquet. C'eſt pourquoy les philoſophes blaſmans l'yvreſſe diſent, que c'eſt un follaſtrer en buvant, & ce follaſtrer là n'eſt autre choſe que l'uſer de parole vaine, folle & indiſcrette. Or quand un caquet deſordonné & un fol parler entre en un banquet, il eſt force qu'inſolence & vilainie en ſoit la très laide & très deplaiſante yſſue. Parquoy il y a bien de la raiſon en ce que les femmes obſervent en noſtre païs, ès cerimonies de la feſte que nous appellons Agronia, là où elles font ſemblant de chercher Bacchus, & puis ceſſent, diſans qu'il s'en eſt fouy devers les Muſes, & qu'il eſt caché chez elles. Et peu après ſur la fin du ſoupper elles ſe propoſent les unes aux autres des enigmes & queſtions obſcures à ſouldre, voulant le myſtere de ceſte cerimonie nous donner à entendre, qu'il fault à la table uſer de propos où il y ait quelque bonne doctrine & quelque grace. Et quand tels propos ſont conjoints avec le vin, alors ce ſont les Muſes qui cachent ce qu'il y a

de farouche & de furieux, eſtant gracieuſement retenu par elles.

Ce livre doncques, qui eſt le huitieme de noz propos de table, contiendra pour la premiere queſtion, ce que nous diſmes & ouyſmes dire n'a gueres au jour que nous celebrions la feſte de la nativité de Platon. Car ayant le ſixieme jour de febvrier [1] ſolennizé la feſte de la nativité de Socrates, le ſeptieme nous feiſmes celle de Platon : & ce fut ce qui nous donna argument d'entrer en propos convenable à l'occurrence de ces deux nativitez, parce que Diogenian de Pergame dit, que le poëte Ion ne diſoit pas mal de la fortune, qu'eſtant differente de la ſageſſe en beaucoup de choſes, elle produiſoit neantmoins beaucoup d'effects ſemblables à elle : pour le moins ſemble il qu'elle ait fait ſucceder cela fort à propos & dextrement, non ſeulement que ces deux nativitez ſe ſont rencontrées fort près l'une de l'autre, mais auſſi que celle du plus ancien & du maiſtre eſt arrivée la premiere en ordre : & j'alleguay auſſi pluſieurs exemples de choſes arrivées ainſi à meſme temps, comme fut celuy de la mort & nativité d'Euripides, qui naſquit le propre jour que les Grecs combattoient le roy de Perſe, en la bataille de Salamine, & mourut le meſme jour que naſquit Dionyſius

[1] Grec : Thargelion, mois Athénien qui répond au mois d'avril.

l'aiſné, tyran de la Sicile, Fortune aiant, ce dit Timeus, tiré hors de ce monde le poëte repreſentateur des maulx & miſeres tragiques, au meſme jour qu'elle en faiſoit naiſtre l'executeur: auſſi mentionna lon que la mort d'Alexandre le grand ſe rencontra au meſme jour que celle de Diogenes le Cynique, & fut on d'accord que le roy Atralus eſtoit mort le propre jour de ſa nativité, & dirent auſſi quelques uns que Pompeius le grand eſtoit mort en Egypte au meſme jour de ſa nativité, toutefois d'autres diſoient que ç'avoit eſté un jour devant: auſſi vint en avant Pindare eſtant né durant la feſte des jeux pithiques, qui depuis compoſa maint hymne à l'honneur du dieu à qui ſe celebroient leſdits jeux. Florus auſſi dit que Carneades n'eſtoit point indigne d'eſtre mentionné au jour de la naiſſance de Platon, aiant eſté l'un des plus illuſtres ſuppoſts de l'Academie, & que l'un & l'autre avoient eſté nez en la feſte d'Appollon, l'un à Athenes en celle qui ſe nomme Thargelia, & l'autre le jour que les Cyreniens ſolenniſent celle qu'ils appellent Carnia, qui ſont toutes deux le ſeprieme de febvrier, auquel jour vous autres meſſieurs les presbtres d'Appollon dittes qu'il naſquit, & pour ce l'appellez Hebdomagène: c'eſt pourquoy il m'eſt advis, que ceulx qui attribuenr à ce dieu, la generation de ce perſonnage, ne luy font

point de deshonneur, nous ayant engendré un medecin qui nous a par le moyen de la doctrine de Socrates guary, comme un autre Chiron, de très griefves passions & maladies de l'ame. Aussi n'oublia lon pas à dire, ce que lon tient pour chose certaine, qu'Appollon s'apparut en vision la nuict à son pere Ariston, qui luy defendit de toucher à sa femme de dix mois : & Tyndares Lacedæmonien prenant la parole, adjouta que lon pouvoit bien chanter & dire de Platon,

Pas ne sembloit estre d'homme mortel
Fils engendré, mais d'un dieu immortel.

Mais j'ay peur que l'engendrer ne contredise à l'immortalité de la divinité, autant comme l'estre engendré, car ceſt acte là est une mutation & passion aussi bien, comme Alexandre mesme donna bien à entendre quelquefois, quand il dit, qu'il se cognoissoit mortel & corruptible, principalement au dormir, & au cognoistre la femme : par ce que le dormir se fait d'une relaxation procedant de foiblesse, & que toute generation soit un passer du sien propre en l'autruy. Mais d'autre costé je m'asseure de rechef, quand j'entens que Platon luy mesme appelle Dieu eternel & non engendré, pere & facteur du monde & de toutes choses generables, non que Dieu engendre humainement par semence, mais par une autre puissance

ſance qui imprime en la matiere une vertu generative qui l'altere & tranſmue :

> Car le vent meſme en paſſant de ſes ailes
> Va rempliſſant des oyſeaux les femelles,
> Avant leur temps prefix à engendrer.

Et me ſemble qu'il n'y a point d'inconvenient, que dieu s'approchant des femmes, non pas comme homme, mais par autre ſorte d'attouchement & d'approche, n'altere & n'empliſſe de ſemence divine une femme mortelle : & cela, dit il, n'eſt pas de mon invention : car les Ægyptiens tienent que leur Apis eſt ainſi engendré par la lumiere de la lune qui engroſſa ſa mere : & brief ils admettent bien qu'un dieu maſle puiſſe habiter avec une femme mortelle, mais au revers ils ne cuident pas qu'un homme mortel puiſſe donner à une deeſſe aucun principe de groſſeſſe & de generation, parce qu'ils eſtiment que la ſubſtance des deeſſes conſiſte en quelque air, quelques eſprits, ou en quelques chaleurs & humeurs.

## Question II.

*Comment eſt-ce que Platon dit, que dieu exerce tousjours la geometrie.*

Après ces propos s'eſtant fait un peu de ſilence, Diogenian recommançant à parler : Vou-

lez vous, dit il, puis que nous avons parlé des dieux au jour de la naiſſance de Platon, que nous le prenions lui meſme pour argument de noz devis? en recherchant à quelle intention, & ſelon quelle intelligence, il a dit, que dieu exerce tousjours la geometrie, au moins ſi vous voulez ſuppoſer que ceſte ſentence ſoit de Platon. Je dis adonc, qu'elle n'eſtoit eſcripte en pas un de ſes livres, mais on la tenoit pour certainement ſienne, & ſentoit bien ſon ſtile & ſa façon de parler. Tyndares adonc prenant incontinent la parole : Eſtimez doncq, dit il, Diogenian, que ceſte ſentence couvertement nous ſignifie quelque grande & obſcure ſubtilité, & non pas ce que luy meſme a pluſieurs fois dit & eſcrit en loüant & magnifiant la geometrie, comme celle qui arrache ceulx qui s'attachent aux choſes ſenſibles, & les deſtourne à penſer aux intelligibles & eternelles, dont la contemplation eſt la fin & le but dernier de toute la philoſophie, comme la veüe des ſecrets eſt la fin de la religion myſticque, car le clou de volupté & de douleur qui attache l'ame au corps entre les autres maulx qu'il fait à l'homme, le plus grand eſt, qu'il luy rend les choſes ſenſibles plus evidentes que les intelligibles, & contrainct l'entendement de juger par paſſion plus que par raiſon. Car eſtant accouſtumé par le ſentiment du travail, ou du plaiſir d'entendre à la

nature vagabonde, incertaine & muable des corps, comme choſe ſubſiſtente, il eſt aveuglé, & perd la cognoiſſance de ce qui veritablement eſt & ſubſiſte, la lumiere & inſtrument de l'ame, qui vault mieulx que dix mille yeulx corporels, par lequel organe ſeul ſe peut voir la divinité. Or eſt il qu'en toutes les autres ſciences mathematicques, comme en mirouërs non raboteux, mais également par tout unis, apparoiſſent les images & veſtiges de la verité des choſes intelligibles : mais la geometrie principalement, comme la mere & maiſtreſſe de toutes les autres, retire & deſtourne la penſée purifiée & deliée tout doulcement de la cogitation des choſes ſenſuelles. C'eſt pourquoy Platon lui meſme reprenoit Eudoxus, Archytas & Menæchmus, qui taſchoient à reduire la duplication du ſolide quarré [1] des manufactures d'inſtruments [2], comme s'il n'eſtoit pas poſſible par demonſtration de raiſon,

[1] Du cube.

[2] Qui tâchoient d'opérer la duplication du cube à l'aide d'opérations & d'inſtrumens méchaniques. Voyez l'obſervation ſur le chap. XXI de la Vie de Marcellus, T. III des Vies, p. 531. La duplication du cube eſt un problême qui a exercé les plus grands géomètres. Eutochius, dans ſes commentaires ſur Archimède, rapporte différentes manieres très-ingénieuſes de réſoudre ce problême. On a celle de Platon, d'Architas de Tarente, de Menœchme, d'Eratoſthène, de Philon le Byſantin, d'Héron, d'Apollonius de Perge, de Nicomède, &c. Deſcartes a auſſi donné ſa méthode. Tacquet préſente les plus aiſées de ces méthodes. *Elementa geomet.* VI, propoſ. XIII, 2de édit. donnée à Cantbrige par le célèbre Wiſthon en 1710.

quoy que l'on y taſchaſt, de trouver deux lignes moyennes proportionnelles. Car il leur objiceoit que cela eſtoit perdre & gaſter tout ce que la geometrie avoit de meilleur, en la faiſant retourner en arriere aux choſes maniables & ſenſibles en la gardant de monter à mont, & d'embraſſer ces eternelles & incorporelles images, auſquelles dieu eſtant tousjours ententif, en eſtoit auſſi tousjours dieu.

Après Tyndares, Florus qui eſtoit ſon familier, & faiſoit ſemblant par maniere de jeu d'en eſtre amoureux: Tu m'as fait grand plaiſir, dit il, de dire qué ce propos n'eſt pas tien, ains le commun dire d'un chaſcun : car tu m'as, par ce moyen, donné licence de refuter ceſte opinion là en monſtrant que la geometrie n'eſt point neceſſaire aux dieux, mais aux hommes. Car dieu n'a point beſoing d'aucune ſcience mathematique, comme d'un inſtrument & machine qui le deſtourne des choſes engendrées, & conduiſe ſon entendement & ſa penſée à la cogitation de celles qui ſont tousjours : car elles ſont toutes en luy, & avec luy, & autour de luy. Mais prens garde que Platon n'ait couvertement voulu ſignifier une choſe qui compete & appartient proprement à toy, qui meſles Socrates avec Lycurgus, non moins que faiſoit Dicæarchus Pythagoras. Car tu ſçais bien que Lycurgus chaſſa hors de Laceda-

mone, la proportion arithmetique, comme turbulente & populaire, & y introduiſit la geometrique, comme plus convenable à un petit nombre de ſages gouverneurs & à une royauté legitime : car celle là attribue au nombre l'egalité, & celle cy à la raiſon ſelon la dignité, & ne confond pas toutes choſes enſemble, ains y a en elle une apparente & remarquable diſcretion & diſtinction entre les bons & les meſchans qui ne partagent pas entre eulx, ce qui eſt propre à chaſcun à la balance ny aux lots, mais à la difference du vice & de la vertu. Dieu donc, dit il, amy Tyndares, applique ceſte proportion là aux choſes humaines, & eſt ce qui s'appelle equité & juſtice, nous enſeignans qu'il fault faire juſtice egale, & non pas égalité, juſtice : car ce que le vulgaire recherche d'egalité qui eſt la plus grande injuſtice qui ſoit, dieu l'oſte du monde le plus qu'il eſt poſſible, & obſerve la dignité & le merite geometriquement, le terminant & definiſſant ſelon la raiſon.

Nous autres loüaſmes ceſte interpretation ; mais Tyndares dit, qu'il luy portoit envie, & pria Autobulus de s'en attacher à luy, & de corriger ſon plaidoyer, lequel s'en excuſa, mais il amena & meit en avant une autre ſienne intelligence & propre opinion. C'eſt qu'il dit, que la Geometrie n'eſtoit point ſpeculative des meurs,

ny d'autre ſubject quelconque, ſinon des paſſions & accidents des termes qui terminent les corps, & que dieu n'avoit point par autre moien fait & fabriqué ce monde, ſinon en finiſſant & terminant la matiere qui eſtoit infinie, non en quantité ny en grandeur, mais pour ſon inconſtance vague & deſordonnée, aians les anciens accouſtumé d'ainſi parler, appellans infiny ce qui n'eſtoit point arreſté ny determiné. Car la forme & la figure eſt le terme de chaſque choſe formée & figurée, la privation dequoy la rend à par elle informe & defigurée. Mais depuis que les nombres & proportions y viennent à eſtre imprimez, la matiere alors liée & ſerrée de lignes, & après les lignes de ſuperfices & de profondeurs, a produit les premieres eſpeces & differences des corps, comme le fondement pour la generation de l'air, de la terre, de l'eau, & du feu. Car il eſtoit impoſſible que de la matiere vague, errante & deſordonnée ſortiſſent les egalitez des coſtez, & ſimilitudes des angles, des corps premiers octaedres, icoſaedres, pyramides & cubes, ſans un ouvrier qui les ordonnaſt & diſpoſaſt geometriquement. Ainſi fin eſtant donnée à l'infiny, l'univers bien compoſé, ordonné & contemperé, a eſté fait & ſe fait tous les jours : la matiere s'efforçant & taſchant de retourner tousjours à ſon iufiny, & refuyant d'eſtre

geometriſée, c'eſt à dire definie & determinée : & la raiſon, au contraire, la referrant & eſtraignant, & la diſtribuant en diverſes & differentes eſpeces, dont toutes choſes qui naiſſent & viennent en eſtre ont leur generation & conſtitution : aptès qu'il eut dit cela, il me pria de contribuer auſſi quelque choſe du mien à ce propos.

Quant à moy, je louay grandement leurs opinions, comme eſtans naïfvement propres à eux, & de leur invention, & où il y avoit bien grande apparence. Mais à fin que vous ne vous meſpriſiez vous meſmes, & ne regardiez du tout au dehors, eſcoutez l'intelligence & interpretation de ceſte ſentence qui plaiſoit le plus à noz precepteurs & maiſtres. Car il y a entre les propoſitions ou plus toſt poſitions & theotiques geometriques, une la plus notable, plus ingenieuſe & plus geometrique de toutes [1], deux eſpeces ou figures données, en comparer [2] une troiſieme, qui ſoit egale à l'une, & ſemblable à

[1] Grec : voici un des plus beaux théorèmes ou plutôt problêmes géométriques. . . . Amyot auroit beſoin, ſuivant l'obſervation très juſte de Méziriac, d'un commentaire perpétuel, toutes les fois qu'il traite de ce qui a rapport aux mathématiques. Heureuſement que Plutarque n'a conſacré à cette ſcience que de très courtes obſervations dans ſes différens traités, qui ſont d'ailleurs ſi intéreſſans, ſi utiles & ſi fort à la portée de tout le monde, grace au langage naïf & inimitable d'Amyot.

[2] En appliquer une troiſieme. *Méziriac.*

l'autre [1] : pour l'invention de laquelle on dit que Pythagoras feit un ſacrifice aux dieux. Car ceſte propoſition eſt bien plus galante, plus gentille & plus ingenieuſe que celle, par laquelle il prouva & demonſtra que la ſoubtendue pouvoit autant que les deux laterales, qui font l'angle droict d'un triangle.

Vous dittes bien, reſpondit Diogenian, mais que ſert cela au propos dont il eſt queſtion ? Vous l'entendrez facilement, dis je, prouveu que vous vouliez vous reduire en memoire la diviſion de laquelle il a diviſé en trois, en ſon livre du Timæe, les principes par leſquels le monde a eu ſa generation, dont il a appellé l'un de très juſte nom dieu, l'autre la matiere, & le troiſieme l'idée. Si eſt la matiere des ſubjects le plus deſordonné, l'idée des moules & patrons le plus beau : & dieu, des cauſes la meilleure. Or vouloit il, autant comme il eſt poſſible, ne laiſſer rien finy & infiny, ains orner la nature de proportion, de meſure, & de nombre, compoſant un de ces deux enſemble, qui fuſt ſemblable à l'idée, & auſſi grand que la matiere. Parquoy ſe propoſant à luy meſme ceſte pro-

[1] Voyez dans l'ouvrage du ſavant géomètre que je viens de citer, la ſolution de cette propoſition qui eſt la 25e du VIe livre d'Euclide, où elle eſt ainſi énoncée : « Ayant deux polygones » donnés, en trouver un troiſieme qui ſoit ſemblable à l'un » de ces deux polygones & égal » à l'autre ».

poſition, y aiant desjà les deux, il en fait la troiſieme, & le fait & conſerve egal à la matiere, & ſemblable à l'idée : c'eſt le monde, lequel eſtant tousjours pour la neceſſité de la nature corporelle, née avec luy, en generation, alteration & paſſions de toutes ſortes, eſt ſecouru par ſon pere & ſon facteur terminant & finiſſant la ſubſtance par raiſon & proportion à l'image de ſon patron : voylà pourquoy le pourpris de l'univers eſt plus beau d'eſtre ainſi vaſte & grand, que s'il eſtoit moindre.

## Question III.

*Pourquoy eſt-ce que la nuict eſt plus reſonante que le jour* [1].

Comme nous ſouppions un ſoir à Athenes chez Ammonius, nous entendiſmes un bruict,

[1] Plutarque dans toute cette queſtion approche ſouvent de la vérité, il la dit même, mais il ne s'y fixe pas. Pour réſoudre cette queſtion, il faut ſe rappeller ce principe de phyſique : à ſavoir, que l'intenſité du ſon eſt toujours proportionnelle à la gravité de l'air : c'eſt-à-dire, que l'intenſité du ſon croît ou diminue dans la même proportion que la colonne de *mercure*, qui eſt en équilibre avec le poids de l'atmoſphère. Ainſi une cloche renfermée dans un air condenſé, rendra un ſon beaucoup plus fort & plus intenſe que dans un air libre. C'eſt ce qui fait qu'en été l'intenſité du ſon eſt moindre qu'en hiver, & plus forte la nuit que le jour. De plus, pendant le jour, la chaleur du ſoleil facilite la propagation du ſon qui eſt d'autant moins intenſe, qu'il ſe répand avec plus de vélocité.

qui feit retentir toute la maiſon, de gens qui de la rue crioient capitaine, capitaine, car Ammonius eſtoit lors pour la troiſieme fois capitaine. Il envoya incontinent de ſes gens veoir que c'eſtoit, leſquels appaiſerent auſſi toſt le tumulte, & convoyerent ceux qui avoient crié. Ce pendant nous nous meiſmes à enquerir, pourquoy c'eſt que ceux qui ſont dedans la maiſon entendent bien ceux qui crient dehors, & ceux qui ſont dehors n'entendent pas tant ceux de dedans. Ammonius dit incontinent que ceſte queſtion avoit eſté ſouluë par Ariſtote, par ce que la voix de ceux de dedans, ſortant dehors en un air grand & ouvert s'eſvanouïſſoit & ſe diſſipoit incontinent, mais celle de dehors entrant dedans, ne faiſoit pas le ſemblable, ains eſtoit retenue enfermée, & conſequemment plus aiſée à entendre, mais que cela avoit plus de beſoing de trouver la raiſon pourquoy de nuict les voix eſtoient plus ſonantes, & qu'avec la grandeur elles avoient purement la clarté articulée & diſtincte. Quant à moy, dit-il, il m'eſt advis, que la providence divine a bien ſagement ordonné la clarté vive à l'ouïe, lors que la veuë ne pouvoit rien du tout ou bien peu ſervir : car l'air de la nuict ſolitaire, comme dit Empedocles, qui eſt tenebreux & obſcur, autant qu'il oſte aux yeux de preſentiment, autant en rend il aux oreilles.

Mais pour autant que des choſes qui ſe font neceſſairement par contraincte de nature, encore en faut il rechercher les cauſes, & cela eſt le propre & peculier office du philoſophe naturel, de s'empeſcher [1] après les principes & cauſes inſtrumentales & materielles, lequel ſera ce de vous qui premier mettra en avant une raiſon où il y ait de l'apparence? Là s'eſtant fait un peu de ſilence, Boëthus dit, quand j'eſtois encore jeune eſtudiant, j'uſois quelquefois des principes que lon appelle poſitions [2] en geometrie, & ſuppoſois quelques propoſitions, ſans les demonſtrer : mais maintenant j'en uſeray de quelques unes qui par cy devant ont eſté prouvées & demonſtrées par Epicurus, ce qui eſt ſe meut en ce qui n'eſt pas : car il y a beaucoup de vuyde ſemé & meſlé par entre les atomes & menus corps indiviſibles de l'air. Quand doncques il eſt bien eſpandu en laxité ſpacieuſe à diſcourir çà & là pour la rarité, il y a beaucoup de petits & menus vuydes parmy ces menues parcelles qui occupent toute la place : mais au contraire, quand ils ſont reſerrez, & qu'il ſe fait une compreſſion & eſtraincte d'iceux en peu de place, ces petits corpuſcules s'entaſſans par force les uns ſur les autres laiſſent une large place & grande eſpace à vaguer au dehors : cela ſe fait

[1] De s'attacher à la recherche des... | [2] Hypothèſes.

la nuict par le moien de la froideur, par ce que la chaleur laſche, diſgrege & diſſoult les eſpeſſiſſemens : c'eſt pourquoy les corps qui bouillent, qui s'amolliſſent, & qui ſe fondent, occupent plus de lieu, & au contraire ceux qui ſe prennent, qui ſe figent & ſe gelent, ſe reſtraignent & amaſſent enſemble, & laiſſent des places vuydes ès vaiſſeaux & lieux où ils ſont contenus, & dont ils ſe ſont retirez. Et la voix venant à donner dedans ces pluſieurs petits corps là, ainſi ſemez & drus, ou elle s'aſſourdit de tout point, ou elle ſe diſgrege, ou trouve de grandes reſiſtences & empeſchemens qui l'arreſtent. Mais en une eſpace vuyde où il n'y a point de corps, aiant un cours libre, plein, continué & non entrerompu, elle parvient tant plus toſt à l'ouïe, retenant & gardant encore à la parole la clarté toute expreſſe, articulée & diſtincte. Car tu vois meſmement que les vaiſſeaux vuydes, quand on les frappe, reſpondent mieux aux coups, & rendent le retentiſſement juſques bien loing, & bien ſouvent ſortant à l'environ, s'eſtend & ſe dilate beaucoup, là où un vaiſſeau qui ſera plein ou d'un corps ſolide, ou bien de quelque liqueur, eſt du tout ſourd, & ne rend ſon quelconque, n'aiant pas la voix place ne voye par où paſſer. Et entre les corps ſolides l'or & la pierre, pource qu'ils ſont fort pleins, ont bien peu de ſon

foible, ne reſonnant comme point, & encore ce peu qu'ils en rendent s'eſtaint incontinent. Au contraire le cuyvre eſt criard & ſonant, d'autant qu'il a beaucoup de vuyde, & ſa maſſe en eſt legere & deliée, n'eſtant pas eſtrainct de pluſieurs corps entaſſez les uns ſur les autres, ains aiant foiſon de celle ſubſtance molle qui ne reſiſte point à l'attouchement, meſlée parmy, laquelle donne aiſance à tous autres mouvemens, & recueillant la voix gracieuſement, la convoye juſques à ce que quelque choſe la trouvant, & par maniere de dire, la rencontrant par le chemin, bouſche le vuyde, & là elle s'arreſte & ceſſe de penetrer plus oultre, à cauſe de l'eſtouppement qu'elle treuve. C'eſt cela, dit-il, qui me ſemble rendre la nuict plus ſonante, & le jour moins, d'autant que la chaleur qui diſſoult l'air, fait les intervalles des atomes de tant plus petits. Seulement requiers-je, que perſonne ne s'oppoſe & contrediſe à mes premiſes & premieres ſuppoſitions.

Et me commandant Ammonius que je diſſe quelque choſe à l'encontre: Quant à tes premieres ſuppoſitions, dis-je, amy Boëthus, qui ſuppoſent qu'il y ait beaucoup de vuide, qu'elles demeurent, puis qu'il te plaiſt ainſi: mais quant au vuyde, il n'eſt pas bien ſuppoſé pour l'aiſance du paſſage & du mouvement de la voix. Car ceſte

qualité de ne pouvoir eſtre touché ny frappé, eſt plus toſt propre au ſilence & à la taciturnité quoye : là où la voix eſt un battement & percuſſion de corps ſonant, & le corps ſonant eſt celuy qui eſt accordant & correſpondant à ſoy-meſme, mobile, leger, uny, ſoupple, comme eſt noſtre air. Car l'eau, la terre & le feu ſont muets, & ſans voix d'eux meſmes, mais ils ſonnent tous quand il y entre dedans de l'eſprit & de l'air & rendent du bruit. Et quant au cuyvre, il n'y a rien de vuyde dedans, mais d'autant qu'il eſt mixtionné d'un eſprit égal & uny, pour cela eſt il reſpondant aux coups & ſonant. Et s'il falloit conjecturer par ce qu'il s'en voit à l'œil, il ſemble que le fer eſt plus vermoulu, plus troué, & plus tenant de la goffre [1], & toutefois c'eſt le metal de tous qui a le moins de voix, & qui eſt le plus ſourd. Parquoy il n'eſtoit point beſoing de donner tant d'affaire à la nuict, en eſtraignant ſon air & le comprimant, & laiſſant ailleurs des places & eſpaces vuydes, comme ſi l'air empeſchoit la voix, & luy gaſtoit ſa ſubſtance, luy qui eſt toute ſa ſubſtance, ſa forme & ſa puiſſance : & oultre cela il faudroit que les nuicts inegales, comme celles où il fait grand brouillard, ou qui ſont fort froides, fuſſent plus ſonantes que les claires & ſereines, par ce que icy s'entrepreſſent les atomes,

[1] Grec : & plus tenant d'un rayon de miel....

& là dont ils viennent ils laiſſent la place vuyde de corps : &, ce qui eſt aiſé & prompt à veoir, il faudroit que la nuict froide d'hyver fuſt plus vocale & reſonnante que la chaude de l'eſté, dont ny l'un ny l'autre n'eſt veritable.

Parquoy laiſſant là ceſte raiſon pour telle qu'elle eſt, je mets en avant Anaxagoras qui dit, que le ſoleil remuë l'air d'un mouvement tremblant & plein de battement, comme il appert par ces petites limeures & petits loppins de poulſiere qui volettent par les trous où paſſe la lumiere du ſoleil, que quelques uns appellent tiles : leſquelles ce dit-il, ſifflans & murmurans le jour, rendent par le bruit qu'elles font les voix plus malaiſées à ouïr le jour, mais que la nuict leur branlement ceſſe, & par conſequent leur ſon auſſi.

Après que j'eus dit cela, Ammonius dit, On nous jugera à l'adventure ridicules de cuider refuter Democritus, ou vouloir corriger Anaxagoras, mais toutefois ſi faut il oſter à ces petits corps d'Anaxagoras le ſifflement : car il n'eſt ny vrayſemblable, ny neceſſaire, & ſuffit d'admettre le branlement ; & le mouvement d'iceux danſans en la lumiere du ſoleil, qui diſgregent & jettent çà & là la voix. Car l'air, comme il a eſté dit, eſtant le corps & la ſubſtance propre de la voix, s'il eſt raſſis, donne voye toute droicte, unie &

continuée aux petites parcelles & aux mouvemens de la voix de tout loing. Car le calme & la bonace tranquille eſt reſonante, & au contraire la tourmente eſt ſourde, comme dit Simonides :

Car alors ny vent ny haleine
Feuilles des arbres ne proméne,
Qui la voix doulce diſgregeant
La garde de s'aller rengeant
De près aux oreilles des hommes.

Car bien ſouvent l'agitation de l'air ne permet pas que la forme de la voix bien expreſſe & articulée arrive juſques au ſentiment [1], mais tousjours en oſte & emporte elle quelque choſe de la force & de la grandeur. Or la nuict, quant à elle, n'a rien qui remue & agite l'air, & le jour une grande cauſe, à ſçavoir le ſoleil, comme Anaxagoras luy meſme a dit.

Adonc Thraſyllus fils d'Ammonius prenant la parole : Hé dea, dit-il, pourquoy, je vous prie au nom de Jupiter, allons nous attribuans ceſte cauſe à un inviſible mouvement de l'air, & laiſſons là ſon agitation & laceration toute evidente & manifeſte à noz yeux ? Car ce grand gouverneur & capitaine du ciel, le ſoleil, ne remue pas imperceptiblement ny peu à peu, juſques aux moindres parcelles de l'air, ains

[1] Grec : juſques aux oreilles.

tout

tout auſſi toſt qu'il ſe monſtre excite & remue toutes choſes,

Donnant le ſigne, auquel apparoiſſant
Le peuple va ſes œuvres commenceant,

& tout le monde le ſuit, comme ſi au nouveau jour les hommes eſtoient reſſuſcitez à une autre vie, ce dit Democritus, & ſe mettent à beſongnes qui ne ſe font pas ſans bruit & ſans crys, à raiſon dequoy Ibycus appelloit le matin, non mal à propos, Clytus, pource que lon y commence à ouir bruire & crier: là où l'air de la nuit, eſtant le plus ſouvent ſans aucune tourmente ne vague quelconque, parce que toutes choſes ſont en repos, il eſt vrayſemblable qu'il envoye la voix toute entiere, non rompue ny diminuée juſques à nous.

Lors Ariſtodemus de Cypre eſtant en la compagnie: Mais prens toi garde, dit il, Thraſyllus, que cela que tu dis ne ſoit convaincu & refuté par les combats & le marcher des grands exercites la nuict, parce que lors les voix n'en ſont pas moins ſonantes, encore que l'air ſoit bien agité & bien troublé, & à l'adventure y a il partie de la cauſe qui procede de nous. Car la plus part de ce que nous parlons la nuict, ou nous le commandons à quelques uns en tumulte, & avec paſſion qui nous preſſe, ou demandans

& enquerans quelque choſe, nous crions tant que nous pouvons, pour ce que ce qui nous eſveille & fait lever au temps que nous deuſſions dormir & repoſer, pour faire ou dire aucune choſe, n'eſt pas petit ny paiſible, ains grand, & qui nous haſte pour la néceſſité de quelque affaire d'importance, de maniere que les voix & paroles en ſortent plus vehementes & plus fortes.

## QUESTION IV.

*Pourquoy eſt-ce que des Jeus ſacrez les uns ont une ſorte de couronne, les autres une autre, mais tous ont la branche de palmier, & pourquoy lon appelle les grandes dattes Nicolas.*

COMME les jeus Iſthmiques ſe celebroient, Soſpis en eſtant juge & directeur pour la ſeconde fois, je m'eſtois ſauvé de ſes feſtins là où il feſtoyoit quelquefois pluſieurs eſtrangers enſemble, & quelquefois qu'il n'y avoit que de ſes citoiens. Mais comme il euſt une fois convié ſeulement ceux qui luy eſtoient plus grands amis, & tous gens de lettres, j'y fus auſſi ſemond entre les autres. Comme doncques les premieres tables furent levées, il y vint un qui apporta à l'orateur Herodes de la part d'un ſien familier, qui avoit emporté le pris de la louange, un

rameau de palme avec une couronne treſſée : & luy l'aiant acceptée, la luy renvoya puis après & dit, qu'il s'esbahiſſoit que de ces jeus ſacrez les uns avoient pour le pris une certaine couronne, & les autres une autre, mais tous en commun avoient le rameau de la palme. Car quant à moi, je ne me ſçaurois perſuader que ce ſoit pour la cauſe que quelques uns alleguent, diſans que c'eſt pour l'égalité des feuilles qui ſourdent & croiſſent tousjours également vis à vis l'une de l'autre, & ſemble qu'elles combattent & eſtrivent à l'envy les unes des autres, & que ce mot de νίκη, c'eſt à dire victoire, a eſté appellé de ne ceder point. Car il y a pluſieurs autres plantes qui diſtribuent également preſque au pois & à la meſure [1], la nourriture aux branches & rameaux oppoſites, & qui obſervent en cela exactement un ordre & une égalité merveilleuſe, & m'eſt advis qu'il y a plus de vrayſemblable apparence en ceux qui ſoupçonnent que les anciens ont aimé la beauté, haulteur & droicture de ceſt arbre, meſmement Homere, qui accompare la beauté de Nauſicaa [2] au tronc & tige d'un beau palmier. Car vous ſçavez qu'anciennement on jettoit aux victorieux qui avoient gaigné le pris, des roſes, de

[1] Il faut lire avec M. Reiske, καὶ ῥάβδους, & traduire : & comme d'après certaines regles.

[2] Odyſ. VI.

la chandeliere [1], & quelquefois des pommes & des grenades, cuidans les bien remunerer : mais il n'y a rien qui ſoit manifeſtement plus excellent qu'aux autres arbres en la palme, attendu qu'elle ne porte point en la Grece de fruict qui ſoit bon à manger, car il eſt imparfaict & non aſſez cuit. Car ſi elle produiſoit les dattes comme elle fait en la Syrie ou en Ægypte, ce ſeroit bien le plus beau fruict que lon ſçauroit veoir, & le plus doulx que l'on ſçauroit ſavourer, & n'y en auroit point d'autre qui fuſt digne de luy eſtre comparé. C'eſt pourquoi l'Empereur Auguſte aimant ſingulierement Nicolas [2] le philoſophe Peripatetique, qui eſtoit de fort doulce nature, long & greſle de ſtature, & aiant pluſieurs rougeurs au viſage, appella les plus belles & plus grandes dattes Nicolas, & juſques aujourd'huy encore les appelle lon ainſi. Herodes aiant deduit cela, resjouit autant l'aſſiſtance de ce qu'il avoit dit du philoſophe Nicolas, que de la queſtion propoſée.

Et pourtant, dit Soſpis, il faut que chaſcun de tant plus s'eſvertue de conferer ſur ceſte queſtion propoſée ce qu'il s'en perſuade. Quant

[1] λυχνίαν, C'eſt la roſe grecque de Pline, Hiſt. nat. XXI, 10. Ce roſier porte une fleur double ſans odeur, & n'eſt point armé de pointes comme les autres.

[2] Voyez Pline, Hiſt. nat. XIII, 8.

à moi j'y apporte, qu'il me ſemble que c'eſt pour ce qu'il faut que la gloire des vainqueurs dure & demeure ſans ſe paſſer, & ſans vieillir, autant comme il eſt poſſible : car la palme eſt d'auſſi longue durée qu'autre plante quelle qu'elle ſoit, comme meſme teſmoignent ces vers icy d'Orpheus,

Vivant autant que la palme ſublime,
Laquelle eſpand ſes feuilles à la cyme.

Et eſt le ſeul arbre de tous preſque à qui veritablement advient & appartient ce qui ſe dit de pluſieurs : c'eſt qu'elle a la feuille ferme, & qui dure & demeure tousjours, car nous ne voions point que ny le laurier, ny l'olivier, ny le meurthe, ny aucuns des autres, dont on dit que les feuilles ne tombent point, conſervent tousjours leurs premieres feuilles, ains après que les unes ſont eſcoulées ils en rejettent d'autres, & par ce moien demeurent tousjours ainſi vifs, & meſmes comme les villes : là où la palme ne perdant jamais rien des feuilles qui ſont une fois ſorties d'elle, demeure certainement tousjours feuillue de meſmes feuilles. Et c'eſt, comme je croy, ceſte vigueur là qu'ils approprient principalement à la force de la victoire.

Après que Soſpis eut achevé de parler, Protogenes le grammairien appellant par ſon nom

Praxiteles l'hiſtorien : Laiſſons, dit-il, faire à ces orateurs & rhetoriciens icy ce qui eſt de leur meſtier, arguants par conjectures & par veriſimilitudes. Mais nous, ne ſçaurions nous apporter de l'hiſtoire rien qui ſoit bien à propos de ceſte matiere ? Si eſt-ce qu'il me ſemble que j'ay leu n'agueres ès annales de l'Attique, que Theſeus le premier faiſant un jeu de pris en l'iſle de Delos, arracha un rameau de palme ſacrée, dont il fut appellé Spadix, pour ce qu'il eſtoit arraché, & non pas couppé. Autant en dit Praxiteles, mais ils demanderent à Theſeus meſme qui fut le directeur & gouverneur de ce jeu là, pourquoy il arracha un rameau de palme plus toſt que d'olivier ou de laurier. Et pourtant regarde que ce ne ſoit un pris Pithique, par ce que les Amphictyons [1] honorerent là en Delphes premierement les vainqueurs de branche de palme & de laurier, attendu que lon ne conſacre pas au dieu Pithique les lauriers & les oliviers ſeulement, mais auſſi les palmes, comme feit Nicias quand il defraya en Delos la danſe des Atheniens & les Atheniens meſmes en Delphes, &

[1] Il faut lire avec M. Reiske, ἐς Ἀμφικτύονων παιάνιον. κἀκεῖνα πρῶτα..., & traduire : & pourtant regarde, ſi ce n'eſt pas un prix pythique, comme ayant été inſtitué par les Amphictions ; ne furent-ils pas en effet les premiers qui couronnerent, en l'honneur d'Apollon, les vainqueurs aux jeux pythiques, avec des branches de laurier & de palmier ?

paravant eux Cypſelus Corinthien : car autrement noſtre dieu a aimé tousjours les combats & jeux de pris & la victoire d'iceux, aiant combattu luy meſme au jeu de la cithre, à chanter, & lancer la placque de cuyvre [1], & comme aucuns diſent, juſques au jeu de l'eſcrime des poings, & pour le moins favoriſant & ſecourant ceux qui y combattent, ainſi comme Homere meſme le teſmoigne, faiſant dire à Achilles :

Deux champions en tout l'oſt faut chercher
Qui ſachent mieux des poings eſcarmoucher,
Et celuy d'eux à qui Phebus en gloire
De bien frapper donnera la victoire.

Et des archers il fait que celuy qui invoqua l'aide d'Appollo emporta le pris, & l'autre ſuperbe, qui n'avoit point fait de priere, faillit l'oiſeau où ils tiroient : & ſi n'eſt pas croyable que les Atheniens aient ſacré & dedié le parc des exercices du corps à Apollo pour neant & ſans occaſion, ains ont eſtimé que le meſme dieu qui nous donne la ſanté, nous donne auſſi la force & diſpoſition de la perſonne pour tels jeux & combats : & y aiant aucuns d'iceux combats legers, les autres graves, on treuve par eſcript, que les Delphiens ſacrifient à Apollo ſurnommé l'eſcrimeur des poings, ceux de Candie & les

[1] Grec : & ayant lancé le diſque. Cette eſpece de palet étoit de pierre, de plomb, ou d'autre métal. Voyez Ovid. Métam. X, 175.

Lacedæmoniens auſſi, à Apollo coureur. Et ce que nous voyons que lon envoye juſques à ſon temple en la ville de Delphes, les primices des deſpouilles & du butin gaigné en guerre ſur les ennemis, & que lon luy dedie les trophées, n'eſt-ce point teſmoignage & argument qu'il a grande puiſſance d'aider à gaigner la victoire & emporter le pris ?

Ainſi comme il parloit encore, Cephiſus le fils de Theon prenant la parole : Voire mais, dit-il, cela ne ſent point ſon hiſtoire, ny les livres de geographie, ains eſtans tiré du milieu des lieux des Peripatetiques, dont oultre les argumens ils tendent fort bien à preuves apparentes & non neceſſaires, & puis encore dreſſans une feinte, comme lon fait ès tragædies, vous voulez intimider ceux qui vous contrediſent, en les menaſſant d'Apollo, combien que le bon dieu, ainſi qu'il eſt convenable à ſa bonté, ſoit à tous egal en clemence & benignité : mais nous ſuivans la trace & le chemin que Soſpis nous a fort bien monſtré, tenons nous à la palme, laquelle nous donne matiere aſſez ample de diſcourir & d'en parler : car les Babyloniens chantent & magnifient hautement ceſt arbre, comme celuy qui leur apporte trois cents ſoixante ſortes de diverſes utiltez. Quant à nous autres Grecs, il ne nous eſt point utile, mais pour inſtruire &

preſcher les champions des jeux ſacrez encore pourroit on tirer quelque profit de ce qu'il ne porte point de fruit : car eſtant un très beau & très grand arbre, il n'engendre point, au moins en noſtre païs, tant il eſt gaillard & bien diſpoſt, ains par ceſte bonne diſpoſition emploiant & conſumant toute ſa nourriture à groſſir & fortifier le corps, comme feroit un bon champion à ſe bien exerciter, il luy en demeure bien peu, & qui ne vaut gueres pour emploier en ſemence. Mais outre tout cela il a une proprieté qui luy eſt peculiere à luy ſeul, & qui n'advient à nul autre, que je vous vais dire : car ſi vous mettez deſſus & le chargez de quelque peſant fardeau, il ne plie point ſoubs le fais, ains ſe courbe & ſe voulte à l'encontre, comme reſiſtant à ce qui le charge & le preſſe. Autant en eſt il des combats des jeux ſacrez, car ceux qui par foibleſſe du corps ou laſcheté de cœur leur cedent, ils les plient : mais ceux qui robuſtement & magnanimement ſupportent l'exercice, non ſeulement du corps, mais auſſi du courage, ce ſont ceux qui en ſont elevez & haulſez en tout honneur.

## QUESTION V.

*Pourquoy eſt-ce que ceux qui naviguent ſur le Nil, en puiſent l'eau pour leur uſage avant le jour.*

QUELQU'UN demanda la cauſe, pourquoy les batteliers qui naviguent ſur la riviere du Nil prennent & puiſent l'eau pour leur boire, non de jour, mais de nuict. Si y en avoit qui diſoient, que c'eſtoit pour ce qu'ils craignoient le ſoleil, qui en eſchauffant l'eau la rend plus aiſée à s'empuantir, & ſe corrompre : car tout ce qui eſt attiedi & eſchauffé eſt tousjours plus prompt & plus diſpoſé à mutation, & s'altere facilement par la relaxation de ſa propre qualité, là où la froideur reſtraingnant ſemble conſerver & contenir chaſque choſe en ſon naturel, meſmement l'eau : & qu'il ſoit ainſi que la froideur de l'eau ait vertu de conſerver, la neige le teſmoigne, qui garde long temps la chair de ſe corrompre, là où la chaleur fait ſortir toute choſe hors de ſon naturel eſtre, meſmement le miel, car il ſe perd quand il bouilt, & s'il demeure crud, non ſeulement il ſe conſerve, mais il aide à conſerver les autres choſes. A quoy font très grande foy les eaux des lacs, leſquelles ſont auſſi bonnes à boire l'hyver comme les autres, & l'eſté devien-

nent fort mauvaiſes & maladives. Parquoy la nuict reſpondant à l'hyver, & le jour à l'eſté, ils ont opinion que l'eau demeure plus longuement ſans ſe tourner ny gaſter quand on la prend la nuict.

A ce propos, qui de ſoy-meſme eſt aſſez vrayſemblable, encline la raiſon, comme preuve non artificielle confirmant ceſte obſervation des batteliers : car ils diſent qu'ils puiſent l'eau eſtant encore la riviere quoye & raſſiſe, là où de jour elle devient bien tóſt toute trouble & terreuſe, par ce que beaucoup d'hommes en prennent, beaucoup de beſtes y courent çà & là, & ce qui eſt tel eſt aiſé à pourrir : car tout ce qui eſt meſlé eſt plus en danger de ſe tourner que ce qui eſt ſimple, par ce que la mixtion & meſlange fait un combat, & le combat apporte l'alteration. Or la putrefaction eſt une eſpece d'altération : c'eſt pourquoy les peintres appellent les mixtions de couleurs phthoras, c'eſt à dire, corruptions : & le teindre, le poëte l'appelle μιῆναι, infecter : & le commun uſage de parler appelle ce qui eſt ſimple & pur ἄφθαρτον καὶ ἀκήρατον. Mais principalement la terre meſlée avec l'eau altere & gaſte ſa qualité & ſon naturel d'eſtre bonne à boire. Voilà pourquoy les eaux croupies & dormantes ſont plus aiſées à ſe corrompre, d'autant qu'elles ſe rempliſſent plus de terre, là où

celles qui courent, fuyent & eſchappent ceſte meſlange. Et pour ceſte cauſe à bonnes enſeignes a loué Heſiode,

Vive fontaine à val tousjours coulante,
Que rien ne trouble & ne rend turbulente.

Car ce qui n'eſt point corrompu eſt plus ſalubre, & n'eſt point corrompu ce qui eſt tout ſimple, non meſlé & pur, à quoy font grande foy les diverſitez & differences de la terre : car celles qui paſſent par terre de montagne & pierreuſe ſont plus fermes & plus crues que celles des marets & des plaines, d'autant qu'elles ne tirent pas quant & elles beaucoup de terre. Et la riviere du Nil coulant par païs plains, ou pour mieulx dire, eſtant comme un ſang meſlé avec la chair, en eſt bien doulce, & ſe remplit de jus qui ont une force peſante & nutritive, mais elle eſt ordinairement meſlée & trouble, & de tant plus encore ſi elle eſt remuée, par ce que le mouvement & agitation meſle la ſubſtance terreſtre avec l'humeur, là où quand elle eſt repoſée elle s'en va à bas, à cauſe de ſa peſanteur. Voilà pourquoy ils puiſent leur eau la nuict, joinct qu'ils previennent le ſoleil, lequel enléve ordinairement & corrompt ce qu'il y a de plus leger & de plus delié ès eaux.

## Question VI.

*De ceux qui viennent tard au ſoupper : & parmy cela, d'où ſont appellez ces mots ἀκράτισμα, ἄριστον & δεῖπνον.*

Mes plus jeunes enfans eſtoient demourez un peu plus qu'il ne falloit au theatre, à voir & ouir les esbattemens que lon y faiſoit, & eſtoient à ceſte cauſe venus tard au ſoupper, à l'occaſion dequoy ceulx de Theon ſe jouans à eulx les appelloient κωλυσιδείπνους, c'eſt à dire, empeſchans le ſoupper : & ζοφοδορπίδας, comme qui diroit, ſouppans de nuict : & eulx ſe revenchans les appelloient reciproquement τρεχεδείπνους, c'eſt à dire, courans au ſoupper. Et y eut quelqu'un des plus aagez qui dit que c'eſtoit celuy qui arrivoit tard qui ſe devoit appeller τρεχέδειπνος, car il ſe haſte de venir plus viſte que le pas, quand il ſent qu'il a demeuré à venir. A propos dequoy il allegua une plaiſanterie de Battus le bouffon de Cæſar, lequel appelloit Epithymodipnos, c'eſt à dire, deſirans ſoupper, ceulx qui y venoient tard : car, dit il, combien qu'ils euſſent des affaires, ils aiment tant les bons morceaux, qu'ils n'ont pas refuſé quand on les a conviez. Mais j'alleguay que Polycharmus jadis un des orateurs qui ſe meſloient du gouverne-

ment à Athenes, en une ſienne harengue, où il rend raiſon au peuple de ſa maniere de vivre, met entre autres choſes, « Voilà, Seigneurs » Atheniens, comment j'ay veſcu : mais oultre » cela, jamais eſtant appellé à ſoupper je n'y » vins le dernier ». Car cela ſemble eſtre fort populaire, & au contraire lon hait ceux que lon eſt contraint d'attendre, comme faſcheux, & voulans faire des graves & des ſeigneurs.

Et Soclarus voulant defendre mes jeunes gens : mais Alcæus, dit il, n'appelle point Pittacus, Zophodorpidas, pour ce qu'il ſouppoit tard, mais pour ce qu'il n'avoit ordinairement que des petites, baſſes & viles perſonnes à ſoupper chez luy : car de ſoupper plus toſt, c'eſtoit anciennement un reproche : & dit on que ce mot Acratiſma, qui ſignifie desjeuner, vient de Acratia, c'eſt à dire intemperance. Adonc Theon prenant la parole : Il ne fault pas, dit il, adjouſter foy à ceulx qui nous ramenent la façon de vivre des anciens en jeu, car ils diſent qu'eſtans hommes laborieux, & moderez en leur vivre, ils prenoient le matin un peu de pain trempé dedans du vin dès le poinct du jour, & non autre choſe, & qu'ils appelloient cela Acratiſma, à cauſe d'Acratos, qui ſignifie le vin pur : & ὄψον, la viande que lon appareilloit pour le ſoupper au ſoir, ce que ſignifie ce mot ὄψε, par ce qu'ils

ne ſouppoient que le ſoir, après qu'ils avoient depeſché tous leurs affaires.

De là on vint à demander, d'où eſtoient derivez ces mots là, Dipnon & Ariſton. Si faiſoit on compte qu'Ariſton & Acratiſma ſignifioient une meſme choſe. En teſmoignage de quoy ils apportoient Homere qui dit, qu'Eumæus appreſtoit Ariſton, c'eſt à dire le diſner, à l'aube du jour,

Au poinct du jour le diſner appreſteront [1].

Et ſembloit y avoir appatence qu'Ariſton fuſt derivé comme Aurion, qui ſignifie demain, de la matinée : & Dipnon, pource qu'il ſe fault repoſer, car on ſouppe après que lon a fait quelque beſongne, ou bien en la faiſant. Ce que lon peult encore monſtrer par le teſmoignage d'Homere qui dit,

Quand ſon ſoupper le boucheron appreſte.

Si ce n'eſt qu'on veuille dire, qu'Ariſton ſoit dit pour ce qu'ils diſnoient de ce qu'ils trouvoient le premier, ſans peine & ſans manufacture de cuiſine : & leur ſoupper eſtoit elabouré & appreſté, dont ils appellerent l'un ῥᾷστον, comme qui diroit, très-facile : & l'autre διαπεπονημένον, c'eſt à dire elabouré & travaillé.

[1] Odyſ. XVI, 2.

Mais mon frere Lamprias, qui de ſon naturel eſtoit facetieux & aimoit à rire : Puis que, dit il, il eſt loiſible de babiller tout ce que lon veult, je vous veulx monſtrer que les mots & paroles des Romains ſont plus propres que celles des Grecs : car ils appellent le ſoupper Cœnam, à cauſe de la compagnie, qu'ils ſouppoient enſemble, par ce qu'ils diſnoient ordinairement à par eulx anciennement, & ſouppoient en compagnie de leurs amis : & Prandium, le diſner, Ariſton, derivé de ὥρα, qui ſignifie le matin : car ἔνδιον, ſignifie matinal, & ἐνδιάζειν, repoſer après le diſner : ou bien il ſignifioit un desjeuner & manger du matin, avant qu'ils fuſſent ἐνδεεῖς, c'eſt à dire aians neceſſité de manger. Je laiſſe à vous dire qu'ils appellent στρώματα, ſtrata, les licts : οἶνος, vinum le vin : μέλι, mel, le miel : ἔλαιον, oleum, l'huile : γεύσασθαι guſtare, gouſter : προπίνειν, præbibere, boire l'un à l'autre, de meſmes termes que les Grecs. Mais qui pourra nier que κωμάζειν, comeſſari, ne ſoit derivé de κῶμος, qui ſignifie banqueter : & miſcere de κεράζειν, c'eſt à dire, tremper le vin? comme dit Homere,

> Il lui meſla en ſa couppe du vin,
> Avec de l'eau.

Et menſa, pour ce que lon la met au milieu : &

& panem, le pain, pour ce qu'il fait ceſſer la faim : & coronam, un chappeau de fleurs, de ce mot cranos, c'eſt à dire, la teſte & l'armet, comme Homere l'appelle quelque part κραανὴ : & cædere, fouetter, de δέρειν : & dentes, les dents ὀδοντες : & labra, les levres, λαβεῖν βορὰν, pour ce que lon en prend la viande. Il fault doncq ou que nous oyons ces telles derivations là ſans rire, ou que nous ne donnions pas ſi facilement entrée à ceulx qui rongnent & retranchent ainſi des parties des noms, ne plus ne moins que ſi c'eſtoient des cheveux.

## Question VII.

*Des preceptes pythagoriques, par leſquels ils commandoient de ne recevoir point d'arondelles* [1] *en ſa maiſon, & de brouiller le lict incontinent que lon eſtoit levé.*

Sylla de Carthage, comme je fuſſe arrivé à Rome, où il y avoit bien long temps que je n'avois eſté, m'envoya prier qu'il me donnaſt le banquet de la bien venue, comme diſent les Romains, & y convia quelques autres amis non en grand nombre, & entre autres un Lucius de la Thoſcane, diſciple du philoſophe Pythagori-

[1] Hirondelles.

que Moderatus. Ceſtuy appercevant que noſtre Philinus ne mangeoit point de choſe qui euſt eu vie, comme il eſt aſſez ordinaire, il ſe meit en propos de Pythagoras, & maintint qu'il eſtoit de la Thoſcane non jà de par ſon pere, comme quelques autres ont voulu dire, mais affermant qu'il y avoit eſté & né & nourry & enſeigné. Ce qu'il prouvoit principalement par ces preceptes allegoriques & ſymboliques. Comme entre autres qu'il commandoit, que lon brouillaſt les draps incontinent que lon eſtoit levé du lict : & que lon ne laiſſaſt point la forme du cul de pot en la cendre quand on l'en oſtoit, ains que lon remuaſt la cendre : que lon ne receuſt point d'arondelles en ſa maiſon, de ne paſſer point la balance, ne nourrir point en ſa maiſon beſtes qui euſſent les ongles crochues : par ce, dit il, que toutes choſes là que les Pythagoriques diſent & eſcrivent de paroles, les Thoſcans ſeuls l'obſervent de faict, & s'en gardent.

Ce que Lucius aiant dit, on en trouva eſtrange celuy des arondelles, de chaſſer de ſa maiſon un animal innocent & humain, tout autant comme ceulx qui ont les ongles crochues, qui ſont les plus cruels & les plus ſanguinaires : car Lucius meſme n'approuvoit pas la ſolution & interpretation que les anciens luy donnoient,

que cela couvertement deſignoit les familiers qui ſont rapporteurs & detracteurs, qui parlent en l'oreille, car l'arondelle n'en tient rien du monde, bien parle elle & crie beaucoup, mais non pas plus que les pies, les perdris & les poules. Ne ſeroit-ce point doncques, ce dit Sylla, à cauſe de la fable que Progné tua ſes enfans, qu'ils abominent ainſi les arondelles, à fin de nous faire de loing deteſter ces cas là, pour leſquels & Tereus & les femmes feirent & ſouffrirent choſes illicites & horribles, dont juſques au jourd'huy on les appelle les oiſeaux Daulides [1]? Et Gorgias le Sophiſte, comme une arondelle euſt jetté de ſon eſmeut [2] ſur luy, regardant à mont : cela, dit il, n'eſt pas beau, Philomele, ou bien, cela eſt commun : car ils ne chaſſent pas de la maiſon le roſſignol qui eſt de la meſme Tragædie, & ne l'en banniſſent pas. Tout autant, dis-je, ſeroit il raiſonnable de l'un que de l'autre : mais conſidere ſi c'eſt point pour la meſme raiſon qu'ils ne reçoivent point les animaulx aux ſerres crochues, qu'ils reprennent auſſi l'arondelle, d'autant qu'elle mange chair, tue & devore principalement les cigales qui ſont ſacrées, & muſiciennes. Et puis elle vole tout contre terre pour pren-

[1] Daulides, du nom d'une petite ville Daulus où le cas fut commis. *Amyot.*

[2] De ſon ordure. Emeuter ſe trouve dans Marot pour éternuer.

dre les petits animaulx, comme dit Ariſtote : & puis elle eſt ſeule de tous les animaulx qui ſont ſoubs noſtre toict, qui y loge ſans rien payer, & y vit ſans rien contribuer & apporter. Car la cicogne qui n'a ny couverture ny retraitte, ny ſecours aucun de nous, nous baille toutefois tribut de ce qu'elle marche ſeulement ſur la terre, car elle va çà & là tuant les ſerpents & les crapaux qui ſont ennemis mortels de l'homme : Et elle aiant toutes ces choſes là de nous, incontinent qu'elle a achevé de nourrir ſes petits s'en va que lon ne la voit plus, tant elle eſt ingrate & deſloyale. Et, ce qui eſt encore plus eſtrange, ſeule de tous les animaulx domeſtiques elle ne s'apprivoiſe jamais, ny jamais ne ſe laiſſe toucher & manier à l'homme, ny n'a converſation ny communication quelconque, ny d'œuvre ny de jeu, avec luy : ce que la mouſche fait de peur qu'elle a d'en recevoir mal, par ce qu'on la dechaſſe ſi ſouvent : mais l'arondelle le faict pour ce que de ſa nature elle hait l'homme, & qu'elle ne ſe fie point en luy, elle demeure tousjours ſauvage & ſouſpeçonneuſe. S'il fault donc prendre cela, non pas de droit fil, ce que les paroles diſent, mais par reflexion comme des apparitions de choſes qui apparoiſſent en d'autres, Pythagoras nous propoſant cela comme le moule & patron d'un ingrat & desloyal, il nous ad-

moneſte de ne recevoir point en noſtre familiarité & amitié ceux qui pour un temps s'approchent de nous, & ſe retirent deſſous noſtre toict, ny ne leur donner point de communication de noſtre maiſon, de l'autel domeſtique, & des plus ſainctes obligations.

Aiant dit cela, il ſembla que j'euſſe donné à la compagnie aſſeurance de parler : car ils commancerent d'appliquer hardiment aux autres ſymboles des interpretations morales. Car Philinus dit, qu'ils commandoient que lon troublaſt la forme de la marmite qui eſtoit emprainte dedans la cendre, nous enſeignants qu'il ne falloit laiſſer aucune marque ne veſtige apparent de cholere, ains après qu'elle eſtoit esboulue & raſſiſe, effacer toute rancune. Et la confuſion des draps au ſortir du lict, à aucuns ſembloit n'avoir rien de caché deſſous, ains ſeulement deſignoit qu'il n'eſtoit pas honneſte que lon veiſt la place & la forme emprainte comme le mary avoit couché avec ſa femme : mais Sylla conjecturoit, que c'eſtoit plus toſt une dehortation & divertiſſement d'y coucher ſus jour, quand on plie dès le matin le preparatif qu'il faut pour dormir, par ce qu'il faut repoſer la nuict, & le jour ſe lever pour travailler, & ne laiſſer pas au lict ſeulement la trace de ſon corps : car à rien ne ſert un homme qui dort, non plus que quand

il eſt mort. A quoy ſembloit auſſi que ſe rapportoit ce que les Pythagoriens commandoient, N'aider point à ſes amis à deſcharger un fardeau, mais bien à le charger & le mettre ſus leurs eſpaules : comme n'approuvans aucune pareſſe ny aucune oyſiveté.

## QUESTION VIII.

*Pourquoy eſt-ce que les Pythagoriens entre tous animaulx s'abſtenoient le plus de manger des poiſſons.*

ET pour ce que pendant que ces choſes ſe diſoient, Lucius ne les approuvant ny reprouvant, ains ſe tenant tout quoy, eſcoutoit ſans mot dire, & penſoit en ſoy meſme, Empedocles appellant Sylla par ſon nom [1] : Si d'adventure l'amy Lucius s'offenſe & ne prent pas plaiſir à ce que nous diſons, il ſeroit temps deſormais que nous nous deportiſſions de plus en parler, mais ſi cela eſt du precepte de leur ſilence, à tout le moins m'eſt il advis que cela ſe peuſt bien dire & communiquer aux autres, pourquoy c'eſt qu'ils s'abſtenoient principalement

[1] J'ai un peu changé ici l'ordre d'Amyot, qui dans toutes les éditions commence la queſtion VIII au mot *ſi d'adventure*, qui eſt dépendant de la phraſe précédente, & qui en eſt la ſuite néceſſaire. Xilander, H. Etienne & le traducteur Anglois n'ont pas cru qu'on pût autrement diviſer ces deux queſtions.

de manger du poiſſon : car on trouve cela par eſcript des anciens Pythagoriens, & ay parlé à quelques diſciples d'Alexicrates, qui eſt de noſtre temps, leſquels mangent bien un peu quelquefois des autres animaulx, voire & en ſacrifient auſſi, mais pour rien ils ne taſteroient pas ſeulement du poiſſon : non comme je croy, pour la cauſe que diſoit Tyndares Lacedæmonien, qui eſtimoit que ce fuſt pour l'honneur qu'ils portoient au ſilence, à raiſon duquel celuy qui portoit mon nom, Empedocles, qui le premier a ceſſé d'enſeigner Pythagoriquement, c'eſt à dire de

Regles donner de ſageſſe cachée,

appelle les poiſſons ellopas, comme aiant la voix attachée & enfermée au dedans : mais pour ce qu'ils eſtimoient que la taciturnité eſtoit choſe ſinguliere & entierement divine, attendu meſmement que les dieux monſtrent par œuvres & par effects, ſans voix ny parole, aux ſages, ce qu'ils veulent : Lucius reſpondit doulcement & ſimplement, que quant à la vraye cauſe, peult eſtre, demoureroit elle encore cachée & non divulguée : mais il n'y a rien qui empeſche de taſcher d'en rendre quelqu'une, où il y ait pour le moins de l'apparence & veriſimilitude.

Theon le grammairien a eſté le premier qui a

dit, qu'il ſeroit bien difficile de pouvoir monſtrer & prouver que Pythagoras ait eſté Thoſcan, mais que pour certain il avoit long temps converſé & habité avec les ſages d'Ægypte, là où il avoit approuvé, ambraſſé & loüé grandement pluſieurs de leurs religieuſes cerimonies, meſmement celles des febves, parce que Herodote eſcrit, qu'ils n'en mangent ny n'en ſement point, ny ne peuvent pas ſeulement les regarder : & quant aux poiſſons, nous ſçavons certainement que juſques icy ils s'en abſtiennent, & vivans chaſtement ſans eſtre mariez, ils refuyent auſſi l'uſage du ſel de la mer, tellement qu'ils n'en mangent ny à part ny meſlé avec les autres viandes, dont on amene pluſieurs occaſions, les uns d'une ſorte, les autres d'une autre. Mais il y en a une vraye, c'eſt l'inimitié qu'ils portent à la mer, comme element ſauvage, eſtrange de nous, ou pour mieulx dire ennemy mortel de la nature humaine. Car les dieux ne ſe nourriſſent point d'elle, comme les Stoïques eſtiment que les aſtres s'en nourriſſent, ains au contraire ſe perd en elle le pere & le ſauveur du païs de l'Ægypte, qu'ils appellent le decoulement d'Oſiris, & en lamentant celuy qui naiſt à la main droicte, & petit à la gauche, couvertement ils donnent à entendre la fin & perdition du Nil, qui ſe fait en la mer, à l'occaſion dequoy ils eſtiment, qu'il ne ſoit pas loiſible

de boire de ſon eau, ne qu'il y ait rien de tout ce qu'elle engendre, produit, ou nourrit, qui ſoit munde ny propre à l'homme, attendu qu'ils n'ont ny le reſpirer commun avec nous, ny paſture & nourriture approchante de la noſtre, ains l'air qui nourrit & entretient tous autres animaulx, leur eſt à eulx mortel & pernicieux, comme s'ils eſtoient nez & vivans en ce monde contre la nature & contre toute commodité: & ne ſe fault pas esbahir ſi pour la haine de la mer, ils tiennent les animaulx d'icelle eſtranges, & non idoines ne dignes d'eſtre meſlez avec leur ſang & leurs eſprits, veu qu'ils ne daignent pas ſeulement ſaluer les pilotes & mariniers, quand ils les rencontrent, pource qu'ils gaignent leur vie ſur la mer. Sylla loüant ce diſcours y adjouſta des [1] Pythagoriens, que quand on faiſoit ſacrifice aux dieux, ils taſtoient bien des primices de ce qui leur eſtoit immolé, mais qu'il n'y avoit poiſſon quelconque que lon ſacrifiaſt ny que lon offriſt aux dieux.

Après qu'ils eurent achevé, je me pris à dire: Quant à ces Ægyptiens là, dis je, il y aura pluſieurs, & doctes hommes & ignorans, qui combattront contre eulx pour la defenſe de la mer, en reputant de combien de commoditez elle rend noſtre vie plus abondante, plus heureuſe & plus

[1] Touchant les....

doulce. Mais quant à ces trefves & ſurſeance de guerre des Pythagoriens avec les poiſſons, pour autant qu'ils ſont eſtranges de nous, elle eſt merveilleuſement impertinente & ridicule, ou, pour mieux dire, inhumaine & cruelle, attendu qu'ils rendent aux autres animaulx un guerdon [x] & recompenſe de leur couſinage, & de leur parenté, qui ſent merveilleuſement ſa barbarie du Cyclops, en les ruant, conſumant & mangeant. Et toutefois lon dit, que Pythagoras quelquefois achetta un traict de filé de peſcheurs, & puis qu'il commanda que lon laiſſaſt aller en la mer tout ce qui eſtoit dedans la ſeinne, qui n'eſtoit pas un acte d'homme qui haiſt ou meſpriſaſt les poiſſons comme ſes ennemis, ou comme des eſtrangers, puis qu'il paya leur rançon les trouvant priſonniers, comme s'ils euſſent eſté ſes parents & bons amis : Et pourtant l'humanité, equité & doulceur de ces gents là nous donne à penſer & ſoupçonner tout le contraire, que ce fuſt plus toſt pour un exercice de la juſtice, & une accouſtumance, qu'ils pardonnoient aux animaulx de la mer, par ce que tous les autres donnent aucunement cauſe à l'homme de leur mal faire, là où les poiſſons ne nous offenſent en aucune maniere, & quand bien ils en auroient la nature & la volonté, encore ne la pourroient ils pas executer.

[x] Un bienfait. *Guerdonneur*, bienfaiteur.

Or peult on conjecturer par les memoires & par les ſacrifices des anciens, qu'ils eſtimoient un cas abominable & deteſtable, non ſeulement de manger, mais auſſi de tuer une beſte qui ne feiſt point de dommage & de tort. Mais à la fin ſe voians reſerrez, pour le grand nombre des beſtes qui s'eſtendoient par tout : & davantage aiants eu un oracle d'Apollo en Delphes, comme lon dit, qui leur commandoit de ſecourir les fruicts de la terre qui periſſoient, ils commancerent à les immoler aux dieux : tremblans neantmoins encore de peur & redoutants, ils appelloient cela ἔρδειν & ῥέζειν, qui ſignifient faire, penſans faire une grande choſe que de tuer une creature qui euſt vie : & juſques au jourd'huy encore gardent ils ceſte cerimonie fort religieuſement, de jamais ne la maſſacrer qu'elle n'ait fait ſigne de la teſte, après que lon a fait les libations & effuſions de vin deſſus, comme ſi elle le conſentoit, tant ils eſtoient retenus & reſervez à commettre tout acte d'injuſtice : combien que ſi tout le monde s'abſtenoit de tuer & manger des poules & des connins [1], à fin que je ne parle point des autres beſtiaux, dedans brief temps on ne pourroit ny habiter dedans les villes, ny jouïr d'aucuns fruicts de la terre.

Et pourtant la neceſſité aiant du commance-

[1] Des lapins.

ment introduit l'uſage de manger la chair, maintenant il ſeroit bien malaiſé pour la volupté de l'oſter & faire ceſſer : là où le genre des animaulx maritimes n'uſants ny de meſme air, ny de meſme eau que nous, ny s'approchants de noz fruicts, ains eſtants, par maniere de dire, compris en un autre monde, & aiant ſes bornes & limites propres & diſtinctes, leſquelles ils ne ſçauroient paſſer, qu'incontinent il ne leur couſte la vie pour la punition, ne laiſſe à noſtre ventre occaſion quelconque, ne petite ny grande, de leur courir ſus : & eſt toute chaſſe, toute priſe & peſcherie de poiſſon, manifeſtement œuvre de gourmandiſe & de friandiſe, qui ſans aucune occaſion juſte ne legitime trouble les mers, & deſcend juſques au fond des abyſmes. Car on ne ſçauroit appeller le rouget barbé, λιβοτέιραν, paiſſeur de blé, ny le ſcare τρυγήφαγον, mangeur de vendange, ny les mulets ou les lubins, σπερμολόγους, cueille-ſemences, comme nous ſurnommons les beſtes terreſtres, les accuſants des maulx qu'elles nous font : & ne ſçaurions imputer au plus grand poiſſon qui ſoit en toute la mer, la moindre injure dont nous nous plaignons tacquinement d'un chat, ou d'une ſouris. Au moien dequoy ſe retenans, non par la crainte de la loy ſeule, de faire tort & injure à l'homme, mais auſſi par inſtinct de nature, à toute choſe qui

ne nous fait ny deſplaiſir ny dommage, ils uſoient moins de poiſſon, que de toute autre viande. Car ſans injuſtice, toute la negotiation & entremiſe des hommes, en cela eſtant fort curieuſe & ſuperflue, monſtre une grande intemperance de gourmandiſe & de friandiſe.

Parquoy Homere fait que non ſeulement les Grecs, eſtans campez ſur le deſtroict de l'Helleſpont, s'abſtiennent de manger poiſſon, mais ny les delicats Pheaciens, ny les ribaux pourſuivans de Penelopé, quoy qu'ils fuſſent bien diſſolus, & tous habitans en des iſles, ne ſe ſont jamais ſervis en leurs tables de viandes venues de la mer: ny les compagnons d'Ulyſſes en tout ce grand & long voyage qu'ils feirent par la mer, ne jetterent oncques hameçon ne filé en mer pour peſcher, tant qu'ils eurent du pain,

> Sinon après qu'ils ſe veirent à chef
> Entierement des vivres de leur nef.

Un peu au paravant qu'ils meiſſent les mains ſur les vaches du Soleil, lors ils commancerent à peſcher des poiſſons, non pour friandiſe, mais pour nourriture neceſſaire,

> Avec courbez hameçons ils peſchoient
> Tant leurs boyaux de la faim ſe trenchoient.

De maniere que par meſme neceſſité ils mangeoient des poiſſons, & tuoient les bœufs du

Soleil : tellement que c'eſtoit partie de ſainɛteté ; non ſeulement entre les Ægyptiens & les Syriens, mais auſſi entre les Grecs, que de s'abſtenir de manger des poiſſons, par ce que oultre l'injuſtice encore abominoient ils la curioſité de telle mangeaille.

En ceſt endroit Neſtor prenant la parole : Et quoy, dit il, ne fera lon donques point de compte de mes citoiens, non plus que des Megariens ? Si m'avez vous toutefois ouy ſouvent dire, que les presbtres de Neptune, que nous appellons Hieramnemones, ne mangent jamais poiſſon. Car ce dieu là ſe ſurnomme Phytalmios, comme qui diroit nourriſſant les plantes. Et les deſcendans de l'ancien Hellen ſacrifient à Neptune Patrogenien, c'eſt à dire progeniteur, aiants opinion que l'homme eſtoit né d'une ſubſtance humide, comme les Syriens. Et c'eſt pourquoy ils adorent le poiſſon, comme eſtant de meſme generation & de meſme nourriture qu'eulx, philoſophants en cela avec plus d'apparence & de raiſon, que ne fait Anaximander, lequel n'afferme pas que les hommes & les poiſſons aient eſté nez en meſmes lieux, ains dit que les hommes ont premierement eſté nez dedans les poiſſons meſmes, & nourris comme les petits, & puis quand ils furent devenus ſuffiſans de s'aider, alors ils en furent jettez dehors, & ſe prirent à la terre.

Tout ainſi doncq comme le feu mange le bois auquel il eſt allumé, encore que ce ſoit ſon pere & ſa mere, ainſi comme dit celuy qui a inſeré les nopces de Ceyx entre les œuvres d'Heſiode : auſſi Anaximander en prononceant que le poiſſon ſoit le pere & la mere des hommes, il en blaſme & condamne le manger.

## QUESTION IX.

### *S'il eſt poſſible qu'il s'engendre de nouvelles maladies.*

PHILON le medecin aſſeuroit, que la maladie de ladrerie [1] avoit eſté cogneuë de bien peu de temps en ça, par ce qu'il n'y a aucun des anciens medecins qui en face mention, combien qu'ils ſe travaillaſſent à traicter de je ne ſçay quelles autres menuës ſubtilitez difficiles à comprendre au vulgaire. Mais je luy alleguay un teſmoing de la philoſophie. Athenodorus, lequel en ſon premier livre des maladies populaires eſcrit, que non ſeulement la ladrerie, mais auſſi la rage qui fait craindre l'eau, vindrent premierement en evidence du temps d'Aſclepiades. Si s'eſmerveillerent tous les aſſiſtans, que ces maladies là euſſent

[1] Grec : Elephantiaſis, lépre, farcin, ladrerie. Pline, (Hiſt. nat. XXVI, 5.) dit que cette maladie, qu'il décrit avec ſoin, n'étoit connue en Italie, que depuis le grand Pompée.

lors tout nouvellement pris leur naiſſance & conſiſtence en la nature : & ne trouvoient pas moins eſtrange d'autre coſté, que ſi grandes & ſi grieſves maladies euſſent eſté cachées & incogneues aux hommes par un ſi long temps, mais toutefois la plus part inclinoit plus en ceſte ſeconde opinion, par ce qu'ils ne ſe pouvoient perſuader que la nature en telles choſes fuſt dedans le corps humain, comme dedans une ville amatrice & inventrice de nouvelleté.

Diogenian meſme diſcourut, que les paſſions & maladies de l'ame alloient leur grand chemin ordinaire & accouſtumé, combien que la meſchanceté ſoit fort copieuſe en toutes ſortes, & fort audacieuſe à tout entreprendre, & que l'ame ſoit en ſon liberal arbitre & maiſtreſſe de ſe pouvoir tourner & changer facilement ſi bon luy ſemble, & a ſon deſordre quelque choſe d'ordonné, gardant les bornes de ſes paſſions, comme fait la mer de ſes flots & de ſes flux & reflux, de maniere qu'elle ne produit aucune eſpece nouvelle de vice, ne qui ait eſté incogneuë aux anciens,& dont ils n'aient point eſcrit : & bien qu'il y ait pluſieurs differences de cupiditez, infinis mouvemens de peur, & tant d'eſpeces de douleur, & de formes de volupté, que lon auroit bien à faire à les compter, neantmoins il n'y en a pas une qui ſoit venue en eſtre depuis

depuis hier & devant-hier, ains y ſont de toute ancienneté [1] : & n'y a homme qui ſçeuſt dire, depuis quel temps, & d'où eſt venue une nouvelle maladie au corps, ny une moderne paſſion, meſmement qu'il n'a pas chez ſoy ny en ſoy le principe de mouvement, comme à l'ame, ains eſt attaché de communes cauſes à la nature univerſelle, & compoſé d'une temperature dont l'infinie varieté vague neantmoins dedans le pourpris de certaines bornes comme feroit un vaiſſeau qui flotteroit & branſleroit tousjours dedans un circuit renfermé. Car l'eſtabliſſement d'une maladie ne peut eſtre ſans cauſe, introduiſant au monde irregulierement & contre toute loy de nature, une production & puiſſance procedant de ce qui n'eſt point. Or eſt il impoſſible de trouver une nouvelle cauſe, car il n'y a point de nouvel air, il n'y a point d'eau eſtrangere, ny de petegrine nourriture, dont noz predeceſſeurs n'aient jamais gouſté, qui de quelque monde nouveau, ou bien d'aucuns entremondes ſoit en noz jours tout freſchement icy decoulée. Car nous ſommes malades des meſmes choſes dont nous vivons : & n'y a point

[1] Le texte grec a conſervé la forme des vers de l'Antigone de Sophocle ( vers 462 ), d'où cette penſée eſt tirée. Le tragique y fait dire à Antigone que les décrets de la nature ſont immuables & éternels, *& qu'ils ne ſont point venus en eſtre depuis hier & devant hier....* C'eſt ce que Plutarque applique fort improprement aux maladies.

de propres & peculieres ſemences de maladies ; ains les corruptions d'icelles choſes dont nous vivons, envers nous, & les fautes & erreurs que nous commettons envers elles troublent noſtre nature : & ces troubles & tumultes là, ont des differences eternelles, leſquelles prennent ſouvent de nouveaux noms, mais les noms ſont de l'inſtitution & uſage des hommes, & les paſſions en ſoy ſont de la nature : ainſi celles là qui ſont finies, eſtans diverſifiées par ceux cy qui ſont infinis, c'eſt cela qui nous a deceus & abuſez. Et comme il eſt impoſſible qu'il ſe commette à l'improuveu ſoudainement quelque nouveau barbariſme ou incongruité ès parties d'oraiſon à part, ou bien en la liaiſon d'icelles enſemble : auſſi les temperatures des corps humains ont leurs fourvoyemens & leurs tranſgreſſions certaines & determinées, eſtant compris en nombre certain tout ce qui eſt ſelon & contre nature. C'eſt ce qu'ont voulu ſignifier les ingenieux inventeurs & compoſiteurs des fables, qui diſent que lors que les geans feirent la guerre aux dieux, il naſquit des animaux fort eſtrangers & monſtrueux, eſtant la lune deſvoyée, & ſe levant d'autre coſté que dont elle avoit accouſtumé : & ceux cy veulent que la nature produiſe des maladies nouvelles, comme des monſtres, ſans inventer cauſe quelconque ny vrayſemblable ny incroyable d'un tel

desbauchement, ains prononçans & affermans que le plus ou moins d'aucunes maladies en ſoient des nouveautez & diverſitez : en quoy ils ſont mal, mon bon amy Philon. Car la tenſion & augmentation adjouſte bien nombre & grandeur, mais pour cela elle ne tranſporte point le ſubject hors du premier genre : comme je penſe que ceſte Elephantie, lepre ou ladrerie, n'eſt qu'une vehemence de galle, & la rage craignant l'eau, une augmentation des paſſions d'eſtomach & de melancholie. Et m'eſmerveille comment nous avons oublié que Homere meſme ne l'a point ignoré : car il eſt certain qu'il a appellé le chien λυσσητῆρα, à cauſe de ceſt accident là de la rage, à laquelle il eſt ſubject, dont on dit que les hommes qui enragent, ont le mal de Lyſſé [1].

Diogenian aiant ainſi parlé, Philon meſme luy reſpondit un peu en refutant ſes raiſons, & me ptia de ſecourir les anciens medecins que lon condamnoit ainſi d'ignorance ou de nonchalance des choſes principales, s'il eſt vray que ces maladies là ne ſoient pas plus recentes & plus modernes que leur aage. Premierement doncques il ſemble que Diogenian n'ait pas bien ſuppoſé, que les tenſions & relaxations, augmentations & diminutions ne facent point de

[1] De rage.

differences, & ne tranſportent point les ſubjects hors de leurs genres. Car par ce moien il faudra doncques dire, que le vin ne ſoit point different du vinaigre, ny l'amertume de l'aſtriction [1], ny le froment de l'yvraye, ny la mente ſauvage de la cultivée. Et toutefois ce ſont toutes ſorties & mutations de leurs qualitez, aux unes relaxations & affoibliſſemens, quand elles ſe paſſent : & aux autres tenſions & roidiſſemens, quand elles ſe renforcent, & prennent vigueur. Où il faudra que nous diſſions que le vent clair & blanc, ne differe point de la flamme, ny la flamme de la lueur, ny la gelée de la roſée, ny la greſle de la pluye, ains que toutes ces choſes ne ſont que roidiſſemens & renforcemens : & par conſequent faudra auſſi dire, que la cecité & aveuglement ne differera en rien de la veuë baſſe & ternie, ne le baillement de la nauſée de la maladie cholere, & qu'elles ne ſont diſtantes que du plus & du moins : & toutefois encore ne feroit cela rien à propos contre ce qui eſt dit : car s'ils confeſſent que ceſte tenſion & augmentation de vehemence ſoit venue premierement en ce temps, eſtant la nouveauté en la quantité, non en la qualité, l'abſurdité eſtrange demourera tousjours. Et puis Sophocles aiant bien dit touchant les choſes que lon meſcroit eſtre

[1] Aigreur.

de preſent, parce qu'elles n'ont pas eſté par le paſſé,

Tous cas jadis enſemblément
Advindrent du commancement :

il ſemble auſſi qu'il y ait raiſon de dire, que n'eſtant pas le cours ouvert, comme la barriere levée, les maladies ne coururent pas toutes enſemble pour ſortir en eſtre, mais que l'une venant tousjours après l'autre, queuë à queuë, chaſcune a pris ſa premiere naiſſance en quelque temps.

Bien pourroit on, dis-je, par conjecture eſtimer, que les unes ſont venues de faute & d'indigence, comme celles que nous engendre la chaleur, quand elle nous donne, ou la froidure, & que ce ont eſté les premiers : & que les repletions, les delicareſſes & les voluptez ſont venues puis après avec oyſiveté & pareſſe, qui pour l'abondance de vivre, ont fait beaucoup & de mauvaiſes ſuperfluitez, dont ſont procedées pluſieurs diverſes ſortes de maladies, les meſlanges & entrelaſſeures deſquelles, les unes avec les autres, amenent tousjours quelque choſe de nouveau. Car ce qui eſt ſelon nature eſt ordonné & determiné, par ce que nature n'eſt autre choſe que l'ordre, ou bien l'effect de l'ordre : mais le deſordre, comme le ſable de Pindare, ne ſe peut comprendre en nombre certain, & ce qui

eſt contre nature eſt incontinent indeterminé & infiny. Car dire verité ne ſe peut qu'en une ſorte, & de mentir, les affaires nous en donnent moien en infinies ſortes, & les accords, conſonances & convenances, ont leurs raiſons certaines, mais les erreurs que les hommes font en la lyre, au chant, & en la danſe, on ne les ſçauroit comprendre, combien que Phrynichus poëte tragicque die de ſoy meſme,

J'ai de baller des ſortes differentes,
Autant que fait de vagues violentes,
En la marine agitée, lever
Toute une nuict perilleuſe d'hyver.

Et Chryſippus eſcrit, que les diverſes complications [1] & entrelaſſeures de dix propoſitions ſeulement, ſurmontent le nombre d'un million: mais Hipparchus l'en reprent, & prouve que l'affirmative monte cent quarante & neuf mille, & la negative des meſmes propoſitions, trois cents dix mille, neuf cents cinquante & deux. Et Xenocrates a aſſeuré que le nombre des ſyllabes que font les lettres joinctes & meſlées enſemble, monte à la ſomme de cent millions & deux cens mille [2]. Pourquoy doncques trou-

[1] Combinaiſons.

[2] Les algébriſtes modernes ont pouſſé très-loin la doctrine des combinaiſons. On eſt étonné du nombre des combinaiſons poſſibles des 24 lettres de l'alphabet.

vera lon eſtrange que le corps aiant en ſoy tant de diverſes facultez, & acquerant encor tous les jours, par ce qu'il boit & qu'il mange, tant de differentes qualitez, attendu meſmement qu'il uſe & de mouvemens & de mutations qui n'ont ny temps ny ordre tousjours un & certain. Si les complications & entrelaſſeures de tant de choſes enſemble apportent de nouvelles, & inuſitées ſortes de maladies, comme Thucydides eſcrit que fut la peſtilence à Athenes, conjecturant que ce n'eſtoit pas maladie ordinaire en ces païs, par ce que les beſtes de proye qui mangent chair, ne vouloient pas toucher aux corps qui en eſtoient morts. Et ceux qui furent malades à l'entour de la mer rouge, ainſi comme Agatharchides eſcrit, eurent des accidens eſtranges, que perſonne n'avoit jamais ne leus ne veus: & entre autres, qu'il leur ſortoit de petits ſerpenteaux, qui leur mangeoient le gras des jambes, & les ſouris des bras. Et quand on leur cuidoit toucher, ils rentroient au dedans, & s'enveloppans parmy les muſcles engendroient des boſſes & apoſtumes qui faiſoient des douleurs intolerables: ceſt inconvenient n'avoit jamais eſté veu devant, & jamais n'a eſté reveu depuis, ny

Voici celui que Preſtet a démontré dans ſon algébre, 1,391,721, 658,311,264,960,263,919,398, 102,100. Voyez *the univerſal Dictionnary of arts and ſciences: by Harris.*

à d'autres qu'à ceux là, comme pluſieurs autres accidents.

Car il y a eu homme qui aiant eſté bien longuement travaillé d'une retention d'urine, jetta à la fin par la verge un feſtu d'orge avec ſes neuds [1]: & nous ſçavons que un noſtre amy & hoſte, jeune adoleſcent, rendit avec grande quantité de ſemence une petite beſtiole veluë, qui avec pluſieurs pieds marchoit bien viſtement: Et Ariſtote eſcrit que la nourrice d'un Timon en la Cilicie ſe retiroit à part deux moys durant, tous les ans, ſans boire ny manger, ny donner autre apparence de vie, ſinon qu'elle reſpiroit. Et certes il eſt eſcript ès livres Meloniens [2], qu'un certain ſigne de ceux qui ont le foye gaſté eſt, quand ils eſpient diligemment par la maiſon les ſouris domeſtiques, & qu'ils courent après, ce qui ne ſe voit maintenant nulle part. Et pourtant ne nous eſmerveillons point, ſi nous voions venir en eſtre quelque choſe qui paravant n'ait point eſté, ny

[1] Un bourgeois de Mons ayant été taillé, on lui trouva une pierre oblongue faite comme une grappe, & qui avoit pour baſe un épi de bled incruſté de la matiere pierreuſe: il avoit pénétré dans la veſſie, parce que le malade s'étoit trouvé un jour ſi cruellement tourmenté de la gravelle, qu'il avoit eſſayé de ſe ſonder avec un épi de bled, qu'il n'avoit pu enſuite retirer de l'urètre, où il s'étoit perdu. Hiſtoire de l'Académie des Sciences, T. IV, p. 190, édition *in*-12. Amſterdam, Schreuder, 1762.

[2] Liſez: Menoniens. Voyez au ſujet de cet ouvrage & de ſon auteur Reines. Var. Lect. I, 10, Reiske.

auſſi s'il vient puis après à defaillir. Car la cauſe en eſt la nature des corps, qui prennent tantoſt une & tantoſt une autre temperature : & ſi Diogenian nous veut introduire un air nouveau, une eau petegrine, laiſſons les là, combien que nous ſçavons bien que les ſectateurs de Democritus diſent & eſcrivent, que des mondes qui periſſent hors de ceſtui cy, & des corps eſtranges qui de celle infinité de mondes influent en ceſtui cy, bien ſouvent il naiſt des principes de peſtilences & d'accidents extraordinaires. Laiſſons auſſi les particulieres corruptions qui adviennent en divers pais, ou par tremblemens de terre, ou par ardeurs & ſeicheresſes exceſſives, ou par pluies extraordinaires, deſquelles cauſes il eſt force & que les vents, & que les rivieres & ruiſſeaux ſe reſentent, attendu qu'ils naiſſent de la terre, qu'ils en deviennent malades & s'en alterent.

Mais il ne faut pas omettre les alterations & changemens qui adviennent en noz corps des choſes que nous mangeons & beuvons, & du reſte du traictement de la perſonne : car pluſieurs choſes, dont les anciens n'ont jamais taſté ne gouſté, ſont maintenant en delices, eſtimées très ſavoureuſes, comme le breuvage du miel & de vin, & la ſommade. Quant à la cervelle, on dit qu'ils ne la nommoient pas ſeulement, ains la jettoient, aiant en horreur de l'ouir nommer ſeule-

ment [1]. Et quant au concombre, au melon, au citron & au poivre, je cognois encore beaucoup de vieilles gens qui n'en ſçauroient gouſter. Parquoy il eſt croyable que noz corps reçoivent un eſtrange changement, & alterent leur temperature, acquerans peu à peu une qualité toute autre, & une ſuperfluité d'excremens toute differente qu'au paravant. Et ſi eſt encore à croire, que la mutation de l'ordre des viandes y fait beaucoup : car les froides tables que lon appelloit au paravant d'huytres, de heriſſons de mer, d'œufs durs, de ſalades & herbages cruds, eſtans comme des pietons diſpos & legers, que lon a transferez de la queuë à la teſte de l'armée, ont maintenant le premier lieu, là où elles ſouloient anciennement avoir le dernier.

Auſſi fait grande diverſité ce que nous appellons Propoma, comme qui diroit, l'avant boire : car les anciens ne beuvoient pas ſeulement de l'eau devant que de manger [2] : & main-

[1] Il y a ici une lacune, comme l'obſerve Xilander. Mais on peut aiſément rétablir le texte en ſon entier, d'après Euſthatius qui cite ce paſſage dans ſes commentaires ſur l'Iliade. On lira donc : les anciens ne mangeoient point de cervelle, ils la rejettoient & en avoient horreur : d'où eſt venu une eſpece de proverbe, par lequel, ſous la dénomination de cervelle, on déſignoit un homme ou une choſe dont on ne faiſoit pas de cas.

[2] L'uſage de boire le matin de l'eau à jeun, pour balayer, pour ainſi dire, les reſtes de la digeſtion de la veille, eſt recommandé par tout ce qu'il y a eu de médecins habiles.

tenant à jeun avant que manger, eſtans preſque yvres, après qu'ils ont bien trempé leurs corps, ils commancent alors à manger, & leur eſtomach bouillant desjà, ils y fourrent toutes choſes inciſives & aigues pour irriter & provoquer l'appetit, & puis s'empliſſent encore d'autres viandes.

Mais il n'y a rien qui ait eu plus de pouvoir d'apporter mutation, & engendrer des nouvelles maladies, que tant de façons que lon donne à la chair de noſtre corps ès baings, car on l'amolliſt premièrement & la fond on, comme le fer au feu, & puis on luy donne la trempe avec l'eau froide.

Là Phlegeton & Acheron ardents
De rouge feu ſe coulent au dedans.

Il me ſemble que ſi quelqu'un de ceux qui ont veſcu un peu devant nous, voyoit la porte ouverte de noz eſtuves, il pourroit dire cela [1]. Là où les anciens uſoient d'eſtuves ſi temperées & ſi doulces, que le roy Alexandre aiant la fievre couchoit & dormoit dedans, & les femmes des Gaulois y portans les pleins pots de boulie, là mangeoient avec leurs enfans qui ſe la-

[1] Ce vers d'Homère, Odyſ. X, 513; il faut le traduire autrement qu'Amyot, pour conſerver le ſens du poëte, qui dit ſeulement que le brûlant Phlegeton réunit ſes eaux à l'Acheron.

voient quant & elles. Mais maintenant il ſemble que ceux qui ſont dedans les eſtuves ſoient aux gros ſanglots, tant ils halettent & palpitent, comme ceux qui eſtouffent : & l'air que lon y reſpire eſtant meſlé de feu & d'humidité, ne laiſſe pas un endroit du corps à repos, ains croulle, ſecouë, & remuë de ſon lieu juſques à la moindre parcelle, tant que nous venions à les eſteindre ainſi enflammez & brouillans[1]. Il n'eſt doncques point beſoing, Diogenian, de cauſes peregrines venants de dehors, ny des entremondes, ains, ſans aller plus loing que nous meſmes, le changement de la façon de vivre eſt ſuffiſante cauſe pour pouvoir & engendrer & faire ceſſer en nous des maladies.

## QUESTION X.

*Pourquoy eſt-ce que lon ne croit point aux ſonges de l'automne.*

FLORUS s'eſtant mis ſur les problemes & queſtions naturelles d'Ariſtote, que lon avoit portées pour paſſer le temps aux Thermopyles, ſe remplit luy meſme de pluſieurs doubtes, & en remplit encore les autres, comme font ordinairement les hommes ſtudieux, rendans en cela

[1] Voyez ſur les bains, le Traité de la Santé, T. XVII, dans les Morales.

teſmoignage à Ariſtote qui dit, que le beaucoup ſçavoir apporte beaucoup d'occaſions de douter. Si nous donnoient les autres queſtions agreable paſſetemps & entretien en nous promenant ſur jour, mais ce que lon dit des ſonges, qu'ils ſont plus mal aſſeurez & incertains principalement ès mois que les feuilles tombent des arbres, Phavorinus aiant vacqué le reſte du jour à autres lettres, ſe remeit ſus après ſoupper : ſi ſembloit à tes familiers, qui ſont mes enfans, qu'Ariſtote avoit ſuffiſamment ſolu la queſtion, & penſoient qu'il n'en falloit rien enquerir ne dire davantage, ſinon en attribuer, comme il fait, la cauſe aux fruicts nouveaux : car eſtans encore frais en leur vigueur ils engendrent en noz corps beaucoup de vents & de brouillemens : car il n'eſt pas vrayſemblable que le vin ſeul brouille & ſe courrouce, ny que l'huile eſtant frais faitte face du bruit en bruſlant dedans les lampes, faiſant la chaleur evaporer ce qu'il y a de ventoſité, ains nous voyons que & les bleds, & les fruicts des arbres nouveaux, ſont enflez & tenduz, juſques à ce qu'ils aient exhalé tout ce qu'il y a de crud, & de flatueux en eux. Or qu'il y ait des viandes qui facent ſonger, & qui engendrent des viſions turbulentes en dormant, on en allegue le teſmoignage des febves, & la teſte du poulpe, deſquelles viandes on commande

de s'abſtenir à ceulx qui veulent deviner les choſes à advenir par leurs ſonges.

Or eſtoit Phavorinus merveilleuſement grand amateur d'Ariſtote, & attribuoit à l'eſchole peripatetique ceſte louange, que leur doctrine eſtoit plus vrayſemblable que de nuls autres philoſophes : mais lors il tira un ancien propos de Democritus hors de la fumée, dont il eſtoit tout obſcurcy, pour le fourbir & eſclaircir. Suppoſant ceſte vulgaire opinion que dit Democritus, que les images ſe profondent dedans noz corps à travers les pores, & que revenans du fond elles nous cauſent les viſions que nous avons en dormant, & qu'elles viennent de tous coſtez, ſortans des utenſiles, des habillemens, des plantes, mais principalement des animaux, à cauſe qu'ils ſe meuvent beaucoup, & ont de la chaleur, aians non ſeulement les ſimilitudes & formes empraintes des corps, comme Epicurus penſe, qui ſuit juſques icy l'opinion de Democritus [1] & puis la laiſſe là, mais auſſi tirans après ſoy les apparences des mouvemens de l'ame, & des conſeils, des mœurs, & des paſſions, & que en-

[1] Il a déjà été queſtion de cette opinion de Démocrite. Ce endroit-ci de Plutarque la développe parfaitement. Voyez page 283. Non ſeulement Démocrite croyoit voir en l'air des images ſenſibles de tout ce qui tombe ſous nos ſens, mais encore des images mêmes ſenſibles des paſſions & affections de l'ame.

trans avec cela elles parlent comme ſi c'eſtoient choſes animées, & diſtinctement appottent à ceux qui les reçoivent, les opinions, les paroles, les diſcours, les affections de ceux qui les tranſmettent, quand en entrant elles retienent encores les figures bien expreſſes & non confuſes, ce qu'elles font quand leur cours & cheminement ſe fait viſte par l'air bien uny, ſans trouver empeſchement quelconque. Or l'air de l'automne, auquel les arbres perdent leurs feuilles, aiant beaucoup d'inegalitez & aſpretez, divertit & deſtourne en pluſieurs pars les images, & rend leur evidence foible & fuyante, eſtant obſcurcie par la tardité & demeure de leur cheminement : comme au contraire quand elles ſaultent hors des choſes qui en ſont groſſes, & qui bruſlent d'ardeur de les enfanter, qu'elles ſont beaucoup, & paſſans viſtement leur chemin, elles rendent alors les apparences toutes fraiſches & fort ſignifiantes.

Et puis jettant ſon regard ſur Autobulus, & ſe prenant à rire : il me ſemble, dit-il, que je vous voy appareiller de combattre les umbres de ces images icy, & paſſans l'attouchement de la main ſur une vieille opinion, comme ſur une peinture, vous y penſez faire quelque choſe [r].

[r] Grec : vous vous propoſez de rendre avec de nouvelles couleurs toute leur fraîcheur à des traits ſurannés.

Ne faittes point le fin avec nous, ce reſpondit adoncq Autobulus : car nous ſçavons bien que vous tenez & approuvez l'opinion d'Ariſtote, mais pour luy donner luſtre, vous luy comparez celle de Democritus, pour luy ſervir d'umbre & de feuille. Nous renverſerons doncq celle là, & combattrons ceſte cy qui accuſe les nouveaux fruits, & blaſme ce que nous aimons tant, ſans propos : car & l'eſté & l'automne porteront teſmoignage, que lors que nous mangeons les fruits les plus frais, & aiant plus belle cotte [1], comme dit Antimachus, c'eſt lors que nous avons les ſonges moins trompeurs & moins menteurs. Mais ces mois là qui font tomber les feuilles des arbres, eſtans aſſis & logez aux fauxbours de l'hyver, ont desjà reduits les grains & les fruits des arbres à leur parfaitte concoction, & rendus fleſtris, ridez, greſles, & aians perdu tout ce qu'il y avoit de violent & de furieux. Et quant au vin nouveau, ceux qui le boivent le plus recent, c'eſt ordinairement au mois de febvrier [2] après l'hyver, & ce jour là auquel on commance, nous autres en noſtre païs l'appellons, le jour

[1] Grec : Et étant plus ſucculens. Le mot *cottir* ne ſe dit plus actuellement que parmi le peuple, pour déſigner les fruits meurtris. Une pomme *cottie*.

[2] Les autres ſuyvans Theodorus Gaza liſent, au mois de novembre, devant l'hyver. *Amyot.* Grec : Antheſtérion. Voyez les Obſervations ſur le T. III, p. 336.

de

de la bonne fortune : & les Atheniens l'appellent Pithœgia, pour ce que lon y ouvre les tonneaux. Mais quant au mouſt qui bouilt encore, nous voions que juſques aux manœuvres meſmes craignent d'en boire.

Ceſſans doncq de calomnier les dons des dieux, prenons un autre chemin, auquel nous conduit le nom meſme de la ſaiſon, & des ſonges venteux & trompeurs : car la ſaiſon [1] s'appelle φυλλοχόος, à cauſe que les feuilles des arbres tombent pour la froideur & ſeichereſſe du temps, ſi ce n'eſt de quelque arbre qui ſoit de temperature chaulde & graſſe, comme l'olivier, le laurier, & la palme, ou bien humide, comme le lierre, & le meurthe : car à ceux là leur temperature leur ſert, & aux autres non, par ce que ceſte proprieté collante & retenante ne leur demeure pas eſtant leur humidité naturelle ou gelée de froid, ou deſeichée, pour ce qu'elle eſt foible, & qu'il y en a peu : le florir doncques & le croiſtre & verdoyer aux plantes, & encore plus aux animaux, vient de l'humidité & de la chaleur, & au contraire la froideur & la ſeichereſſe leur ſont mortelles. Voilà pourquoy Homere appelle de bonne grace les hommes verds & gaillards δερσοὺς, c'eſt à dire humides, & ſe resjouir ἰαίνεσθαι comme qui diroit, s'hu-

[1] L'automne.

mecter & arroſer : & au contraire, ce qui eſt eſpouventable & douloureux, ῥιγεδανὸν, & κρυερὸν, comme qui diroit, roide & tranſſi de froid, & un corps mort & ſeiché comme une mommie s'appelle ἀλίβας, ſans humeur, & σκελετὸς une anatomie ſeichée au ſoleil ou à la fumée, qui ſont tous mots tendans à injurier & diffamer la ſeichereſſe. Davantage le ſang, qui eſt la principale force & vertu qui ſoit en nous, eſt enſemble & chaud & humide, & la vieilleſſe eſt defectueuſe de l'un & de l'autre. Or ſemble il que l'automne ſoit comme la vieilleſſe de l'année achevant ſa revolution : car l'humidité n'eſt pas encore venue, & la chaleur s'en eſt desjà allée, ou n'eſt plus forte, & qui eſt un ſigne de froideur & de ſeichereſſe, il rend les corps enclins & diſpoſez aux maladies. Or eſt il neceſſaire que l'ame compatiſſe & ſe ſente des indiſpoſitions du corps, & que les eſprits eſtans figez & engroſſis, la vertu divinatrice s'offuſque & ſe terniſſe, ne plus ne moins qu'un mirouer qui eſt tout eſpris de brouillas : voilà pourquoy il ne rend & ne renvoye rien qui ſoit bien exprimé ne bien apparent, d'autant qu'il eſt mal poly & ridé, non reluyſant & liſſé.

# SOMMAIRES

## DU NEUVIEME LIVRE.

QUESTION I. *Des vers qui ont eſté autrefois opportunément ou importunément eſcriez.*

QUESTION II. & III. *Pour quelle cauſe a eſté A miſe la premiere des lettres : & en quelle proportion a eſté compoſé le nombre des voyelles & demy-voyelles.*

QUESTION IV. *Quelle main de Vénus bleça Nicomedes.*

QUESTION V. *Pourquoy eſt-ce que Platon dit, que l'ame d'Ajax eſtoit venue la vingtieſme au ſort.*

QUESTION VI. *Que ſignifie la fable, en laquelle on feint que Neptune fut vaincu : & pourquoy les Athéniens effacent & oſtent le deuxieſme jour du mois d'aouſt.*

QUESTION VII. *Pourquoy eſt-ce que les accords ſont diviſez & diſtribuez en trois.*

QUESTION VIII. *En quoy different les intervalles mélodieux & accordants.*

QUESTION IX. *Quelle eſt la cauſe qui fait l'accord, & pourquoy eſt-ce que quand on touche enſemble deux cordes accordées, la mélodie eſt au bas.*

QUESTION X. *Pourquoy eſt-ce que les revolutions du ſoleil & de la lune, eſtants égales en nombre, neantmoins on voit que la lune eclipſe plus ſouvent que ne fait le ſoleil.*

QUESTION XI. *Que nous ne demourons pas tousjours meſmes & uns, d'autant que notre ſubſtance coule tousjours.*

QUESTION XII. *Lequel eſt plus vraiſemblable, que les eſtoilles ſoient en nombre pair.*

QUESTION XIII. *Une queſtion de loix contraires tirée du troiſieme de l'Iliade d'Homere.*

QUESTION XIV. *Du nombre des Muſes, ce qui s'en dit non vulgairement.*

QUESTION XV. *Qu'il y a trois parties au bal, mouvement, geſte, & monſtre : & que c'eſt que chaſcune d'icelles parties : & ce qu'il y a de commun entre l'art de la poëſie & celle de baller.*

# LIVRE NEUVIEME.

## QUESTION PREMIERE.

*Des vers qui ont eſté autrefois opportunément ou importunément eſcriez* [1].

CE neufieme livre des propos de table ; Soſſius Senecion, contient les propos qui furent tenus à Athenes en la feſte & ſolemnité des Muſes, par ce que le nombre novenaire convient & eſt fort bienſeant aux Muſes : & ſi le nombre des queſtions ſurmonte la dizaine ordinaire des autres livres, il ne s'en fault point esbahir, par ce qu'il falloit rendre aux Muſes tout ce qui appartient aux Muſes ſans leur rien oſter ny retenir, non plus qu'aux choſes ſacrées, attendu que nous leur devons plus de choſes & de plus belles, que celles-là. Ammonius eſtant capitaine de la ville d'Athenes, en faveur de Diogenianus [2] voulut ſçavoir comment profitoient les jeunes hommes qui eſtudioient aux lettres, en la geometrie, en la rhetorique,

[1] Bien ou mal appliqués.

[2] *En faveur de Diogenianus*, c'eſt-à-dire, POUR RENDRE UN HOMMAGE PUBLIC AUX SOINS DE DIOGENIANUS POUR L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE. Choſe ſacrée & précieuſe dans tous les états bien adminiſtrés.

& en la muſique : & pour ce faire, il convia à ſoupper les plus fameux regents & maiſtres qui fuſſent en la ville. Il y avoit encore pluſieurs autres gents doctes & ſtudieux, & preſque tous ſes familiers & amis. Or Achilles ès jeux des funerailles de Patroclus ne convia à ſoupper avec luy que ſeulement ceux qui avoient combattu teſte à teſte à oultrance, voulant, ainſi comme lon dit, que ſi les armes d'aventure les avoient allumez de cholere, ou d'appetit de vengeance l'un encontre de l'autre, qu'ils la depoſaſſent & quittaſſent en buvant & mangeant à meſme table enſemble. Mais il advint lors tout le contraire à Ammonius, car la jalouſie, contention & emulation de ces regents s'eſchauffa davantage quand ils eurent bien beu, & desjà commançoient à s'entrearguer & defier les uns les autres ſans ordre ny jugement : parquoy il commanda premierement au muſicien Eraton de chanter ſur la lyre. Si commança ſon chant par ces vers,

Il n'y a doncq pas une ſeule ſorte
De quereller [1].

Et fut loüé d'avoir ſceu bien à propos accommoder & appliquer les paroles de ſon chant à ce qui ſe preſentoit.

Et puis il meit en avant ce ſubject & argu-

[1] Heſiod. *Opera & Dies*, 11.

ment de deviſer des vers opportunément proferez, diſant que cela non ſeulement avoit bonne grace, mais auſſi quelquefois apportoit grande utilité. Si fut incontinent en la bouche d'un chaſcun, le poëte qui aux nopces du roy Ptolomeus, lequel eſpouſoit ſa propre ſœur, & eſtoit eſtimé faire en cela un acte eſtrange & illicite, commança ſon chant par ces vers,

Lors Jupiter deité ſouveraine,
Manda Juno ſa femme & ſœur germaine.

Et celuy qui s'appareillant pour chanter après ſoupper devant le roy Demetrius, comme le roy luy euſt envoyé ſon fils Philippus, qui eſtoit encore un petit enfant, adjouſta ſur le champ,

Nourry le moy ce fils en diſcipline
Qui d'Hercules & de moy ſoit bien digne.

Et Anaxarchus, comme Alexandre en un ſoupper luy jettaſt des pommes, en ſe levant de table dit ce vers,

Un dieu ſera par un homme blecé [1].

Et un très gentil enfant de Corinthe, eſtant mené priſonnier entre les autres, quand la ville fut priſe, comme Mummius pour eſprouver ceulx qui eſtoient de libre condition les feiſt eſcrire, il eſcrivit ces vers,

[1] Anaxarque renvoya les pommes à Alexandre en prononçant ce vers.

O bien heureux & trois & quatre fois,
Ceulx qui ſont morts cy devant des Grejois [1].

On dit qu'il feit ſi grand'pitié à Mummius, qu'il s'en prit à pleurer, & qu'il remeit pour l'amour de luy en liberté tous ceux qui eſtoient de ſa parenté. Auſſi feit on mention de la femme d'un Theodorus joüeur de tragædies, laquelle eſtant le jour prochain qu'ils devoient faire à l'envy à qui gaigneroit le pris, ne le voulut pas recevoit à coucher avec elle : mais comme il fut retourné du theatre où il avoit gaigné & emporté le pris, elle le baiſa, & luy dit ce vers,

D'Agamemnon le noble fils, il t'eſt
Ores permis faire ce qu'il te plaiſt.

Auſſi y en eut il qui en alleguerent pluſieurs autres importunément proferez [2], & qu'il eſtoit bon de ſçavoir comment pour s'en garder, comme de Pompée le grand, après qu'il fut de retour de ſa grande expedition, le maiſtre qui monſtroit à ſa fille, luy voulant faire voir comment elle avoit profité, aiant fait apporter un livre pour la faire lire, luy ouvrit en un tel endroit,

Tu es venu ſain & ſauf de la guerre,
Que pleuſt à dieu qu'on t'y euſt mis en terre.

Et comme une nouvelle incertaine ſans auteur euſt eſté apportée à Caſſius Longinus, que ſon

[1] Odyſ. V, 306. Gréjois, Grecs. | [2] Cités mal à propos.

fils eſtoit mort en païs eſtrange, n'en pouvant ſçavoir la verité, ny auſſi en oſter la ſuſpicion de ſa fantaſie, il y eut un ſenateur desjà homme d'aage, qui le venant viſiter, luy dit, ne meſpriſeras tu point, Longinus, ce vain bruit de ville incertain, & ceſte nouvelle qui a eſté ſemée par quelque homme malin? Comme ſi tu ne ſçavois pas bien, & que tu n'euſſes pas leu ceſte ſentence,

> Jamais en vain publique renommée,
> Ne ſe trouva avoir eſté ſemée [1].

Et celuy qui en l'iſle de Rhodes en plein theatre à un grammairien qui luy demandoit un carme, pour là deſſus faire monſtre de ſon ſçavoir devant le peuple, bailla ceſtuy-cy,

> Va t'en dehors ceſte iſle viſtement,
> Va des vivans le pire garniment.

Et ne ſçait on s'il le feit de propos deliberé, pour faire injure à ce pauvre grammairien, ou ſi ce fut envis qu'il rencontra à propos. Tant y a que ce devis appaiſa gentilment & dextrement le tumulte.

[1] Heſiod. *Opera & Dies*, 761.

## QUESTION II & III.

*Pour quelle cauſe a eſté* A *miſe la premiere des lettres : &, en quelle proportion a eſté compoſé le nombre des voyelles & demy-voyelles.*

ESTANT la couſtume à Athenes durant les feſtes des Muſes, que lon portoit par la ville des ſorts, & que ceux qui ſe rencontroient tiroient au ſort, à qui demanderoit le premier quelque queſtion de lettres à ſon compagnon. Ammonius craignant que gents de meſme profeſſion ſe rencontraſſent enſemble, ordonna que ſans tiret au ſort, le geometrien propoſeroit une queſtion au grammairien, & le rhetoricien au muſicien, & reciproquement auſſi qu'ils reſpondroient. Parquoy Hermias le geometrien, propoſa à Protogenes le grammairien, qu'il luy diſt la cauſe pour laquelle A eſtoit miſe la premiere de toutes les lettres. Il luy rendit la cauſe qui ſe dit par les eſcholes, car il eſt certain qu'à très juſte tiltre les voyelles precedent toutes les muettes & demy-voyelles, & entre icelles y en aiant aucunes longues, les autres breves, les autres ambiguës, & de deux temps que lon appelle, ces dernieres à bon droit doivent eſtre jugées de plus grande dignité & puiſſance, & entre elles doit avoir &

tenir le rang de capitaine celle qui va tousjours devant, & jamais derriere les deux autres, comme eſt alpha, laquelle ne veult jamais ſeconder iota, ny aller après ipſilon, de maniere que des deux il s'en face une ſyllabe, ains comme s'en courrouçant & s'oſtant de là, elle veult avoir ſa propre place : & au coutraire mettez la avec laquelle vous voudrez des deux autres, prouveu qu'elle aille devant, elle s'accordera & fera des ſyllabes comme nous voions en ces mots, ἄυριον, & αὐλεῖν, & en ces autres ἅιας & ἀιδεῖσθαι, & innumerables autres tels, ainſi va elle devant toutes les autres, & l'emporte, comme font ceux qui combattent à toutes les cinq ſortes de jeux ſacrez devant les communes, par ce qu'elle eſt voyelle devant les autres voyelles, par ce qu'elle eſt de deux temps, & devant celles de deux temps, par ce qu'elle marche tousjours la premiere, & jamais ne va après ny ne ſuit les autres.

Quand Protogenes eut achevé, Ammonius m'appella & me dit, ne veulx tu point ſecourir Cadmus, toy qui es Bœotien ? car on dit qu'il meit Alpha la premiere, devant toutes les autres, par ce que Alpha en langage Phenicien ſignifie un bœuf, qu'il reputoit non le ſecond, ny le troiſieme, comme fait Heſiode, mais le premier entre les meubles neceſſaires à l'homme. Non pas moy, dis je, car je ſuis plus tenu de ſecourir plus

toſt mon grand pere, ſi je puis, que non pas celuy de Bacchus : Car Lamprias mon grand pere diſoit, que la premiere voix diſtincte & articulée que l'homme prononce c'eſt par la puiſſance de l'alpha : car le vent & l'eſprit qui ſort de la bouche ſe forme principalement par le mouvement des levres, leſquels eſtans ouverts, de la ſimple ouverture il en ſort ce premier ſon là, qui eſt le plus ſimple de tous, & qui a le moins de beſoing de manufacture, n'appellant pas meſme la langue à ſon ſecours, ny ne l'attendant pas, ains ſort dehors, elle demourant immobile en ſa place. Auſſi eſt-ce la premiere voix que les petits enfans jettent, & appelle lon ἀΐειν qui ſignifie ouïr quelque voix, pour ce que tousjours s'entend celle voix, & pluſieurs autres ſemblables dictions, comme ᾄδειν, ἀυλεῖν, ἀλαλάζειν, & croy auſſi que ἄειρειν & ἀνοίγειν non ſans cauſe ont ainſi eſté nommez de l'entrebaillure & ouverture des levres, par laquelle ce ſon là en ſort : & pourtant tous les noms des autres lettres muettes ſe ſervent de l'alpha, comme d'une lumiere pour eſclairer leur aveuglement, excepté une. Car il n'y a que le pi où la puiſſance de ce ſon là ne ſoit employée : car quant au phi & au chi, l'un eſt le cappa mué en aſpre ſon, & l'autre le pi.

A quoy Hermias reſpondit qu'il approuvoit l'une & l'autre raiſon. Et que ne nous dis tu

doncques, s'il y a quelque raiſon & proportion du nombre des lettres ? comme il me ſemble qu'il y en a, dont je prens argument, par ce que la multitude des muettes & des demy-voyelles n'eſt point fortuite ny des unes envers les autres, ny envers les voyelles auſſi, ains ſe trouve eſtre ſelon la premiere proportion & medieté que nous appellons arithmetique, par ce que eſtans les unes neuf, & les autres huit, le nombre du milieu vient à ſurmonter egallement, comme il eſt ſurmonté, & les deux bouts eſtans aſſemblez enſemble, le plus grand au regard du plus petit eſt en proportion telle que le nombre des Muſes à celuy d'Apollo, par ce que le neuf eſt attribué aux Muſes, & le ſept à Apollo, leſquels deux conjoincts enſemble ſont le double de celuy du milieu, à bonne raiſon, par ce que les demy-voyelles qui ſont entre les deux extremitez, participent de la puiſſance & efficace des deux bouts.

Mercure, dit il, fut celuy qui premierement trouva les lettres en Ægypte, & pourtant les Ægyptiens pour repreſenter la premiere lettre peignent Ibis, d'autant qu'elle eſt dediée à Mercure : & mal, ſelon mon jugement, donnant la precedence de toutes les lettres à une beſte qui n'a ny voix, ny ſon quelconque. Et attribue lon à Mercure le quatre principalement entre les nom-

bres : & y a pluſieurs qui eſcrivent qu'il naſquit auſſi au quatrieme jour du mois : & puis le quatre multiplié par quatre, fait les premieres que lon appelle Pheniciennes, à cauſe de Cadmus. Et des autres qui ont depuis eſté inventées, Palamedes le premier en inventa les quatre, & Simonides y en adjouſta autres quatre [1]. Or eſt le premier parfait de tous les nombres le trois, comme aiant commancement, milieu, & fin : & puis le ſix, comme eſtant egal à toutes ſes parties enſemble. De ces deux là le ſix multiplié par le quatre, & le trois multipliant le premier cube, font le nombre de vingt & quatre [2].

Comme il parloit encore, le grammairien Zopyrion s'en mocquoit tout apparemment, & parloit entre ſes dents : mais ſi toſt qu'il eut achevé, il dit, que tout cela n'eſtoit qu'un babil frivole, pour autant que ce n'avoit eſté par raiſon quelconque, ains par adventure & cas fortuit, que les lettres s'eſtoient trouvées en tel nombre & en tel ordre. Comme que le premier carme de l'Iliade ſe ſoit rencontré d'autant de ſyllabes, comme le premier de l'Odyſſée, & derechef que

[1] Voyez ſur l'invention des lettres Pline, Hiſt nat. VII, 57.

[2] Tout cet endroit eſt très défectueux dans le texte. Amyot l'a un peu corrigé : il n'y a que 8, qui multiplié par 3 puiſſe donner 24. Mais ces ſubtilités numériques ne méritent pas qu'on s'y arrête, eu égard à l'uſage que Plutarque en fait ici.

ſe dernier de l'une ait ſuivy de meſme le dernier de l'autre, tout eſt advenu fortuitement & caſuellement.

## Question IV.

*Quelle main de Venus bleça Diomedes.*

Après cela Hermias voulut propoſer quelque queſtion à ce Zopyrion, mais le rhetoricien Maximus luy demanda ſus Homere, quelle main de Venus Diomedes avoit blecé. Et Zopyrion tout ſoudain luy contre demanda, de quelle cuiſſe Philippus eſtoit boiteux. Ce n'eſt pas de meſme, reſpondit Maximus, car Demoſthenes n'a point laiſſé de moien de pouvoir reſpondre de cela : mais ſi tu confeſſes ne le ſçavoir pas, d'autres te monſtreront là où Homere dit à ceulx qui ont entendement de le cognoiſtre, quelle main fut blecée. Il ſembla que Zopyrion fuſt un peu eſtonné de ce propos, parquoy luy ſe taiſant, nous priaſmes Maximus de nous le monſtrer. Premierement, dit Maximus, les vers eſtants ainſi,

De Tydeus adonc le fils vaillant
Par grand' ardeur à coſté treſſaillant,
Du fer trenchant qu'avoit ſa javeline
Perça le hault de ſa main feminine. [1]

[1] Iliad. V, 335.

Il eſt tout evident que s'il l'euſt voulu frapper à la main gauche, il n'euſt point eu de beſoing de ſaulter à coſté, car il avoit vis à vis de ſa droitte la gauche d'elle, luy courant ſus de front : & ſi eſt plus vrayſemblable qu'il ait voulu bleçer la plus forte main, & celle dont elle emportoit ſon fils Æneas, & dont elle ſe ſentant blecée laſcha priſe du corps qu'elle enlevoit. Secondement quand elle s'en fut retournée au ciel, Minerve en ſe riant, dit ainſi à Jupiter :

Certes Venus ſubornant quelque dame
Grecque de ſuivre en amoureuſe flamme
L'un des Troyens que ſon cœur aime tant,
Aſſiſe auprès d'icelle en la flattant,
A quelque agraffe ou eſpingle enſaignée
Elle a un peu ſa main égratignée [1].

Or je croy que toy meſme, très ſuffiſant regent, quand pour le careſſer tu touches quelqu'un de tes diſciples & que tu le flattes, que tu ne le fais pas de la main gauche, ains de la droicte, comme il eſt vrayſemblable que Venus, qui eſtoit la plus gracieuſe & adroicte de toutes les Deeſſes, careſſoit ainſi les Princeſſes Grecques.

[1] Iliad. V, 421.

QUESTION

## Question V.

*Pourquoy eſt-ce que Platon dit, que l'ame d'Ajax eſtoit venue la vingtieſme au ſort.*

Cela tesjouir tous ceux de la compagnie, excepté un grammairien nommé Hylas, lequel Soſpis le rhetoricien voiant morne, taciturne & tout engrongné, à cauſe qu'il ne luy eſtoit pas gueres bien ſuccedé en la preuve qu'il avoit monſtrée du profit que faiſoient à l'eſtude ſes eſcholiers, il luy cria,

Tout' ſeule eſtoit l'ame d'Ajax le fils
De Telamon :

& puis luy acheva le reſte en parole plus haute que quand on deviſe familierement enſemble,

Approche toy, je te prie, beau fire,
A fin que mieulx tu entendes mon dire,
Et domte un peu la cholere & courroux,
Que ton courage a conçeu contre nous.

Et Hylas grommelant encore en cholere, qu'on luy avoit fait tort, reſpondit ſottement & impertinemment, que l'ame d'Ajax eſtoit venue aux enfers la vingtieſme au ſort, ſelon Platon [1], & qu'elle s'eſtoit tournée en nature de lion, mais que pluſieurs fois il luy eſtoit venu en penſée ce

[1] Sur la fin du dixieme livre de la République.

que le vieillard de la comedie disoit, qu'il valoit mieulx devenir asne, que de voir, que ceulx qui valoient moins que soy fussent plus honorez & preferez. Dequoy Sospis se prenant à rire : mais je te prie devant que tu entres en ceste peau de baudet, si tu as aucun soing de l'honneur de Platon, enseigne nous pour quelle raison il dit, que l'ame d'Ajax Telamonien vient la vingtiesme par le sort à faire son option : ce que Hylas refusant de faire, par ce qu'il pensoit qu'on se mocquast de luy, à cause qu'il luy estoit fort mal succedé en sa dispute, mon frere Lamprias, prenant la parole : N'est-ce point, dit-il, pour ce que Ajax emporte tousjours le second lieu de beauté, de grandeur & de vaillance,

Après le fils de Peleus parfait ?

& le vingt est la seconde dizaine, & le dix entre les nombres le plus puissant, comme Achilles l'estoit entre tous les princes Grecs : dequoy nous nous prismes tous à rire. Et Ammonius, C'est assez, dit il, joüé avec Hylas, en disant cela, Lamprias : mais je te prie de nous discourir à bon esciant & sans rire, puis que tu as volontairement pris la parole, touchant la cause. Lamprias se trouva un peu estonné de prime face pour ceste demande : toutefois y aiant pensé un peu, à la fin il dit, que Platon se joüe bien souvent avec

nous par les noms dont il uſe, mais là où il meſle quelque fable en parlant de l'ame, il uſe fort de l'entendement. Car il appelle la nature intelligente du ciel, chariot volant, le mouvement armonieux du monde : & au lieu dont il eſt queſtion, qui eſt à la fin du dixieme livre de la republique, il fait venir un meſſager des enfers, qui vient apporter les nouvelles de ce qu'il y a veu, & l'appelle Er en ſon nom, Pamphylien de nation, & fils de Harmonius, nous donnant couvertement à entendre par cela, que noz ames s'engendrent par armonie, & ſont conjoinctes au corps, & que quand elles en ſont dejoinctes & ſeparées, elles accourent de tous coſtez en l'air, & de là de rechef elles retournent à ſecondes generations. Qui gardera [1] donc, que ceſt εἰκοσον, quaſi ἕκαστον, c'eſt à dire, vingtieſme, ne ſoit dit pour monſtrer, que ce n'eſt pas à la verité qu'il parle, ains plus toſt par conjecture & fiction, ou pour ce que c'eſt un mort qui parle, comme choſe dicte en l'air à l'adventure ? Car il touche tousjours ces trois cauſes, comme celuy qui premierement ou principalement a cogneu & entendu comment la fatale deſtinée ſe joinct & ſe meſle avec la fortune, & avec noſtre liberal arbitre, & maintenant au lieu preallegué, il monſtre ſingulierement bien, quelle puiſſance ès

[1] Empêchera.

choſes humaines a chaſcune de ces cauſes là, attribuant le chois & election de la vie au liberal arbitre : car le vice & la vertu n'ont point de maiſtre qui les domine, & attachent à la neceſſité de la fatale deſtinée, l'eſtre religieux envers les dieux, à ceux qui ont fait bonne option, ou le contraire à ceux qui l'ont fait mauvaiſe. Et les cheutes des ſorts, qui eſtants à l'adventure jettez & ſemez çà & là ſans ordre, arrivent à chaſcun de nous, introduiſent la fortune, & previennent beaucoup de ce qui eſt noſtre, par les nourritures & gouvernements de republique où chaſcun de nous ſe rencontre. Car il n'eſt pas raiſonnable de rechercher la cauſe de ce qui ſe fait fortuitement & caſuellement, par ce que s'il y avoit raiſon au ſort, ce ne ſeroit plus fortune ou cas d'adventure, ains quelque providence ou quelque fatale deſtinée. Comme Lamprias parloit encore, on appercevoit bien que Matcus le grammairien comptoit ſur ſes doigts à par ſoy quelque choſe : puis quand il eut achevé, il nomma tout hault toutes les ames qui ſont evoquées en Homere, entre leſquelles celles de Elpenor vaguoit encore ſur les confins, n'eſtant pas aſſemblée avec celles qui eſtoient aux enfers en l'autre monde, par ce que le corps n'en eſtoit pas encore inhumé. Quant à celle de Tireſias, il ſemble n'eſtre pas raiſonnable de la compter au nombre des autres,

Auquel encor qu'il ſoit morr ſeulement
Proſerpine a donné entendement [1]

& puiſſance de parler & d'entendre les vivants encore avant qu'il ait beu du ſang des victimes immolées. Si doncques, Lamprias, tu oſtes celles là & comptes les autres, il ſe trouvera que l'ame d'Ajax fut la vingtieſme de celles qui vindrent devant Ulyſſes : & à cela fait alluſion Platon en ſe joüant, & conjoingnant ſa fable avec l'evocation des morts qui eſt en l'Odyſſée d'Homere.

## Question VI.

*Que ſignifie la fable, en laquelle on feint que Neptune fut vaincu : & pourquoy les Atheniens effacent & oſtent le deuxieſme jour du mois d'Aouſt* [2].

Ici s'eſtant eſlevé un bruit, Menephyllus philoſophe peripatetique appellant nommément Hylas : Tu vois, dit il, que la queſtion n'eſtoit point une mocquerie ny gaudiſſerie : mais laiſſe moy là, mon bel amy, ce mal plaiſant Ajax là, & duquel le nom eſt de mauvais preſage, comme dit Sophocles : & te renge du coſté de Neptune que luy meſme nous raconte avoir eſté pluſieurs fois vaincu, en ceſte ville par Minerve, en Del-

[1] Odyſ. X, 494.

[2] Grec : Boëdromion.

phes par Apollo, en Argos par Juno, en Ægine par Jupiter, en Naxe par Bacchus, & neantmoins par tout en ſes rebuts & defaveurs, s'eſt tousjours monſtré doulx & gracieux, ſans tenir ſon cœur. Qu'il ſoit vray, il a en ceſte ville temple commun avec Minerve, auquel encore y a il un autel dedié à l'oubliance. Et lors Hylas ſemblant un peu plus resjouy : Tu oublies, dit il, Menephyllus, à dire, que nous avons oſté le deuxieſme jour du mois d'aouſt [1], non pour cauſe de la lune, mais pource que ce fut le jour que ces deux dieux là plaiderent de la ſeigneurie de ce païs. Neptune, dit Lamprias, en tout s'eſt monſtré plus civil & equitable que Thraſybulus, ſi non vainqueur, comme l'autre, mais vaincu, il a oublié ſon mal-talent.

. . . . . [2].

## QUESTION XII.

*Lequel eſt plus vraiſemblable, que les eſtoilles ſoient en nombre pair, ou en nombre non pair.*

. . . . . .

LYSANDER [3] ſouloit dire, qu'il fault tromper les enfants avec des oſſelets, & les hommes avec

[1] Grec : Boëdromion.

[2] Icy y a une breche grande de defectuoſité en l'original grec, où defaillent les ſix queſtions qui enſuivent. *Amyot.*

[3] Ce qui enſuit eſt la fin de la douzieme queſtion. *Amyot.*

les jurements. J'ay, dit Glaucias, ouy dire ce propos là de Polycrates le tyran, & encore à l'adventure s'attribue il à d'autres. Mais pourquoy eſt-ce que tu le me demandes ? Pource, dit Soſpis, que je voy que les enfants raviſſent les oſſelets, & les academicques prennent les paroles. Car il me ſemble que ces eſtomachs là ne different rien de ceux qui tendants le poing, demandent s'ils tiennent nombre pair ou non pair en leur main cloſe. Protogenes doncques ſe levant m'appelle par mon nom, & me dit : que voulons nous dire, de laiſſer ces rhetoriciens icy ainſi braver & ſe mocquer des autres, & qu'on ne leur demande rien cependant, & qu'ils ne contribuent point leur cotte partie à ces propos icy? ſi ce n'eſt qu'ils veuillent dire qu'ils n'ont part ny communication aucune aux devis de table en buvant, attendu qu'ils ſont admirateurs & ſectateurs de Demoſthenes qui jamais en ſa vie ne but vin. Cela n'en eſt pas cauſe, dis je, ains c'eſt que nous ne leur avons rien demandé : mais ſi vous n'avez quelque choſe de meilleur, je leur propoſeray un faict de repugnance de loix contraires tirée d'Homere.

## QUESTION XIII.

*Une queſtion de loix contraires tirée du troiſieme de l'Iliade d'Homere.*

QUELLE? me demanda il. Je te la diray, dis je, & leur propoſeray quant & quant, & pourtant qu'ils preſtent l'oreille attentivement: car Alexandre Paris au troiſieme de l'Iliade deffie Menelaus à certaines conditions en ceſte maniere,

Aſſemblez nous au milieu des deux oſts,
Menelaus & moy, en un camp clos.
Pour teſte à teſte eſprouver ſur la plaine
A qui des deux appartiendra Heleine
Avec ſes biens: & qui demourera
Victorieux & plus vaillant ſera,
Pour ſon butin que la dame il emmène,
Et ſes joyaux avec en ſon domaine.

Et de rechef Hector faiſant entendre à tous, & declarant aux uns & aux autres le deffy de ſon frere, uſe preſque des meſmes paroles en diſant,

Il veut que tous Troyens & Grecs gendarmes
Poſent à terre & ſurſéent les armes,
Pendant que ſeuls Menelaus & luy
Se combattront teſte à teſte: & celuy
Qui reſtera le vainqueur, qu'il emmène
La dame avec ſes biens en ſon domaine.

Menelaus aiant accepté les conditions, ils jurent les articles accordez, & dit ainſi Agamemnon,

Si Alexandre eſt au combat ſi fort
Que de renger Menelaus à mort,
Qu'il gaigne Heleine avec tout ſon bagage:
Si au rebours Menelaus ſaccage
Mort Alexandre, il ait en ſon pouvoir
Incontinent ſa femme & ſon avoir.

Or pour autant que Menelaus vainquit bien, mais il ne desfit pas Alexandre, chaſcune des parties ſouſtenant ſa demande s'oppoſe à celle des ennemis. Les Grecs la pretendent, comme aiant Paris eſté vaincu : & les Troyens la leur denient, pour ce qu'il n'eſtoit pas mort. Comment doncq eſt-ce qu'il fault ſententier & juger en ce different ? C'eſt affaire non aux philoſophes, ny aux grammairiens, mais aux rhetoriciens qui ſont ſçavans & en droict & en philoſophie comme vous. Soſpis adonc reſpondit, que la cauſe du defendant eſtoit meilleure, comme ſi c'eſtoit loy. Car l'aſſaillant luy a denoncé ſoubs quelles conditions le combat ſe devoit faire, & le defendant les aiant acceptées & receuës, il n'eſt pas en eulx d'y pouvoir rien adjouſter. Or le cartel du deffy n'a pas porté ces mots, Qui tueroit & maſſacreroit : mais, Qui vaincroit & qui gaigneroit : & avec grande raiſon, car il falloit que la dame appartint au plus vaillant, & le plus

vaillant eſt le vainqueur. Car il advient bien ſouvent que les plus vaillants ſont tuez des meſchants, comme depuis Achilles d'un coup de fleſche fut tué par Paris : & ne croy pas que pour avoir eſté ainſi tué, perſonne vouluſt dire qu'Achilles en fuſt moins vaillant, ny appeller cela victoire, mais plus toſt une malheureuſe & injuſte rencontre de celuy qui tira ſi droict : mais Hector au contraire fut vaincu par Achilles premier que tué, ne l'aiant pas attendu, ains en aiant eu peur, & s'en eſtant fuy devant luy. Car celuy qui refuſe la lice & s'en fuit, il eſt vaincu tout à plat, ſans avoir dequoy couvrir ou excuſer ſa desfaitte, & confeſſe que ſon ennemy vault mieux que luy : & pourtant premierement Iris en venant dire la nouvelle à Heleine, luy dit,

Ils combattront de long bois à outrance,
A qui des deux t'aura en ſa puiſſance,
Et du vainqueur l'eſpouſe tu ſeras :

Et puis Jupiter meſme adjuge le pris de la victoire à Menelaus,

Menelaus comme il eſt tout notoire,
De ce combat gaignera la victoire.

Car ce ſeroit une mocquerie de dire qu'il euſt vaincu Achilles, pour luy avoir tiré de loing par derriere un coup de fleſche, & donné au

talon qu'il n'y penſoit pas, n'y ne s'en donnoit point de garde : & que luy maintenant s'en eſtant fuy, comme laſche & meſchant, & s'eſtant allé cacher entre les bras de ſa femme, aiant eſté par maniere de dire, vif deſpouillé de ſes armes, ſon compagnon n'euſt pas merité d'emporter contre luy le pris de la victoire s'eſtant à ſa defiance monſtré plus vaillant que luy, & eſtant demouré ſur le champ vainqueur.

Glaucias adonc prenant la parole dit premierement, qu'en toutes loix, edicts, tranſactions & contraux, les ſubſequens ſont tousjours reputez plus valides & de plus d'efficace que ne ſont les precedents, & les ſecondes & dernieres pactions furent celles qui par Agamemnon furent faittes, là où pour la fin la mort expreſſement eſt preſcripte & non pas l'eſtre vaincu. Et puis la premiere paction n'eſt faitte que de paroles ſimplement, & celle cy qui eſt venue après a eſté faitte avec jurement, en y adjouſtant maledictions & execrations à l'encontre de ceux qui la tranſgreſſeroient, & ne fut pas approuvée & ratifiée par un homme ſeul, mais par toute l'armée enſemble, de maniere que ceſte ſeconde eſt celle qui proprement & veritablement ſe doit appeller paction & contract, là où la ſeconde n'eſt ſeulement qu'un cartel & une defiance. Ce que confirme le roy Priam, qui après

avoir juré les articles du combat, ſe retire en diſant,

Jupiter ſçait, ſi ſont les autres dieux
Qui ſont au ciel immortels glorieux,
A qui des deux fatale deſtinée
A ce jourd'huy la mort determinée.

Car il ſçavoit que le combat eſtoit accordé à ceſte condition là, & pourtant un peu après Hector luy meſme dit,

Le haut tonnant en ſon throſne elevé
N'a le ſerment du combat achevé.

Car le combat demoura imparfait, & n'y eut point de concluſion certaine, n'y aiant ny l'un ny l'autre des combattans eſté tué, de maniere que quant à moy il m'eſt advis qu'il n'y a aucune contrarieté, par ce que la premiere paction eſt compriſe en la ſeconde, où il eſt dit, Qui tuera, aura vaincu: non pas, Qui aura vaincu, tuera. Car à la verité dire, Agamemnon ne renverſa pas la propoſition du deffy d'Hector, ains ſeulement la declara: ne n'y mua pas rien, ains y adjouſta ce qui eſtoit le principal, conſtituant le vaincre au tuer. Car celle là eſt totale & complette victoire, les autres ont tousjours des oppoſitions & des excuſes, comme celle cy de Menelaus, qui ne bleça ny ne pourſuivit pas ſon ennemy. Comme doncques, là où il y a vraye contrarieté

de loix, les juges ont accouſtumé de prononcer ſelon celle qui eſt plus expreſſe & plus claire, & laiſſer celle où il y a de la doubte & de l'obſcurité : auſſi en ce faict icy la paction qui a la concluſion la plus évidente, & où il y a moins de tergiverſation, il la faut eſtimer la plus vallable & la plus certaine. Et qui eſt le principal, celuy meſme qui ſembloit avoir gaigné, il ne ſe retire pas, & ne ceſſe pas de courir après le fuyant, ains va çà & là parmy les trouppes cherchant s'il pourroit point appercevoir le beau Paris: en quoy faiſant il porroit luy meſme teſmoignage, que ſa victoire eſtoit imparfaitte & de nulle valleur, puis que ſon ennemy s'eſtoit ſauvé : & ſe devoit ſouvenir de ce que luy meſme avoit un peu au paravant dit,

Celuy de nous dont l'heure de la mort
Arrivera, qu'il y demeure mort
Deſſus le champ, & que tout d'une tire
Chaſcun de vous chez ſoy puis ſe retire :

pourtant falloit il neceſſairement qu'il cherchaſt par tout Alexandre, à fin que l'aiant tué il accompliſt entierement l'execution du combat, mais ne l'aiant ne pris ne tué, à tort demande il le pris de la victoire. Car il n'a pas vaincu, s'il le faut conjecturer, & prendre droict par ſes paroles meſmes ſe plaignant de Jupiter, & ſe lamentant de ce qu'il avoit failly à ſon attente,

O Jupiter, autre dieu plus que toy
Pernicieux n'eſt ores envers moy :
J'avois penſé de punir Alexandre
Du meſchant tour qu'il m'a fait & eſclandre,
Et mon eſpée eſt rompue en main,
Ma javeline à terre cheute en vain,
Sans l'aſſener ny aucun mal luy faire.

Il confeſſe luy meſme que ce n'eſt rien fait de luy avoir couppé ſon eſcu, ny luy avoir oſté l'armet de la teſte, s'il ne blece & ne tue ſon ennemy.

## QUESTION XIV.

*Du nombre des Muſes, ce qui s'en dit non vulgairement.*

APRÈS[1] ces propos nous feiſmes offrandes & libations aux Muſes & au conducteur des Muſes Apollo, en chantant des hymnes à leur louange : & chantaſmes auſſi ſur la lyre d'Eraton les vers que Heſiode eſcrit ſur la naiſſance des Muſes : & après la chanſon Herodes ſe prit à dire, Eſcoutez vous autres qui voulez ſeparer & diſtraire d'avec nous Calliope, eſcoutez ces vers qui diſent qu'elle converſe avec les roys non pas

[1] J'ai ſuivi la diviſion indiquée par Xilander, & obſervée par le traducteur Anglois, qui commence ici la quatorzieme queſtion. Voyez plus bas, page 513.

avec ceux qui plient & deplient des ſyllogiſmes, & qui propoſent de grandes & ardues queſtions à ceux qui s'adreſſent à eux, mais bien à ceux qui font les œuvres, leſquelles ſont propres aux orateurs & aux hommes de gouvernement. Et quant aux autres Muſes, Clio reçoit & advouë les oraiſons où ſont contenues les louanges, par ce que les anciens appelloient Clea, les louanges: Et Polymnia reçoit auſſi les hiſtoires, car ce n'eſt autre choſe que la memoire de pluſieurs antiquitez: & dit on qu'en quelques lieux, comme en Lion [1], on appelle toutes les Muſes memoires: & ſi m'attribue encore quelque choſe d'Euterpe, s'il eſt vray ce que dit Chryſippus, que c'eſt elle qui donne l'entretien agreable & l'entregent gracieux. Car l'orateur n'eſt pas moins affable en familiere converſation, qu'eloquent en jugement à plaider, ou en conſeil à deliberer. Car toutes ces parties & facultez là d'orateur contiennent des humanitez, des defenſes, des reſponſes & juſtifications: & puis nous uſons beaucoup de l'art de louer & de blaſmer, & en venons à bout de belles & grandes choſes quand nous le ſçavons bien ingenieuſement faire:

[1] Grec: λείω: mais que ſignifie ce mot, comme le remarque Xilander? Amyot l'a interprêté ſans ſe gêner pour en trouver la vraie ſignification, ſi toutefois ce mot en peut avoir une. Au reſte il y a ici beaucoup de lacunes.

comme auſſi ſi nous le faiſons lourdement & impertinemment, nous faillons à venir au deſſus de ce que nous pretendons, tellement que ce tiltre,

O dieux combien ceſt homme eſt agréable
A tout le monde, & qu'il eſt venerable!

convient, à mon jugement, plus aux orateurs qu'à nuls autres, comme à ceux qui ont la grace de bien dire & de perſuader, qui eſt la partie la plus requiſe, mieux ſeante, & plus convenable pour converſer entre gens. Ammonius adonc reprit, Il ne te fault point, dit-il, porter d'envie Herodes, encore que tu empongnes en ta main toutes les Muſes enſemble, par ce que toutes choſes ſont communes entre amis. Et c'eſt pourquoy Jupiter a engendré pluſieurs Muſes, à fin que chaſcun peuſt abondamment puiſer des choſes qui ſont bonnes & honneſtes. Car nous n'avons pas tous beſoing d'entendre la venerie, ny l'art militaire, ny la navigation, ny les meſtiers des artiſans mechanicques, mais tous avons beſoing de lettres & de ſçavoir,

Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruict,
Que de ſon ſein large terre produit.

Voilà pourquoy lon n'a fait qu'une Minerve, une Diane, & un Vulcain, mais pluſieurs Muſes.

Mais

Mais[1] qu'il y en ait neuf, & non plus ne moins, je penſe que tu le nous monſtrerois bien, par ce que j'eſtime que tu ayes bien eſtudié cela, eſtant ſi amy des Muſes que tu es, & en aiant tant comme tu en as. Et quelle grande doctrine, reſpondit Herodes, y auroit il en cela? Car il n'y a celuy qui ne ſçache & qui ne chante le nombre de neuf, comme eſtant le premier quarré procedant du premier non-pair, & non pairement non pair, comme celuy qui ſe diviſe en trois non pairs egaux. Et Ammonius s'en prenant à rire: Tu as, dit-il, vaillamment retenu & recité par cœur cela, mais adjouſte y encore ce petit corollaire, que c'eſt un nombre compoſé de deux premiers cubes, de l'unité & du huit, & par une ſorte de compoſition de deux triangles, c'eſt à ſçavoir du trois & du ſix, dont l'un & l'autre encore eſt nombre parfait. Mais comment & pourquoy eſt-ce qu'il convient mieux aux Muſes qu'il ne fait aux autres dieux, & que nous avons neuf Muſes, & non pas neuf Ceres, ny Minerves, ny Dianes: car je croy que tu ne te perſuades pas que ce ſoit pour autant que le nom de leur mere μνημοσύνη, ſoit compoſé d'autant de lettres.

Herodes ſe riant de cela, & s'eſtant fait une pauſe de ſilence, Ammonius me ſollicita de

[1] C'eſt ici que commence la queſtion XIV, ſuivant la diviſion adoptée dans l'édition de Vaſcoſan.

prendre le propos : Et mon frere dit adoncq, que les anciens n'en cognoiſſoient que trois, mais que de le vouloir prouver en compagnie, où il y avoit tant de ſages hommes & de ſi ſçavans, ce ſeroit une lourderie & une vaine oſtentation, & la cauſe de cela n'eſt pas, comme quelques uns diſent, à raiſon des trois eſpeces de muſique, la chromatique, la diatonique, & l'armonique, ny à l'occaſion des trois bornes qui font l'intervalle de l'octave, c'eſt à ſçavoir la nete, qui eſt la haute voix, la meſe la moyenne, & l'hypate la baſſe : combien que les Delphiens appelloient ainſi les Muſes, & mal, à mon advis, d'autant qu'ils les attachoient toutes à une ſcience, ou plus toſt à une ſeule partie d'une ſcience, qui eſt l'armonique en la muſique : mais les anciens entendans bien que tous les arts & ſciences qui ſe traittent avec raiſon ſe reduiſent à trois genres principaux, philoſophie, rhetorique & mathematique, eſtimerent que c'eſtoient dons & benefices de trois deitez qu'ils appelloient Muſes. Depuis & environ le temps d'Heſiode, les facultez d'icelles generalles ſciences, venans à ſe plus reveler & deſcouvrir, ils s'apperceurent que chaſcune d'icelles avoit trois differences, & les ſoubsdiviſerent en autres trois parties & eſpeces, la mathematique en l'arithmetique, la muſique, & la geometrie : la philoſophie en la logique,

la morale, & la phyſique. La rhetorique eut du commancement pour ſa premiere partie, la demonſtrative qui s'employe aux louanges : la ſeconde, la deliberative aux conſultations : la troiſieme, la judicielle qui verſe aux jugemens & plaidoiries : de toutes leſquelles facultez ils n'eſtimoient pas qu'il y en euſt pas une qui euſt eſté inventée, ne qui ſe peuſt apprendre ſans dieu ny ſans les Muſes, c'eſt à dire, ſans la conduitte & faveur de quelque puiſſance ſuperieure. A l'occaſion dequoy ils ne feirent pas autant de Muſes, mais ils trouverent qu'il y en avoit autant. Tout ainſi doncq, comme le neuf ſe diviſe en trois ternaires, deſquels chaſcun ſe ſoubs diviſe en trois unitez : Auſſi la rectitude de la raiſon en l'entendement eſt une ſeule & commune puiſſance, mais chaſque genre de ces trois ſe ſoubs-diviſe en trois eſpeces, chaſcune deſquelles prent à diſpoſer, orner & accouſtrer particulierement une deſdittes facultez : car je ne penſe pas qu'en ceſte diviſion les poëtes ny aſtrologues ſe puiſſent à bon droit plaindre, comme ſi nous avions laiſſé en arriere leur ſcience, car ils ſçavent auſſi bien comme nous que l'aſtrologie eſt contribuée à la geometrie, & la poëtique à la muſique.

Comme cela eut eſté dit, le medecin Tryphon ſe prit à dire, He dea, que vous a fait noſtre

pauvre faculté de Medecine, que vous luy fermez le Temple des Muſes? Et lors Dionyſius Melitien reſpondit, Tu en provoques beaucoup d'autres à ſe plaindre ſemblablement : car nous autres jardiniers & laboureurs nous approprions la Muſe Thalia, qui eſt à dire floriſſante, pour ce que nous luy attribuons la cure & ſolicitude de faire croiſtre & de preſerver les ſemences & les plantes qui floriſſent, & qui reverdiſſent. Mais en cela, dis-je, vous avez tort, car vous avez pour voſtre patrone Ceres, ſurnommée ἀνυσιδῶρα, pour ce qu'elle nous baille ſes dons, qui ſont les fruicts de la terre : & Bacchus, lequel, comme dit Pindare,

Fait hors de la terre paroiſtre
Les plantes, reverdir & croiſtre,
Et la ſaincte beauté des fruicts
En beauté parfaitte produits.

Et puis nous ſçavons que les medecins ont Æſculapius pour leur guide, & dieu tutelaire, & qu'ils ſe ſervent d'Apollo Pean, appaiſant la douleur en toutes choſes, mais de Muſagetes en rien : car, comme dit Homere,

Tous les humains ont affaire des dieux, [1]

mais non pas tous de tous.

Et m'esbahis comment Lamprias a oublié ou

[1] Odyſ. III, 48.

ignoré ce que diſent les Delphiens : car ils diſent, que les Muſes ne portent point les noms de ſons ou de chordes envers eux, ains que le monde univers eſtant diviſé en trois principales parties, la premiere celle des natures [1] non errantes, la ſeconde des errantes, & la tierce celles qui ſont ſoubs la ſphere de la lune, & qu'elles ſont toutes diſtantes les unes des autres par proportions armoniques, de chaſcune deſquelles ils tiennent qu'il y a une des Muſes qui en a la garde : de la premiere celle qu'ils nomment Hypate, de la derniere Nete, & Meſe celle du milieu, qui contient & dirige autant comme il eſt poſſible les choſes mortelles aux divines, & terreſtres aux celeſtes, comme Platon meſme nous l'a couvertement donné à entendre par les noms des fées ou des parques, aiant appellé l'une Atropos, l'autre Lacheſis, & la tierce Clotho : car quant aux mouvemens des huit cieux, ils leur ont attribué autant de Sirenes, non pas de Muſes. Menephyllus le peripateticien adonc prenant la parole, Il y a, dit-il, quelque apparence vrayſemblable en ceſte ſentence des Delphiens, mais Platon eſt impertinent, qui à ces eternelles & divines revolutions des cieux aſſigne au lieu de Muſes des Sirenes, qui ne ſont pas gueres bons ny benins demons, en delaiſſant de tout

[1] Grec : des étoiles.

poinct les Muſes, ou bien les appellant des noms des parques, & diſant qu'elles ſont filles de la Neceſſité : car la neceſſité eſt choſe rude & violente, là où la perſuaſion eſt doulce & gentile, qui par le moien des Muſes domte amiablement ce qu'elle veut, haiſſant la contrainte de neceſſité beaucoup plus que ne fait la grace d'Empedocles,

Qui hait de mort la force [1] intolérable.

Il eſt bien vray, ce dit Ammonius, celle qui en nous eſt cauſe forcée & non volontaire, mais la neceſſité qui eſt ès dieux n'eſt point inſupportable, ny mal aiſée à obeïr, ny violente, ſinon aux mauvais : ne plus ne moins que la loy en une cité eſt aux bons la meilleure choſe qui y ſoit, laquelle ils ne ſçauroient ny tordre, ny tranſgreſſer, non pour ce qu'il leur ſoit impoſſible, mais pour ce qu'ils ne veulent pas la changer.

Au demourant quant aux Sirenes de Platon, la fable nous en eſpouvente ſans raiſon : car il nous a bien couvertement voulu donner à entendre la force & puiſſance de leur chant & muſique, qui n'eſt point inhumaine ny mortelle, ains imprime ès ames, qui partent de ce monde & s'en vont là, & errent vagabondes après la mort, une affection vehemente envers les choſes celeſtes

[1] La néceſſité.

& divines, & une oubliance des mortelles & terreſtres, les arreſtant & enchantant du plaiſir qu'elles leur donnent, de maniere que pour la joye qu'elles en reçoivent, elles les ſuivent, & tournent quant & elles : de la quelle armonie une bien petite & obſcure reſonance, arrivant juſques icy à nous par les diſcours que lon nous en fait, appelle noſtre ame, & la remet en memoire de ce qu'elle y oit alors, dont la plus part eſt eſtouppée, bouchée & plaſtrée de farciſſemens de chair & paſſions non ſinceres : & neantmoins noſtre ame pour la generoſité dont elle eſt douée, la ſent & s'en reſſouvient, & en eſt eſpriſe de ſi vehemente affection, que ſa paſſion reſſemble proprement aux plus furieuſes amours, tant elle appete & deſire, & ne peut neantmoins ſe deſlier d'avec le corps.

Toutefois je n'accorde pas du tout à cela, ains me ſemble que comme Platon en ce lieu a un peu eſtrangement appellé les aixieux du monde & des cieux, quenouilles & fuſeaux, & tournillons ou peſons les aſtres : auſſi a il un peu trop extraordinairement appellé les Muſes Sirenes, qui expoſent & declarent aux enfers les choſes divines & celeſtes, comme Ulyſſes en Sophocles dit, que les Sirenes filles de Phorcus ſont venues, leſquelles recitent les loix & ſtatuts des enfers, & les Muſes ſont les huict ſpheres des

cieux, & une qui a pour ſa portion les lieux prochains de la terre. Celles doncq qui preſident aux revolutions des huit ſpheres, entretiennent & conſervent l'armonie & conſonance des eſtoiles errantes envers les eſtoiles fixes, & auſſi entre elles meſmes, & l'une qui a la ſurintendance de l'eſpace qui eſt entre le ciel de la lune & la terre, en ſe promenant parmy les choſes temporelles & mortelles, y imprime & introduit la perſuaſion des graces de la convenance, accord & armonie par le moien de ſa parole & de ſon chant, autant qu'elles ſont capables d'en ſentir & d'en recevoir. Ce qui ſert & aide grandement à maintenir la police civile & ſocieté humaine, en adoulciſſant & appaiſant ce qu'il y a de turbulent & de devoyé en nous : & le remettant doulcement en la bonne voye, mais comme dit Pindare,

Ceux qui ne ſont point des eſleus
Du haut Jupiter bien voulus,
Fuyent la voix melodieuſe
Des Muſes, & l'ont odieuſe.

A quoy Ammonius aiant acclamé, comme il avoit accouſtumé, ces vers de Xenophanes,

Cela tenu ſoit en quelque creance,
De verité il y a apparence.

Et ſollicitant encore chaſcun à en dire ſon

advis, après avoir fait un peu de ſilence, je recommançay à dire : Que comme Platon meſme par l'etymologie des noms, ne plus ne moins que par la trace, penſe trouver les proprietez & facultez des dieux, auſſi nous de meſme mettons en une des Muſes au ciel & parmy les choſes celeſtes, qui ſemble eſtre Urania, c'eſt à dire celeſte. Car il eſt vray ſemblable que les choſes celeſtes n'ont pas grand beſoing de beaucoup de divers gouvernemens, n'aiant qu'une ſimple & ſeule cauſe qui eſt la nature, mais là où il y a beaucoup d'erreurs, excès & tranſgreſſions, c'eſt là où il faut transferer & loger les huit, l'une pour corriger une ſorte de faute & de deſordre, & l'autre pour en rhabiller une autre. Et pour ce que de toute notre vie une partie eſt jeu, & une partie affaire grave & ſerieux, & en tout y a beſoing d'une temperature reglée & moderée, ce qu'il y aura de grave & de ſerieux en nous, ſera reglé, moderé & conduit par Calliope, Clio, & Thalia, eſtans noz guides en la ſcience & ſpeculation des dieux : Et les autres Muſes auront le ſoing & l'office de conduire ce qui panche & qui eſt enclin à la volupté & à jouer, ne ſouffrant pas que par ſon imbecillité il ſe laſche & ſe laiſſe aller trop diſſoluëment & trop beſtialement, ains le recueillans & accompagnans honneſtement & en bon ordre, avec bal, chant, & danſe, où il

y ait bien ſeance temperée & meſlée de raiſon & d'armonie.

Quant eſt de moy, mettant Platon en toutes choſes deux principes de noz actions, l'un la cupidité naturelle & née avec nous des voluptez, & l'autre l'opinion venue d'ailleurs, appetant ce qui eſt très bon, & appellant aucunefois l'un la raiſon, & l'autre la paſſion, l'une & l'autre aiant derechef d'autres diverſitez & differences, je voy certainement que toutes deux ont beſoing de grande & veritablement divine regle, diſcipline & conduite. Premierement quant à la raiſon, il y en a une partie civile & royale, c'eſt à dire, qui s'entremet du gouvernement & des matieres d'eſtat, & ſur cela eſt ordonnée, ce dit Heſiode, Calliope : l'eſtat de Clio puis après eſt de pouſſer en avant, honorer & eſgayer l'ambition : Polymnia conſerve & regit la vertu memorative & le deſir d'apprendre & de ſçavoir, qui eſt en l'ame : c'eſt pourquoy les Sicyoniens, des trois muſes qu'ils mettent, ils en appellent l'une Polymathia, qui eſt à dire grand ſçavoir. Euterpe, tout homme de bon jugement, luy attribuera la ſpeculation & contemplation de la verité de nature, n'eſtimant point qu'il y ait autres delectations ny recreations plus belles, plus pures, ny plus honneſtes que celles là. Mais quant aux cupiditez, ce qui concerne le boire & le

manger, Thalia eſt celle qui le rend ſociable, compagnable, civil & honneſte, au lieu qu'il ſeroit autrement inhumain, beſtial & deſordonné. C'eſt pourquoy nous appellons θαλιάζειν, s'aſſembler honneſtement & gayement enſemble pour faire bonne chere, non pas ceux qui convienent pour yvrongner & faire excès de manger & de boire. Et quant aux accords de l'amour, c'eſt Erato qui y aſſiſte avec grace de perſuaſion, avec raiſon & opportunité, oſtant & eſtraignant la villanie & ardeur furieuſe de la volupté, la faiſant terminer en foy & amitié, non pas en diſſolution ny intemperance de lubricité. Il reſte le plaiſir des yeux & des aureilles, ſoit qu'il appartienne à la raiſon, ou bien à la paſſion, ou qu'il ſoit commun à toutes les deux. Les deux autres Muſes, c'eſt à ſçavoir Melpomene & Terpſicore, le regentent & l'ordonnent en telle ſorte, que l'un ſoit honneſte resjouiſſance, & non pas chatouillement attraiant, & l'autre recreation & non pas enchantement.

## [1]QUESTION XV.

*Qu'il y a trois parties au bal, mouvement, geſte, & monſtre : & que c'eſt que chaſcune d'icelles parties : & qu'il y a de commun entre l'art de la poëſie & celle de baller.*

APRÈS cela on eſleva les tartes & gaſteaux, car c'eſt le pris de la victoire propoſée aux enfans qui ont le mieux ballé : & avoit on eſleu pour juges Meniſcus le maiſtre d'eſchole, & mon frere Lamprias, par ce qu'il avoit autrefois gentilment danſé la moriſque armée, qui ſe nomme Pyrriche, & eſtoit tenu aux eſcholes des exercices pour celuy qui avoit meilleure grace à jouër des mains en ballant que nul autre des jeunes garſons. Et comme pluſieurs ſe meiſſent à danſer plus affectionnément qu'artificiellement, & avec plus d'ardeur que d'art, il y eut quelques uns de la compagnie qui en aiant choiſy deux des plus experts, & qui vouloient obſerver les regles de l'art, les prierent de danſer boutée après boutée, & mouvement après mouvement. Si demanda lors Thraſibulus le fils d'Ammonius, que ſignifioit ce mot de boutée & de mouvement en cela.

[1] Tout ce chapitre eſt ſi fort depravé & defectueux en l'original que l'on ne ſçait quelle conjecture y aſſeoir. *Amyot.*

Cela donna matiere & occaſion à Ammonius de diſcourir un peu au long des parties du bal. Car il dit, qu'il y avoit trois parties du bal, le mouvement, le geſte, & la monſtre, par ce, dit il, que le baller eſt compoſé de remuement & de contenances, comme le chant eſt compoſé de ſons & d'intervalles, car les pauſes & arreſts icy ſont les fins des mouvements. Ils appellent doncques mouvement les remuemens & geſtes, les diſpoſitions & contenances de la perſonne, eſquelles ſe terminent les mouvements quand ils s'arreſtent, repreſentant à la forme de leur corps ou Apollo, ou Pan, ou une Bacchante, de maniere qu'on le cognoiſſe à voir leur port. Quant à la troiſième partie qui eſt la monſtre, laquelle n'eſt pas une imitation, mais une demonſtration & indication à la verité du ſubject de la danſe : car comme les poëtes uſent des noms propres pour deſigner quand ils nomment Achilles, Ulyſſes, la terre, le ciel, ainſi comme le commun les nomme : mais pour plus grande expreſſion & repréſentation plus au vif de ce qu'ils veulent donner à entendre, ils uſent aucunefois de mots qu'ils inventent expreſſément eux meſmes, comme quand ils diſent, κελαρύζειν & καχλάζειν, pour exprimer le bruit des eaux courantes : & pour dire que les fleſches volent,

De chair & ſang deſirans ſe ſaouler, [1]

Et pour dire une battaille ambigue, où lon ne ſçait qui a du meilleur,

Les fronts égaux la battaille y avoit. [2]

Ils forment auſſi en leurs vers pluſieurs compoſitions de noms, pour repreſenter ce qu'ils veulent dire, comme Euripides de Perſeus :

Le meurtrier tueur de la Gorgonne,
Volant par l'air là où Jupiter tonne. [3]

Et Pindarus parlant du cheval,

Quand, ſans picquer, d'ardent courage
Ton corps couroit ſur le rivage
D'Alpheus, par grande roideur [4].

Et Homere parlant de la courſe des chevaux,

Les chars d'eſtain & de cuyvre parez,
Par les chevaux aux viſtes pieds tirez,
Couroient volans. [5]

Ainſi eſt il au bal, par ce que le geſte repreſente la forme & le viſage, & le mouvement donne à entendre quelque affection, ou action, ou puiſ-

[1] Amyot a traduit tous ces mots grecs, que l'on doit conſerver pour rendre l'idée de Plutarque : λιλαίμενα χροὸς ἆσαι.

[2] Ἴσας ὁμίλῃ κεφαλὰς ἔχει.

[3] Ὁ φονεύσας ἰφὶν ἀνὰ Διὸς αἰθέρα Γοργόνος.

[4] Ὅτε σὺ μὲν Ἀλφεῷ οὐ τὸ δίωμας
Ἀκάματον τε δρόμου παρεχόμενος.

[5] Ἅρματα δ' αὖ χαλκῷ πεπυκασμένα καστοτίρῳ τε,
Ἵπποις ἀκυπόδεσσιν ἐπῃρτηκει.

ſance : mais par les demonſtrations on monſtre promptement les choſes, comme la terre, le ciel, les aſſiſtants, ce qu'eſtant fait par ordre, nombre & meſure, reſſemble à ce que les poëtes uſent aucunefois des propres noms coulans uniement avec queſque ornement, comme ſont,

Venus aux yeux noirs, Themis venerable,
Juno la riche, & Dioné la belle. [1]

Et ces autres,

Les roys des Grecs Xuthus le Dorien,
Hippiocharme auſſi Æolien.

Autrement le ſtyle ſeroit trop bas, & les carmes mauvais, comme ſeroit qui diroit, de l'un naſquit Hercules, & de l'autre Iphytus : ou de ceſte dame le pere, le mary, le fils, ſes freres & progeniteurs ont eſté roys : la Grece l'appelle Olympiade [2]. Les meſmes faultes ſe commettent en ballant ès monſtres, ſi elles n'ont grace & élégance avec bienſeance & naïveté. Brief il fau-

[1] Καὶ Θέμιν αἰδοίην, ἰοπλοκάμῳ τ' Ἀφροδίτην,
Ἥρην τε χρυσοπέδιλον, καλήν τε Διώνην.

Et ceux-ci :

Ἕλλησι δ' ἐγένοντο δημιοπτόλοι βασιλῆες,
Δῶρός τε, Ξάνθός τε, καὶ Αἴολος ἱππιοχάρμης.

[2] Amyot a traduit en mauvaiſe proſe les vers du texte que voici, & qu'il faut conſerver.

Ἐγένοντο τοῦ μὲν Ἡρακλῆς, τοῦ δὲ Ἴφιτος.
Τῆς δὲ πατὴρ, καὶ ἀνὴρ, καὶ παῖς, βασιλῆς, καὶ ἀδελφοὶ,
Καὶ πρόγονοι· κλείζει δ' Ἕλλας Ὀλυμπιάδα.

droit transferer le dire de Simonides de la peinture au bal, pource que le bal eſt une poëſie muette, & la poëſie un bal parlant, dont vient que ny la peinture ne depend de la poëſie, ny la poëſie de la peinture, ny ne ſe ſervent aucunement l'une de l'autre. Là où entre le bal & la poëſie toutes choſes ſont communes, & participent en tout l'une de l'aurre, toutes deux repréſentans une meſme choſe, meſmement ès chanſons à danſer, qui s'appellent Hyporchemes, où la repreſentation ſe fait plus efficacement de l'une par les geſtes & mines, & de l'autre par les paroles : & reſemblent les poëmes, comme aux lignes & aux traicts de la peinture, dont ſe traſſent les viſages. Si monſtre bien celuy qui aura heureuſement rencontré en ces chanſons à baller, & y aura eſté trouvé excellent, que l'une de ces deux arts a neceſſairement affaire de l'autre : car celuy qui entonne ceſte chanſon, Je jouë le cheval de Theſſalie, ou le chien d'Amycle, pourſuivant d'un pied imitateur ſon chant tortu [1] : comme [2] par la campagne Dotienne, ou en la plaine d'Anthémiunte : Il vole pour haſter la mort du cerf ramé, preſt d'atracher au collet

[1] Ἀσίλαστον ἴσασιν, ἢ κύνα Ἀμυκλαίαν ἀγωνῇ
Ἐλευζόμενος σὺν μίμῳ καμπύλῳ μέλος διώκων.

[2] Ou ceux-ci, comme par la....
Οἷς ἀνὰ Δώτιον ἀνθεμοῦντ τε σὺν πίτυσι

toute

toute autre beſte,... & ce qui ſuit après. Il ſemble proprement que le poëme provocque les geſtes & les mines de la danſe, & qu'il tire avec ces vers, comme avec je ne ſçay quelles cordes, les pieds & les mains, voire tout le corps, & qu'il le roidiſſe tellement, que quand cela ſe prononce & ſe chante, il n'y a membre qui puiſſe demourer quoy ſans ſe remuer : à l'occaſion dequoy il n'a point de honte de ſe loüer ſoi-meſme, non moins pour ſa ſuffiſance en l'art de baller qu'en l'art de poëſie : Tout vieil que je ſuis, encore ſçay je de pied leger ſaulter & baller. Ils appellent ceſte ſorte de bal, à la Candiote. Mais il n'y a maintenant choſe qui ſoit ſi mal entendue, ne ſi mal pratiquée, & corrompue, que celle art du bal : & pourtant luy eſt il advenu ce que redoubtant Ibycus dit de luy meſme en ces vers,

Aiant peché contre les dieux, je crains
Que je n'en ſois puny par les humains.

Car s'eſtant aſſociée à je ne ſçay quelle poëſie triviale & vulgaire, & aiant abandonné l'an-

Θάνατον κεράσασα τριόδῳ μανίαν ἰλάῳν.
Τὰν δ' ἰα' αἰχίν στρέψαι ἵππων κάρα πάντα ἴτυμον.

Amyot eut pu & eut dû ſe diſpenſer de traduire tous ces vers qui ſont des exemples d'harmonie imitative propres à la langue grecque, & qui ne peuvent être goûtés dans une langue étrangere : C'eſt ce qui nous a déterminé à les rétablir dans leur véritable idiôme.

cienne, divine & celeſte, elle retient les pleins théatres fols & eſtourdis, aiant aſſervy, comme un tyran, à elle un peu de muſique, mais envers les ſages hommes & divins, elle eſt à la verité decheute de tout honneur. Voilà preſque Soſſius Senecion [1], les derniers propos de lettres qui furent tenus chez le bon Ammonius devant les feſtes des Muſes.

[1] Voyez le tome I. des Vies, p. 3. Soſius Senecion étoit l'ami intime de Plutarque. Celui-ci rappelle par-tout un ami qui lui eſt ſi cher. Les vertus & le goût des lettres les avoient réunis; les honneurs & l'ambition ne purent jamais affoiblir cette étroite union. Ils jouiſſoient l'un & l'autre de l'amitié de Trajan, le modele des princes, qui eut le rare avantage d'avoir à ſa cour de grands perſonnages étroitement liés enſemble, & qui lui étoient d'autant plus véritablement attachés, qu'ils avoient un ſeul & même intérêt, celui de ſa gloire. « Auſſi Rome, dit le continua-» teur de Tacite, vît avec ſatis-» faction que les vertus & l'amitié, » plutôt que la fortune & les » richeſſes, diſtinguoient les ci-» toyens que le prince daignoit » honorer, & auxquels il faiſoit » ériger des ſtatues au milieu des » places publiques ». *Append. chronolog. in Trajan.* a. u. c. 864.

# OBSERVATIONS GÉNÉRALES

## SUR LES SYMPOSIAQUES DE PLUTARQUE.

Les Sympoſiaques (ſi l'on ne veut point remonter à l'étymologie de ce mot), ſont des entretiens ou propos de table. L'ouvrage de Plutarque ſur cette matiere, nous prouve que les Grecs aimoient la converſation, & ne cherchoient la ſociété que pour le plaiſir de s'entretenir les uns avec les autres. Chacun, avant d'aller dans les cercles dont il eſt ici queſtion, s'y préparoit d'avance, & ne négligeoit rien de ce qui pouvoit lui aſſurer quelques ſuccès. La frivolité en étoit exclue, parce que l'on s'y faiſoit un devoir de ne parler que d'objets utiles & agréables; la légéreté des femmes qui n'y étoient point admiſes, n'obligeoit pas de changer de converſation à chaque inſtant; & de plus on n'y voyoit pas de ces gens qui ne ſont préſentés que par leurs titres & leurs qualités: l'amitié ſeule y introduiſoit, & inſpiroit la confiance au petit nombre de ceux qui compoſoient ces ſortes de ſociétés. On y parloit librement, ſans crainte, ſans gêne & ſans contrainte. La curioſité & l'oiſiveté n'y trouvoient aucun accès. C'eſt ainſi que Gallet, Piron & Collé paſſoient enſemble les jours les plus agréables, & ne ſe quittoient qu'avec peine, bien avant dans la nuit. Cicéron comprenoit tout l'avantage de ces entretiens entre amis choiſis, lorqu'il écrivoit à Papirius Pœtus (*Epiſt. famil.* IX, 24). « Je vois avec peine que vous vous » abſtenez d'aller ſouper en ville: c'eſt vous priver de » beaucoup de plaiſir & d'une grande jouiſſance: de » plus, je crains (à vous parler franchement) que vous

» ne perdiez de vue la bonne coutume que vous » aviez de donner de petits ſoupers. Car que dois-je » penſer que vous ferez maintenant, puiſque vous » vous circonſcriviez ſi fort lorſque le luxe ſe permettoit » tout chez les Hirtius & les Dolabella, que vous pou- » viez vous propoſer d'imiter ? Notre ami Spurina, à » qui j'ai fait part dernierement de votre nouveau genre » de vie, prétend que tout eſt perdu, ſi, au retour du » printemps, vous ne reprenez vos anciens erremens, » puiſque probablement le froid ſeul de la ſaiſon vous » empêche de ſortir. Mais, raillerie à parr, mon cher » Pœtus, je ſais ce qui peut faire le bonheur de la vie; » je vous déclare donc qu'il n'y a rien de plus propre à » la rendre douce & heureuſe, que le commerce des » gens honnêtes, agréables, & qui nous ſont attachés; » & j'en trouve la raiſon, moins dans les jouiſſances » qu'on s'y procure, que dans le plaiſir de vivre & de » manger enſemble, & dans ce charmant abandon de » l'eſprit qui ne manque jamais de ſe détendre par les » propos familiers, ſi délicieux à table. C'eſt ce que nous » exprimons dans notre langue, plus heureuſement que » les Grecs : leurs mots *συμπόσια*, ou *σύνδειπνα*, ne ſigni- » fienr que boire ou manger enſemble, tandis que le » mot *convivia* ſignifie proprement *vivre enſemble*. Ju- » gerez-vous, d'après cette lettre, du plaiſir que j'aurois » à vous donner du goût pour les repas ? Adieu, faites » enſorte de vous bien porter; mais vous n'y réuſſirez » qu'en allant ſouper ſouvent chez vos amis ».

Mais, outre que Plutarque dans cet ouvrage nous fait connoître les matieres qu'on agitoit à rable [1], il nous donne auſſi les régles les plus ſages pour nous y conduire

[1] Voyez *Aul. Gell. Noct. Att.* VI, 13.

de maniere à nous y procurer tout le plaiſir poſſible, en nous y rendant agréables aux autres. On a pu s'en convaincre aiſément par la lecture des quatre *premieres queſtions* du *premier livre*, & ſur-tout de la *premiere queſtion* du *ſecond livre* : il développe dans ce dernier endroit, avec le goût le plus exquis, les régles de la bienſéance ſur les choſes dont l'on peut deſirer d'être interrogé & félicité à table : il montre le même goût dans la *cinquieme queſtion* du *cinquieme livre*, dans les *ſix*, *ſept* & *huitieme queſtion* du *ſeptieme livre* & dans la *ſixieme* du *huitieme*. Mais tous ces préceptes deviendroient inutiles ſi le Sympoſiarque ou maître du feſtin ne ſavoit pas mettre des bornes au nombre de ſes convives. Il faut, ſuivant les ſages conſeils de Plutarque, laiſſer à l'opulence à étaler ſon luxe, en multipliant des convives, qui par la diverſité de ſentimens, d'opinions & de caracteres, ne peuvent être réunis à la même table que comme autant de témoins authentiques de la richeſſe du maître qui fournit à tant de bouches. Aulu-Gelle [1] nous dit, d'après Varron, que le nombre des convives ne doit pas être moindre que le nombre des Graces, ni paſſer celui des Muſes. Au reſte il étoit fort aiſé, dans les mœurs des Grecs, de circonſcrire le nombre de ceux qu'ils invitoient; les femmes en étoient exclues. On ne voit pas que Plutarque dans ſes *neuf livres* des Sympoſiaques, introduiſe aucune femme comme interlocutrice : & en effet il n'eût pas été décent qu'une femme eut pris place à table parmi des hommes qui s'y tenoient couchés ſur des lits, diſpoſés avec toute ſorte d'art, pour flatter la molleſſe : celles qui s'y montroient dans quelques occaſions de débauches, déclaroient par là qu'elles avoient dépoſé

[1] *Noct. Attic.* XII, 11.

toute pudeur & toute retenue, vu d'ailleurs que les hommes étoient accoutumés à y parler très librement, & qu'il étoit bien difficile qu'il ne leur échappât ſouvent beaucoup de paroles oppoſées à la décence. Ils auroient donc offenſé les oreilles chaſtes du ſexe, & en voulant les ménager, ils euſſent perdu la majeure partie de cette gaieté douce & non bruyante qu'ils cherchoient à table : & après tout il n'eſt perſonne qui n'ait éprouvé, & qui n'éprouve tous les jours, que dans la ſociété une femme attire tout l'intérêt de ſon côté : jeune, elle énivre votre cœur ; dans le moyen âge, elle captive votre eſprit ; ſur le retour, elle enflamme votre ambition, & toujours elle met quelque paſſion en mouvement, & ne laiſſe aucun calme. Quel moyen avec cela de diſcuter d'une maniere ſuivie des queſtions ſemblables à celles qui ſont le ſujet des Sympoſiaques de Plutarque ?

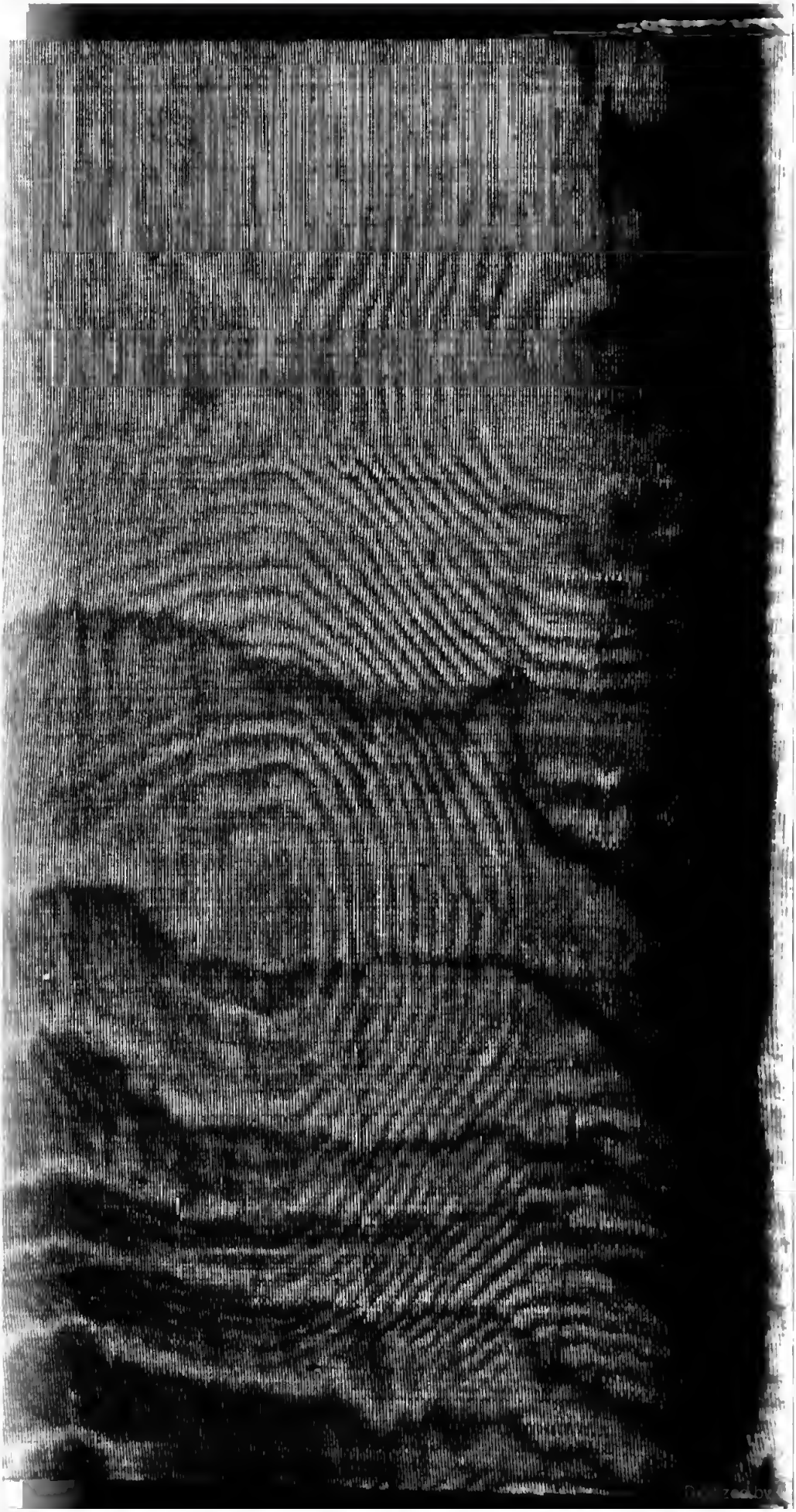
*N. B.* Tome XVII, p. 25, dans la note, on lit, *ou la religion eſt vraie, ou elle eſt fauſſe ;* liſez, à cauſe de l'ordre des conſéquences, *ou la religion eſt fauſſe, ou elle eſt vraie.*

P. 503, *ceſeus ;* liſez, *caſeus.*

Tome XVIII, p. 238, note, *porceaux ;* liſez *pourceaux.*

P. 465, note, *le tragique ;* liſez, *le poëte tragique.*

*Fin du Tome dix-huitieme.*

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

598790
SBN